N° 568 — 33e Année. Tome CLIV — 15 Février 1922

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-QUATRIÈME

15 Février - 15 Mars 1922

15 Février - 15 Mars 1922 Tome CLIV

MERCVRE
DE
FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



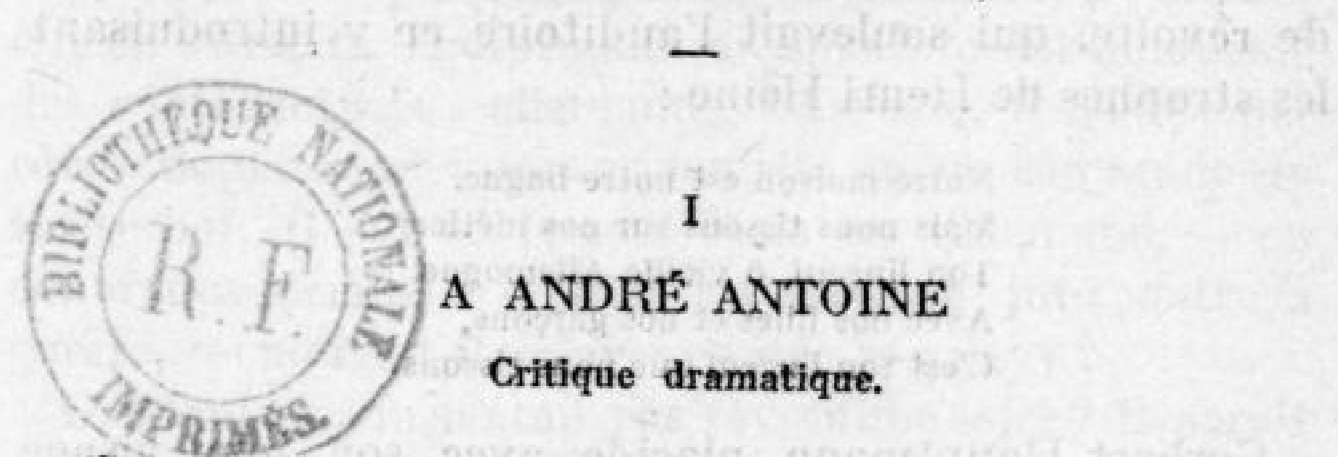
PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXII

LETTRES DE RHÉNANIE

(Août-septembre 1921.)

—



I

A ANDRÉ ANTOINE

Critique dramatique.

Comment me retrouver à Berlin, sans évoquer nos randonnées d'il y a trente ans ? Or, les jeunes te découvrent : *Antoine Déchaîné,* pour t'avoir entendu fulminer, de Paris à Arles, à propos des poncifs et des routines, déjà, du Cinéma ! Ils s'émerveillent de ton jugement plein, de ton verbe osé, de tes riches enthousiasmes. Pourtant, la vie a passé, suffisamment amère, qui ne t'a pas permis de réaliser toute ta destinée. Elle n'a pu t'abattre, puisque, par un redressement imprévu, te voilà le maître le plus autorisé de la critique dramatique, — assagi et paternel : la moitié des auteurs et des acteurs de ce temps n'ont-ils pas été à ton incomparable école ?

On a été surpris de ton entrée magistrale dans le feuilleton dramatique ? Elle n'a pas étonné ceux qui avaient correspondu avec toi, qui avaient lu jadis tes préfaces aux brochures du Théâtre-libre, ta lettre à Le Bargy et qui savaient, de tes discours, ne pas s'en tenir aux quelques jurons, qui scandaient tes phrases.

Il y a, maintenant, tes *Mémoires.* Ils ne rapportent pas assez le bouillonnement des débuts. Ils sont trop frag-

mentaires, notes de journal. Ce sont les *Mémoires sur Antoine* qu'il faudrait, par tes compagnons d'existence. Quelle série savoureuse ils fourniraient, de Brieux et de Pierre Véber à F. de Curel et à Courteline, de Bernstein à Donnay, de Sévérine à Suzanne Després et à Lysès !

Antoine Déchaîné.

C'est en 1893 qu'il fallait t'entendre, — après les *Tisserands*. Tu les avais montés à Paris, nous les vîmes à Berlin, comme étouffés. Tu leur avais insufflé l'accent de révolte, qui soulevait l'auditoire, en y introduisant les strophes de Henri Heine :

> Notre maison est notre bagne.
> Mais nous tissons sur nos métiers
> Ton linceul, ô vieille Allemagne.
> Avec nos filles et nos garçons,
> C'est ton linceul que nous tissons.

Gerhart Hauptmann, placide, avec son long visage glabre de clergyman, les lèvres retroussées en bourrelets jusqu'aux gencives, souriait de notre excitation. Lui, révolutionnaire ?

Il nous expliquait que sa pièce était plutôt un épisode simplement historique... Non, il ne se doutait pas du mouvement enragé, furieux de ta mise en scène, où les cris de révolte l'emportaient si farouchement sur les paroles de paix de tels ou tels personnages, du vieux Hilse, par exemple, dévôt et soumis, qui prêche l'acceptation, refuse de descendre à l'émeute et tombe fusillé à son métier.

Révolutionnaire, Hauptmann ? Non, il s'affirmait conservateur, catholique, et son personnage préféré était ce vieux Hilse, justement, qui aux revendications contre l'injustice du sort, répondait : « Y a pas de remède, y a pas de remède. »

Tout de même, sans pousser jusqu'aux soviets, — il y a bien quelques progrès possibles.

Avec cet ouvrage, malgré tout, orageux, qui fut inter-

dit en Allemagne comme en France, G. Hauptmann avait inquiété l'opinion officielle. Il devait la rassurer bientôt par l'*Assomption d'Hannelle Mattern*, que tu pris aussi à ton répertoire, où elle fit les délices, longtemps, du public du Vendredi Saint...

Que de *Prosit* et de *Hoch*, à tant de soupers, où l'on te fêtait, mon cher Antoine, comme l'on ne faisait pas en France !

N'avaient-ils pas fondé un Théâtre-Libre, à l'instar? Or, en 1914, G. Hauptmann a signé le cruel manifeste des « intellectuels » allemands. Oh ! non, il n'était pas révolutionnaire et internationaliste, notre camarade du Kaiserhof. Il eût été le seul. Mais un Allemand, — en dehors des socialistes menteurs qui avaient juré contre la guerre, — pouvait-il se lever contre son pays ?

G. Hauptmann n'était pas révolutionnaire ? Il paraît qu'il l'est devenu, qu'il s'écarte des réactionnaires, qu'il fait des conférences républicaines, — et que l'on représente, maintenant, *les Tisserands*, comme tu l'avais établi :

Nous tissons sur nos métiers
Ton linceul, ô vieille Allemagne.

En avant donc, pour une Germania peau-neuve, démocratique, pacifiste et sociale! Hélas, mon vieil Antoine, ce n'est probablement pas pour ce soir, ce futur grand soir!

Cependant, tu ne reconnaîtrais guère le Berlin très capitale, très grande ville de notre lointain voyage. Le nombre des immeubles n'a pas décru, au contraire. C'est toujours la même ordonnance symétrique et formidable de métropole créée d'un coup, l'impeccable netteté d'une voirie attentive, la circulation méthodique. On arrive dans des gares immenses, tenues comme des maisons particulières. Il y a des porteurs et des cochers vraiment au service des voyageurs, pendant qu'en France on en est réduit à organiser des concours de politesse pour les

chauffeurs qui veulent bien charger le client. Cela devient une vertu que de faire son métier !

Et, surtout, oh, surtout, des pelouses, des arbres, des jardins, des parcs admirables ; les architectures massives se fondent, s'attendrissent dans le pressant décor de verdure, les façades perdent de leur roideur, avec leurs ceintures de balcons fleuris, chaque demeure baigne dans un charme d'intimité profonde, et ce sont des rues, des avenues, des quartiers sans fin de ces logis citadins qui offrent un calme, une retraite de villégiature enchantée ! On ne peut croire que les gens qui en sortent, balourds et renfrognés, soient les habitants de ces pavillons et de ces étages.

Car la population n'a pas gagné en beauté ! Quels accoutrements; de s'être retranché de la civilisation depuis des années, le Boche n'a pas bénéficié. Il a perdu tout l'acquis du siècle dernier. Il est redevenu le plus mastoc des Européens. C'est un ballot informe. Sa compagne rivalise de bouffissure avec lui. Et quels ajustements propres à ces déconcertantes anatomies !

Les maisons de mode nous offrent des renseignements suggestifs. Il y a des jarretières qui encercleraient un jambon de Westphalie, des corsets qui contiendraient l'arrière de la Vénus hottentote. Des manteaux, des robes dont ne s'affubleraient pas nos filles des champs, des couleurs à faire blanchir un nègre. Carnaval ne prête pas à des oripeaux aussi violents. L'aristocratie, pour l'instant muselée, se terre dans ses bauges campagnardes, où elle peut vivre grassement, tandis qu'à la ville il fallait abréger son train. Ce que l'on rencontre aux endroits choisis, ce sont les profiteurs de la défaite, les mercantis du désastre.

Quel défilé à « l'Adlon » où peuvent se produire les échantillons les plus burlesques des « nouveaux riches » ! Je ne me lassais pas d'assister à ces galas indescriptibles. Je crois que les maîtres d'hôtel et garçons,—dont la

plupart, très stylés, ont servi place Vendôme ou aux Champs Elysées,—en étaient gênés. Toutes les tables sont retenues, le couvert dressé, des fleurs et des fleurs, sur la nappe de papier (où la chère ne sera pas fameuse, encore). Ils ont beau se relever rapidement, il manque les matières premières loyales de la cuisine, réduite à des expédients chimiques.

Voici les convives de marque. C'est un endimanchement effarant, des bas de soie verte, — sur des mollets monstrueux,— dans des souliers jaunes, des *godasses*, un cache-poussière de tussor sur une robe-chemise à rayures rouges, blanc bleu, exactement un peignoir de bain, un casque de Walküre de jais et de paillettes, qui proviendrait d'un magasin d'accessoires; c'est indescriptible, et elles sont tout un cortège de cet acabit... Mais des colliers de perles dévalant sur des mappemondes de graisse, des bagues en boursouflure aux boudins des doigts, sous la filoselle ! Et les cavaliers, de même tonnage, en complets clairs, plaqués sur les ventres obèses, les reins saillants, les joues, le crâne râclés jusqu'à l'os, la raie tracée au rasoir, pour ceux qui consentent à garder des cheveux sur le sommet de la tête...

La salle principale est comble. Quelle mine déconfite des couples qui avaient décidé de faire leurs débuts à l'Adlon, n'ont pas retenu, cherchent, veulent une place en vue, sont relégués dans les couloirs et les fonds!

Un chef d'orchestre acrobatique inspecte les arrivants, offre ses services aux dîneurs, *chic*. Ce mot fait fureur. Et le voici consacré par le puissant discours de Saint-Nazaire. Oui, pour l'Allemand, la France est *chic;* le marchand applique : *c'est chic*, comme épithète suprême à l'objet rare, ou qu'il croit tel, de sa boutique. Mais les dîneurs frustes, sous leur carapace neuve de mondains prussiens, sont bien embarrassés d'indiquer quelque morceau. Alors, le pot-pourri abonde. Inouï, de la marche funèbre de Chopin à l'air du toréador de Carmen, en pas-

sant par quelque valse bleue, et des motifs de Parsifal, ainsi, les récents nababs y pêcheront-ils quelque ritournelle connue d'eux. D'ailleurs, la mimique effrénée du maëstro leur souligne visiblement de quoi il retourne. Il se démène et projette en tous sens. Il se courbe à faire toucher le parquet à son violon comme s'il excitait le taureau, de la cape traînée sur la piste. Il fonce, l'archet tendu comme l'épée, pour l'estocade suprême. C'est hallucinant et joué avec une lenteur à déconcerter des bœufs de labour. On a compris mieux que si Escamillo chantait :

Toréador, prends garde...

On applaudit à se rompre les abatis qui servent de mains. Cela n'empêche pas l'homme qui s'éponge du mouchoir-serviette dont il protège son col d'être bon instrumentiste, mais il faudrait le ficeler à sa chaise, l'amarrer au piano.

Dans les quartiers opulents, il ne se promène plus que des citoyens de cette coupe. Certes, jadis, tu te rappelles, ni les artistes que nous approchions à l'Opernhaus, au Schauspielhaus, au Deutsches Theater, au Residenz Theater, ni les gens des cercles et des restaurants recommandés, ni les flâneurs d'Unter den Linden et du Thiergarten ne brillaient par la finesse et la grâce (pourtant, nous n'étions pas gâtés par les coulisses de Montparnasse ou des Menus-Plaisirs, où tu demandais du travail et du talent, non des robes payées par les protecteurs à étoiles. Nous venions de Paris ! Il suffisait, pour nous permettre de faire la différence.) Tout de même, cela composait un monde, sentait la capitale. Il y avait l'Empereur, la cour, des équipages, des régiments au pas de parade, avec la musique stridente des fifres. Où sont-ils tous ces lieutenants hautains, anguleux et monoclés, qui tenaient tout le trottoir, faisaient sonner sur le sol leur insolente ferraille ? Plus d'uniformes, que des agents de police.

L'aspect de Berlin en est tout décoloré. Sans doute, la *Kamarilla militaær* n'a pas désarmé, dans le camouflage démocratique. La rancœur sauvage du coup manqué hante évidemment toujours la brute soldatesque, écartée, d'apparence. Cependant le prestige du sabre a forcément diminué, l'infatuation de l'officier d'aujourd'hui ne saurait plus atteindre à la morgue des générations grandies dans l'orgueil exaspéré de la victoire.

Quelle imagerie pompeuse, à toutes les devantures, nous mettait en face de la défaite. A chaque pas, cartes, photos, chromos de l'Empereur, les pointes de la moustache dardées au ciel, en vingt casques et tenues d'apparat et la nichée impériale et Bismarck, et de Moltke et vingt généraux...

Tout cela s'est effacé. Plus une image de guerre d'autrefois. Rien sur aujourd'hui. Les enfants ne seront pas amenés à interroger leurs parents. Telle est la tactique. Ils n'en sauront que ce que voudra le maître d'école...

On s'amuse, comme si de rien n'était. Je n'y suis pas allé voir, mais tant d'affiches proposent un noctambulisme épicé aux amateurs, à côté des cafés-concert, des bals, des cinémas ! La prostitution de rue encombre la Friedrichstrasse des deux sexes ; il est des salles où le masculin s'affiche seul, avec une audace, une inconscience provocantes.

Je ne me suis pas aventuré à ces enquêtes de mœurs. Aussi bien, n'en ai-je pas la curiosité. Les courses à travers le monde m'ont blasé sur les banalités du vice, de l'alcool, de l'opium, de tous les bouges où s'enfonce la détresse de vivre...

A ma table isolée, se levaient les vieux souvenirs. Ah ! tous ces parvenus d'Adlon pouvaient se porter des santés avec leur faux champagne, et le violoniste frénétique râcler des *Contes d'Hoffmann* ou *Madame Angot*, en se contorsionnant devant ses mélomanes improvisés, je ne voyais, n'entendais plus rien. Des ombres affectueuses

m'entouraient. Un doux visage se précisait, de Jean Thorel, le traducteur d'Hauptmann, qui nous servait d'interprète, car il savait l'allemand ! Que de traducteurs ne peuvent en dire autant de la langue des ouvrages qu'ils exploitent ! Puis, ce fantastique Renaudot, descendant de Théophraste, qui mangeait un héritage aux courses, jouait des bouts de rôles chez toi,— Heiber, des *Tisserands*, — et que tu avais dû flanquer dehors, en quittant Paris. Il avait sauté dans le train suivant, et, un matin, t'attendait (il attendit longtemps ; car, après les rentrées au petit jour, tu ne descendais guère de l'après-midi) dans l'escalier, pour obtenir son pardon... Les garçons s'inquiétaient, devant l'individu bizarre... Il était venu sans bagages, sans pardessus, marquait plutôt mal.

Il ne quittait le palier, où il avait établi son guet, que pour absorber un *drink*, affectant de ne parler qu'anglais. Au bout de trois jours, il était lié avec tout ce qui se rencontrait de clowns, de girls, de minstrels dans les music-hall et bars de la Sprée, et juché sur le haut tabouret, picorant des frites sèches ou des grains de café devant les mirifiques cock-tail, il jouissait d'une considération sérieuse parmi tous ces nomades du numéro sensationnel international.

N'était-il pas le second d'Antoine, qui le présentait comme son régisseur! Ce titre, assez commun à Paris, indique une sérieuse personnalité dans le théâtre allemand. On pressait Renaudot de questions. Un soir, où de vieux crûs de Johannisberg avaient coulé, je m'approchai d'un groupe qui entourait Renaudot :

— Que de difficultés à surmonter, n'est-ce pas, pour organiser, chaque mois, des spectacles si nouveaux, avec si peu de ressources, disait un Monsieur à lunettes, sans doute important, à la déférence que lui marquaient ses voisins...

— Tu parles, ma vieille branche, que le Patron ne doit pas s'endormir sur ses deux esgourdes, tous les soirs...

Mais c'était la sortie, et Renaudot n'alla pas plus avant ce soir-là...

Il rentrait en grâce, disparaissait à nouveau ? N'a-t-il pas, après maints plongeons, et bien des fugues saugrenues, fini à l'Odéon comme recruteur et chef des figurants, avec quel sérieux !

Il m'aborda, une fois, sous les galeries Flammarion :

— Toi qui es bien avec le Patron... Je n'osepas, il m'enverrait aux bains... tu devraislui dire... Je manque d'autorité quand j'ai cent types à manœuvrer, comme dans Jules César... Pour être un vrai chef, il me faudrait quelque chose à la boutonnière... Il devrait me faire avoir les palmes...

Il en a grouillé des phénomènes autour de toi, mon cher Antoine ! Ne t'amuseras-tu pas, quelque jour, à faire revivre tant de figures, illuminées à ta flamme, qui prêteraient à un extraordinaire roman comique, dont je n'ai pu, moi, que tracer une mince esquisse, dans la *Tournée*...

Berlin sans uniformes, sans le sabre et les fifres, imagines-tu cela ? Je n'ai aperçu qu'un officier en tenue avec dix décorations de guerre : c'était un Anglais, et personne n'y prenait garde. C'est que l'Anglais n'a rien du soldat. En civil, on ne le distingue pas d'un civil. Si nos officiers des diverses missions sortaient en épaulettes, les incidents seraient à craindre. Que de rage effroyable ne doit-il pas fermenter derrière ces lunettes, sous tant de ces crânes vernissés, caricaturaux, où l'on voudrait planter le clou de vérité :

— Enfoncez-vous bien ça dans la tête : fallait-il que vous fussiez mille fois dans votre tort, pour avoir soulevé la colère de vingt nations contre votre ambition criminelle d'hégémonie !..

J'écris dans un hall de l'hôtel, car, que faire, puisque je ne peux parler, que d'écrire ? Des regards nombreux me visent, je le sens. Machinalement, je porte la main au revers de mon smoking... J'y ai laissé, par mégarde, ma

rosette. Tu penses si c'en est assez pour que ces gens voient rouge...

II

A MONSIEUR ET A MADAME EDWARD TUCK

Château de Vert-Mont, par Rueil (Seine-et-Oise).

Mes chers amis,

C'est en revenant de Berlin que je trouve votre mot, et les journaux qui disent votre don magnifique à la Ville de Paris,—en écorchant votre nom... Ils sont si peu renseignés. Ils devraient le connaître, depuis vingt ans que s'exerce votre générosité inépuisable! Il est vrai que votre discrétion parfaite ne les aide guère. Il a fallu que je devienne votre voisin pour savoir... Votre Hôpital, votre École Ménagère, votre participation à tant d'œuvres franco-américaines !... Et pendant la guerre... Votre cœur n'a pas attendu la trois ou quatrième année pour se déclancher... Au premier jour, il s'est mobilisé pour le droit... Votre âge, votre situation légale d'étrangers vous auraient permis de vous abstenir, de vous en tirer élégamment avec des sacrifices matériels; mais, au-dessus de tout, il y a le don de soi-même que vous pratiquez sans cesse, et qui vous amenait, chaque jour, au chevet de la centaine de lits de vos blessés. Vous demeuriez optimistes, tant l'idée d'une souveraine justice est puissante en vous. On vous pressait de partir, aux heures affreuses de septembre, et je vous le conseillais aussi, et vous me disiez simplement :

— Voilà quarante ans que nous y vivons... Nous devons courir les chances de Paris...

Et vous avez tenu jusqu'au bout...

Aussi... suis-je toujours gêné pour la France, quand des échos de journaux parlent de vous à la va-vite, comme d'un « transatlantique » qui s'est déchargé de quelques

millions, et à qui nous faisons beaucoup d'honneur de les accepter!

Vous m'aviez dit votre intention de léguer votre appartement des Champs-Elysées... Je n'osais vous en reparler... C'est si rare que les collectionneurs se défassent, autrement que par des ventes sensationnelles, de leurs vitrines ! Et ceux qui donnent, indécis, remettent d'année en année, ne se confient qu'au papier secret, toujours révocable. Vous, vous savez vous décider et tout seuls. Vous ne vous êtes pas cru obligés de donner au Louvre, comme la foule moutonnière des amateurs.

D'ailleurs, vous n'avez pas été des collectionneurs, et ne vous êtes pas tendus à la recherche du bibelot avec l'arrière-pensée, qu'ils ont presque tous, de la vente future... Vous avez installé, une fois pour toutes, le décor qui convenait à votre existence et vous vous y êtes tenus. On le comprend, du reste : Des tentures, des meubles, du plus exquis Beauvais, dans un état de conservation comme n'en possède pas l'État. Et d'autres d'Aubusson, des Flandres, toutes dignes du Louvre, où elles pouvaient voisiner honorablement avec les richesses de nos musées nationaux. Et votre série fastueuse de Chine « la famille verte » au complet et vos Sèvres, et le meuble des « Fables de La Fontaine », la Présentation au Temple, par Jacques Daret, etc... Aussi comme le Petit-Palais doit se réjouir et j'entends d'ici le rire languedocien de Lapauze.

J'avais quitté ma lettre, pour marcher un peu, par ce brillant soleil : je ne suis pas allé loin. Tout contre mon hôtel, c'est le Paulinenschloss où s'offre une rétrospective de l'intérieur français. Il y a des merveilles, un *Salon Louis XVI, un Salon Convention, un Hall Directoire, un Salon Empire,* et une reconstitution de la Chambre de Joséphine, à Malmaison. Comment mes souvenirs ne remonteraient-ils pas vers vous tout de suite ! Quelles années heureuses !...

Un jour, vous m'avez dit :

— Nous étions heureux,et nous ne le savions pas assez. Oui, cela nous paraissait si naturel et ordinaire! On se rendait malheureux si bêtement. Je parle pour moi. Figurez-vous qu'à chaque don de vous, une rancœur s'épaississait en moi... Nous n'étions bonapartistes, impérialistes ni l'un ni l'autre ; il est acquis que « les Américains » ont le culte de Napoléon. Cela ne ratait pas : on attribuait chacun de vos gestes et des miens à l'amour de l'Empereur ! Des milliers de lettres nous arrivaient vous proposant des myriades de pendules, de montres, lui ayant appartenu. Ah! vraiment, il aura été le maître de l'heure de son temps en chair et en bronze !

Pour moi, un autre sentiment dominait, assez mélancolique : « l'Américain » donnait, jamais les bonapartistes, en dehors de l'impératrice Eugénie. Et je me rappelle, à ce propos, le mot du Prince Louis Bonaparte, à une visite avec Frédéric Masson, qui nous précédait, commentant les envois récents du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch.

Le prince me poussa du coude :

— C'est Frédéric Masson qui en a une collection, qui devrait vous en donner...

Il me fallut me souder les lèvres pour ne pas dire :

— Et vous ?

Quels exemplaires de mobilier empire prêtés au Paulinenschloss! Il a donc fallu la guerre pour les faire sortir! Je comprends qu'avec toute ma ténacité je n'aie pu « avoir » leurs propriétaires.

Je vous dis au revoir, sans m'excuser de mon long bavardage et sans me relire; je n'oserais pas vous envoyer ce placard, dont l'écriture doit être plus indéchiffrable que jamais ; vous serez obligés de faire taper ma lettre pour la lire. Le temps a passé si vite à bavarder avec vous. Il faut que je coure à la gare. Ma femme arrive tout à l'heure. Comment mon voyage à Berlin s'allonge-t-il d'un séjour à Wiesbaden ? Vous vous demandez si

nous avons fait un héritage ? Non, je n'ai dévalisé personne. Mais des amis m'ont raconté qu'en Rhénanie on vivait pour rien, grâce à la baisse du mark. Je me suis renseigné. Pour la première fois de ma vie, j'ai suivi les cours de la Bourse ! Et nous voici logés royalement, au *Wilhelma*, à des prix dérisoires, en regard de ce que l'on exige d'une paillasse dans le plus petit trou pas cher des villégiatures françaises.

III

A ALFRED DROIN

Capitaine et poète de la grande guerre.

Mon cher ami,

Votre lettre enthousiaste m'a décidé au voyage de Rhénanie. Je partais pour Berlin, Custrin, Magdebourg, Trèves où Garros subit son effroyable et fière captivité. Cent compagnons de forteresse et de camp de représailles m'ont fourni les témoignages de sa foi sublime, des vertus et du génie en cage, et confirmé que tout ce que je savais, moi, de son haut caractère, de sa grandeur d'âme, qui ne pouvaient que s'accroître et resplendir dans l'infortune. Avec sa vie, écrite de sa main, avec son journal de guerre, avec les souvenirs et les confidences de son père, j'aurais pu achever cette Passion de Roland Garros, à quoi je travaille si lentement ! Mais, jusqu'au jour de sa prise, je l'avais, présent, vivant, à moi : pour 1915-1918, il fallait imaginer le décor ; cela, tout écrivain peut le faire, tant bien que mal, et plus souvent mal que bien ; pourquoi s'efforcer puisque le public s'en contente : voyez, les Atlantides et les Lacs Salés de Pierre Benoit, ses Afriques et ses Amériques de dictionnaire et de pacotille.

Pour moi, il me faut voir, toucher, vibrer... Ayant oublié le peu d'allemand du lycée, j'hésitai à tenter cette enquête difficultueuse, où je risquais tous les embêtements pour de minces résultats problématiques. Votre

suggestion de quelques vacances en Rhénanie m'incita à entreprendre la tournée, qui s'est effectuée sans accrocs. La chance m'a procuré des guides précieux, qui m'ont facilité la tâche. J'ai erré, rêvé, pleuré sous le ciel de Brandebourg, parmi les pierres où Roland a subi Sainte-Hélène et le Calvaire. Ne souriez pas... du moins, j'aurai tout fait pour rassembler les éléments de ce livre, auquel je veux porter un caractère sacré. Ce ne sera pas une monographie d'homme ni de héros, mais un essai de légende moderne, du demi-dieu, du surhomme, du grand initié dont nous sommes quelques-uns à avoir pénétré la grandeur certaine, où il y avait du Bonaparte et du Christ ; à la vingtième année, il montrait toute l'autorité d'un chef ; prisonnier, des catholiques ont été troublés de la pureté, du don de soi inhérents à sa nature d'élite ; de la lumière nimbait ses actes les plus ordinaires...

S'il ne s'agissait que de documentation, ce serait le chef-d'œuvre. Hélas, de ces matériaux quel parti saurai-je extraire, et je crains de n'apporter que du métier, où il faudrait davantage. Tout de même il y a le cœur, et je ne crois pas que j'en manque...

Voilà une confidence, qui n'est pas dans mes habitudes. C'est bien la première fois que je m'explique sur un livre en préparation ! Mais vous appelez la confiance, et vous avez rimé pour Garros un de vos meilleurs sonnets :

Jeune héros armé d'une mâle assurance,
Icare audacieux plus fort que le soleil,
Qui montais hardiment un fragile appareil
Et reculais au ciel les frontières de France.

Vous m'écriviez de Coblence, me parliez de l'accueil charmant de Tirard, de nos rencontres au Maroc. Il a été à l'école de Lyautey. Il n'a qu'à se souvenir pour réussir.

J'ai emporté le *Crêpe étoilé* pour vous relire. Nous ne nous voyons plus, Beauvais est loin, sans un train qui permette de dîner à Paris. La Compagnie du Nord veille sur la morale picarde. Il faut rentrer à la nuit. Les maris

n'ont que la ressource de manquer le train ; moi pour passer la soirée avec vous, je n'ai qu'à tirer de ma bibliothèque *la Jonque Victorieuse* et *du Sang sur la Mosquée*. Alors, je revois notre passé de la brousse indo-chinoise, du bled marocain. De quelles transes ne m'avez-vous pas secoué ! Vous étiez toujours, où il y avait des coups en perspective : au siège de Fez, près de succomber, vous lisiez des vers, sous les balles, à vos camarades... A Taza, où votre cheval était tué sous vous. Tout cela, c'était la guerre en beauté. Mais voici l'angoisse de 1914 où nous restâmes des mois sans nouvelle. Prisonnier ? Tué ? De quel élan vous avez chanté le départ !

Les arbres du chemin semblent porter des palmes,
Nos plus vieux médaillés s'efforcent d'être calmes,
C'est l'unanime élan vers de nouveaux combats.

O clairons, déchaînez une fanfare altière,
Nous avons, ce matin, dépassé la frontière,
Et le sol allemand tressaille sous nos pas.

Déjà, votre frère d'armes, notre ami le commandant Détanger Nolly était tombé, lui, pour ne plus se relever. *Hyen-le-Maboul, la Barque annamite*, quels solides débuts, que ratifiait le succès ! Vous ? cruellement blessé, traîné d'hôpitaux en hôpitaux, par un service de santé si lugubrement improvisé, nous ne savions rien de vous, n'osions plus espérer, quand nous apprîmes tant de péripéties dramatiques.

Mais vous le savez mieux que moi, et il faut bien laisser le soin de le dire à celui qui aura la charge enviable de vous recevoir sous la Coupole...

Comment toute la soirée ma pensée fut à vous ? Tout le jour, j'avais couru Wiesbaden. Quelles surprises de cette ville d'eaux modèle dans les arbres et les fleurs, aérée et douce, où c'était comme une délivrance, au sortir de la capitale prussienne massive et hostile.

N'étais-je pas à Paris, un peu. A l'hôtel, n'avais-je pas trouvé une de ces « gazettes » boulevardières, qui savent

tout, et annonçait ma présence à Wiesbaden « où je soignais mes maux d'estomac depuis quinze jours », alors que je n'avais pas songé à m'y arrêter et que j'en ignorais les spécialités thermales et la géographie exacte ! Sans doute, les boutiques éblouissaient mes yeux de provincial, et mes oreilles se régalaient d'entendre le français, allègre et gai, parmi le pesant colmatage des discours germains. Surtout j'étais surpris de l'éclat subit, parmi les groupes sombres, des dorures, du bleu, du rouge, d'un képi, d'un dolman, d'une culotte d'officier d'Afrique, d'une tenue de campagne bleu-horizon et bourguignotte d'un fantassin, de la chechia coquelicot sur une face d'ébène à dents blanches... L'occupation ! Vous savez, mon cher Droin, que je n'étais guère nationaliste, et ce n'est pas la guerre qui m'aura rendu militariste. Mais, tout de même, je ne suis pas de ceux qui oublient comme ça... Tant de deuils, de sang, de misère... Soudain, c'est comme si les cieux s'étaient entr'ouverts et qu'une musique divine arrosât l'espace... J'étais arrivé sur la place du château... Il s'y déroulait la cérémonie la plus émouvante et la plus suave ; dix-huit heures : la *relève* : le général commandant le corps d'armée a son quartier général dans ce Koeniglich-Schloss, où Guillaume descendait fréquemment, — où il reçut des nouvelles de la Marne, — en face de l'Hôtel de Ville, et de la principale Église évangéliste. Une foule silencieuse, rangée sur les trottoirs et les marches de l'Hôtel de Ville, maintenue par de corrects, sérieux agents allemands, assistait à la parade : nos clairons et nos tambours sonnaient, battaient la victoire française... Le cérémonial d'apparat s'accomplissait. Au centre de la place, une compagnie de fantassins présentait les armes au fanion, fournissait la garde montante au château d'où sortait la garde descendante, au commandement des officiers, la voix nette, l'épée tirée nue et claire. Il se peut que je m'embrouille dans la description, vous m'excuserez, mon cher Capitaine ! Les clairons sonnaient,

les tambours battaient,et puis, ce furent vos marocains, la flûte bédouine... mes yeux se brouillaient, me voilà ridicule à jamais, pour nos esprits forts de l'internationalisme,—à quoi j'ai cru et voudrais croire encore...En attendant, je veux jouir de la minute unique. Oui, clairons et tambours de France, criez à ce monde barbare, qui a déchaîné le cataclysme, le juste triomphe de notre cause. Le soleil couchant enflamme les cuivres, dore le temple de briques roses. Les indigènes sont rares, s'enferment dans leurs demeures, et les « *baigneurs* » tudesques dirigent leurs pas vers d'autres promenades. Mais le souffle porte loin, de ces bouches justicières, et le son des caisses roulant sous les baguettes agiles. Cependant, ce sont des airs « bon enfant » des plus paisibles garnisons qui s'égrènent à la canne voltigeante du tambour-major, revenu, ô Henri Heine : « Y a la goutte à boire là-haut...» ou : « As-tu vu la casquette, la casquette... »

Mais quelle signification ils prennent, ici, ces refrains de caserne et de marche agrémentés des fantaisies de ce cymbalier du Moghreb, qui jongle avec ses plats sonores, les lance, les rattrape, dans une mesure parfaite, avec une maëstria étourdissante! Un quart d'heure de musique militaire, nos « couleurs » hissées sur les monuments, la silhouette agile et nette du Général Mordacq au balcon du kaiser, quelques sentinelles aux guérites tricolores, ce n'est pas de quoi troubler le traitement des Boches arthritiques, ni la digestion des clients du Ratzeller, la brasserie en sous-sol du Rathaus. C'est la mode de creuser des tranchées à boire sous les Hôtels de Ville, l'entraînement aux tranchées à tuer. On y mange, s'abreuve, fume à la lumière électrique. Ainsi l'Allemand ne souffrait pas d'être privé de jour, de mener une vie de rat gavé, dans ses lignes souterraines ! Oh, sonnez clairons, résonnez tambours, qui chantez notre douce victoire, élégante et incapable de représailles. Notre victoire! arrêtée à la fourberie de votre :

— Kamarade, Kamarade,
de république truquée, sur la fuite du plus lâche des hommes qui aura été votre Empereur...

J'oubliais le Kronprinz.

Ah ! cette lâcheté, qu'eût-elle fait de nous, si les assassins l'avaient emporté. O Paris, que devait-il advenir de toi, de nous ?

Les cuivres se sont tus, les flûtes berbères en allées avec leurs nostalgiques modulations du désert, gagnant leurs cantonnements, la foule évanouie...

Des années de cataclysme, pour amener cette minute de défilé et de fanfare, qui crie la Victoire, redit toutes les atrocités, les morts et les ruines, nous laisse au bord de quel avenir épouvantable...

Mais je me récite vos vers :

C'est l'heure où l'amitié, tout bas, rassure,
Ange demi-voilé, conseillé par le soir,
Et d'un soin vigilant sait panser la blessure
Et dissiper le désespoir...

Nous ne nous voyons plus.

Nous ne nous sommes jamais beaucoup vus, en somme! Mais nos rencontres furent toujours tellement cœur à cœur, à Hanoï, à Rabat, à Malmaison, à Paris même dans votre demeure d'art et de poésie, où votre femme accueille si délicatement et pleinement vos camarades : Jean Dornis ! Sans doute, a-t-elle choisi ce pseudonyme masculin(qu'elle a si bien illustré), elle, la grâce et la culture même, pour n'être pas confondue dans le flot trouble des femmes de lettres, la plupart si totalement illettrées.

Que vos tempes ont dû se gonfler à ces sonneries guerrières, cher grand ami, dans ce voyage d'Alsace et de Rhénanie, en civil, votre bras martyrisé, en écharpe depuis des années.

(Car, naguère, vous l'avez écrit, vous avez démissionné noblement, pour n'être pas de la légion des éternels em-

busqués, infirmes ou malades, qui entendent exploiter leur incapacité, comme un filon inépuisable.)

C'est la Victoire : les clairons de France et les flûtes d'Afrique le proclament.

C'est la Victoire, hélas ! ce n'est pas la Paix. Et, pacifiste, je commence à croire qu'il eût été nécessaire d'affirmer un peu plus la suprématie des alliés.

Voulez-vous une anecdote !

J'entre chez un « friseur » comme s'intitulent les coiffeurs, passé le Rhin.

— Vous parlez français ?

— Un peu.

J'explique : je veux garder les cheveux longs, il faut tailler l'extrême pointe seulement. Ici, la mode boche est de se raser jusqu'au cuir ; ce n'est que calvities ou boules râclées jusqu'aux racines...

— Je comprends, explique mon coiffeur, qui me dit avoir travaillé dans un palace des Champs-Elysées... La pointe seulement... *Rien qu'un bruit de ciseaux* comme à Paris...

Un bruit de ciseaux...

Toute l'histoire, peut-être de Paris et de Versailles. Eux, ne se seraient pas contentés d'un bruit de ciseaux. Ç'aurait été la danse du scalp, où aurait passé toute la chevelure.

IV

A ÉDOUARD HERRIOT

Maire de Lyon, député, animateur français.

Mon cher ami,

J'achevais de déjeuner, seul, à l'Adlon, fatigué du bruit des entrées et sorties des clients, des allées et venues des garçons, jonglant avec les plats parmi les tables. Je me lasse vite de ces boustifailles en réfectoire, où l'on ne peut échapper aux conversations des voisins, à leurs

mastications et à leurs rasades. Quand la musique s'en mêle, cela peut devenir atroce ! J'avais le nez dans un bouquin. Deux ou trois Français passent, si faciles à reconnaître, à leurs pas pressés, déjà passés avant que j'aie pu les dévisager. De profil, de dos, une carrure me fit dire :

— Tiens, Herriot!

Puis :

— Quelle idée... Il m'aurait vu...

Cependant, le groupe disparu, je me grondais de n'avoir pas couru après... Quelle aubaine de vous saisir ici... Mais non, je devais m'être abusé, sur quelque ressemblance. Or, c'était bien vous, comme je devais l'apprendre, l'heure suivante, qui couriez au train... Mes regrets furent bloqués. Ce n'eût été qu'une fausse joie, vous dire bonjour, pour m'entendre dire au revoir ! Comme s'il était possible de vous voir, avec votre mairie, votre parti, vos articles, vos conférences, vos fugues à l'étranger ! Pourtant, je ne dois pas oublier que vous êtes venu à Malmaison, à Beauvais, où nous parlons quelquefois de vous — avec l'ombre de Colbert.

Je ne sais quelles impressions vous rapportez d'Allemagne ; je voudrais vous en narrer quelques-unes de Rhénanie avec l'espoir de vous intéresser à mes doléances. Je les raconte, elles amusent, si je suis en verve, — et les choses en restent là. Peut-être iraient-elles plus loin si vous les repreniez à votre tour, pour secouer, d'une verte chronique, les responsables, et marteler le clou d'un pénétrant :

— Enfoncez-vous bien ça dans la tête...

Comme propagande, des expositions, de la musique, c'est bien, mais à mon sens, de la littérature, c'est mieux, de la parole à l'écrit, de la conférence à la brochure, à la revue, au livre. On m'affirme que des publications documentaires, des exposés des faits peuvent dessiller les yeux aveuglés jusqu'ici, par exemple, sur les origines de

la guerre. Au Gouvernement donc d'activer la destruction du mur de mensonge, d'opérer l'épaisse cataracte.

Sur la Wilhelmstrasse, à l'endroit le plus passant, une boutique offre des ouvrages français. Entrée libre, tous les journaux et revues gratuitement, à la disposition du public. Dès le matin, j'y vois des lecteurs, des lectrices, à vertes lunettes, qui ne sont pas de Paris. Ce cabinet est encouragé par notre Haut Commissaire. Parfait. Mais ce n'est pas des bureaux officiels, c'est de chacun de nous que dépend le redressement progressif de l'erreur, l'apaisement nécessaire ; je parle pour la Rhénanie, qui doit être convaincue de notre loyauté totale. Paix au Rhénans de bonne volonté, et paix même à l'Allemagne, si elle désarme jamais !

Je me rappelais une page de Henri Heine, là-dessus ! Henri Heine, quelle lecture, par toute la contrée où s'est ébattue la fantaisie du poète ! Je me rappelais soudain le Tambour Legrand, Germania. Il me les fallait tout de suite. Vous connaissez cette fièvre, quand on veut un livre. Ce ne devait pas être difficile. Les librairies pullulent, et, dans presque toutes, des auteurs français. Voici des éditions de Berlin de nos chefs-d'œuvre, en français, Voltaire, Mérimée, Balzac, Baudelaire, J.-J. Rousseau, A. de Musset, A. de Vigny, Chateaubriand, Flaubert, Henri Heine. — *Heinrich Heine ?* Ah, oui, il faut faire jouer les H : *Heinrich Heine ?* En allemand. Pas en français. On ne doit pas désirer, en Germanie, qu'il se répande. On m'indique une boutique française, rien.

J'écris à Paris. Epuisé !

— *Epuisé* — et *pour un certain temps*, ajoute la carte de l'éditeur...

Voilà pour nos meilleurs livres de propagande possible et que tous nos officiers et fonctionnaires devraient connaître, avant de passer la frontière. Henri Heine, dans le domaine public, n'a donc tenté aucun libraire. Un volume

de morceaux choisis ne peut renseigner sur l'enfant terrible, qui jetait tant de vérités, dans son éblouissante et douloureuse raillerie. Hélas! ici, comme en tous pays, nos marchands d'imprimés ne représentent la France que sous le jour le plus insipide. Cent plumes ont grincé pour réclamer les inédits Goncourt, d'où l'on espère quelques potins désagréables sur tel ou tel, qui n'intéressent pas la défense nationale. Mais que Henri Heine soit épuisé depuis des temps et pour du temps encore! — qu'importe!

Enfin, j'ai reçu de chez moi *Poèmes et Légendes*, et je vous recopie une page de la préface de Germania, pour vous éviter de chercher dans votre bibliothèque, ou dans votre prodigieuse mémoire : vous savez tout par cœur...

Le poème suivant a été écrit au mois de janvier de cette année à Paris, et l'air de liberté qu'on respire ici a pénétré certaines strophes plus profondément que je ne l'eusse désiré.

Nous avons le cœur cuirassé contre la mauvaise humeur de ces héroïques laquais à la livrée noire, rouge et or. Je les entends déjà crier de leur grosse voix : Tu blasphèmes les couleurs de notre drapeau national, contempteur de la patrie, ami des Français à qui tu veux livrer le Rhin libre. Calmez-vous, j'estimerai, j'honorerai votre drapeau, lorsqu'il le méritera, et qu'il ne sera plus le jouet des fous ou des fourbes. Plantez vos couleurs au sommet de la pensée allemande, faites-en l'étendard de la libre humanité, et je verserai pour elles la dernière goutte de mon sang. Soyez tranquilles, j'aime la patrie, tout autant que vous. C'est à cause de cet amour que j'ai vécu tant de longues années dans l'exil ; c'est à cause de cet amour que j'y passerai peut-être le reste de mes jours, sans pleurnicher, sans faire les grimaces d'un martyr. J'aime les Français, comme j'aime tous les hommes quand ils sont bons et raisonnables, et parce que je ne suis pas assez sot et assez méchant moi-même pour désirer que les Allemands et les Français, ces deux peuples élus de la civilisation, se cassent la tête pour le plus grand bien de l'Angleterre et de la Russie, et pour la plus grande joie de tous les gentillâtres et les mauvais prêtres de ce globe. Soyez tranquilles, jamais je ne livrerai le Rhin aux Français, par cette simple raison que le Rhin est à moi. Oui, il est à moi par un imprescriptible droit de naissance, je suis de ce soi-disant Rhin libre le fils encore plus libre et indépendant. C'est sur ses bords qu'est mon berceau, et

je ne vois pas pourquoi le Rhin appartiendrait à d'autres qu'aux Enfants du pays ? Il faut avant tout le tirer des griffes des Prussiens ; après avoir fait cette besogne, nous choisirons par le suffrage universel quelque honnête garçon qui a les loisirs nécessaires pour gouverner un peuple honnête et laborieux. Quant à l'Alsace et la Lorraine, je ne puis pas les incorporer aussi facilement que vous le faites à l'empire allemand. Les gens de ce pays tiennent fortement à la France, à cause des droits civiques qu'ils ont gagnés à la Révolution française, à cause de ses lois d'égalité et de ces institutions libres qui flattent l'esprit de la bourgeoisie, bien qu'ils laissent encore beaucoup à désirer pour l'estomac des grandes masses. Les Lorrains et les Alsaciens se rattacheront à l'Allemagne quand nous finirons ce que les Français ont commencé, le grand œuvre de la Révolution : la Démocratie Universelle ! Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge,— le ciel ! — quand nous aurons chassé la misère de la surface de la terre, quand nous aurons rendu sa dignité aux peuples déshérités, au génie raillé, à la beauté profanée, comme nos grands maîtres, les penseurs et les poètes, l'ont dit et l'ont chanté, et comme nous, leurs disciples, le voulons : — alors ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France tout entière, mais l'Europe et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous ! Oui, le monde entier sera allemand ! J'ai souvent pensé à cette mission, à cette domination universelle de l'Allemagne, lorsque je me promenais avec mes rêves sous les sapins éternellement verts de ma patrie. — Voilà mon patriotisme.

J'ai signalé le fait à notre haut commissaire M. Tirard. D'un premier mouvement, il m'a répondu :

— Eh bien, puisqu'il ne s'imprime pas en France, je vais le rééditer ici.

Ainsi nous serions assurés d'avoir des volumes confortables, au lieu des formats minables, dans lesquels s'entassent, en caractère illisible, le plus souvent, chez nous, les auteurs étrangers.

Je crains que cela ne soit pas de sitôt. Le Syndicat de la Librairie est bien capable d'imiter nos marchands d'eau et de « faire du foin », comme ceux-ci ont fait du raffût.

Ne rien faire soi-même et empêcher les autres de faire, telle est bien notre formule de « créer » ! Nous en savons quelque chose.

Cependant, puisque Paris se dérobe, n'y a-t-il pas quelque éditeur lyonnais qui veuille gagner de l'argent. Ça se vend, *Reisebilder* et l'*Intermezzo*, puisque c'est introuvable...

V

A MADAME JULES CHÉRET

Ma chère amie,

Oui, nous avions projeté une fugue en Bretagne, votre invitation nous était précieuse. Nous ne l'avions pas oubliée. Nous en avions même parlé avec M. Fenaille, qui nous a fait l'honneur et le plaisir de pousser jusqu'à Beauvais et de déjeuner à la Manufacture. Avec toutes mes occupations, et sollicité de mille manières, j'ai été particulièrement heureux de l'événement. Car la déveine dérangeait tous nos rendez-vous depuis notre rencontre à votre table. Une fois, un télégramme n'arrivait pas à temps. Une autre fois, je stationnais une heure en bas, chez Voisin, pendant que l'on m'attendait dans un salon du premier, par l'erreur d'un garçon ! Enfin, tout cela s'est tassé et ces retards ont fait que j'ai pu mettre, sous la serviette de M. Fenaille, le premier exemplaire du *Bouquet de Beauvais*, que je lui avais dédié. Il n'avait rien à apprendre ici, mais quelle journée profitable pour moi ; j'ai entendu parler tapisserie avec compétence, amour et finesse, par un connaisseur émérite de l'ancien, sans exclusive du moderne, vous le savez mieux que personne.

Et avec quelle mesure de langage, quelle affabilité charmante ! Ç'a été une délicieuse journée, d'autant plus, je le répète, qu'il a été question de la Bretagne, de votre Bretagne, depuis que vous l'avez adoptée. Elle a bien changé, des plages ont poussé aux rivages déserts où

nous nous plaisions, mais vous avez su reculer et vous fixer où la ruée du tourisme ne saurait vous atteindre, où nous comptions bien vous rejoindre. Or, nous sommes à Wiesbaden... Pourquoi? parce qu'il nous fallait aller aux eaux, et que celles de Rhénanie, qui nous conviennent, s'offraient, par le jeu du change, à des prix défiant toute concurrence; puis la curiosité des pays occupés! Et les parents de ma femme sont originaires de Colmar, d'où son patriotisme intégral et sa prédilection, entre tous les *primitifs*, qu'elle connaît comme pas une et pas un, pour Schongauer ! Ah ! nous ne nous doutions pas d'une telle invasion parisienne. A quel mot d'ordre de la mode avaient obéi toute une caravane qui d'autres étés font les beaux soirs des stations en vogue ? Il a fallu faire venir smoking et robe de gala. Vous savez notre vie retirée, dans cette capitale du Beauvaisis, où, dès le coucher du soleil, nous sommes cloîtrés ; depuis des années, nous n'avions mis le pied dehors, sous aucun prétexte, ni pour dîner, ni après dîner. Qu'est-ce que nous faisons le soir ? s'inquiètent de bons parisiens, toujours sur la brèche.

Rien et ce rien nous conduit facilement à minuit, malgré notre désir de nous coucher à dix heures. Il y a le domino et les cartes, et les livres quotidiens que me vaut l'académie Goncourt. Il y a de causer, et cette longue lettre vous prouve que, même dans le tumulte mondain de Wiesbaden, nous ne perdons pas l'habitude de bavarder avec nos amis... Car même ici nous restons maîtres de nos tenues. D'ailleurs, la fatigue du traitement est là pour réfréner les entraînements. Quelques verres d'eau, le bain et la marche, ont raison, rapidement, des plus robustes. Mais je crois bien qu'il n'y a pas un Français sur cent qui soit ici pour se soigner. Le plus grand nombre, des touristes qui font l'Alsace, le Rhin. C'est la passée de visages et de plumages toujours nouveaux qui confèrent à la Wilhelmstrasse et à la Friedrichstrasse un aspect de Capitale innombrable. Déjà Wiesbaden compte cent

mille habitants, sans les visiteurs. Tout y est comme battant neuf,sans la beauté et la mélancolie de l'art et de l'histoire.Cependant, des dates s'inscrivent ,au plus vain Palace, avec les allées et venues de MM. Loucheur et Rathenau. On s'y passe volontiers de ruines et de pittoresque. La pierre s'y étage dans un tel décor de nature puissante et câline. La ville a été tracée, édifiée sur des plans larges et précis, qui déconcertent nos yeux habitués aux fouillis, aux recoins, aux tournants, aux impasses ; c'est le triomphe de la ligne droite et des perpendiculaires, l'orientation est facile par ces claires avenues et ces rues nettes, bordées de magasins étincelants, de palatz attrayants, tout pour l'étranger, des fleurs et des fleurs à tous les balcons, à toutes les fenêtres, une science habile de l'étalage, un tape à l'œil remarquable. Quelle différence avec les lourdes devantures berlinoises. Les Rhénans ont du goût français sous la massive empreinte allemande. Quelle différence aussi avec nos pauvres boutiques de villes d'eaux qui danseraient toutes dans un coin de Wiesbaden. Les chaussées macadamisées, les trottoirs dallés, les façades de verre et de pierres sans une poussière, rien où bute le pied, où l'œil soit choqué, la journée glisse en douceur et en harmonie, sans fracas des autos et des tramways, dont la circulation est souple et paisible. Des magasins et des magasins de luxe, sans aucun de ces éventaires de cuisines, sans aucun de ces sales caboulots, de ces bars immondes qui souillent toutes nos perspectives.

Sans doute, ils avaient de la place, on pouvait construire, et cela nous est interdit dans une agglomération dix fois séculaire. Mais la propreté serait possible. Il y a des règlements. On ne les applique pas. Les contraventions sont levées à la faveur politique. La popularité des maires et des municipalités est souvent à base d'excréments. Les enfants pataugent dans le ruisseau croupi. Quelle rage de noter que des populations inférieures certainement

par maints endroits, l'emportent de la sorte par le confort et la tenue extérieure.

Nous ne voulons pas nous soumettre à quelques menues obligations d'où dépend le bon fonctionnement de la machine. Nous jetons épluchures et papiers sur le sol, et nous nous étonnons de marcher à travers les immondices. Des magasins, des hôtels, des banques ! Vous faites la moue, ma chère amie ? Quelle villégiature ! Oui, mais tout cela adossé au Taunus dans la verdure, les fleurs et les arbres ; franchissez les quartiers de bain et de commerce, des villas et des villas s'étagent, de tous les styles, surtout de renaissance allemande, toutes drapées de lierre, de plantes grimpantes, dans leurs jardins ratissés, entretenus feuille à feuille. Pas un de ces abandons, de ces négligences si fréquentes à nos logis.

On peut être assuré que toutes les fenêtres ferment, que toutes les serrures fonctionnent, que tous les stores se lèvent, que tous les cordons tirent.

Quelle ne doit pas être la propreté des appartements, quand on constate celle de la ville, où tout est enlevé de nuit, où jamais ne traîne un déchet le plus minime. Les arbres ne sont pas la garde anémiée et desséchée de nos bitumes. Ce sont des géants de la forêt wagnérienne.

Tout le reste n'est qu'œuvre pratique d'architecture et d'ingénieurs, disposant de toutes les ressources modernes. Mais quand nos constructeurs se préoccupent si peu d'abattre quelques centenaires du paysage, il apparaît bien que l'allemand ne voit pas la maison sans le cadre ou l'horizon des hauts feuillages. Il les conserve; quand il n'en a pas, il plante. Mais Wiesbaden est, pour l'heure une ville définitive. Elle a été faite une fois pour toutes. Pas de rues barrées, de trottoirs défoncés ; de ces travaux qui font de Paris un perpétuel chantier. Ici l'on ne procède pas par réparations sempiternelles. Tout les vingt, trente ans, comme en Amérique, on se livre à des réfections d'ensemble, profitant de tous les

progrès. Aussi, les moyens de transport, d'éclairage, la distribution d'eau, sont-ils toujours de l'invention dernière.

Ce n'est plus une lettre, c'est un volume, et ces considérations sur l'édilité doivent peu vous toucher, d'autant plus que nulle description ne fait apparaître au correspondant les lieux inconnus. Je mettrai sous l'enveloppe des cartes postales ; elles montreront ce que j'ai voulu décrire.

Cette ville intacte ! Ces chênes majestueux, quand on vient du Nord dévasté. Vous pensez bien, chère amie, dans quelles réflexions ils nous jettent ! Sous ces orgueilleuses ramures, comment ne pas revoir les régions d'épouvante avec leurs bois comme hachés par la mitraille, empoisonnés par les gaz, comme des milliers de fantômes, et, le long des routes tragiques, les fûts tranchés par les assassins d'autant plus coupables que leur culte de la nature les faisait plus conscients de leur forfait abominable.

Les hêtres, les platanes de Wiesbaden ! Combien de touristes ne s'y sont pas arrêtés ! Ils n'en auront vu que sur la toile ou découpés dans la mise en scène de Tannhæuser ou de la Valkürc. C'est aux devantures que plongent les regards avides. Combien de promeneurs ont joui du parc profond, où, de l'autre côté de la Wilhelmstrasse, se dresse l'Opéra monumental ? Car les édifices publics de l'autre siècle, copiés sur ceux de la Renaissance, font vraiment illusion. La place du château, avec le Palais de l'Empereur, l'Hôtel de Ville, la principale église évangélique, aux flèches de cathédrale gothique, d'un grès rose que dore et fait vibrer le soleil, offre une apparence d'époque, qui ne sent pas la reconstitution banale.

Il en va de même, d'ailleurs, pour la plupart des villes particulières, de tous les styles, dont la variété dans le pastiche ne choque pas, au contraire, retient et flatte. Chacun a bâti à son goût et non sur des modèles en série.

Il faut bien faire comme tout le monde, suivons les dames. Quels regards de convoitises à ces expositions aguichantes. Toute la « Langasse », une rue de la Paix d'un kilomètre n'est qu'une guirlande de soie et de bijoux. Des bas de soie vraie, non de la végétale, à 75, 100 marks, — 10, 15 francs, — au lieu de 60, 100 francs à Paris. On n'y peut croire, mettez l'article en main, — avant d'y mettre les pieds. On entre, et cette boutique à la devanture de tentation n'est en dedans qu'une logette avec quelques rayons de cartons, des échantillons. Mais dans trois jours, dans cinq jours... Or la clientèle nomade voudrait être servie tout de suite.

Cependant on a découvert les « galeries » sérieusement achalandées. L'adresse court les bouches. C'est la cohue, on se dispute les vendeuses, des fillettes, avec trois mots de français ! Elles ne peuvent faire face à tant d'acheteuses, qui se servent elles-mêmes ! Que de jambes, que de jambes ! On se retrousse, on exhibe les dessous, pour assortir.

Et les messieurs entrent dans la danse, — pour les chaussettes. Du coton, de la soie, pas de fil. D'où vient la soie ? Car, l'écart du change, le prix réduit de la main-d'œuvre n'expliquent pas seuls le grand écart ? Quelle provision, par douzaine de paires. On fait des économies, n'est-ce pas, avec ces bas. Plus on achète, plus on gagne. Une douzaine à 150 francs, cela vaudrait huit cent, mille francs en France. C'est donc, six ou huit cents francs de bénéfice. Il n'y a qu'à emporter une douzaine de plus, pour doubler le gain. Comment résister à pareille démonstration. On était parti en bas de fil. Quelles chevilles et quels mollets gainés de soie transparente pour la rentrée. A nous, Chéret... Mais de retour, on va trouver les jupes rallongées jusqu'aux talons. Les couturiers avaient raccourci. Ils savent bien qu'ils n'avaient pas laissé dans leurs ourlets de quoi rallonger jusqu'au cou-de-pied.

Il faudra passer par la nouveauté. Oh ! avec les écono-

mies sur les bas, on pourra bien se commander quelques robes.

Vous riez, ma chère amie, de vous représenter votre vieil Ajalbert courir les Galeries Bochettes, en quête de chaussettes et de cravates ! Depuis la guerre, je n'étais pas entré dans une boutique, usant mes frusques, jusqu'au bout. Les appointements d'un fonctionnaire ne permettent pas un luxe... effréné. Les hommes de service, habillés, gagnent autant que l'Administrateur ou le Conservateur ! Alors ! je me suis laissé entraîner à renouveler ma garde-robe ! Vous ne vous en apercevrez pas. Car, cela se borne aux chaussettes et aux caleçons.

La chaussure est inmettable. Les chapeaux grotesques, les gants trois fois plus cher, le linge inaccessible...

J'en suis à me demander si le rabais sur les bas n'est pas un coup d'État, une publicité pharamineuse. Les villes d'eaux françaises, désertées, accusent les expositions... Comme si des milliers de gens s'étaient dérangés pour cela. Mais les bas de soie... Le Trinkhalle de Kochbrunnen, les bains, les massages ? Mais pas un médecin n'a ordonné le traitement hors frontière... Les bas de soie... Et que sera-ce, l'été prochain... Le change peut changer ? Oui, mais les Allemands sont des gagne-petit... Ils vendront toujours moins cher... La douane... Quel mot horrifiant ! Comment passer tout cela ? Les voyageurs s'inquiétaient... les gabelous ne peuvent incriminer le passage de quelques douzaines de paires de bas, portés, lavés, usagés !

Oui, la saison 1922 est bien *lancée*... Que de jambes alertes, fines, de galbe exquis, vont reprendre le train pour la Rhénanie, où toutes les jambes de France font merveille,— toutes « des Chéret »,— en contraste avec les massifs supports des cent kilos de Germania ! Des bas de soie, sans tare et sans reproche, que les demoiselles n'empaquettent qu'après les avoir contrôlés de bas en haut, c'est l'occasion ou jamais d'accuser quelque rhumatisme,

tributaire des thermes de Wiesbaden! Pas une ankylose qui résiste au traitement par le bas de soie.

— Il faut marcher, par le Néroberg, au grand air.

Des heures de marche, dans le silence et la solitude majestueuse des bois, les dames ne marchaient pas... Mais que de kilomètres par la Langasse et Burgerstrasse, à examiner, comparer la trame Champagne, taupe ou gris perle.

Non, pas de trottes à pied, en forêt, on prend une voiture pour monter à la *Platte*. Mais le fox-trott, à jambes continues, à quoi les dames qui ne veulent pas dételer se livrent comme des petites folles. Thé, Tango, Dîners dansants, Soirées de gala, les Palatz rivalisaient d'annonces ; nous n'avons pas cédé à ces invitations. La splendeur des nuits étoilées faisait davantage notre bonheur. Cependant la contagion levait des victimes, ou des prosélytes, jusqu'à l'âge où cela frise l'indécence. Au Nassauerhof, qui est le Ritz et le Carlton de l'endroit, où descendent les ministres et les conseillers municipaux, le Haut Commissaire et les Généraux en tournée, les vedettes mondaines, et les artistes en renom, de Le Bargy à Dranem ; au Nassauerhof, où je rendais une visite matinale, je croise une vieille amie qui vous accueille toujours d'une main tendue à baiser et « d'un ami » sans épithète, pour exclure, sans faute, le qualificatif d'il y a vingt ans, quand elle se récriait à tout compliment :

— Je suis une vieille femme finie, une maman dont les fils viennent d'entrer au lycée, mais oui, sept et huit ans...

Ils en sont sortis, ils sont même sortis du régiment...

—Oui, nous passions... Nous avions quitté Aix, pour faire un tour en Alsace, avant d'aller à la Haye... Alors, nous ne pouvions plus nous arracher...

— Et vous sortez à neuf heures, vous qui n'étiez jamais prête à midi...

—Mais non, je descends à l'étage au-dessous... Figu-

rez-vous qu'il y a un cours de danse... et nous prenons toutes des leçons... Et il faut être exactes...

En effet, il dévalait de tous les paliers des étudiantes sur le retour, à qui j'étais présenté sans délai. Il n'est tel que de voyager pour se créer des relations...

— Vous devriez danser... Demandez à votre médecin, c'est le meilleur exercice.

Une heure après, nous nous retrouvions nez à nez, dans la rue...

— Et puis cela me permet de faire des courses à cette heure-ci, sans rencontrer personne... Je me sens dix ans de moins.

— Vous ne les avez jamais eus...

— C'est ça, moquez-vous de moi.

— Pas du tout. Je croyais rencontrer une midinette de Steinlen, avec votre fer à repasser...

— Ah ! mon Dieu... Le papier est tombé... J'étais tellement pressée, je n'ai pas voulu qu'on l'enveloppe... C'est un fer électrique... Les articles d'électricité sont pour rien, ici... Mais le voltage n'est pas le même que celui de Paris... Il faut le changer... Il paraît que j'aurais tout fait sauter...

— Parfaitement, les pannes et les courts-circuits ne sont pas rares à cause de ça, dans les grands hôtels où les grandes dames repassent elles-mêmes leurs dentelles... Il a fallu établir des dispositions pour déjouer ces malices.

— Oh, ce n'est pas l'économie, mais les blanchisseuses de hasard vous esquintent tout ce qui demande un peu de doigté. Au revoir, ami, venez donc prendre le café... Ah ! pas à midi, nous partons en auto faire le Taunus à quatre; c'est pour rien; à demain, nous faisons le Rhin. Mais, ce soir, après les *Maîtres chanteurs*, une coupe de champagne, c'est convenu... Au revoir, ami.

Il faudrait Jean Lorrain pour fixer tous ces papotages. Ils ne sont pas inédits pour vous, qui assistez, depuis

tant d'hivers, aux invasions de la Riviera. D'ailleurs, c'est un ravissement que cette légèreté prolongée à l'extrême, en regard de la lourdeur et de l'épaisseur où s'abîme la femme allemande...

— Et les messieurs pendant ce temps-là ?

— Ils font la même chose, des emplettes et du dancing.

Ainsi le docteur Mardrus, qui, après les *Mille et une nuits*, devait donner une traduction du Coran! Ceux qui attendaient pour se convertir à l'islamisme risquent fort de ne parvenir jamais au Paradis de Mahomet... Le docteur Mardrus, c'est cet étudiant en blouse grise, à ceinture de cuir, qui danse au Palatz, depuis des semaines, à laisser croire qu'il est attaché à l'établissement...

Pour danser, les hommes se calment plus vite que les dames... Mais les chaussettes et les cravates ne les laissent pas tout à fait indifférents. Pour moi, ce sont les manteaux qui me tentaient. Quelle Kamelotte, pour rien, — mais des tissus de coton affreux. Un matin des étoffes d'hiver se sont étalées chez un tailleur, que je repérais chaque jour. Alors que, dans tant de boutiques tout est en vue, rien à l'intérieur, ici les coupons s'empilaient à choisir, en abondance. Alors que, partout c'est une froideur, une lenteur monosyllabique, le patron m'accable de discours.

Il a coupé à Londres, à Paris, il fait valoir sa marchandise avec une verve intarissable, s'empare de moi, m'enlève mon chapeau pour chercher la nuance convenant à la couleur de mes cheveux, me félicite de les garder longs, de ne pas les faire couper à la boche, me jette le drap sur l'épaule, je dois tâter le moelleux de l'endroit, admirer le ton de l'envers, il sait ce qui me convient, que je le laisse faire, que je ne marchande pas pour quelques marks. Il prend mon nom, des arrhes, me téléphonera pour l'essayage. Essayer ! quelle torture ! Or, cela dura quelques minutes. Nulle retouche, il n'y avait qu'à achever. Et, quelques jours après, j'étais dans un raglan

magnifique, aisé, magistral,— qui arrachait le suffrage même de ma femme. Le tailleur ne se décidait pas à me laisser sortir. Il s'exclamait, s'éloignait, dans l'ivresse du chef-d'œuvre.

— Vous ne pouvez pas voir... Mais, madame, regardez le dos, les coutures, c'est comme un coup de pinceau. Un peintre ne ferait pas mieux.

Enfin, il se tut, s'absorba dans une extase, reprit :

— C'est une jouissance pour moi de réussir un vêtement comme cela, un vêtement où le regard se pose sans rien à redire, un *vêtement qui vous laisse les yeux calmes.*

Et il continuait :

— Et pour vous, un vêtement qui ne vous coûte rien, cinq ou six fois moins qu'à Londres... J'ai mis mon étiquette à la doublure du col... Si cela peut vous gêner en France, je l'enlèverai... Je vous comprends, vous savez moi... J'ai travaillé à Londres, à Paris... J'aime mon métier... Je parle assez français et anglais, envoyez-moi vos amis...

Je suis dans la rue, ne me reconnaissant pas aux glaces, qui me renvoient une silhouette nouvelle, sous une pelure inaccoutumée.

Quel bavardage, quelles frivolités ! Mais, s'il en était besoin, quelle preuve d'amitié et de confiance puis-je vous donner autre que de laisser aller ainsi ma plume vers vous, pendant que nos poupées parisiennes s'empanachent et gambadent aux airs d'un mauvais orchestre de sauterie ?

Et si notre grand Chéret s'étonnait de mon enthousiasme pour le caravansérail thermal d'outre-Rhin, diteslui bien que je reste arveno-breton, et que la moindre cabane de lave du Cantal, la plus pauvre maison de pêcheur, des Côtes-du-Nord, du Finistère ou du Morbihan, seront mes amours, toujours !

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

WURTZ ET CLAUDE BERNARD

L'HYPOTHÈSE ET L'EXPÉRIENCE DANS LES SCIENCES

—

Le titre de cet article oppose Claude Bernard à Wurtz. C'est que, sans être précisément chimiste, l'illustre physiologiste s'est élevé à une conception générale des sciences expérimentales, si bien que la plus forte d'entre elles, la chimie, trouve à y puiser ses principes les plus solides.

L'idée systématique, dit-il, donne à l'esprit une sorte d'assurance trompeuse et une inflexibilité qui s'accordent mal avec la liberté du doute que doit garder l'expérimentateur dans ses recherches. Les systèmes sont tous nécessairement incomplets; ils ne sauraient représenter tout ce qui est dans la nature, mais seulement ce qui est dans l'esprit des hommes. Or, pour trouver la vérité, il suffit que le savant se mette en face de la nature, qu'il l'interroge librement en suivant la méthode expérimentale à l'aide de moyens d'investigation de plus en plus parfaits, et je pense que, dans ce cas, le seul système philosophique consiste à n'en pas avoir (1).

Cette profession de foi ne fut pas isolée. Nous trouvons à la même époque dans la science française deux noms, ceux de Pasteur et de H. Sainte-Claire Deville, qui tous deux, avec la même volonté de débarrasser la science de toutes les fictions et de tous les rêves théoriques, ont attaché leurs noms à deux grands faits (dissymétrie moléculaire et dissociation) de l'ordre de ceux que Lavoisier appelait « vérités éternelles ». Mots vivants, « éternels », eux aussi, et qui devaient après plus d'un siècle rester encore le meilleur phare de la science française.

Elle s'en est parfois détournée. Vers 1860, prit nais-

(1) Cl. Bernard : *Du Progrès des sciences physiologiques* (Dans *la Science expérimentale*, p. 84, Baillière, Paris, s. d.)

sance un mouvement curieux dans l'histoire de la chimie. Les érudits qui forment le groupe des partisans de la théorie atomique, croyant que l'on peut fonder une science expérimentale sur des idées, firent une histoire à leur façon, et prétendirent que le système chimique, qui avait enfin trouvé une base tout à fait solide, devait cette solidité à des conceptions ou à des conséquences de conceptions.

Wurtz, qui fut l'un des plus distingués de ces professeurs de 1860, a eu sur l'école française et sur la mentalité expérimentale française une influence qui n'a pas encore diminué.

Il est aux antipodes de Claude Bernard.

> Nous retiendrons l'hypothèse, dit-il, aussi longtemps qu'elle permettra d'interpréter fidèlement les faits ; de les grouper, de les relier entre eux et d'en prévoir de nouveaux, aussi longtemps, en un mot, qu'elle se montrera féconde. Une hypothèse ainsi faite s'élève au rang d'une théorie (1).

Nous ne chercherons pas ici à faire ressortir tous les pièges que contient cette phrase. Signalons seulement la précision de faits nouveaux. Les faits vraiment nouveaux sont ceux qui ouvrent d'autres horizons, ceux qui précisément sortent de la théorie régnante lorsqu'ils ne lui sont pas contraires. Comment pourrait-elle donc nous guider ?

Et cependant, c'est bien là pour Wurtz une profession de foi. Il est facile de prouver que, dans ses recherches expérimentales, il a fait surtout de l'analogie. Peut-être qualifie-t-il de fait nouveau un fait d'analogie, ce qui serait un abus de terme.

On trouve d'ailleurs cette même importance de l'*a priori* dans tous ses écrits (2). Ceux d'histoire sont inspi-

(1) A. Wurtz : *La Théorie atomique*, Paris, Germer-Baillière, 1880, p 2. Tout l'alinéa dont cette citation est extraite est à relire : c'est une fantaisie historique, réduite à néant depuis la belle étude de MM. Roscoe et Harden (*New view on Dalton's atomic Theory*. London, Macmillian, 1896).

(2) Wurtz parle constamment de la conception atomique de Dalton. L'œuvre du grand savant anglais est un fait : le symbole (*Théorie atomique*, Paris, 1880, p. 17 et suiv.).

rés de Hermann Kopp (1). Ce n'est pas une recommandation (2). Car si l'historien allemand a une splendide documentation bibliographique, ses vues nous font trop souvent regretter le sens critique français.

On retrouve la même mentalité dans ses élèves. Friedel nous dit en parlant de son maître « qu'il croyait les théories nécessaires au progrès de la science » (3). Pour Armand Gautier « la chimie organique est basée sur les solides conceptions physico-chimiques » (4). Et pour E. Grimaux, H. Sainte-Claire Deville est un « expérimentateur habile », mais « un esprit prudent ennemi des idées générales » (5); tandis que Berthelot est « un adversaire plus sérieux (!), mais dont l'esprit philosophique refuse d'admettre les hypothèses sur lesquelles est fondée la théorie atomique » (6).

Entre Claude Bernard et Wurtz, le dilemme nous paraît donc nettement posé. En matière de science expérimentale le fait doit-il précéder l'idée, ou bien est-ce l'idée qui provoque la découverte du fait ? Problème captivant de philosophie naturelle, dont la solution doit imposer sa discipline à tout notre haut enseignement expérimental et qui, s'il devait être résolu contrairement aux idées de Cl. Bernard, trouverait sa répercussion dans le domaine littéraire (7).

Mais, chose plus intéressante, ce problème lui-même est susceptible d'être traité expérimentalement. C'est une simple question d'histoire de la science. Vous prétendez que l'hypothèse est utile, voire même nécessaire ? Montrez-nous donc sa trace dans l'histoire, non pas comme Wurtz, qui n'a jamais fait que de l'apologie, mais

(1) *Ibid.*, Préface, p. 1.

(2) Wurtz nous parle longuement des idées de Gmelin. Mais Gmelin n'a rien fait. Ce qu'il a pu penser ne nous intéresse en aucune façon. Il n'y a place dans l'histoire de la Chimie que pour ceux qui ont apporté des faits nouveaux ou détruit d'anciennes erreurs.

(3) *Biographie de Wurtz* (Bull. soc. chim., 1885).

(4) *Biographie de Cannizaro* (Bull. soc. chim., 1910, p. 1).

(5) E. Grimaux : *Ch. Gerhardt, sa vie et son œuvre*, p. 433, Paris, 1900.

(6) *Ibid.*

(7) Rappelons sans prendre parti le *Roman expérimental.*

en historien impartial, en édifiant cette histoire pierre par pierre, chacune étant posée comme le savant de l'époque l'a située lui-même avec ses expériences et sa mentalité propre. Attendons le résultat d'une telle consultation.

Par contre, l'expérience opposée a été faite. Je me suis attaché à refaire l'histoire de la chimie au XIXe siècle par la simple lecture impartiale des mémoires originaux. Cette histoire est uniquement écrite avec des faits. L'hypothèse n'y entre pour à peu près rien. Elève de l'école de Wurtz, je suis sorti de ce travail de 20 années adversaire irréductible de cette école artificielle.

Voilà donc des éléments importants pour la solution expérimentale d'un problème de philosophie qui n'est pas sans se rattacher à ce que l'on nomme pompeusement l'esthétique.

Encore si les partisans des théories nous donnaient quelques caractères précis auxquels nous puissions reconnaître qu'une théorie est bonne et peut être enseignée à la jeunesse, sans que nous ayons à craindre de la dévoyer. Mais précisément les vices d'une théorie et ses lacunes ne nous apparaissent qu'après sa mort. Pour un réaliste, la théorie régnante est toujours l'ennemi qu'il faut combattre, dont il faut se servir, mais, comme le disait H. Sainte-Claire Deville, « sans y croire ». Nous manquons, en fait, de toute base d'appréciation pour une théorie en cours.

Wurtz n'est pas et ne peut pas être de cet avis. Il énonce ce caractère :

> Le triomphe d'une théorie c'est d'embrasser les faits les plus nombreux et les plus divers. La théorie du phlogistique s'appliquait avec un égal succès à deux ordres de phénomènes opposés, et établissant entre eux un lien théorique (1).

S'il en était ainsi, bien d'autres théories, qui ont eu de longues années de triomphe, nous régenteraient encore avec toutes leurs erreurs. Pendant deux mille ans, on ne

(1) *Dictionnaire de chimie*. Discours préliminaire, p. IV.

connaît guère autre chose, dans les sciences expérimentales, que les quatre éléments d'Aristote. Il faut croire que pendant deux mille ans ils ont embrassé des faits nombreux et divers. En persévérant dans la même voie, on aurait pu embrasser plus encore. Cependant, dans le domaine de la chimie, un savant est venu qui n'y a plus eu confiance. Van Helmont a douté du système des philosophes grecs, parce que, d'après lui, les gentils peuvent avoir fait des œuvres belles, mais qu'il ne pouvait leur être donné de faire des œuvres de vérité. La vérité n'existe que dans les livres saints. Le premier il n'a plus cru aux théories et ce scepticisme en a fait le premier des chimistes expérimentateurs modernes. Et s'il n'est pas toujours comme nous aimerions le voir, si, interrogeant l'expérience d'une manière admirable, il n'y a cependant pas toujours apporté la logique qui convient, c'est que, précisément, il avait dans l'esprit une autre théorie: les livres saints.

L'enseignement de la théorie du phlogistique est plus significatif encore. Les corps brûlent, les métaux « vifs » deviennent des « terres mortes » ; ces terres ne peuvent plus brûler, mais on peut les « revivifier », leur rendre la propriété de brûler. Ces grands faits de sciences antiques sont connus, lorsque Sthal fait son apparition à la fin du XVIIe siècle. Il déclare *ex professo* que les corps brûlent parce qu'ils ont en eux un principe inflammable, le phlogistique. Ce n'est pas génial. *Quia est in eo vis dormitiva.* Ce n'est pas génial, c'est même radicalement, absolument indéfendable, mais cela « explique » ou semble expliquer un grand nombre de faits. Pour nous servir de l'expression que Wurtz emploie à son égard, la théorie du phlogistique est un triomphe.

Le plomb métallique brûle à l'air ; il perd ses propriétés métalliques et se change en litharge : c'est qu'il a perdu son phlogistique. On peut revivifier la litharge en la calcinant avec du charbon. Celui-ci rend à la litharge son

phlogistique et par cela même la transforme en plomb.

Et le succès fut vraiment triomphal. C'était si simple, et cela paraissait si logique, si logique pour l'élève et si commode pour le professeur. Toute l'Europe fut contaminée. Lorsque les professeurs se mettent à semblable besogne, ils la font bien. On ne raisonnait plus chimie qu'avec le phlogistique ; il servait à tout et expliquait tout. Il fallut qu'un fermier général, pas professeur du tout, et qui faisait de la chimie à ses moments perdus, vînt démontrer, à force d'obstination et de génie, que tout cela n'était que de la fable. Et quand, après douze ans de labeur, alors qu'il tenait en main toutes les charges accablantes contre cette théorie vraiment « triomphale », ses expériences d'une simplicité et d'une logique géniales ne parvenaient à convaincre personne, les professeurs, par l'organe de Macquer, déclaraient, après son exposé, « qu'ils avaient un poids de moins sur l'estomac ».

Et c'est ainsi que la célèbre théorie de Sthal a arrêté le progrès de la chimie pendant 50 ans. Et c'est ainsi que si Wurtz avait été là pour dire que cette théorie était excellente, puisqu'elle expliquait décidément beaucoup de choses, nous y serions vraisemblablement encore...

L'histoire de la chimie au XIXe siècle jusqu'en 1860 ne nous enseigne pas autre chose que la puissance des faits et la carence des théories. J'ai la conviction que tout homme qui voudra la lire avec impartialité, oubliant toutes les idées préconçues que Wurtz y a introduites par ses écrits apologétiques, reconnaîtra que Claude Bernard nous a donné une grande leçon.

§

Depuis 1860 on peut dire que ce sont les écrits de Wurtz et les enseignements de ses élèves directs qui ont formé la plupart des professeurs actuellement en place. A l'étranger, on pourrait citer d'autres maîtres, mais qui parta-

geaient les mêmes idées. La France a eu l'école de Sainte-Claire Deville; mais, sur le terrain philosophique, cette école a subi malheureusement les conséquences du malentendu qui s'est produit dans la discussion de ce grand expérimentateur avec Wurtz ; de sorte que, si les principes vivent encore (puisqu'ils sont éternels), la cohésion de l'école a souffert. La France a eu aussi l'école de Berthelot. Celui-ci a incarné longtemps la querelle des équivalentistes et des atomistes, prolongeant la discussion de Wurtz avec Sainte-Claire Deville, et donnant à penser qu'il y a là une question de doctrine, alors que le poids atomique de l'oxygène est une question de faits. L'oxygène est 16 (atomistes) et non 8 (équivalentistes), non pas parce que nous croyons à l'existence des atomes ni que nous voulions les introduire à un titre quelconque dans la science, mais par des faits d'ordre purement expérimental. Sans donner aucune solution à ce débat, Berthelot a fini par adhérer à la notation atomique. Aujourd'hui, il me semble qu'il n'y a guère de différence entre les maîtres formés par lui et ceux issus directement de l'école de Wurtz. Le malentendu entre Wurtz et Sainte-Claire Deville reste toujours très préjudiciable à la philosophie de la chimie française.

Quoi qu'il en soit, j'ai pensé qu'il était intéressant de pousser un peu plus loin l'enquête que mon *Histoire de la Chimie* (1) avait arrêtée en 1860. Mais à qui demander la documentation ? Les chimistes sont gens terre à terre. Ils écrivent beaucoup ; on dit beaucoup trop ; mais sur leurs recherches; ils ne sortent pas de leur vitrine ; l'expérimentation les absorbe complètement ; ils ne s'occupent guère ni d'histoire, ni de questions philosophiques.

Avant la guerre, les ouvrages généraux, toujours assez rares d'ailleurs, nous venaient des Allemands, ces travailleurs terribles. Il semble que les chimistes français commencent à s'apercevoir que l'influence des Ladenburg,

(1) *Histoire de la chimie*, Gauthier-Villars, Paris, 1920.

des Ostwald et autres n'a pas toujours été particulièrement bienfaisante. En peu de temps, deux professeurs éminents, M. Lespieau et M. Urbain, nous ont donné deux petits volumes de lecture et ces documents instructifs vont me servir de matériaux pour continuer mon enquête dans la chimie contemporaine, lui demander son bilan philosophique, voir quels fruits les enseignements de Wurtz ont portés et examiner si les cinquante années d'incalculables succès pratiques de la chimie peuvent avoir pris en défaut les idées de Claude Bernard.

M. Lespieau, professeur adjoint à la Sorbonne, fait paraître un petit livre: *la Molécule chimique* (1), livre de lectures pour chimistes, jeunes et vieux. L'auteur ne se contente pas de considérer nos méthodes et de dire comment nous les appliquons. Il les discute ; il en montre les avantages et en fait apparaître les fautes. Il descend de Wurtz, mais un grand effort a été réalisé : il doute. Tout l'édifice, que nos maîtres s'étaient attachés à nous montrer basé sur des conceptions, tient toujours; mais M. Lespieau admet que les arguments dont ils se sont servis pour justifier sa structure sont sans valeur (2). Il a mille fois raison. La structure reste cependant ; c'est peut-être qu'elle est en carton. Il faut la refaire en matériaux résistants sur la base des faits; sinon qu'allez-vous dire à vos élèves?

M. Lespieau vante encore, à vrai dire sans grande chaleur, l'utilité des hypothèses. Son programme est :

> Tâcher d'épuiser la fécondité d'une hypothèse, la mettant théoriquement en doute, mais se comportant en pratique comme si c'était une vérité absolue (3).

Je ne comprends pas du tout. S'il s'agissait d'exploiter un système chimique sur le terrain industriel comme le fait l'Allemagne avec un formidable succès depuis 50 ans, nous serions tout à fait d'accord. Mais ce n'est pas cela;

(1) Paris, Alcan, 1920.
(2) *Ibid.*, p. 122 : « Ainsi parmi les procédés... etc. »
(3) *Ibid.*, p 256.

il s'agit ici de la philosophie de la science. La dissymétrie moléculaire et la dissociation n'ont jamais rien rapporté à leur auteur. Par contre, depuis que l'Allemagne exploite la molécule organique, je voudrais bien que l'on m'apprenne ce que notre philosophie y a gagné.

Et ne sont-ce pas les savants qui ont cru que c'était arrivé, qui, comme Dalton, ont découvert la fréquence des rapports simples dans les combinaisons, comme Guldberg et Waage ont découvert la loi d'action de masse, comme Pasteur, Le Bel et Vant'Noff ont trouvé la stéréochimie (1) ?

L'argumentation me paraît discutable. Dalton a découvert un fait : le Symbole ; il a été d'autant plus génial que ses expériences visaient un autre but. Quant à Guldberg et Waage, combien je serais heureux de voir leur nom remplacé par celui de H. Sainte-Claire Deville dont l'œuvre a éclairé cette question de la masse, et bien d'autres encore, d'une lumière autrement vive. Pour le troisième point, je regrette la réunion sur la même ligne de trois noms, tous trois respectables assurément, mais dont le premier a fait œuvre de réaliste pur, tandis que les autres n'ont produit qu'une œuvre peut-être éphémère d'application doctrinale.

Mais ces critiques ne peuvent diminuer mon estime pour *la Molécule chimique*. Le doute a pénétré et il fera son œuvre. Si M. Lespieau n'est pas encore à Claude Bernard, j'en suis bien assuré, ses élèves y arriveront. Un peu de scepticisme lui montrera que cette molécule chimique dont nous admirons les progrès est une conséquence d'expériences, non d'hypothèses ; qu'elle n'a pas plus de relation avec une conception du genre de celle de la « Théorie atomique » que nos « poids atomiques » ne sont dérivés d'hypothèses quelconques sur la constitution de la matière.

Dans cet excellent petit livre, l'auteur a déjà abandon-

(1) *Ibid.*, p. 256.

né bien des idées historiques de Wurtz ; en oubliant les autres, et en remontant à Williamson pour les faits principaux de nos constitutions organiques, m'est avis qu'il rendra son exposé plus convaincant, notamment au chapitre XVII (1). Il aura d'autant plus de raisons de qualifier de roman l'œuvre de Berthelot (2) dans ce domaine. Et, lorsque cessant de considérer la molécule chimique comme le résultat d'une hypothèse préétablie, il en verra la notion construite dans la réalité avec des faits, du coup tombera l'objection qu'il nous donne avec une grande franchise au sujet de la notion prise au pied de la lettre du volume moléculaire (3).

Tout ce qui, à mon sens, rend *la Molécule chimique* si éminemment instructive à l'heure présente, c'est cette direction nouvelle de la chimie organique française. Je sais bien que le bienfaisant scepticisme à l'égard des vérités apodictiques émises par les professeurs de 1860 avait depuis longtemps tendance à se faire jour. Mais cela se passait en conversation. Maintenant, cela a pris corps, c'est imprimé ; et la Molécule chimique portera ses fruits.

Sous le titre : *Les disciplines d'une Science* (4), M. Urbain, professeur à la Sorbonne et Membre de l'Institut, nous donne un livre qui peut être comparé à celui de M. Lespieau. L'un est d'un spécialiste de chimie organique, l'autre d'un spécialiste de chimie minérale. Mais si le premier tend à nous dégager des théories, le second tend à nous y engager.

Cependant, M. Urbain nous dit :

(1) *Ibid.*, p. 247.

(2) Dans un article : *Du nationalisme intellectuel* (Illustration, 19 novembre 1921, p. 456), M. Paul Bourget rapporte une parole de Berthelot : « Quand je n'y serai plus, personne ne saura vraiment la chimie, parce que, moi, je l'ai vue se faire. » Berthelot, chimiste organique, a maintenu jusque vers 1890 le poids atomique de l'oxygène 8 au lieu de 16, lequel est universellement adopté aujourd'hui, puisqu'il a pour base les séries homologues, la substitution, et les travaux de Williamson. Berthelot n'a pas apprécié ces conséquences fondamentales complétées dès 1850.

(3) *Ibid.*, p. 240.

(4) Paris, Doin, 1921.

J'ai voulu éviter à la jeunesse de connaître les doutes et les incertitudes par lesquels j'ai passé.

Il nous faut applaudir à cette excellente et trop rare initiative. L'éminent savant sent peser sur lui une responsabilité et ce sentiment lui fait le plus grand honneur. Que vaudrait la vie d'un savant, quel serait son rendement social, si,arrivé au bout de sa carrière, il se trouvait incapable de renier les erreurs qui lui ont été enseignées dans sa jeunesse, et d'ouvrir à ceux qui seront la science de demain une voie plus sûre et plus vraie ?

Mais plus la tentative est vitale, plus grand doit être notre souci de la discuter. M. Lespieau avait un programme simplement organique ; il n'est pas sorti d'un domaine où il est passé maître. M. Urbain s'est élevé plus haut ; il s'est étendu non seulement sur la chimie minérale où il a expérimenté, mais il a englobé dans ses considérations la chimie organique. Si M. Urbain s'est souvent trompé dans la seconde partie de son programme,la faute en est à l'Université où l'on tient séparées les deux disciplines au lieu d'introduire, dans l'enseignement élémentaire de la chimie minérale, les données organiques sans lesquelles il nous paraît réellement impossible d'éviter l'arbitraire.

J'ai assez montré le peu de sympathie que j'éprouve pour la théorie atomique que j'accuse de m'avoir éloigné de plusieurs vérités expérimentales pendant de longues années. M. Urbain nous la conserve et nous en donne encore une seconde, l'Energétique.

J'admire énormément l'Energétique ; il est vrai que je la connais fort peu; et c'est peut-être pour cela que je l'admire.Je n'ai cependant pas l'intention de plaider sa cause, fût-ce de loin, ni même de suivre M. Urbain dans ses développements. Si donc j'ai à critiquer la plupart des idées de M. Urbain sur la « théorie atomique », cela ne veut pas dire que je me range du côté de l'Energétique. Je fais seulement une enquête sur les idées de Claude Bernard, et je cherche simplement ce qu'il y a de

vrai et de faux dans les enseignements de la soi-disant « Théorie atomique ».

Nous examinerons donc uniquement ce que M. Urbain nous enseigne de cette théorie. C'est une simple question d'histoire et de conséquences de l'histoire.

Son long jugement sur Dalton (p. 56) me paraît injustifiable à l'égard d'un maître si digne de notre respect et de notre culte. Je ne puis non plus me résoudre à admettre les propositions suivantes :

Il est probable que la loi des proportions... (p. 57) ; Berzélius rejetant les autres règles... (p. 62) ; Berzélius admet que les oxydes... (p. 64) ; Ayant admis qu'un oxyde doit renfermer... (p. 64).

A la même page 64, entre le 2e et le 3e alinéa, l'auteur oublie toute l'histoire de la seconde table de Berzélius, celle de 1826. Il passe ainsi sous silence tous les progrès que les chiffres définitifs de Berzélius doivent à des raisons d'ordre expérimental et purement chimique.

M. Urbain comblera ces lacunes et reviendra de ses erreurs en lisant les œuvres de Dalton, de Berzélius, ainsi que l'étude de MM. Roscoe et Harden, fondamentale pour l'étude du grand expérimentateur anglais.

Il m'est arrivé de chercher à faire valoir la supériorité énorme que Dalton possède sur Berzélius (1). J'ai fait ressortir aussi la haute intelligence de Dumas devant l'esprit trop souvent dogmatique du savant suédois (2). Mais si nous nous en rapportions aux dires de M. Urbain sur Berzélius, on verrait disparaître son plus beau titre, ce que Dumas appelait son sentiment de la réalité. M. Tiffeneau versait récemment dans la même erreur en écrivant :

Berzélius, adoptant résolument l'hypothèse de Dalton, n'hésite pas à donner la préférence aux rapports de volume (notation atomique)... tandis que les équivalentistes écrivaient HO, les atomistes formulaient H^2O (3).

(1) Berzélius et Dalton. *Moniteur scientifique*, janvier 1921.
(2) Voir mon *Histoire de la Chimie*.
(3) M. Tiffeneau dans « le Centenaire de Gerhardt », p. 17 (*Bull. Soc. Chim.*, 1916).

C'est tout à fait inexact. L'école équivalentiste descend en droite ligne de Dalton. Elle s'est cantonnée dans ce que Berzélius a dénommé « Théorie corpusculaire », et a rejeté ce que le chimiste suédois appelait « théorie des volumes ». Les avantages de la « théorie atomique » sont tous faits de malentendus de ce genre.

L'auteur ne se prive pas de traiter des problèmes généraux de chimie organique. Il touche à celui de l'Individualité organique, question au sujet de laquelle M. Lespieau nous avait fait un aveu plein de franchise.

En chimie organique, nous dit-il, la contrainte chimique est la règle ; l'équilibre chimique est l'exception. En chimie minérale, c'est l'inverse (p. 100).

Pourquoi l'exception en chimie organique, sinon parce que les organistes, imbus des faux enseignements de la théorie atomique sur ce point, s'en sont désintéressés ?

Déclarer à la jeunesse que les équilibres sont l'exception, c'est en détourner son attention. Ne pense-t-on pas, au contraire, que c'est en dégageant son esprit de ce genre d'entraves théoriques que la chimie organique, encombrée par le fatras de la production germanique, renoncera pour un temps à s'étendre et pensera un peu à s'approfondir ?

M. Urbain nous donne dans le même ordre d'idées une notion bien surannée de la « transposition moléculaire » (p. 272), puis il touche à la « tautomérie ». Il en demande la définition à M. Moureu (p. 269). Cette définition ne définit évidemment rien, puisque cette soi-disant « tautomérie », loin d'être une notion à définir, est une simple insuffisance de nos formules. M. Urbain, qui n'y a pas trouvé grand'chose, s'en tire avec la notion de « contrainte chimique ».

Tautomérie, desmotropie, contrainte chimique ; des mots. La seule question est de savoir si l'éther acétylo-acétique est une cétone, un alcool, les deux, ou rien du tout. Ce ne sont ni les définitions, ni les mots, ni les for-

mules qui nous l'apprendront. C'est l'expérience et l'expérience seule qui nous instruira. La théorie ne fera que nous enliser. Pourquoi ne pas le dire à la jeunesse et pourquoi masquer ainsi notre ignorance et son devoir par ces conceptions inutiles ?

En chimie organique, nous dit encore M. Urbain, la méthode analytique a perdu son importance... Dans le domaine organique les réactions physiques permettent de fixer la constitution des corps avec une sûreté souvent plus grande que les réactions chimiques.

Demandez à M. Lespieau, qui a fait une carrière de chimie organique, ce qu'il pense de ces propositions subversives. M. Urbain y ajoute des déclarations plus graves encore :

La chimie à elle seule ne permet pas de fixer les poids relatifs des atomes (1).

Il n'y a *à priori* aucune raison chimique qui permette de choisir entre HO et H^2O (2).

Conventions et hypothèses se valent en pareille matière. Atomistes et anti-atomistes s'efforceront de résoudre le même problème. Les atomistes proposeront les hypothèses pour fixer des poids atomiques ; les anti-atomistes proposeront des conventions pour fixer des équivalents ou des nombres proportionnels. Mais sous ces vocables différents ils désigneront au fond les mêmes choses, et c'est à quoi conduit généralement la phobie des hypothèses ou le souci exagéré de défendre la science positive contre les empiètements de la métaphysique (3).

Ces théories, dont nous avouons avoir après Claude Bernard la «phobie», mais seulement sur le terrain philosophique, où conduisent-elles au moins ?

L'expérience, nous dit M. Urbain, a joué son rôle principal. Elle doit momentanément céder la place à la théorie, après quoi elle n'interviendra plus guère qu'à titre de contrôle (p. 21).

Contrôler c'est marquer le pas. Tant que cette période

(1) P. 47.
(2) P. 48.
(3) P. 48.

doit durer, les chimistes qui auraient voulu poursuivre un but philosophique feraient mieux de fermer leur laboratoire pour aller entendre chanter les oiseaux dans les bois.

L'analogie est le principal guide de la recherche (p. 39).

Non pas, le fait important, le fait révolutionnaire, est précisément celui qui n'a pas d'analogie ou dont les analogies sont inconnues ; et c'est pour cela que, suivant les sages conseils de Cl. Bernard, la pensée doit être libre.

Résumons :

La chimie pure, seule, sans l'aide d'aucune autre discipline que la discipline chimique, a fixé les poids relatifs des atomes. Les fondements de notre table des poids atomiques sont, de par l'histoire, exclusivement chimiques.

La chimie est une science assez forte pour avoir son existence propre ; si, dans la réunion des documents qui lui sont nécessaires, il lui arrive d'accepter le concours d'autres sciences, cela n'altère en rien son autonomie. Dire que les méthodes physiques sont préférables aux méthodes chimiques dans l'établissement des fondements de la science est, sans aucun doute, une hérésie.

L'analyse est le fondement expérimental de la chimie, même de la chimie organique ; elle en est le point de départ et l'aboutissement, l'origine et le contrôle.

Les équilibres ont pénétré en chimie organique; il est à croîre et à espérer qu'ils ne feront que croître en importance.

Les chimistes qui regardent la chimie organique de loin, comme M. Urbain, exagèrent les notions ou préjugés de la théorie atomique. La densité de vapeur et la cryoscopie sont des guides précieux pour nous ; ils sont une indication; ils ne sont pas une philosophie. Peu nous importe le volume moléculaire de l'alcool, nous connaissons par Williamson sa constitution. Cette constitution ne doit rien à aucune méthode physique. Ses attaches sont mar-

quées par la notion de substitution et par la loi des séries homologues avec une ampleur qui interdit à M. Urbain de parler de « convention ». Tout cela est d'un réalisme tellement pur que ni Claude Bernard, ni Pasteur, ni Sainte-Claire Deville, qui proclamèrent la nuisance des théories, ne pourraient rien en désavouer.

Ce sont là des faits. L'histoire d'une science expérimentale est nécessairement construite avec des faits. Un grand chimiste n'est pas tel, parce que, comme le dit M. Urbain, « il a doté la science de nouvelles manières de penser ». Un chimiste est grand, parce qu'il a découvert l'une de ces « vérités éternelles ».

Lavoisier a brisé le cocon où végétait la chrysalide. L'instrument dont il se servit, c'est la philosophie sensualiste et positive de Locke et de Condillac. Seule elle pouvait alors rompre les liens métaphysiques qui ligotaient la chimie (p. 54).

Voyez-vous Lavoisier dans son laboratoire en présence d'un fait, pas nouveau assurément, mais dont le premier il sent sourdre l'importance ? L'étain augmente de poids lorsqu'on le chauffe. Voyez-vous comme cela va lui servir d'avoir lu Condillac ? Allons donc !

Lavoisier a été un homme de son pays et de son siècle. Il a été un grand réaliste. La force de son génie a été de rester seul en face de ce fait immense, seul, et surtout sans idée préconçue.

M. Urbain vient nous citer des textes de Lavoisier de 1787 pour appuyer cette influence. Ce n'est pas en 1787 qu'il faut le prendre, mais en 1772. Pendant douze ans, de 1772 à 1784, il a expérimenté, pesé et réfléchi. C'est l'expérience et l'expérience seule qui a fait naître en lui l'*idée* et lui a donné lentement le *moyen* de renverser le phlogistique.

Assurément tous les Macquers de l'époque lui opposaient leur brillante théorie. Ils lui disaient aussi, comme M. Urbain nous le répète aujourd'hui : « L'expérience doit

momentanément céder la place à la théorie. » Si Lavoisier n'avait eu que la philosophie pour se défendre, nous y serions encore ; et avec cette différence que la documentation du phlogistique serait devenue une muraille de Chine.

Non. Le meilleur système philosophique est de n'en pas avoir. On ne fait pas de la réalité avec du rêve, ni même de la vérité avec de la vraisemblance. Il y a une chose établie par l'histoire de la chimie, c'est que tous les avantages que la « théorie atomique » s'est attribués en tant que théorie, sont dus à des résultats d'expériences, d'observations ou de rapprochements, en un mot à ce que l'on appelle des faits.

La chimie n'est pas une science de déduction ; c'est mieux qu'une science d'induction. On peut dire que c'est une science synthétique. Le mot synthèse, pour nous, chimistes, peut seul donner une idée de la solidité de sa structure.

Une telle solidité ne peut s'appuyer sur des hypothèses. Les apologistes de la « théorie atomique » nous ont complètement dévoyés dans l'étude de l'histoire.

En matière d'expérimentation, on ne peut s'apercevoir encore des erreurs qu'elle fait commettre, à l'heure présente, à ceux qui la prennent inconsidérément pour guide. Mais dire que la théorie atomique, ou toute autre théorie, doit nous faire connaître des faits nouveaux, ne peut être qu'une prétention indéfendable. Les faits révolutionnaires, les « vérités éternelles » n'ont jamais été découverts par aucune théorie.

L'extension écrasante des matériaux de chimie a pu faire croire à la puissance de la théorie dite atomique, et, à l'exemple des professeurs de 1860, faire attribuer aux théories une fécondité qui vient en réalité des faits. J'ai donc pensé devoir poursuivre mon enquête dans l'œuvre de deux contemporains éminents, pour leur réclamer le bilan de cette théorie dont on nous a nourris autrefois.

M. Lespieau nous a fait des aveux significatifs ; je gage

qu'il les étendra encore. Par contre, M. Urbain, qui n'a pas encore entendu la voix de Claude Bernard, nous a montré la faiblesse de sa cause atomique. Un esprit aussi distingué ne peut défendre mal une bonne cause ; s'il la défend aussi mal, si elle le conduit à des déclarations subversives, c'est qu'elle ne doit pas être bien bonne.

Je soupçonne que, après la guerre, la théorie a, en France, une aile cassée ; elle avait voulu voler trop haut et l'esprit français s'en est vite aperçu. Elle est un instrument pratique excellent, lorsqu'on la manie avec prudence, « sans y croire ». Elle ne peut pas être une philosophie. Laissons-la à son niveau.

Sur le terrain de la philosophie, donnons la préférence à Claude Bernard. Malgré toutes les affirmations des écoles, cette saine doctrine a fait, depuis cinquante ans, un grand pas dans la carrière expérimentale. Nous demandons à tout esprit non prévenu s'il n'y a pas là une solution expérimentalement réalisée, ou bien près de l'être, du problème de philosophie que nous énoncions au début de cet article.

Mais les professeurs que vont-ils faire si cette « phobie des hypothèses » n'est plus un vice rédhibitoire ? Ces doutes et ces incertitudes comment vont-ils les éviter ?

La morale du professeur est toute tracée. Entre le certain et l'incertain, il ne peut y avoir d'hésitation.

Le chemin de la certitude est la seule chose qu'il faille enseigner à la jeunesse. C'est l'expérience. Il est vivifiant d'entretenir en elle la foi expérimentale. Il est criminel de l'en détourner. Si la jeunesse peut ou doit avoir des idées préconçues dans d'autres domaines ; en science expérimentale, elle n'a rien de plus précieux que le réalisme. Le réalisme est le suprême idéal de l'expérimentateur.

Recommander l'hypothèse à la jeunesse qui vient chercher auprès de vous la certitude est un système détestable. Vous oblitérez son esprit d'invention. Elle en prendra toujours assez, au laboratoire, dans ses déductions ex-

périmentales où elle devra souvent procéder par élimination. Mais en leur prônant les théories, vous entretiendrez en elle cet esprit nébuleux et détestable, où nos maîtres nous ont élevés. Vous la détournerez du culte des savants, chercheurs audacieux de ces « vérités éternelles », qui toujours jusqu'à aujourd'hui, dans l'histoire de la chimie expérimentale, furent le fruit de ce que Claude Bernard appelait encore la « liberté du doute ».

MAURICE DELACRE.
Professeur à l'Université de Gand.

LA VILLE MERVEILLEUSE

LA BAGUETTE MAGIQUE

(MŒURS CHILIENNES)

—

I

Au milieu de la chambre obscure, que le rire d'or du soleil d'hiver sur la fenêtre rayée par un grillage ancien ne parvenait pas à éclairer, Cécilia se dressait immobile dans la petite robe de mérinos bleu qui moulait ses lignes virginales, laissant voir ses mollets et ses pieds nus. Les mains nouées sur le tablier de toile, inclinant le visage d'un brun pur, velouté, où les yeux et les cheveux sombres paraissaient également bleus, elle regardait fixement les deux vieillards assis à la table près de la fenêtre. Son père grand et obèse, barbu jusqu'aux yeux, mangeait d'un plat fumant avec avidité, en se suçant les moustaches ; de temps en temps, il vidait un grand verre de vin. Le voisin familier, chétif et voûté, le visage cuivré, les cheveux et les moustaches tombantes d'un blanc sale, fumait une longue cigarette dont l'enveloppe était une feuille de maïs, en contemplant d'un air rusé son verre de vin où le soleil mettait comme une incandescence d'améthystes. La jeune fille les regardait avec une attention anxieuse, à l'affût de leurs moindres gestes, prête à les servir. A peine si par instants sa vue se dirigeait vers la fenêtre dorée, par laquelle on voyait la rue de terre rougie, le ruisseau où bleuissait le gazon neuf, ou bien vers les murs détériorés avec des traces blanchâtres de l'ancienne chaux, contre lesquels s'appuyaient le

vieux lit conjugal et la petite table où se touchaient une vierge bigarrée dans son urne et une haute cruche de terre noire. On n'eût pas dit la fille qui aide le père, mais la servante qui sert le maître.

Depuis que don Pantaléon avait commencé de manger, la conversation s'était ralentie. Le voisin, qui avait déjà déjeuné,proférait de temps en temps des phrases rapides, noyées de fumée. Le vieux répondait par gestes ou par monosyllabes, entre les bouchées.

Se retournant vers la fenêtre, don Salustio, le voisin, regarda le soleil d'un œil stupide.

— L'hiver s'enfuit, murmura-t-il ; le printemps ne tardera pas... Et les enfants commenceront à lancer leurs cerfs-volants... Et les sous tomberont dans ma bourse...

Il acheva la phrase avec un sourire malicieux.

Don Pantaléon fit les yeux blancs. Il vida d'un trait son verre plein.

— Et dans la mienne ! s'exclama-t-il, en posant le verre avec bruit sur la table ; quand est-ce que tomberont les pièces d'or ?

Don Salustio ouvrit la bouche, faisant l'ingénu.

—... L'argent qu'ils me doivent, eh ! qu'ils me doivent tous dans la ville, pauvres et riches, continua don Pantaléon.

— Ah ! fit le rusé avec un sourire bonasse.

— Qu'en savez-vous ? reprit le vieux, déplaisant. Que va savoir un homme qu'on appelle le « Chercan » (1), un homme qui a passé sa vie à faire des cerfs-volants pour les morveux !... Mais moi... moi j'ai été riche !... Ma boutique était la plus grande de la ville. Caballeros et campagnards m'assiégeaient : « don Pantaléon par-ci, don Pantaléon par-là... » Et je vendais à crédit à tous... Et tous me doivent...

Il gesticulait comme s'il prononçait une harangue.

(1) Chercan, petit oiseau du Chili qui, dit-on, a des rapports avec les couleuvres.

La jeune fille tremblait. Elle ne pouvait voir son père s'enflammer sans se sentir pénétrée d'une crainte étrange.

A la porte de la rue trois coups retentirent.

— Cécilia ! cria le vieillard.

La jeune fille courut voir. Elle revint accompagnée d'un petit homme rubicond, la moustache citrine taillée sur la bouche, portant un grand rouleau de papiers sous le bras. Tarito de Unto : ainsi l'appelait-on. C'était un petit huissier qui s'occupait aussi de litiges de peu d'importances. Aisé autrefois, il gardait une certaine distinction de langage et de gestes, qui contrastait avec sa chemise sans amidon et son pantalon effiloché.

— Tarito ! s'écria le vieux, levant les bras au plafond.

Mais ensuite, se contenant :

— Don Fermin ! Bonsoir... Asseyez-vous... Cécilia !

Cécilia se hâta de présenter au bonhomme une chaise de paille, au dossier décoré de motifs ingénus effacés par l'usage.

Don Fermin s'excusait de son retard : « Il était si occupé ; don Simon Herrera l'avait chargé de diverses assignations, et les litiges si importants qui l'absorbaient... »

— Bon ! bon ! interrompit le vieillard. Nous pouvons aussi faire de grandes affaires... Mais d'abord, voulez-vous prendre un peu de valdiviano (1) ? Il en reste encore... Non ? Alors un coup de vin, il n'est pas mauvais... Cécilia !

La jeune fille avait déjà posé un verre devant le visiteur : don Pantaléon le remplit de vin. Puis il fit de même du sien.

Le Chercan se dégourdit : il prit la bouteille et se servit avec aplomb.

Ils burent.

—... De grandes affaires, oui, monsieur ! J'ai le coffre

(1) Mets national fait avec de la viande salée.

rempli de reçus. Et il y en a de gros, même de deux cents piastres...

L'avocat improvisé arrondit les yeux.

—... Don Nicacio Vera me doit deux cents piastres, don Nicolas Medina cent vingt-trois, don José Maria Sanhueza...

«Vera, Medina, Sanhueza ? » Don Fermin ne les avait pas entendu nommer...

Le Chercan cligna des yeux.

— Allons donc, monsieur ! murmura-t-il; ils sont morts depuis plus de trente ans, et personne ne sait où sont leurs héritiers...

— Personne ne le sait ! rugit le vieux, en roulant la faïence de ses yeux dans son visage violacé par l'alcool. C'est vous qui ne savez rien ! Mais don Fermin a été riche... Et moi, moi aussi j'ai été riche. Mon épicerie était la plus grande de la ville et je vendais du bon : la meilleure viande séchée, la meilleure cassonade, le meilleur vin...

Il étendit le bras vers la bouteille et, voyant qu'elle était vide :

— Cécilia !

La jeune fille apportait déjà la cruche de réserve : elle servit et la laissa sur la table.

— Oui, monsieur. Et les riches me saluaient avec leur chapeau et le gouverneur s'arrêtait pour me parler... Et je leur prêtais à tous. Et tous restent mes débiteurs.

— Vous avez des papiers ? demanda don Fermin d'une voix discrète.

—Des papiers ? J'en ai, mais je n'en ai pas besoin... Je les poursuivrai, je les ferai jurer devant le Dieu du ciel, je les assommerai. Je ne les crains pas. Pensez-vous que je les craindrais ! J'ai été soldat !

Don Fermin eut une moue vague qui pouvait dire : « A quoi ça rime ! » aussi bien que : « Ah ! vous avez été soldat » ? Le vieux l'interpréta de la dernière façon.

— Oui, monsieur, caporal à la révolution de 51... Vous allez voir...

Et se levant avec une agilité dont on ne l'eût pas soupçonné, il courut vers l'encoignure du lit ; puis il revint, portant un grand sabre recourbé dans une gaine de cuir.

La jeune fille tressaillit. Don Salustio avala sa dernière goutte et se glissa dehors.

Don Pantaléon, souriant, avait dégaîné le sabre et plaçait la lame rouillée sous les yeux du visiteur.

— Mon sabre ! Je le garde comme de l'or ; j'ai perdu ma fortune, mais mon sabre je le garde : avec lui, j'ai lutté en 51...

Et gagnant le milieu de la chambre, il prit la position militaire, l'arme dans la dextre, contre l'épaule, le front levé, la poitrine saillante, accentuée encore par la barbe. Il était le vétéran authentique.

—... Je me suis engagé comme volontaire, oui, monsieur. Les troupes étaient prêtes. Le général voulait donner le coup décisif... Et nous nous élançâmes au Nord... Nous voilà en marche...

Il se mit à marquer le pas.

— Nous voilà en marche par les campagnes, par les villes... Les gens sortaient nous recevoir à bras ouverts. Ils avaient peur des troupes indiennes qu'amenait le général... Et nous nous sommes battus ! Quelle bataille, monsieur ! Les partisans du président arrivaient comme des mouches... Et nous autres, nous frappions dur...

Il donna dans l'air un formidable coup de sabre.

— Et ils nous barraient le passage, et nous, nous frappions dur !... Et ils se précipitaient des ravins. Et nous autres, nous frappions dur ! Nous frappions dur !...

Il battait du sabre à droite, à gauche, vertigineusement ; sa barbe palpitait sur sa poitrine, ses yeux blanchissaient dans son visage tout violet.

La jeune fille, qui s'était reculée jusqu'à la porte, crispait les mains, nerveuse, prête à les lever pour se défendre ;

le vieillard paraissait tirer contre elle. L'homme de loi suivait la parade d'un regard froid.

—... Quand tout à coup on nous sonna la retraite... Ah ! Monsieur ! Quelle rage ! Les hommes furieux brisaient les fusils contre les pierres... Ah !

Il laissa retomber ses mains, abattu.

— Si vous sortiez les reçus et si nous allions consulter don Simon Herrera...

Debout, don Fermin parlait d'une voix calme, comme s'il n'avait rien vu.

Don Pantaléon s'essuya le front avec son grand mouchoir de couleur, garda le sabre, tira de sa poche une clef rouillée et ouvrit l'ancien coffre de cuir ouvragé, orné de dessins ingénieux. Il fouilla un peu, tira un grand rouleau de papiers jaunâtres attachés avec une ficelle verte et referma la précieuse caisse, consciencieusement. Il mit son poncho foncé à raies incarnat, enfonça son feutre et, suivant l'huissier, se dirigea vers la porte. En frôlant Cécilia qui se disposait à ôter la nappe, il sourit dans sa barbe grise, comme aurait pu le faire un ogre, et serra la jeune fille contre sa poitrine, palpant grossièrement son corps encore vert :

— Ah ! petite vilaine ! Tu avais peur, eh !...

Et il disparut.

Oubliant sa besogne, la jeune fille, tremblante, courut vers l'intérieur de la maison. Elle traversa la galerie et pénétra dans la pièce aux murs noircis qui servait de cuisine. Près du feu allumé au milieu du pavement naturel de terre, sa vieille mère, sèche, les lèvres rentrées, les cheveux lustrés à peine blancs, accroupie dans sa jupe de laine, prenait du maté dans une calebasse garnie de vieil argent. Assise près du mur, sa sœur, Transito, portrait vivant de la vieille en plus jeune, cousait penchée sur un chiffon blanc. Elle se laissa tomber près de sa mère, comme un chat gâté, exhalant un long gémissement.

Transito leva les paupières, sévère :

— Gamine !

Mais la vieille la serrait déjà d'un bras tendre.

— Pauvrette ! Elle est malade... Mais sainte Cécile va la guérir... Monsieur le curé m'a dit de l'habiller de bleu comme la petite sainte ; la petite sainte va la guérir...

Et regardant la jeune fille :

— Que veux-tu, ma petite ! L'homme se souvient du temps passé...et quand il s'en souvient il se met en rage... Et don Salustio l'agace.

— Il l'agace, acquiesça la jeune fille, levant la tête.

— Que veux-tu ! Nous avions des moyens...des moyens de vie et maintenant nous peinons dans la misère... Nous travaillions bien, les affaires étaient de jour en jour meilleures... Mais l'homme s'est mis à jouer aux courses, aux combats de coqs, à boire... Plus il perdait, plus il misait, et plus il buvait... Une fois, j'ai dû aller le ramasser au champ de courses, plein comme une outre...Le commerce a fondu, l'argent s'est fait sel et eau ; nous avons tout perdu.

— Est-ce vrai qu'on lui en doit ?

— Pour sûr. Mais il y a tant d'années : les débiteurs sont morts ou sont partis...

— Est-ce vrai que les riches ?...

— Pour sûr. En ce temps-là on ne nous regardait pas comme aujourd'hui : de grands caballeros s'arrêtaient à bavarder à la boutique et une fois don Pablo Benavides, le gouverneur, nous envoya des invitations pour une course fameuse.

Elle resta pensive, regardant le feu.

— Les riches !... Je les connais... Je sais comment ils ont commencé...

Transito était allée travailler à la chambre : on entendait le trac-trac bruyant de la machine à coudre primitive.

—... Don Clemente Hernandez est arrivé comme maî-

tre d'école, pauvre comme une chèvre : il s'est marié avec la fille de don Grégorio Segura, qui avait plusieurs haciendas... Et don Grégorio ! On dit qu'il est arrivé sur un cheval fourbu, avec la senora en croupe. Mais Tarrito de Unto, qui maintenant n'a plus un sou, était un caballero ; il portait toujours un haut de forme plus haut que lui : c'est pour cela qu'on l'a appelé le Tarrito (1)...

Et avec un soupir :

— Ce que c'est que la fortune !

— Et dona Chavela ? demanda la jeune fille.

— Ha ! ha ! son mari était muletier, il amenait des marchandises à don Manuelito Herrera le père de don José Manuel. Et à présent, elle est si riche ! On dit qu'elle a une jarre verte pleine d'argent enterrée dans sa maison.

Transito cria de la chambre :

— Cecilia ! viens coudre, petite.

La jeune fille se leva de mauvaise humeur. Ce n'est pas que la couture lui déplaisait. Elle aimait aider Balvina, sa sœur aînée : elle était si bonne et faisait de si jolies robes... Mais Transito... Depuis que les petites de l'école lui avaient dit des choses... des choses si vilaines, elle ne pouvait sentir Transito : elle lui causait de la répulsion, presque de la répugnance.

Elle gagna la pièce en désordre qui servait de chambre à coucher et d'atelier, avec ses lits de bois blancs dans les coins, au milieu sa grande table couverte de chiffons ; sur les murs, de nombreuses gravures de mode en couleurs, fixées avec de petits clous. Elle s'approcha de la table devant laquelle Transito cousait une robe d'enfant ; sur les chiffons on en voyait une autre pareille. Elle se pencha, curieusement.

— Ce sont les robes neuves des petites demoiselles pour

(1) Pot de fer blanc.

les fêtes du dix-huit septembre (1), murmura la femme ; celles qu'elles mettront pour la distribution des prix. Balvina les a apportées hier en hâte : il reste si peu de jours...

Et arrêtant la machine :

—... Blanches, toutes blanches. Mais elles ont des nœuds de ruban bleu aux épaules et à la ceinture, et des écharpes aux trois couleurs du drapeau... Celle-ci est pour mademoiselle Liria, celle-là pour mademoiselle Clotilde... Tu vas coudre la doublure de celle-ci...

Cecilia acquiesça de la tête, enfila une aiguille et se mit à la besogne là, comme elle était, debout, tournée vers le mur, absorbée.

II

«... Les fêtes du dix-huit septembre ! Comme elles étaient belles et amusantes ! La distribution des prix aux enfants des écoles sur la Place disposée comme un salon, avec des chaises pour les caballeros et tant de drapeaux, et tant de banderoles en guirlande d'un arbre à l'autre. Le gouverneur, lui-même, l'écharpe sur la poitrine, passait les petits livres aux cartonnages brillants. Quelques petites filles disaient des discours par cœur. Et les musiciens, près du monument, jouaient avec un bruit !... Elle y avait assisté quand elle allait à l'école... Puis le mât de cocagne, si haut, si haut, avec les prix à la pointe, bouteilles et autres lots... Les gamins grimpaient et glissaient, certains allaient très haut et ils glissaient... Jusqu'à ce que l'un d'eux réussît à atteindre les prix. Et les musiciens jouaient, et les gamins criaient et les gens riaient... Au soir, les feux d'artifice. Les fusées qui s'élevaient comme des cerfs-volants retenus par un fil d'or, les pièces qui tournoyaient en pétillant, comme des roues ardentes ; les ballons de papier de couleur, qui s'élevaient allumés comme des flammes... Et le monde, et les cris, et les : Vive la Patrie !... Elle allait regarder au coin de la rue,

(1) Jour de la Fête nationale du Chili.

avec Lucas,son frère aîné... Ensuite, à l'école, le bal des riches. Le grand salon décoré avec des écussons de papier, des guirlandes de myrthes, de laurier, de fleurs de *copihue*. Et les caballeros si élégants aux pantalons ajustés comme des bas, qui passaient à la volée avec les demoiselles dans les bras, resplendissantes de soie et de bijoux... Elle avait regardé une fois par les fenêtres... Et pendant les trois jours de fêtes, dans le Alto de la Cruz, les baraques, les jeux de chevaux, les courses, les tentes ornées de dentelles de papier, bondées de monde : femmes qui chantaient au son de la harpe et de la guitare, couples qui dansaient la *cueca*, vieilles qui vendaient des *empanadas* frites et des gimblettes... Et sur la voie, les *guasos* à cheval dont les montures luttaient de force le long de la barrière (1), les richards qui passaient en voitures avec leurs familles, les gamins qui jouaient à pile ou face, les ivrognes qui s'étendaient dans l'herbe... Et le tumulte et le vacarme et les : Vive la Patrie!... Elle n'y avait été qu'une fois avec les domestiques de don José Manuel Herrera. Elle avait eu peur : on disait qu'à pareil jour il n'y avait pas de loi... »

Elle leva les yeux et se mit à examiner les figures de mode clouées au mur, où il y avait des femmes si élégantes,la taille exagérément svelte à cause de l'amplitude de la tournure: dames en pèlerines de dentelles et capotes à brides, jeunes filles en robes rose ou crème, la tunique marron ou bleu; fillettes en robes écossaises à larges plis...

«... Oh ! elle n'aspirait pas à avoir une robe comme celles-là, si riche ! Un petit costume blanc avec une écharpe aux couleurs du drapeau lui suffirait... Elle ne prétendait pas aller voir les fêtes du Alto de la Cruz : de voir la Place seulement, elle serait contente... Mais,hélas! depuis près d'un an, elle n'avait plus que cette robe de mérinos bleu qui était passée derrière et aux coudes et depuis que Lucas était parti de la maison, elle restait renfermée, n'al-

(1) Jeu caractéristique des campagnards chiliens.

lait nulle part... Quelle vie, Seigneur ! Quelle vie de misère et de peine ! Ses sœurs travaillaient toute la sainte journée et ne sortaient jamais se promener ni même voir les voisins. Sa mère soupirait et prenait du maté, éternellement ; de temps en temps seulement elle parlait et racontait des choses... Son père ?... Ah ! son père ne faisait plus que boire, bavarder avec le voisin, et à chaque instant, grommeler et rager : il se mettait en colère avec elle pour n'importe quoi, et si elles murmuraient, il les frappait avec ce qu'il avait sous la main ; il ne respectait un peu que Balvina. Il avait menacé du sabre Lucas qui était déjà grand, et Lucas avait quitté la maison. D'Alberto, le petit, il cinglait la peau à coups de fouet. A elle...»

Elle trembla toute : un accès subit de toux lui secouait la poitrine.

Elle s'approcha de la fenêtre. Au travers des vitres opaques de poussière on voyait, dans la maison d'en face, le Chercan, assis sous l'auvent, tailler des baguettes pour ses cerfs-volants. Debout devant lui, un adolescent mince et roux suivait le travail, en faisant des gestes extravagants: « Benito ». La jeune fille détourna le regard: « Un dévergondé, un perdu qui passait son temps à inventer des blagues et à courir les filles. Elle, il ne la laissait pas tranquille ; quand il la rencontrait dans la rue, il la suivait, et une fois, le malhonnête ! il avait voulu l'embrasser... On disait qu'il escaladait les clôtures et rentrait dans les vergers voler des raisins et guetter les gamines. Sa pauvre mère ne savait que faire de lui. On l'avait expulsé de l'école : il était incorrigible. Et dire que M. le curé l'avait choisi comme sacristain. Quel joli sacristain ! »

Elle toussa de nouveau, nerveusement.

La voix aiguë de la vieille lui parvint :

— Cecilia ! Viens coudre au soleil, ma fille !

Elle ne désirait pas autre chose. Elle sortit sans le moindre bruit, étant pieds nus. Elle gagna la galerie em-

pourprée de soleil, rayée çà et là par l'ombre des piliers. La vieille y était accroupie, prenant son sempiternel maté. Elle s'assit sur le banc de pierre et ses yeux sombres, cristallins, se perdirent dans le soleil ambiant, qui enflammait l'air, dorait le patio à feu, et enveloppait le jardin déjà verdoyant comme d'une poussière d'or blanc. Devant la cuisine, la hache, jetée auprès de grosses bûches, lançait des étincelles. De l'autre côté, la jarre pour les eaux de la gouttière se voyait écarlate. Dans le verger, qui s'estompait au fond comme une fumée glauque, le dernier né jouait avec le chien ; on entendait ses rires entrecoupés et l'aboiement comme murmuré de l'animal.

Elle fixa la chambre d'à côté, en face de la cuisine ; par la porte entr'ouverte on apercevait l'intérieur noir de ténèbres. Elle servait à la fois de dépense et de grenier; on y conservait la maigre récolte du jardin : citrouilles, grappes d'oignons, corbeilles de pêches et de poires séchées, mais on y gardait surtout les vieux objets appartenant aux riches qui avaient vécu dans la maison des années auparavant : coffres en cuir velus de moisi, bassines rompues, jarres fendues, restes de nattes et de tapis...

Elle regarda la vieille d'un œil interrogateur. C'était étrange, elle avait encore dans les tympans ses dernières paroles.

— Et les caballeros maîtres de cette maison ? demanda-t-elle, comme si la conversation n'avait pas été interrompue.

— Les Sotomayor ? répliqua la vieille sans s'étonner. Pour sûr que je les ai connus. Ils étaient puissants ; ils avaient d'immenses haciendas ici et plus au sud. On disait que le caballero avait cueilli « la fleur du figuier... » J'étais toute jeune, mais ma défunte mère m'envoyait faire des commissions à la dame.

Elle parcourut du regard la galerie et les chambres aux murs détériorés, tachés par les pluies, mordus par les ans.

— La maison ! La maison n'est plus maintenant que

l'ombre de ce qu'elle était alors. Quelles richesses, grand Dieu ! Que de choses précieuses ! Toutes les pièces avec des nattes fines et les braseros de cuivre, et, le soir, tout éclairé avec des flambeaux de cire pure. Le jardin cultivé, les arbres chargés, qui se courbaient jusqu'à terre, les fleurs si belles, le puits très propre : c'était un plaisir de boire son eau !... Dans le salon (c'était notre chambre) l'estrade tapissée, les chaises de cuir, inusables ; les brûle-parfums d'argent, représentant des oiseaux. Dans la salle à manger (notre cuisine) tout en argent : les plats, les cuillers, le pot à maté avec de petits pieds. Et dans la chambre des demoiselles (la dépense) les lits si hauts, avec des couvertures en peau de puma, et les vases de nuit en argent... et dans un coin, la guitare toute incrustée de nacre de dona Engracita...

— Dona Engracita ! balbutia la jeune fille comme en songe.

Elle connaissait ces histoires, mais aimait que la vieille les répétât, car malgré qu'elle employât les mêmes phrases, elle y ajoutait parfois des détails précieux.

—... Ah ! quelle jolie demoiselle ! Elle avait les yeux comme des grains de verre bleu et sa chevelure blonde, plus longue que la tienne, arrivait au bas de sa basquine. Et si habile ! Elle faisait parler la guitare et chantait de si belles chansons que personne ne savait : on disait qu'elle les inventait !... Les soirs ou les nuits de lune, seule, elle allait s'asseoir au pied de l'olivier ou au bord du puits et elle se mettait à chanter... Personne ne savait comme elle monter à cheval, danser la *sajudiana*, faire le miel de raisin... Le caballero lui disait qu'elle devait avoir une baguette magique, et elle riait... Les jeunes gens l'entouraient, mais elle ne regardait personne : toutes ses sœurs s'étaient mariées et elle restait. Le caballero lui disait qu'elle devait attendre quelque prince comme ceux qui surviennent dans les contes de fées, et elle riait...

La jeune fille soupira :

— Et les Indiens l'ont enlevée ?

La vieille porta son regard aux poutres :

— Ils l'ont enlevée, oui, ma petite ! En ce temps-là, les Indiens vivaient révoltés à cause des guerrilleros... Ils passaient l'été dans une hacienda qu'ils avaient plus au sud, quand un soir, à l'angélus,les impies arrivèrent à cheval, armés de lances, avec un charivari épouvantable... *Le malon* (1). Le majordome et les laboureurs s'enfuirent effrayés... Ils firent sauter la porte,blessèrent le caballero, maltraitèrent la dame ; un des garçons voulut leur tenir tête, ils le clouèrent au mur d'un coup de lance ; ils poursuivirent l'autre, mais ne purent l'atteindre... Et ils enlevèrent dona Engracita, ils l'emportèrent sur le devant d'un cheval, comme un enfant.

Elle resta un instant silencieuse contemplant sa calebasse vide :

— Jamais plus on n'entendit parler d'elle... Les impies surveillent leurs captives : on dit qu'ils leur déchirent la plante des pieds pour qu'elles ne puissent fuir... La senora mourut de chagrin, le caballero mourut aussi, les filles mariées et les garçons s'en allèrent... La maison resta fermée plus de vingt ans. Les gens en avaient peur. On disait que les anciens maîtres la hantaient et qu'aux nuits de lune on entendait chanter dans le verger ; un gamin, qui monta regarder au-dessusdu mur, vit dona Engracita au bord du puits, avec sa guitare de nacre...

Un cri de l'enfant qui jouait dans le jardin s'éleva, puis d'autres cris perçants.

— Crispin ! Tu es encore tombé... Grand Dieu ! va le voir, ma petite !

Cecilia courut, sans abandonner sa couture ; elle traversa la barrière démolie de vieux bois et pénétra dans le verger velouté d'herbe folle. Le bambin tombé sur le ventre, la main sur les yeux, la morve au nez, pleurait

(1) Assaut des Indiens pour voler le bétail et enlever les femmes.

comme un veau. A quelques pas, le chien, le museau en l'air, les poils agités, le regardait fixement, prêt à recommencer le jeu. Elle le releva d'un coup, et, secouant sa chemise et sa culotte déchirées :

— Dégoûtant ! allons, va, rentre vite...

Elle n'aimait pas cet enfant remuant, mais sans grâce et sans malice, qui parfois paraissait idiot, et moins encore depuis que les petites, à l'école, lui avaient dit ces choses...

Elle se mit à marcher, pas à pas, sur le sol couvert de touffes d'herbe rouge, où quelques poules, entourées de leurs poussins, criaillant, picoraient, comme en grommelant.

Dans la gloire de ce jour annonciateur du printemps le vieux jardin paraissait revivre. Les arbres caducs, criblés de bourgeons prêts à éclater paraissaient couverts de minuscules girandoles de cuivre vert; les troncs vermoulus se voyaient brillants par les fils de lumière que tendaient les insectes; quelques pêchers, encore en fleur semblaient poudrés d'une neige rose; même les murs, contre lesquels se serrait la ciguë folle se dressaient, parés des fleurettes pourprées des *alfilerillos* épanouis entre les tuiles. La jeune fille regardait de toutes parts, les yeux écarquillés, l'oreille en éveil. Dans les hautes branches, les *diucas* gazouillantes épongeaient leur plumage humble, d'un gris de caillou. Sur les murs couraient des lézards vert-bleus, au ventre jaune, remuant leur petite tête ; on eût dit qu'ils se saluaient, se donnant la bonne nouvelle du printemps. Quelques grosses mouches bourdonnaient en l'air, et de temps en temps une hirondelle y faisait une raie fugace.

Voici le poirier centenaire au tronc rugueux, comme la peau des grenouilles, dans lequel il y avait une crevasse profonde, peut-être le trou d'un *piguchen*. Voici le vieux figuier chauve de feuillage, ses rameaux blancs penchés jusqu'à terre ; c'est là que le caballero maître de la mai-

son avait cueilli, dans la nuit de la Saint-Jean, la fleur magique qui donne la fortune. Voici l'olivier de dona Engracita, rigide et cendré, comme lapidifié par les ans. Du banc de la senorita, aucun vestige ne restait, mais la jeune fille avait mis un tronc sec pour le remplacer. Et voici le puits ancien, sans margelle, lieu préféré de dona Engracita. Abandonné (il ne servait que pour l'arrosage), il paraissait ténébreux ; les parois comme noires de suie, velues d'herbages d'un vert presque bleu; l'eau profonde, épaisse, pleine de grenouilles qui devaient avoir plus de cent ans... Ce trou mystérieux l'attirait d'une manière étrange. Subconsciemment, elle l'identifiait avec les citernes ou les lagunes merveilleuses dans lesquelles se trouvent des princesses enchantées qui sortent les nuits de lune pour peigner leur chevelure avec un peigne d'or. Quand elle était petite, les grenouilles lui faisaient peur, plus maintenant : elles étaient si gracieuses ! Une fois Lucas en avait retiré une dans le seau. Ventrue et verdâtre, elle ressemblait à une vieille indienne. On frappait sur son dos, et elle ouvrait sa gueule rose faisant : coâ, coâ... Et elle répondait à ce qu'on lui demandait : — Petite grenouille, m'aimes-tu ? — Coâ, coâ !... C'était à mourir de rire... Elle aimait se pencher sur le bord, épier les grenouilles parmi les herbes et contempler sa propre image dans la vitre noire de l'eau : on aurait dit une autre personne qui la regardait de *l'autre* bout. Une fois elle aurait juré que c'était dona Engracita avec sa longue chevelure pendante. L'hallucination avait été si forte qu'elle avait eu le vertige : elle serait tombée si Lucas ne l'avait attrapée par les cheveux.

Elle se retourna surprise. De l'enclos voisin arrivait une clameur désespérée. Elle reconnut la voix : « Don Ramoncito ! Est-ce qu'on le battrait ? » Elle courut au mur de séparation, dégradé par les pluies. Elle se haussa facilement et se mit à regarder, cachée sous les arbres qui dé-

passaient. « ...On le battait... » Au fond de la cour, près des écuries, l'employé du maître de la maison tenait sur ses épaules, assujetti par les poignets, l'enfant dont la culotte était abaissée. Don Clemente, maigre, aux cheveux blancs, mais ferme encore, déchargeait coup sur coup sur les fesses à l'air, faisant vibrer la lanière. L'enfant s'agitait, criait, pleurait, remuant tant qu'il pouvait ses pieds entravés par le caleçon.

—... Je ne le ferai plus, petit papa, je ne le ferai plus !...

Mais le vieillard ne transigeait pas :

— Tiens, vaurien, tiens !

La jeune fille se pelotonna comme si c'était elle qui recevait les coups. « Pauvre don Ramoncito ! On disait qu'il était méchant, mais avec elle il était si gentil... Souvent il se montrait derrière le mur ou sautait dans le jardin bavarder avec elle... Et elle en avait peur. Une nuit de lune, il avait voulu l'embrasser... Et elle avait fui... Pauvre don Ra... ! » Ses sourcils se contractèrent, ses lèvres se crispèrent, elle éclata en sanglots. Elle descendit d'un saut, traversa le jardin en courant et se laissa tomber près de la vieille qui continuait de prendre du maté, en exhalant un long gémissement.

— Ma petite ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est don Clemente qui est en train de fouetter don Ramoncito, comme s'il était un brigand.

La vieille ne s'émut point :

— Que veux-tu, ma fille !...Les pères sont les maîtres... Le bon Dieu leur a donné droit de vie et de mort...

La jeune fille trembla de tout son être, sans mot dire...

La vieille hocha sa tête aquiline :

— Tu continues de regarder au-dessus du mur... Ton père t'a déjà dit que s'il t'attrape...

III

La porte de la rue transversale s'entr'ouvrit avec un

grincement aigre. Dans le vide, un homme d'âge mûr, tout rose, avec un collier de barbe frisée, montra sa tête couverte d'un feutre aux ailes retombantes. Il guettait de ses yeux doux d'un vert d'eau, en souriant comme un bienheureux. On eût dit saint Joseph échappé de l'église.

— Antuco ! s'écria Cecilia d'une voix enfantine, en riant parmi ses larmes.

— Antuco ! répéta la vieille. Entre donc, Antuco...

L'homme entra, bien enveloppé dans son poncho noirâtre, déguenillé, s'appuyant sur un bâton : il avait une jambe raccourcie. C'était un innocent qui demandait l'aumône, chantant des chansons, d'anciens poèmes presque tous d'origine espagnole, que les vieux écoutaient avec émotion. Il s'avança par sauts rapides, comme un acrobate; il s'arrêta devant la vieille, et, toujours souriant, leva son chapeau, laissant entrevoir son crâne tout chauve de teigneux.

La vieille l'examina, réjouie :

—... Tu n'oublies pas tes connaissances. C'est très bien ! Te rappelles-tu quand tu venais à la boutique avec ta défunte mère ?...

L'homme secoua la tête de haut en bas, mordant son sourire.

— .. Ah! la défunte, combien de chansons elle savait : celle de *Blanca Flor*, celle de *Bartolillo*, celle de *el Rato*...

L'homme répéta son geste.

—... Chante-nous donc quelque chose ; après je te donnerai une bonne soupe de farine grillée.

Antuco regarda en l'air avec des yeux de mouton agonisant, et il commença de chanter sur un air monorythmique et d'une voix veloutée de femme timide :

— Un vieux roi avait trois filles
Bien plus jolies que l'argent,
Et la plus jeune d'entre elles,
S'appelait Delgadina...

Cecilia entr'ouvrit les lèvres : « Elle connaissait cette

chanson, l'ayant entendue plusieurs fois d'Antuco ; elle était très belle, mais si triste : la pauvre Delgadina souffrait tant. »

— Le père, à table, un beau jour,
La regardait fixement :
« Delgadina, ma petite,
Tu vas être mon amante. »
« Que le bon Dieu me préserve,
Et Marie, la vierge Sainte :
Etre femme de mon père,
De mes sœurs être marâtre !

« Comment ? Le roi voulait se marier avec sa propre fille ! » Cecilia savait que le roi la maltraitait, mais jamais elle n'avait compris pourquoi... « Ah ! » Et dans sa mémoire se précisèrent ces choses que les gamines lui avaient dites à l'école :

— Assez ! fit le roi, assez !
Enfermez Delgadina,
Donnez-lui des mets salés,
Mais de l'eau fraîche, non pas...

Pauvre Delgadina ! Enfermée, en vain elle se mettrait à la fenêtre, implorant sa mère, ses frères, ses sœurs :

— Petite mère, par Dieu,
De l'eau, de l'eau donne-moi,
Car mon triste cœur se sèche
Et ma pauvre vie s'en va...

Personne ne l'entendrait, tous ayant la crainte que le roi « ne leur coupât la tête ». Enfin, le roi lui-même s'apitoie : il commande qu'on lui apporte de l'eau. Les chevaliers courent en chercher :

— ... Avec des timbales d'or
Ou des timbales d'argent :
Celui qui sera plus leste
Une ville gagnera.

Mais hélas ! l'eau arrive,

— ... et Delgadina qui râle.

« La pauvrette ! » Cecilia la voyait, vêtue de bleu, pâle

comme l'argent, les cheveux longs, très longs... Et chose singulière, elle la voyait là, dans la maison, enfermée dans la dépense (la chambre de dona Engracita) debout parmi les vieux objets ou dressée à la petite fenêtre qui donnait sur le jardin.

Antuco chantait le *cogollo* (1) que l'imagination nationale a ajouté à la vieille chanson espagnole :

— Que vive mademoiselle,
Tendre rejet de lavande :
Récitez une prière
Pour celle qui mourut chaste.

Emue, la jeune fille se mit à réciter à demi-voix : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces... »

— Cecilia !

Transito l'appelait.

— Tu vas aller reporter les robes...

Elle obéit en courant. Elle mit ses sabots, jeta son fichu sur ses épaules et, prenant le paquet que lui tendait sa sœur, sortit agile, contente.

Sous le soleil déclinant, la rue aux maisons blanches s'étendait solitaire, silencieuse. Devant le dépôt de don José Manuel seulement on voyait quelques charrettes à bœufs : des montagnards barbus déchargeaient du bois nouvellement scié. Au coin de la rue apparurent deux gamins en haillons, chacun avec des livres à la main, l'un robuste, l'autre très brun : Alberto et le fils du Chercan, qui revenaient de l'école. Elle prit la rue transversale ombragée d'eucalyptus à la frondaison azurée. Un peu plus loin commençait la maison de don José Manuel, très haute, peinte couleur citron, la corniche blanche, éclatante. Voici l'imprimerie du journal du caballero: par la fenêtre on voyait la presse de fer couronnée d'un condor.

(1) Couplet analogue à l'envoi d'une ballade.

Et voilà la porte verte de la seconde cour par où entraient en automne les charrettes de la hacienda, combles de provisions. Elle se rappelait en avoir vu une toute pleine de pastèques et de melons d'hiver.

Elle entra sans appeler. Devant la cuisine, Peta, les manches retroussées, tordait le cou à un chapon noir qui criait, en agitant les ailes.

— La petite sainte !... Entrez donc, Zingo ne vous mangera pas...

La jeune fille sourit, traversa la cour silencieuse, gagna le couloir pavé de bois comme une chambre et pénétra dans le premier patio, aux galeries peintes et décorées, tout garni de parterres, de plantes grimpantes, d'arbustes fleuris. « Quelle jolie maison ! elle n'avait pas sa pareille dans toute la ville. Pour la construire des ouvriers étaient venus de la cité, avec des charges de choses qu'on n'avait jamais vues : peintures de toutes nuances, vitres de couleurs, papiers à tapisser merveilleux. Elle était alors petite, mais elle s'en souvenait. »

Elle tourna vers la chambre des fillettes qui servait également de salle de couture. Près de la porte, sur le banc de la galerie les enfants entouraient la tante qui savait de si jolis contes. La senorita Rosario parlait. Conterait-elle quelque histoire? Alonsito et Liria, assis à son côté, la regardaient extasiés, suspendus à ses lèvres ; même le petit chien, immobile sur ses pattes de derrière, paraissait écouter. Seule Clotilde était debout, distraite : à chaque instant elle regardait vers la porte vitrée de la rue.

Le petit chien grogna, mais Liria le fit taire :

—Zingo ! Ne connais-tu pas Cecilia ?

... Près de la table couverte de chiffons, Balvina cousait une robe d'alpaga gris garnie de dentelles foncées. Brune, les traits doux, elle ressemblait à Cécilia, mais elle avait un certain air viril qui faisait penser au vieux. Elles ne se parlèrent pas, mais leurs yeux s'exprimèrent avec effusion. La jeune fille recula vers la porte et resta en attente, un

pied dans la chambre, l'autre dans la galerie, un œil au dedans, l'autre au dehors.

« ... Elle contait une histoire, la senorita... » Sa voix résonnait harmonieuse comme si elle lisait des vers :

— ... Bien ! Inconsolée, ne sachant que faire, Perlita se mit à marcher, à marcher dans le jardin, pleurant, pleurant... Après avoir beaucoup couru, au détour d'un sentier, elle rencontra une dame vêtue d'une robe d'or, brillante comme le soleil.C'était la Sainte Vierge : « Qu'as-tu? lui dit-elle. Pourquoi pleures-tu ? » Perlita lui conta ce qui arrivait : elle lui dit que son père était furieux comme un chien enragé, parce qu'on l'avait ensorcelé, que ses frères avaient quitté la maison et que sa mère était morte de chagrin.« Ne te désole pas, lui dit la Sainte Vierge, je vais te récompenser parce que tu es une bonne fille.» Et coupant une baguette à un arbre, elle la lui tendit : « Prends cette baguette magique, demande-lui ce que tu voudras : elle te le donnera. » Et elle disparut, comme un soupir. Perlita, toute joyeuse, agita la baguette : « Petite baguette, par la vertu que Dieu t'a donnée, donne-moi une robe d'or, comme celle de la Sainte Vierge.» A l'instant, elle se trouva vêtue d'une robe qui brillait plus que le soleil. Elle courut à sa maison, en hâte, folle de joie. Elle agita la baguette : « Petite baguette, par la vertu que Dieu t'a donnée, fais que mon père guérisse et que ma mère ressuscite. » Et les deux vieillards sortirent à sa rencontre en levant les bras. Elle agita de nouveau la baguette : « Petite baguette, par la vertu que Dieu t'a donnée, donne-moi une maison d'argent, toute d'argent. » Et sa pauvre maisonnette se changea en un palais précieux, plus brillant que la lune, comme le roi lui-même n'en avait pas...

La porte vitrée eut un grincement aigu.

— Clotilde, cria la senora du dedans, ne sors pas à la porte, petite...

Surprise, la fillette revint près du banc.

Aloncito la regarda riant à gorge déployée.

Liria contemplait la tante avec des yeux agrandis, comme éblouis par la merveille.

— Est-ce vrai, demanda-t-elle, est-ce vrai qu'il y a des baguettes magiques ?

— Bien sûr ! répliqua la tante en souriant.

— Et où les trouve-t-on ?

— Dans les arbres, donc. Chez nous il y en a, dans le jardin. Quand tu viendras, nous irons en chercher une, toutes deux.

Cecilia écoutait immobile, les pupilles dilatées, la bouche entr'ouverte. « ... Sa sœur ? Lui parlait-elle? »

— Va-t'en sans moi, je serai longue encore...

Elle se rappela qu'elle devait acheter du maté pour sa mère. Elle se dirigea vers la porte vitrée dont les carreaux multicolores, allumés par le soleil mourant, paraissaient flamboyer. « Qu'ils étaient jolis ! Les mauves comme les violettes fraîches, les jaunes comme de l'or, les verts... oh ! les verts, elle ne savait à quoi les comparer... Si elle trouvait une baguette magique dans le jardin, elle lui demanderait une maison comme celle-ci, avec une porte vitrée aux carreaux précieux... »

Lorsqu'elle ouvrit le battant, Clotilde se coula sous son bras, rapetissée,sur la pointe des pieds. Dans la rue, sur le trottoir d'en face, Pedrito, l'aîné des enfants de don Clemente, se promenait à pas traînants, l'œil au guet...

Dans la boutique du caballero, voilée déjà de vague pénombre, l'employé, assis sur le comptoir, conversait en souriant avec une petite vieille maigrelette à tête très longue, disproportionnée : doña Matea Clou ! Elle était populaire dans la ville.

Jacinto s'empressa de servir la jeune fille. Et s'adressant à la vieille :

— Qu'est-ce que vous en dites de la petite sainte ?

— Elle est à point ! répondit celle-ci en roulant ses yeux gris ; elle est bien à point...

La jeune fille sentit que ses joues s'enflammaient : « Vieille dégoûtante ! on disait qu'elle avait été une femme de mauvaise vie. » Elle descendit la rue toute rose, embrasée dans le foyer crépusculaire. Soudain, elle se sentit défaillir : Benito montait le trottoir d'un pas leste, en remuant les bras avec exagération.

—Adieu, la belle ! lui dit-il, insolemment. Mais il ne s'arrêta pas.

Du débit voisin de la porte de service, où se vendaient les vins fameux de don José Manuel, sortaient des bruits de voix excitées et un relent alcoolique qui écœurait. Un peu plus loin que l'angle, la rue se terminait brusquement sur une de ces crevasses qui entouraient la ville, de sorte que la vallée basse se voyait tout à coup sous un aspect étrange : les arbres hauts comme des herbages, une ferme blanche grande comme une boîte d'allumettes. Ensuite se dressait le Huillen, avec sa cime feutrée de forêts, teintée par le crépuscule d'un violet doux, vaporeux.

Elle aimait ce paysage. Quoiqu'elle n'eût jamais été plus loin que la source qu'il y avait dans la crevasse, il lui semblait que là-bas elle avait vécu des choses... des choses qu'elle ne savait, mais qu'elle sentait, sentait... « Doña Engracita, elle, avait couru des aventures par là. Sa mère ne lui contait-elle pas qu'elle accompagnait les cavaliers quand ils allaient sur les hauteurs suivre les traces du puma ? Elle était meilleur chasseur que ses frères. Vraiment, elle avait dû avoir une baguette magique... »

Elle toussa jusqu'à en devenir violâtre. Le jour se refroidissait, le vestibule de la maison était velouté d'ombre. Elle s'avança vers la salle de couture assombrie :

— Tato !

Personne.

Elle entra dans la chambre des vieux :

— Tato ?

Un grognement sourd lui répondit :

—Entre !

Elle resta comme pétrifiée : « Ave, Maria ! »

— Entre, je te dis !

Elle fit quelques pas,chancelant de terreur, à travers le vide noir dans lequel la fenêtre projetait comme une poussière d'étain. Du lit s'éleva une ombre plus noire, menaçante. La jeune fille voulut fuir,mais l'ombre l'entourait de ses tentacules et la poussa contre le lit.

— Aiiiie !

Le fantôme s'était jeté sur elle et l'étouffait de son poids.

— Aiiiie ! petite mère !

Mais le fantôme ne s'émouvait pas : il la palpait partout de ses grosses mains d'ogre, lui brûlant le visage de son haleine infernale.

La jeune fille s'agitait comme une possédée.

— Petite mèeere !...

Une femme se précipita dans la chambre :

— Mon Dieu !

Elle s'élança jusqu'au lit, saisit l'ogre par un bras et l'envoya contre la fenêtre.

Titubant sur ses jambes faibles, le vieux lança un grognement menaçant.

Mais Balvina le regardait en face, résolument :

— Salaud !... Avec sa propre fille !

L'homme ne sourcilla point.

— ... Je vais m'en aller de la maison, je vais m'en aller avec elle... Et je vous laisserai là, mourir de faim...

Et prenant par la main la petite toute tremblante,qui s'accrochait à sa jupe, elle sortit d'un pas ferme.

Dans le patio poudré d'une demi lumière azurée, Alberto et Crispin jouaient avec leur chien, à grands cris. Dans la cuisine éclairée seulement par les flammes, la vieille et Transito,accroupies,regardaient le feu immobile ; on les eût dit momifiées.

Balvina leva les bras :

— Et vous,chrétiennes, que faisiez-vous ? Vous n'avez pas entendu crier ?

La vieille leva la tête, comme si elle s'éveillait :

— ...Que veux-tu, ma fille ! murmura-t-elle, l'homme saoûl ne respecte personne : il nous bat, nous jette ce qu'il a sous la main...

Et entourant de ses bras la jeune fille qui s'était affaissée près d'elle :

— Pauvre petite ! Sainte Cécile la délivrera de tout danger d'âme et de corps...

Balvina se laissa tomber sur un escabeau.

— La belle affaire ! fit-elle. Il va nous tuer toutes... Et vous le laissez faire... Le salaud !

La vieille se dégourdit.

— ... L'ivrognerie, s'écria-t-elle, hochant la tête. C'est l'ivrognerie... Autrefois il était tout autre : bien poli, respectueux, bon pour les affaires... Il s'est mis à boire et à jouer aux courses : il a tout perdu et maintenant il nous fait peiner...

— Et vous le laissez faire !... Ne lui donnez plus de vin, donnez-lui des conseils.

— Inutile ! Un vieil ivrogne ne guérit pas. Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Je l'ai supplié, je l'ai querellé : une fois j'ai été jusqu'à mettre de l'urine dans son vin. Inutile. Il ne guérira pas.

Balvina se révolta.

— Je le guérirai, s'écria-t-elle, serrant les poings.

La vieille eut un sourire qui découvrit ses dernières dents :

— Il te faudrait une baguette magique...

Cecilia fit de grands yeux... « Une baguette magique ! » Elle croyait entendre encore les paroles de la señorita : « Baguette magique, par la vertu que Dieu t'a donnée, fais que mon père guérisse et... et les vieillards en bonne santé sortirent à sa rencontre... »

IV

Dans le vestibule on entendit la voix nasillarde de don Salustio.

— Voisin ! Avez-vous soupé ?

Transito ressuscita. Elle alluma une bougie, remplit un grand plat à la marmite qui ronflait sur le feu, et sortit, la lumière d'une main, le souper de l'autre. Elle revint ensuite et distribua parcimonieusement le reste de la marmite entre les femmes et les enfants.

L'instant d'après, tous mangeaient, tranquillement, comme si rien n'était arrivé. Cecilia le simulait : elle ne pouvait avaler une bouchée ; l'angoisse lui serrait la gorge. Balvina se mit à parler de couture, s'adressant à Transito : cela pressait, les fêtes approchaient...

La jeune fille se leva et se glissa au dehors. A la porte, les enfants, assis sur le seuil mangeaient dans le même plat. Devant eux, le chien les épiait, immobile.

La lune s'était montrée. La cour paraissait couverte d'une neige bleue et lumineuse. Les ombres des piliers, de l'auvent, de la palissade, se découpaient en noir, un noir de velours, sur la clarté aveuglante. Les arbres du jardin s'évanouissaient dans l'atmosphère, comme un frisson de gaze céruléenne.

— Ah !...

Elle gagna le verger, lentement. Sa figure s'était détendue, sur ses lèvres se jouait une moue presque placide. Une espérance extraordinaire l'animait. Elle regardait vers le haut, inspectant la ramure qui faisait des dessins inouïs sur la soie du ciel, d'un bleu si éclatant qu'il paraissait vert. La lune en son plein cheminait devant elle, comme pour la guider. Elle s'arrêta devant le poirier centenaire, leva la main autant qu'elle put pour cueillir une branche : elle ne put l'atteindre. Elle continua d'avancer, les yeux levés. Elle s'arrêta encore près d'un cerisier givré de fleurs, saisit une branche blonde de résine, puis la

laissa...Elle courut à l'olivier, l'olivier de doña Engracita. Elle regarda les rameaux languissants, un à un, faisant son choix : « Celui-là ? Non. Cet autre ? Non, non. Celui-ci, celui-ci !... » Elle coupa une petite branche empanachée de feuilles fines. Elle la contempla en souriant : elle avait l'air d'une véritable baguette de fée : la lune la transmuait en argent. Elle la secoua énergiquement :

— Petite baguette, par la vertu que Dieu t'a donnée...

Elle tendit l'oreille. Les arbres de la propriété voisine qui débordaient sur le mur s'étaient agités. S'étaient-ils agités ?

— Petite baguette, par la vertu...

— Cecilia, Cecilia ! Es-tu là ?

Du haut du mur, Ramoncito lui parlait d'une voix étouffée :

— Viens ! J'ai quelque chose à te dire...

Oubliant la précieuse baguette, elle courut vers lui, elle qui auparavant le fuyait.

Le garçon la salua d'un doux sourire, en remuant son visage aux oreilles décollées et aux yeux larges sous les cheveux.

— ... Il m'a fouetté, cette après-midi, le vieux... As-tu entendu ? Il m'a fouetté comme si j'avais été un brigand. Et je m'étais promis que s'il recommençait...

— Qu'est-ce que vous aviez fait ? interrompit la jeune fille, en joignant les mains.

— Rien, c'est parce que l'adjoint m'a mis à la porte de l'école... Il m'avait insulté et je lui avais répondu comme il le méritait. « Petit voleur de raisins », m'avait-il dit, parce qu'il m'avait surpris en train de bavarder, se rappelant d'une vieille histoire. « Je ne suis pas un voleur de raisins : c'est Benito qui a sauté le premier le mur de doña Chavela. » Ainsi lui ai-je répliqué. Il a voulu me frapper et je lui ai attrapé le fouet et le lui ai arraché des mains, en m'échappant. Il ne m'aurait jamais eu si le mo-

niteur ne m'avait coupé le chemin... Ce n'est rien que pour ça que le vieux m'a fouetté...

La jeune fille leva les mains jointes.

— Il est injuste, le vieux, continua l'enfant. Toutes les rigueurs sont pour moi ; il ne me parle guère et me punit pour la moindre chose. Et à Pedro qui passe la journée entière à traîner les pieds devant la maison de don José Manuel Herrera il ne dit rien. Et à Inecita qui fait la coquette avec tous les jeunes gens, même avec Julio Prado qui n'est pas garçon... Il veut la marier avec don Antonio le député. Mais don Antonio est un vieux renard. Il va joliment se marier ! Il est si riche, et dans la capitale, il y a tant de jeunes filles... Le vieux le comprend et il devient furieux... et comme je ne le flatte pas...

Cecilia regarda vers sa maison, inquiète. L'enfant avança les lèvres :

— Et don Pantaléon ? murmura-t-il, comment se conduit-il avec toi ? Prends garde ! Qu'il ne t'arrive pas ce qui est arrivé à la Tato...

La jeune fille tressaillit. « Il le savait aussi ? Alors toute la ville le savait ? Et c'était la vérité !... » Elle fit mine de partir. Mais le jeune garçon, plus leste qu'un chat, sauta le mur et la retint par les poignets :

— Non, ne t'en va pas. J'ai quelque chose à te dire. Je me suis promis que, si le vieux recommençait à me fouetter, je m'en irais... je m'en irais de la maison.

La jeune fille le regarda avec anxiété :

— Et où donc ?

— Que sais-je ?... Le monde est grand... le monde est grand...

Ses paroles résonnèrent mystérieusement dans le silence lumineux. Et prenant la jeune fille par la taille, d'un accent véhément :

— Allons-nous-en tous les deux, Cecilia !... Je t'aime, je t'aime beaucoup...

La jeune fille ne s'enfuit pas. Elle laissa tomber sa pe-

tite tête contre la poitrine de l'enfant et se mit à pleurer.

Ramoncito lui embrassait les cheveux, le cou, gazouillant des phrases troublantes :

— ... Je t'aime beaucoup... Allons-nous-en ! Je me marierai avec toi...Que m'importe ce qu'on dira !... Allons-nous-en cette nuit, cette nuit même... Quand tout le monde dormira, je t'attendrai ici... Viens, ne manque pas de venir, Cecilia...

Derrière eux les ciguës s'agitèrent comme secouées par un vent de tempête. Ils se retournèrent consternés. Horreur ! A leurs yeux se dressait don Pantaleon gigantesque, menaçant, tenant à la main son sabre radieux de lune.

D'un saut, le garçon se mit à l'abri au delà du mur. Mais la jeune fille ne put s'échapper : le vieux lui coupait la route. Elle tomba à genoux, les bras étendus, la chevelure détachée jusqu'à terre :

— Pardon ! Pardon !

L'enfant reparut sur le mur : « Pauvre petite ! Le vieux allait la tuer : quand il était ivre ,il devenait fou... Il allait la tuer : le sabre en l'air, il allait donner le coup... » Et sans hésiter un instant, lui, enfant sans forces, s'élança contre ce géant armé, en furie. L'antique héroïsme de sa race d'aventuriers et de conquistadors l'enflammait. Rapide il lui saisit le bras d'une pression de fer. La jeune fille, libre, s'enfuit épouvantée, en criant :

— Balvina ! Balvina !

Le vieux lança un mugissement de taureau acculé.

— Fils de pute !

Il secoua le bras, furibond, se dégagea. Sans se troubler, l'enfant fit un saut en arrière. Il regardait à terre, cherchant une arme. A l'instant, son talon avait fait rouler un caillou. Prompt, il le ramassa et, le levant avec violence, il le lança hardiment contre Goliath.

Le vieux poussa un autre cri plus affreux et tomba lourdement.

David triomphant disparut.

Les femmes sortaient de la maison en courant, suivies des enfants, du voisin, du chien. Ils se bousculaient, parlant, criant simultanément :

— ... Seigneur !... — Qu'est-ce qu'il y a ?... — Petit, tu me marches sur les pieds... — Gouaou !... — Grand Dieu !... — Je ne sais rien : je l'ai vu sortir uriner... — Gouaou, ouaou, ouaou, ouaou— ... Il est entré et encore sorti...

Ils entourèrent l'homme étendu, les bras ouverts, la respiration accélérée, comme un animal blessé. Du front pâli coulait un filet de sang que la clarté lunaire rendait violâtre.

— On l'a tué ! cria la vieille en sanglotant.

Balvina, penchée, essuya la blessure avec son mouchoir:

— ... Ce n'est qu'un coup. Il est étourdi...

Le vieux leva les paupières, regarda autour de lui, hébété. Il essaya de se lever sans y parvenir. Il s'affermit sur le coude.

— Scélérats! grogna-t-il en recouvrant la mémoire.

Et tournant la tête à gauche et à droite :

— ... Ils se sont échappés ! Hum !...Je saurai les attraper. Le morveux ! Je vais le fendre d'un coup de sabre!... Cécilia ! Je la tuerai ! Je la tuerai !...

— Taisez-vous, chrétien ! grommela Balvina, venez vous coucher...

Et, faisant un signe aux voisins, elle prit le blessé par un bras, le chercan s'empressa de le saisir de l'autre. Ils l'emportèrent ainsi, les pieds traînants, comme un mort. Ce n'était pas facile : il était lourd, mais la femme ne se ménageait pas et le voisin devait faire de même. Encore étourdi, l'homme laissait faire. De temps en temps, il secouait ses cheveux gris.

— Cécilia ! s'écria-t-il : je la tuerai, je la tuerai !...

Enfin, ils atteignirent la chambre et posèrent la lourde charge sur le lit. Transito avait déjà apporté une bassine

d'eau et une poignée de chiffons : diligente, elle se mit à panser la blessure. L'homme respirait sourdement, la bouche entr'ouverte, brillante de bave. Par moments, il ouvrait les yeux : ses pupilles étincelaient.

— Cecilia ! vociférait-il : je la tuerai ! Je la tuerai !...

La vieille le déshabillait, lui arrachait ses chaussures, lui déroulait la ceinture, gauchement, comme elle pouvait.

Balvina sortit sans bruit. Elle s'avança dans la salle de couture :

— Petite !

Elle courut à la cuisine. Dans l'ombre on entendait un bruit vague, plaintif, quelque chose comme le vagissement d'un nouveau-né.

Les cheveux dans les cendres, la jeune fille se recroquevillait comme si elle voulait disparaître.

— Viens te coucher...

Elle la releva par le bras.

— ... Viens donc. L'homme est étourdi et je fermerai bien la porte.

Et elle l'entraîna dans la chambre. Dans l'ombre compacte la lune étendait depuis la fenêtre comme une gaze d'argent vert. On entendait la respiration rythmique des enfants qui dormaient déjà dans un coin, par terre.

Balvina verrouilla la porte, sans faire de lumière, se déshabilla en une seconde et se coucha. Cecilia s'étendit à son côté toute habillée. De l'autre chambre arrivaient de vagues rumeurs, et, de temps en temps, la voix avinée du vieux qui répétait la sinistre menace : « je la tuerai ! ». La jeune fille se serra la poitrine des deux mains, comme pour contenir son cœur tumultueux. Puis elle n'entendit plus rien, mais elle sentait le silence plein de bruits formidables. Ses tempes lui pesaient, comme serrées dans un cercle de fer. Lasses, ses paupières se fermèrent. Néanmoins, elle voyait dans le noir des dessins de feu qui se formaient et se dissipaient vertigineusement. Dans son oreille elle

entendait des voix claires, sonores : « Cecilia ! Je t'aime beaucoup... Cecilia ! Je la tuerai... »

La chambre s'était éclairée d'une lumière glauque, phosphorescente. On eût dit que la lune était descendue du ciel et était entrée par la fenêtre... Mais non : c'était dans le jardin. Des arbres jaillissait une lumière irréelle, comme une poudre d'émeraudes. Parmi les troncs il y avait des portes à carreaux de couleur... A carreaux de couleur !... Le puits avait une margelle d'argent... D'argent ! Qui donc sortait du puits ? Une jeune fille toute pâle, vêtue de bleu, la chevelure dorée, longue, longue ; autour de ses tempes, un resplendissement comme ces auréoles d'or qu'ont les images... Sainte Cécile ? Non... Delgadina : elle avait le visage d'argent. Non, doña Engracita : elle avait la chevelure longue, dorée... Elle s'approchait comme flottant, de la plante de *palqui*... de la plante de palqui qui sentait si mauvais et où venaient des vers ! Elle cueillait une baguette... Les grenouilles (elles étaient sorties du puits ?) les grenouilles enflées, grosses comme des lapins, tournaient autour d'elle, en sautant et en chantant :

C'est Delgadina,
Celle au visage d'argent ;
Sainte Cecilia,
Celle à la robe azurée,
Dona Engracita,
Celle à la douce guitare.

Les grenouilles ? Non. C'étaient des personnes, des personnes aux pattes de crapaud, courbées, comme bossues. Bah ! Dona Peta, Benito, Crispin, la Matea Clou !...

... L'inconnue venait maintenant vers elle, en souriant, la baguette à la main, comme une sainte.

— ... Je vais te récompenser parce que tu es bonne... Prends cette baguette magique ; demande-lui ce que tu voudras, elle te le donnera...

Joyeuse, elle prit la baguette. Mais à l'instant, les gre-

nouilles l'entourèrent, dressées sur leurs pattes, comme pour lui arracher la baguette merveilleuse. Effrayée, elle se sauva. Mais les maudites couraient derrière elle, en sautant, les yeux blancs comme des assiettes. Epouvantée, elle courait, courait. Et les grenouilles acharnées la poursuivaient, la poursuivaient... « Ave, Maria !... »

Elle ouvrit les yeux, épuisée. Son cœur lui sautait à la gorge. A son côté, Balvina ronflait comme une bienheureuse. Elle resta immobile, regardant la lumière glauque qui tombait de la fenêtre. Avec précaution, elle se glissa hors du lit et repoussant l'air de sa bouche contre ses tympans pour ne pas s'entendre, elle s'approcha de la porte, fit courir le verrou, l'ouvrit, sortit.

— Brrr !

Elle avait froid, bien que le front lui brûlât. Elle pinça les lèvres pour réprimer la toux.

La cour glacée de lune et de silence semblait irréelle ; on eût dit un monde sidéral, sans vie.

Elle s'avança pas à pas, mais résolument, la main tendue, comme si elle se laissait guider par un être invisible. Avec elle, la lune s'avançait sur les arbres immobiles. Aucun souffle ne troublait la quiétude des feuilles endormies. Seules, dans le puits, les grenouilles veillaient, chantant leur complainte éternelle :

— Coâ-coâ, coâ-coâ, coâ-coâ...

Elle courut au mur. « Personne ! » Elle grimpa d'un saut. « Personne ! personne !... Ah !... » Elle tomba à genoux, secouée par un violent frisson. Un profond sanglot gonfla sa poitrine. Elle s'appuya le front dans les mains. Elle pleura, pleura. Un instant ? Une éternité ?

Calmée enfin, elle redescendit, ranimée par une soudaine espérance. Elle s'approcha du *palqui*, cueillit une branche au hasard. Elle l'agita avec foi :

— Petite baguette, par la vertu que Dieu t'a donnée, qu'il apparaisse...

Elle regarda vers le mur. « Personne !... Oh !... »

Dans le puits les grenouilles paraissaient chanter comme des femmes. Elle se pencha sur le bord. A l'autre bout, dans le cercle de lumière blanche, une jeune fille la regardait. Sainte Cécile : elle était vêtue de bleu... Non, c'était sa propre image. Non, Delgadina : elle avait le visage d'argent... Non, c'était elle-même... Attention ! elle pourrait tomber, mourir... Mourir ? Ah !... Non, doña Engracita : elle avait sa longue chevelure... Attention ! elle allait tomber... Non, Sainte Cécile, sainte Cécile : elle lui tendait la baguette magique... et elle la voulait la baguette, elle la voulait...

Un brusque fracas retentit, cristallin. L'eau morte se ranima, les grenouilles se turent. Puis, rien : l'eau retrouva sa tranquillité, les grenouilles reprirent leur complainte :

— Coâ-coâ, coâ-coâ, coâ-coâ...

Une ombre s'agita sur le mur :

— Cécilia ! Cécilia, es-tu là ?

— Coâ-coâ, coâ-coâ, coâ-coâ...

FRANCISCO CONTRERAS.

(Traduit du texte inédit espagnol par l'AUTEUR et MANOEL GAHISTO.)

PSYCHÉ

—

Au sablier du temps un beau jour s'est enfui
Et fluide déjà l'ombre molle s'étire,
Mais que trois fois bénie en ton cœur soit la nuit
Qui te ramènera l'amoureux au doux rire.

Que le sang saccadé qui t'enfièvre la tempe
Ne s'inquiète plus en vain de son retard,
Mais, avec un soupir humide, éteins la lampe
Dont la haute clarté blesserait son regard.

Son étreinte, ses cris, la ferveur de ses doigts
Qui détaillent ta chair au souple paysage,
Sa poitrine robuste et l'ombre de sa voix,
Tu connais tout son corps et rien de son visage.

Et quand le jour brumeux l'éloigne de la couche
Plus chère à tes désirs au retour de la nuit,
Le fruit double et charnu dont s'empourpre ta bouche
Saigne de son départ et se souvient de lui.

Ah ! c'est lui !... Son poing vif heurte aux battants fermés.
C'est lui... Tes talons nus se hâtent sur les dalles
Ouvre... C'est lui ! Le plus aimé des bien-aimés,
Qui vient, le soir, afin d'éviter les scandales...

Bonheur ! Mais oui, c'est bien l'odeur de ses cheveux,
C'est sa voix haletante, énergique et farouche
Et sa mouvante ardeur pèse à tes flancs heureux
Et ton corps dominé s'imprime sur la couche.

C'est bien là son élan, son trouble, ses baisers,
Contre ses bras crispés ta tête se renverse,

Et tu ne sens plus rien sur tes seins écrasés
Que sa fougue à la fois délicate et perverse.

Ah ! comme tu le prends sur ton corps et l'étreins !
Comme à la passion de sa rudesse adroite
Ta bouche se révulse et s'animent tes reins
D'une ondulation voluptueuse et moite !

Mais les derniers efforts et les premiers soupirs
Epuisent la vigueur de ton amant nocturne,
Qui, déjà fatigué de tes moindres désirs,
Te repousse, écœuré, honteux et taciturne.

Il dort... Veux-tu connaître enfin le clair visage
De celui que, jamais, tu n'as pu voir dormir,
Lente, allume la lampe et contemple l'image
Qu'embelliront les modeleurs du souvenir.

Ne trouble pas la chambre et son calme, Psyché !
Mais, à tes yeux cernés, hausse la lampe d'huile,
Et retiens le désir de ton souffle penché
Sur le sommeil égal du dormeur immobile.

Pour qu'il puisse garder la même nonchalance,
Jusqu'à l'heure où la nuit succombe sous le jour,
Il ne faut pas de bruit autre que le silence
Auprès de ton bonheur qui dort avec l'Amour.

Mais voici que plus lente et plus lourde que l'eau,
De l'argile en sueur de la lampe bombée
Sur le front du dormeur qui s'éveille en sursaut
Une goutte d'abord, puis une autre, est tombée.

Et tu pleures, Psyché, dans la nuit où s'altère
Le pas vif, autrefois, chaque soir attendu,
Sachant bien désormais, en ton cœur solitaire,
Que tout bonheur visible est du bonheur perdu.

14 août 1912.

RENÉ MARAN.

LA LUTTE POUR L'ALLEMAND EN ALSACE ET EN LORRAINE DE 1870 A 1918

D'APRÈS DES DOCUMENTS OFFICIELS

—

La question des langues, à savoir du français et de l'allemand, est, en Alsace et en Lorraine, depuis 230 ans, au fond de toutes les discussions sur la civilisation, l'origine, l'âme des populations qui habitent les deux provinces de l'Est. L'intérêt politique et économique de la question fut de tout temps d'autant plus ardent que jamais les frontières linguistiques et politiques ne coïncidèrent. De là la préoccupation continuelle du maître de l'heure de les faire s'accorder, c'est-à-dire : des Français ; de les pousser vers la vallée du Rhin et en aval de la Moselle, de la Nied et de la Sarre : des Allemands ; de les maintenir sur la crête des Vosges et de les avancer en amont des fleuves précités. Tous les auteurs qui se sont occupés de la question sont unanimes à reconnaître que le français commençait à faire des progrès sérieux juste au moment où éclata la guerre de 1870. Le traité de Francfort arrêta non seulement ce développement, mais inaugura aussi un mouvement dans le sens contraire.

Or, quels résultats ont eus les efforts allemands pendant les 47 ans de domination allemande, à quel point étaient-ils arrivés, à l'armistice, en 1918 ? En particulier, quels procédés administratifs, pédagogiques et économiques ont employés les Allemands ? L'importance de ces deux questions saute aux yeux pour la solution des

difficultés actuelles. Une comparaison des moyens et des résultats allemands montrera leur efficacité et leur faiblesse et servira de leçon pour le présent et pour l'avenir.

Si nous ne nous en tenons qu'aux chiffres officiels, l'allemand a fait, depuis 50 ans, des progrès appréciables. Il est vrai que la frontière linguistique, comme telle, ne s'est nulle part sensiblement modifiée, si nous n'observons que les localités de pure langue allemande ou française. Les progrès portent surtout sur les régions de population mixte *(gemischtsprachige Gemeinden)*, notamment les régions industrielles avec leur population flottante et leur forte immigration d'outre-Rhin. La loi du 31 mars 1872 avait eu beau instituer que la langue officielle *(Amtssprache)*, en Alsace et en Lorraine, serait dorénavant l'allemand ; la force des choses obligeait en même temps à de larges concessions ; car il y avait bien quelques centaines de localités où personne ne comprenait rien à la *Amtssprache*. Aussi la même loi exemptait-elle 423 communes de l'obligation de se servir de l'allemand dans l'administration, l'exercice des Cultes et l'enseignement. La loi prévoyait tout d'abord un délai de 10 ans comme période de transition; mais, en fait de langue, c'était vraiment peu ; il fallut le reconnaître bientôt, et le 21 décembre 1882 on proroge l'emploi du français jusqu'à une date ultérieure et jusqu'au nouveau règlement. Pendant les vingt premières années, l'administration semble assez réservée quant à la propagation officielle de sa langue nationale ; c'est seulement vers 1890 et surtout 1892 qu'elle commence dans toutes les branches une vigoureuse offensive en faveur de l'allemand. Elle réduit très sensiblement le nombre des communes reconnues comme de langue française, et elle le ramène à un chiffre qui jusqu'à la guerre reste sensiblement stable. Si l'on est en droit de douter que, dans toutes les communes barrées de la liste des localités de langue française, l'allemand, entre temps, soit vraiment devenu la langue ordinaire

de la majorité de la population, il faut avouer que, dans beaucoup, c'estbien le cas, et quemême dans les autres, l'allemand s'est répandu aux dépens du français.Le tableau ci-dessous du nombre des *communes* qui avaient été *dispensées de l'usage de l'allemand* (chiffres d'après la statistique officieuse du livre : *Das Reichsland Elsass-Lothringen* II, 137 ss.) montre clairement le progrès de cette langue :

ARRONDISSEMENTS	1872		1878		1890		1892	
Molsheim	23		22		22		18	
Sélestat	4		4		4		3	
Bas-Rhin		27		26		26		21
Altkirch	14		14		9		1	
Ribeauvillé	10		8		6		2	
Haut-Rhin		24		22		15		3
Metz	155		155		145		126	
Boulay	18		17		14		12	
Château-Salins	117		115		112		108	
Thionville	33		29		24		16	
Forbach	6		5		5		—	
Sarrebourg	43		43		41		24	
Sarreguemines	—		—		—		—	
Moselle		372		364		341		286
Alsace-Lorraine		423		412		382		310

Il est à remarquer que le nombre des communes des trois départements est de 1689. Le pourcentage des communes considérées comme de langue allemande était donc en 1872 de 75 0/0, en 1892 déjà de 81, 1 0/0.

Plus significatives sont encore les variations qu'indiquent lesrecensements des individus delangue allemande, malgré les difficultés de toutes sortes qu'offre cette statistique. Car il est non seulement difficile parfois de constater la langue maternelle de certains individus, mais il

manque aussi des chiffres, même approximatifs,pour les premières années après 1870. Une liste de toutes les communes du département de la Moselle, de 1878, réparties en quatre sections : communes de pure langue française, communes où le français prévaut, où l'allemand prédomine, et enfin de pure langue allemande, donne bien le nombre des communes et de leurs habitants, mais considère tous les habitants des communes françaises de langue française, ceux des communes allemandes de langue allemande. Comme l'erreur est peut-être la même des deux côtés, cette statistique peut toutefois avec quelques réserves servir de base pour l'état d'après guerre. Sur 487.869 habitants de la Moselle, 256.248, c'est-à-dire 52,5 0/0, parlaient alors l'allemand, et 231.621, ou 47,5 0/0, le français comme langue maternelle. En 1910, sur le même territoire et sur 655.211 habitants, 481.460 parlaient l'allemand; et 146.097 le français; 1047 les deux langues, c'est-à-dire : 73,5 0/0 l'allemand et 22,3 seulement le français, donc un progrès très sensible de l'allemand. On le constate aussi pour tout le territoire d'Alsace-Lorraine ; en 1900 par exemple, à la première enquête sérieuse et pour ainsi dire scientifique sur l'état des langues, 86,8 0/0, en 1910 87,2 0/0 indiquent l'allemand comme leur langue usuelle. Pourtant, en 1910, il y a toujours encore tout près de 100.000 personnes, au-dessus de 6 ans, dans les trois départements, qui ignorent tout de l'allemand. Si donc, toujours d'après les chiffres officiels allemands du *Statistischen Landesamt*, qui, dans leur ensemble, donnent une juste image du développement ; si l'allemand a fait partout des progrès, il y a pourtant de très grandes différences dans le pourcentage pour les diverses régions du pays. Un examen attentif des chiffres pour les arrondissements démontre que deux facteurs ont favorisé l'expansion de l'allemand :

1° La situation géographique; plus l'arrondissement est éloigné de la France, plus l'allemand s'impose. Ainsi

tous les arrondissements qui ne touchent pas la frontière française accusent, en 1910, 95 0/0 ou plus de population de langue allemande ; le plus éloigné, celui de Wissembourg, a aussi le plus haut pourcentage, 99,7 0/0. Les moyens de communications jouent un grand rôle aussi. Plus une région est inaccessible, plus elle conserve son idiome. C'est ainsi que les dernières communes des cantons de Saales, Schirmeck, Willé et Lorquin résistent à l'allemand, tandis qu'un certain nombre de celles qui se trouvent dans les vallées, sur le chemin de fer, peuvent être rayées de la liste des communes dispensées de l'allemand comme langue officielle.

2° La situation économique qui favorise les mouvements de la population et augmente l'immigration. Les régions agricoles, comme Château-Salins et la partie française de Boulay, offrent à la propagation de l'allemand la plus dure résistance. Mais l'arrondissement de Thionville-Ouest qui a pris, ces dernières années, le plus grand essor économique, a, en 1872, une population de langue allemande presque insignifiante ; en 1910 elle a atteint 58,5 0/0 du total. Dans presque deux douzaines de communes des cantons de Fontoy, Hayange et Metz (vallées de l'Orne et de la Fensch) que This, en 1887, considère comme étant de langue française, l'allemand a, 20 ans après, déjà nettement la supériorité numérique. La population indigène de ces communes continue pourtant à parler français. A Metz-ville, en 1870, on parle presque exclusivement (5 0/0 peut-être savent l'allemand) le français; en 1910, 78 0/0 de la population donnent l'allemand comme langue maternelle.

L'allemand semble donc avoir pris, à certains endroits, une expansion énorme. Or, justement, l'exemple de Metz fait hésiter et invite à examiner les chiffres nus avec quelque méfiance. Sur les 53.537 habitants de Metz qui, en 1910, parlaient l'allemand, 27.652 (dont 13.210 militaires) en effet, étaient nés en Allemagne, et 15.798,

dans d'autres régions de l'Alsace-Lorraine qui, en grande partie, étaient certainement aussi de langue allemande. De 21.016 personnes nées à Metz même et un nombre restreint des environs de la ville, 13.757 parlaient encore français. Les autres (8 à 9.000), nées aussi à Metz et parlant l'allemand, étaient en grande partie, sans doute, des fils de fonctionnaires allemands. Et voilà où était le grand espoir de l'allemand pour l'avenir. Les immigrés, dans la deuxième génération déjà, commençaient à devenir sédentaires et augmentaient le nombre des représentants de la langue allemande. Enfin il ne faut pas oublier que la population ouvrière et immigrée de langue allemande augmentait dans des proportions fort supérieures à la population bourgeoise et des régions agricoles. Le mouvement des populations donc et les conditions économiques d'avant-guerre étaient une garantie absolue que l'allemand gagnerait du terrain, lentement mais sûrement, même sans aucune propagande spéciale.

Mais le gouvernement allemand ne s'en est pas tenu là Pour accélérer le mouvement, il a pris un grand nombre de décisions qui, parfois, en vexant la population indigène, ont nui à la langue allemande plus qu'elles ne lui ont servi.

Il faut citer ici la prescription que les prénoms aient une forme allemande, ordre qui contrariait souvent les coutumes du pays où, en patois germanique même, bien des noms avaient toujours gardé une forme française. A partir du 1er janvier 1892, tous les registres de l'état civil, avec les rares exceptions précitées, devaient être tenus en allemand ; le premier avril de la même année on demande, à presque toutes les administrations des cultes, qu'elles se servent dorénavant de l'allemand dans leurs circulaires. Les associations de la zone allemande doivent prendre des dénominations allemandes ; celles de la zone française ajouteront à leur nom français une traduction allemande. Les enseignes en français doivent

disparaître. Immédiatement après l'annexion, en 1871, on change les noms des rues de Strasbourg ; à Metz on joint en 1875 aux noms français une traduction allemande. Les administrations des postes et des chemins de fer remplacent les noms français des localités par des noms allemands. Les premiers noms ainsi changés, étant de racine germanique, se prêtaient facilement à ce petit jeu ; là où la chose commença à devenir ridicule, ce fut lorsque l'autorité militaire s'en mêla. Pendant la dernière guerre, elle alla jusqu'à remplacer des noms foncièrement français, ou essayer de ressusciter des noms soit disant allemands, comme Remelach pour Remilly, ou Wisch pour Vic, noms qui, même au moyen âge, n'avaient jamais eu cours chez les habitants eux-mêmes, — ou créer des mots de toutes pièces qui rappelaient vaguement l'ancienne dénomination,—ou entreprendre même, contre tout sens historique, de remplacer des noms de bans, de champs, etc. On réussit ainsi à donner à la carte de l'état-major, édition 1916, un aspect très allemand, sans avoir changé, en quoi que ce soit, les habitudes des habitants. Il va sans dire que toutes les publications, arrêtés, etc., du gouvernement et des autres administrations étaient rédigés en langue allemande.

Les délibérations des conseils d'arrondissement et des conseils généraux *(Kreis-und Bezirkstage)*, ainsi que celles de la diète *(Landesausschuss)*, se firent assez longtemps encore, en partie, en français. Tous les imprimés de la diète furent publiés dans les deux langues ; les discours des députés sont presque exclusivement faits en français. Enfin on commença à comprendre le danger politique de cette situation.

Aussi longtemps, déclara, dans un discours du 5 décembre 1881, le Statthalter von Manteuffel, que les représentants officiels d'Alsace-Lorraine délibèrent en français, aussi longtemps que la population lit les discours de ses députés faits en français, aussi longtemps et d'autant plus facilement l'affirmation que la sépa-

ration du pays d'avec la France n'est que provisoire, gagnera du terrain.

La propagation de la langue allemande devint donc un moyen politique pour convaincre la population que le nouvel ordre de choses était définitif. Aussi le Reichstag avait-il, dès le 26 avril 1881, décidé et la publicité des débats et l'emploi de la langue allemande à la diète d'Alsace-Lorraine. L'allemand, ainsi devenu la langue officielle du Landesausschuss, n'a pourtant pu empêcher que bien longtemps après encore certains députés n'aient pas été à même de s'en servir.

Les délibérations, devant les conseils de département *(Bezirksræte)*, et le conseil impérial *(Kaiserlicher Rat)* à Strasbourg se font en allemand ; mais si l'un des membres ne sait pas l'allemand, et si tous les autres comprennent le français, l'usage de cette langue est admis.

Une grande difficulté surgit dès la première heure pour la pratique des tribunaux qui ont affaire à une clientèle provenant de toutes les souches de la population. Le changement de la loi sur l'administration judiciaire *(Gerichtsverfassungsgesetz)*, du 14 juillet 1871, tâche d'en tenir compte. Il distingue implicitement quatre cas possibles : Normalement et si toutes les parties engagées sont à même de suivre, les débats se feront en allemand, les avocats plaideront en cette langue ; elle servira enfin à rédiger le jugement ainsi que tous les actes de notaire, huissier ou procureur. Si l'un des assistants ignore l'allemand et un autre le français, c'est l'allemand qui l'emporte, et il faut recourir à un interprète. Si, par contre, témoins, parties ou experts ne peuvent pas suivre en allemand, et si toutes les autres personnes qui ont une part quelconque à l'affaire comprennent suffisamment le français, les débats devant les juges de paix et les tribunaux de commerce se feront en cette dernière langue ; le jugement sera pourtant rédigé en allemand ; si les parties le demandent, il peut leur être délivré, à leurs propres

frais, une traduction française. Devant dix tribunaux de bailliage enfin (presque tous situés en Lorraine) où la population de langue française prévaut, les débats et jugements continuent à être faits en français. Le 17 décembre 1874, cette mesure est étendue à un certain nombre d'autres communes. C'est seulement pendant la période du Prince Hohenlohe-Schillingsfürst, soucieux d'imposer partout l'allemand, que le français comme langue des tribunaux commence aussi à disparaître dans les cercles de langue française.

La plus grande résistance, l'allemand la trouve au début, contre toute attente, non dans le public, mais auprès de la magistrature ; notamment les avocats et les notaires ne sont pas toujours capables de traiter en cette langue les affaires de leur ressort. Le gouvernement permet d'abord aux avocats et avoués de se servir encore pendant trois ans de la langue française. Ce terme écoulé, il se voit pourtant (le 17 septembre 1874) dans l'obligation de prolonger la période de transition ; car trois ans pour apprendre une langue de sorte qu'on puisse s'en servir pour plaider, c'était demander l'impossible. C'était plus facile avec les notaires ; on leur donne également trois ans pour s'initier aux secrets de la langue allemande; mais on les menace d'un sérieux préjudice, si, ce laps de temps écoulé, ils ne sont pas encore suffisamment versés dans la *Amtssprache*. La loi du 14 juillet 1871 stipule, en effet, dans son § 13, qu'après trois ans, tous les actes, entre parties sachant l'allemand, doivent être rédigés en cette langue, et seulement par le ministère de notaires qui possèdent également la connaissance de l'allemand.

Comprenant vite que toutes les mesures qui visaient les adultes étaient d'avance condamnées à un certain échec, le gouvernement s'attaqua surtout à la génération future et appliqua tous ses soins à la jeunesse ; de sorte que l'enseignement à tous les degrés devint le principal facteur de la propagande de l'allemand. Les lois, arrêtés

et circulaires des autorités universitaires qui se rapportent à l'allemand sont donc très nombreux. Mais là encore il fallait tout d'abord surmonter la résistance ou la nonchalance du personnel enseignant. Car ils n'étaient pas rares du tout les instituteurs « allemands » qui ne savaient aucun mot d'allemand. Une enquête du 23 avril 1872 tâche de connaître le nombre des maîtres qui ignorent la langue qu'ils sont appelés à enseigner bientôt. A la suite de cette enquête, l'administration établit, dans les parties de langue française du pays, des cours d'allemand qui se tiennent les jeudis. Les instituteurs, dont les connaissances en allemand laissent à désirer, sont tenus d'y assister. Il y a à ce moment (1874) dans le seul arrondissement de Thionville par exemple, qui pourtant était pour la plus grande partie de langue allemande, encore dix instituteurs qui ignorent absolument l'allemand, et sept autres qui n'en comprennent que très peu. Onze ans après (1885) il y a, d'après les rapports de l'inspecteur primaire, toujours encore six membres du personnel enseignant du même arrondissement dont les connaissances sont insuffisantes. Mais qui croirait que dans une administration pourtant bien organisée et peu gênée il y avait encore en 1890, vingt ans après l'annexion, des maîtres d'école qui ignoraient la langue officielle ? A cette époque on met enfin quelques instituteurs et une institutrice à la retraite d'office, parce qu'ils n'ont pas pu ou pas voulu apprendre l'allemand ; l'un d'eux n'avait au moment de l'annexion que 25 ans, et malgré sa jeunesse, il ne s'est pas moins désintéressé complètement de l'allemand. D'autre part on commence à la même époque à récompenser ceux des instituteurs qui se signalent par leur zèle pour la propagation de l'allemand. Des primes, variant ordinairement entre 50 et 100 marks, leur sont octroyées. Le personnel en possession des deux langues et en fonction dans les régions de langue française a en outre, pour le surplus de travail, une indemnité spéciale

dite de langue (*Sprachenzulage*). De cette manière on attire et retient un personnel de choix dans des régions autrement délaissées et sacrifiées.

Certainement la plus curieuse de toutes les ordonnances qui visaient la propagation de l'allemand parmi le personnel enseignant s'adressait aux jeunes professeurs de l'enseignement secondaire. C'est la fameuse circulaire 113-II du 5 mars 1914 qui, à ce moment, provoqua bien des discussions. Elle débute par cette constatation, en vérité surprenante après 43 ans d'enseignement allemand : qu'on a remarqué ces dernières années *de plus en plus* que la faculté et même que la volonté de se servir de la langue allemande sans fautes manquent non seulement à bien des élèves, mais aussi à maint jeune professeur. Il faut remédier, avec la dernière énergie, à cet état de choses déplorable. Et voilà les conseils qu'on donne aux jeunes professeurs : Surveillez d'abord votre propre manière de parler ; acquérez et conservez, par la conversation avec vos collègues, la facilité nécessaire dans l'usage de l'allemand, développez, par l'étude de la littérature allemande, votre sentiment de la langue. Il va enfin sans dire que les professeurs, dans leurs rapports avec les élèves ainsi qu'entre eux, dans les salles de l'établissement, ne se serviront plus que de l'allemand, à savoir du haut allemand, non du patois. Mais ce qu'on leur recommande le plus, c'est de soigner et de surveiller leur style, en classe, devant les élèves, pour ne leur laisser entendre qu'un allemand pur et modèle ; car il y va de l'avenir. Il n'est pas inutile de rappeler que cette circulaire provoqua un orage d'indignation, d'un côté chez les jeunes professeurs alsaciens-lorrains qui se défendaient de ne pas savoir l'allemand, d'autre part chez les fervents du patois alsacien qui le voyaient ainsi attaqué.

Ces patois alsaciens et lorrains sont d'abord peu en faveur auprès des autorités universitaires. Au lieu de s'en servir pour l'enseignement de l'allemand, comme il aurait

été très naturel, elles les repoussent comme empêchant la propagation du haut allemand. Seulement vers 1890, par les circulaires du 10 juin 1890 et du mois de janvier 1891, on admet le patois pour l'enseignement de l'allemand. Jusqu'à ce moment il est très mal vu. La circulaire n° 54 du 12 décembre 1873, quoique elle désire que les professeurs d'allemand étudient le patois, pour s'en servir comme point de départ avec les débutants de six ans, l'exclut tout à fait des classes supérieures des écoles primaires et notamment des établissements d'enseignement secondaire. Ce qu'on exige, dans cette circulaire comme dans bien d'autres, c'est un haut allemand modèle *ein mustergültiges Schriftdeutsch.*

Et voilà le but de l'enseignement à tous les degrés : arriver à la connaissance d'un allemand pur pouvant servir de base pour l'initiation à la culture allemande .

Pour le moment et pour l'avenir le plus proche l'enseignement de l'allemand est à considérer, partout dans nos écoles supérieures, comme le but principal (*Hauptaufgabe*). Chaque professeur doit avoir à cœur d'éveiller chez les élèves l'amour de la langue allemande (circulaire 54).

Et quel est alors le but de l'enseignement du français ?

Il est à retenir, stipule la même circulaire, que le français est à enseigner comme langue étrangère, et qu'il doit céder le pas aux buts généraux (*Allgemeine Bildungszwecke*) de l'école.

Et plus loin :

Le but principal de l'enseignement du français, d'après sa place dans les plans, ne peut être ni la formation logique de l'élève, *ni son introduction dans la civilisation (Geistesleben) du peuple français*, mais seulement l'habitude de l'élève de se servir d'une langue étrangère parlée (circulaire n° 293 du 9 mars 1891).

Le français n'a droit de cité que dans les leçons de français, et encore comme langue usuelle seulement, si tous les élèves sont à même de suivre (§ 10 du règlement pour les établissements d'enseignement secondaire, du 10 juillet 1873).

Dans le même ordre d'idées nous voyons une constante diminution des heures réservées au français, et d'autre part une extension corrélative de l'allemand. Après 1870, le français est matière d'enseignement dès la première classe de collège, la circulaire 267 du 3 mai 1888 le supprime en Sexta gymnase (septième du système français) ; la circulaire suivante (268 du 16 mai 1888) le laisse subsister en sixième réale, mais l'exclut des classes préparatoires des écoles réales. Pendant la guerre les mesures deviennent plus radicales encore ; maintenant (arrêté du 1er mars 1915) on le supprime aussi en Quinta (sixième) et attribue à l'allemand la plus grande partie des heures ainsi gagnées. Le 25 mai 1918 un nouvel arrêté stipule que, sur demande du directeur de l'établissement, dans les trois dernières classes, l'enseignement obligatoire du français peut être remplacé par celui de l'anglais. Les événements politiques ont empêché ce règlement d'entrer effectivement en vigueur. Conformément à ces mesures l'allemand gagne la plupart des heures que perd le français : d'après le règlement de 1873, le français a encore le dessus : 3 heures d'allemand par semaine dans toutes les classes de gymnase contre 4 à 6 de français. La circulaire 133 du 3 avril 1878 établit une certaine égalité entre les deux langues : 3 heures d'allemand et de français pour presque toutes les classes. On réserve en outre deux leçons de français facultatives en Première et en Seconde pour initier les élèves au langage usuel *(Umgangssprache)*. A partir du règlement de 1883 (20 juin) les rôles sont renversés, du moins pour l'enseignement A (gymnase) : trois heures d'allemand en moyenne contre deux de français. Seulement, dans les écoles réales, le français garde encore plus d'heures : 4 à 5 par semaine contre 3 à 5 pour l'allemand. A la veille de la guerre, le nombre d'heures de français et d'allemand est aussi pour les écoles réales sensiblement le même.

Une exception à ces règles générales n'est faite que par

les établissements situés dans la zone de langue française. Tous les arrêtés et circulaires admettent là des modifications dans le but et dans les méthodes. En particulier l'enseignement des mathématiques et sciences, mais parfois aussi d'autres matières, peut se faire ici en français (règlements du 10-vii 1873, § 10 et 11 ; du 20-vi 1883, § 7 ; circulaire nº 268 du 16-v 1888), avec cette restriction pourtant que les termes techniques soient enseignés à la fois en français et en allemand. Quant aux examens de fin d'études (Abitur),on permet, dans la même région et pour les mêmes matières, de les faire en français ou en allemand, au choix ; cependant le candidat doit au moins être à même de comprendre les questions du professeur parlant allemand. Enfin, jusqu'en 1880, tous les élèves (et encore une partie d'entre eux après 1880) ont le droit de traiter le sujet de la composition en français ou en allemand. Dans ce dernier cas, les exigences quant au style et à la grammaire restent pour quelque temps encore moindres pour les Alsaciens et Lorrains nés dansla zone française. (Règlements concernant les examens d'Abitur et de Volontariat du 26-v 1874 et du 29-xii 1877.)

C'est surtout pour les écoles primaires que, dans cette même zone, les difficultés sont énormes et parfois insurmontables, mais aussi pour nous d'une actualité d'autant plus grande que ces parties des deux provinces se trouvaient alors absolument dans la même situation, au point de vue linguistique, que l'est actuellement le reste du territoire. Il va sans dire que la préoccupation continuelle de l'administration était d'augmenter le nombre des classes en allemand tout en réduisant celles en français, de remplacer, partout où c'était possible, le français par l'allemand comme langue d'enseignement *(Unterrichtssprache)* dans toutes les matières. Constatons seulement que les résultats ne répondaient pas tout à fait aux efforts. Onze ans après l'occupation, en 1882, le nombre

des communes où le *français* est encore, non matière, mais *langue d'enseignement*, s'élève pour

le Bas-Rhin	à 33	communes avec	48.000	habitants
le Haut-Rhin	à 24	—	37.000	—
la Moselle	à 378	—	218.000	—
l'Alsace-Lorraine	à 435	—	303.000	—

Ces chiffres, cités d'après les indications du secrétaire d'Etat Hofmann à la Diète (discours du 20 janvier 1882), sont un peu supérieurs à ceux des communes reconnues de langue française à la même époque. En résumant, on peut dire que l'allemand comme langue d'enseignement progresse à peu près dans les mêmes proportions que l'allemand comme langue usuelle en général.

Il est intéressant à observer comment l'autorité universitaire, avec les expériences toujours plus étendues, précise de plus en plus les buts et les méthodes de propagation de l'allemand dans les régions de langue française. Le règlement pour les écoles primaires en Alsace-Lorraine, du 4 janvier 1874, est encore très vague et indécis, et pour la délimitation de la zone en question, et pour les moyens pédagogiques. Dans les classes, dont les élèves parlent en partie l'allemand, en partie le français, l'Oberpraesident réglera la langue d'enseignement,— suivant les circonstances *(nach Massgabe der Verhæltnisse)*. Il est en outre autorisé à réduire, pour ces écoles, les plans d'études normaux.

Nous trouvons déjà beaucoup plus de fermeté et de clairvoyance dans le « projet de plan d'études pour l'enseignement de l'allemand dans les écoles de langue maternelle française », du 15 mars 1887. Le but de l'enseignement est dans ces établissements d'arriver à faire comprendre et parler l'allemand, avec cette restriction bien caractéristique : « autant que possible ». Puisque la première instruction en lecture se fait dans la langue maternelle (§ 6 du règlement du 4 janvier 1874), on ne com-

mence à lire l'allemand que quand les difficultés en lecture française sont en majeure partie surmontées, c'est-à-dire avec l'entrée dans la classe moyenne. Dans les classes élémentaires, l'enseignement de l'allemand est limité à des exercices oraux, de conversation. En chant on n'apprendra que des chansons allemandes, mais on en expliquera le sens aux enfants à l'aide de leur langue maternelle.

Pour les dernières années avant la guerre, la circulaire de l'Oberschulrat O S 2113 du 26 mars 1910 était la base de l'enseignement des langues dans les écoles primaires du pays. Elle divise, quant à la langue d'enseignement, les établissements en deux groupes :

A) Ecoles de langue allemande (y compris celles avec moins de 20 0/0 d'élèves de langue française).

B) Ecoles de langue mixte *(gemischtsprachig)* avec plus de 20 0/0 d'élèves de langue française.

a) Classes élémentaires *(Unterstufe)* :

1° avec moins de 50 0/0 d'enfants de langue française : la lecture et l'écriture se commencent en allemand ; 5 heures par semaine sont réservées au français.

2° avec plus de 50 0/0 d'enfants de langue française : la lecture et l'écriture se commencent en français : 7 heures par semaine réservées au français.

b) Classes moyennes : 3 heures de français.

c) Classes supérieures : 2 heures de français.

En réalité, les heures de français pour le groupe B étaient beaucoup plus considérables, puisque l'enseignement de toutes les autres matières, sauf l'allemand, se faisait aussi en français.

Pour les établissements de la zone allemande, la situation était relativement simple et aisée, du moins quant à la langue d'enseignement qui était l'allemand. La tâche officielle de l'école primaire (à part l'éducation religieuse et morale) était ici d'amener les enfants à savoir parler, lire et écrire convenablement « la langue maternelle alle-

mande qui est en même temps la langue du pays ». La seule difficulté qui surgissait était plutôt d'ordre politique que pédagogique et avait sa cause dans la demande, d'année en année reprise par les représentants du pays et avec autant de ténacité repoussée par les autorités, d'enseigner le français dans *toutes* les écoles primaires de l'Alsace et de la Lorraine. On le toléra d'abord dans un certain nombre d'écoles de grandes communes qui avaient encore des relations commerciales avec la France; mais on l'élimina de toutes les écoles primaires des villages et aussi des villes (2e moitié de la période que nous étudions) en invoquant des raisons pédagogiques, pour atteindre en réalité des buts politiques. Sur aucun autre point peut-être du terrain linguistique la lutte entre Parlement et Gouvernement ne fut plus âpre que sur la question du français dans les écoles primaires.

Nous ne quitterons pas le domaine de l'école sans consacrer une mention spéciale aux établissements de jeunes filles ; le sexe aimable se montra le plus récalcitrant des deux contre toutes les mesures de germanisation. C'est presque amusant de voir les circulaires se suivre avec les mêmes exhortations et les mêmes insuccès. Le décret concernant les établissements supérieurs de jeunes filles du 4 janvier 1888 prescrit que tous les documents et imprimés, tels que programmes, tableaux, bulletins et listes, soient rédigés en allemand. Onze mois après (circ. du 11 décembre 1888) on ajoute qu'il ne suffit pas que, par exemple, les formules du bulletin soient en allemand, mais que la note donnée doit être aussi en allemand. Si le premier décret avait octroyé des noms allemands à tous les établissements de jeunes filles, le second doit rappeler que les enseignes et inscriptions sur les bâtiments doivent être aussi en allemand. Certaines écoles emploient, d'après une constatation du 28 mars 1889, les leçons d'allemand du programme à faire des traductions du français en allemand. Plusieurs inspections et à leur suite des cir-

culaires (du 11 déc. 1889, du 9 novembre 1890) rappellent que les ordres concernant l'enseignement de l'allemand n'ont pas toujours ni partout été obéis et exécutés. Pas moins de 5 circulaires s'occupent entre 1888 et 1894 plus ou moins spécialement de l'enseignement de l'allemand dans les écoles de jeunes filles, et la dernière de la série constate que, au cours d'inspections, il a été maintes fois constaté que la formation des élèves en allemand reste au-dessous du minimum exigé.

Mais l'enseignement de l'allemand ne se limitait pas à la salle de classe ; presse et théâtre y contribuèrent fortement. Surtout la première, et particulièrement celle des petites villes et campagnes qui paraissait exclusivement en allemand, fit à la langue allemande une propagande inaperçue et d'autant plus efficace qu'elle fortifiait les fondations que l'école avait posées. Les représentations théâtrales enfin, qui, dans les grandes villes, se vantaient, non sans raison,d'un niveau élevé, donnèrent à la bonne société et à la jeunesse le goût de la poésie allemande. Ces moyens pacifiques dans la lutte pour l'allemand contrastent favorablement avec les mesures vigoureuses et insensées,en usage sous la domination militaire pendant la guerre, qui allaient jusqu'à interdire en public l'usage de la langue maternelle à la population française. La valeur et les fruits de cette manière forte de propagande, l'armistice les a prouvés.

Pour être complet, pour esquisser légèrement tous ses aspects, n'oublions pas que certaines défaillances se produisirent dans cette lutte pour une langue et une civilisation tout aussi bien que dans toute autre. Tandis que, d'une part, l'administration allemande s'acharne, comme nous l'avons vu, sur des détails souvent de deuxième et de troisième ordre, elle est en d'autres matières d'une indulgence quelquefois surprenante. Elle maintient pendant 20 ans non seulement des instituteurs de langue française, mais aussi tolère longtemps des livres et des

cartes de provenance française. Près d'un quart de siècle elle fait traduire tous les projets de lois importants en français à l'usage des députés qui exècrent l'allemand. Elle exempte expressément les classes supérieures de jeunes filles, qui n'ont que des élèves au-dessus de l'âge de la scolarité obligatoire, des mesures de germanisation (§ 7 du règlement du 4 janvier 1888). En société, les plus hauts fonctionnaires allemands vont parler le français avec des Alsaciens et des Lorrains jusque dans les salons du Statthalter lui-même.

§

Nous n'avons relaté, jusque-là, que des faits et des constatations historiques basés, d'après la méthode scientifique, sur des documents officiels, sur des statistiques, programmes scolaires, circulaires administratives, arrêtés et lois, incontestables et inattaquables comme tels. Ils ne sont évidemment pas complets ; il nous faudrait un volume rien que pour les rapports administratifs encore inaccessibles, et la place nous manque dans un simple article pour énumérer tous les documents qui, pendant ce demi-siècle, ont eu trait à la question linguistique. Mais nous nous sommes renseignés un peu dans tous les domaines de la vie publique, nous nous sommes appuyés sur quelques manifestations importantes et significatives, et les autres ne pourront que confirmer et préciser les traits généraux. Libre maintenant à chacun d'en déduire, pour l'heure actuelle et pour l'avenir, les conclusions qui lui semblent bonnes. Qu'on nous permette seulement d'y joindre les nôtres, qui se basent sur une étude spéciale de la question linguistique en Alsace et en Lorraine, non seulement pour les années d'après 70, mais aussi pour les époques antérieures.

Nous constatons tout d'abord que :

1° Depuis le XVIe siècle à peu près, et même avant, la

frontière linguistique en Alsace et en Lorraine n'a subi que des modifications relativement insignifiantes. De 1600 à 1870, le français a progressé en des proportions qui, en moyenne, ne dépassent pas 10 km. ; l'allemand, de 1870 à 1918, n'a guère été plus heureux pour la majeure partie de la ligne frontière.

2° Pendant ce dernier demi-siècle, l'allemand n'a fait des progrès vraiment dignes d'être notés, et même a refoulé la frontière linguistique de 10 à 20 km. que dans la région industrielle des arrondissements de Thionville-Ouest et de Metz.

3° Les résultats sont différents pour diverses régions bien que les mesures administratives et universitaires aient été les mêmes pour toute l'étendue du territoire en question.

Nous en déduisons les conclusions suivantes :

1° Que ces mesures administratives et scolaires ne peuvent avoir produit les différences, et qu'elles ont été, sinon inefficaces, du moins d'un effet très lent.

2° Que là où les résultats obtenus semblent considérables pour le laps de temps, cela doit tenir à d'autres causes.

3° Que si des modifications ne se sont pas fait sentir dans les régions agricoles et éloignées des communications, mais ont été d'autant plus importantes dans les centres industriels, des raisons d'ordre économique et social produisent aujourd'hui les avances et les reculs des langues.

Il s'en suit pratiquement que :

1° Tout l'effort doit porter en première ligne sur les régions agricoles ; dans les autres le français avancera par la seule force des choses.

2° Que ces efforts doivent consister dans le développement des communications matérielles et des rapports moraux des régions éloignées avec les centres intellectuels.

3° Que ce sont des efforts de longue haleine, et que la

patience est la première des vertus qu'il faut avoir en matière de propagation de langues.

Résumons enfin :

La propagation d'une langue est aujourd'hui :

non du domaine de *l'administration pure*, des lois et des arrêtés ;

assez peu même, si paradoxal que cela semble, de *l'enseignement* qui peut donner des connaissances d'une langue, mais non la substituer à une autre comme langue maternelle ;

mais *surtout* un domaine de la *colonisation intérieure*, donc une question de natalité, d'immigration, de conditions et d'offres de travail, de relations sociales, etc.

Il en résulte que l'introduction d'une langue ne se fait pas en un tour de main ; c'est une affaire de générations. Mais, vu l'intensité de la vie moderne et des mouvements de population, l'évolution dans l'avenir sera tout de même plus rapide et plus radicale que jamais dans le passé. Chemin de fer et téléphone, toute la vie économique d'aujourd'hui avec ses continuels déplacements de toute la population, le contact journalier des masses de la population avec l'administration dans toutes ses branches, l'enseignement intensif, obligatoire et bien organisé, le service militaire avec son vocabulaire technique, l'éducation post-scolaire et les mille autres moyens de propagande et de propagation rendent aujourd'hui l'expansion d'une langue tout autrement efficace et rapide qu'il y a cent ans.

PAUL LÉVY

Docteur en philosophie de l'Université de Strasbourg.

UN PROBLÈME D'HISTOIRE ET DE CRYPTOGRAPHIE

—

COMPLÉMENT

Quelques correspondants qui ont bien voulu s'intéresser à notre premier article intitulé : *Un problème d'Histoire et de Cryptographie*, paru dans le nº 563 du 1er décembre 1922, nous font remarquer que l'exemple du chiffrement bilitère que nous avons donné pages 394 et 395, est en caractères trop petits pour qu'il soit possible d'apprécier la différence qui existe entre les deux formes typiques *a* et *b*.

L'agrandissement donné plus loin permettra aux lecteurs, que cela intéresserait, de faire une étude plus concluante : les lettres soulignées sont classées dans la forme *b*, les autres étant toutes supposées appartenir à la classe *a*.

Il convient de ne pas oublier que, malgré une étude minutieuse, faite à la loupe et sur un agrandissement aussi net que celui que nous donnons, il reste quelques indécisions causées par la différence insuffisamment appréciable des deux formes de lettres : le travail typographique dont il s'agit ici date d'environ 300 ans et il n'était pas exécuté avec la perfection à laquelle on atteint aujourd'hui. Les caractères n'étaient pas absolument identiques et l'empâtement produit par le tirage, joint au grain un peu grossier du papier amenaient, au bout d'un usage prolongé, une sorte d'estompage des contours qui n'existerait pas dans des éditions plus récentes. D'autre part, il est indéniable que le système de Bacon, s'il paraît théoriquement très simple, est pratiquement compliqué, aussi bien pour l'opération du chiffrement consistant à signaler sur le manuscrit les deux formes ty-

piques que pour l'opération typographique elle-même : d'où des erreurs qui compliquent encore la tâche des décrypteurs.

Nous donnons également, ci-après une bonne photographie de la page 192 du *Novum Organum*, dans laquelle les lettres de la forme *b* sont seules soulignées. L'étude à la loupe de ce texte permettra au lecteur de se rendre compte de la difficulté du travail d'identification et de la patience, en même temps que de la perspicacité, dont il est nécessaire de faire preuve pour réussir un travail aussi délicat.

§

L'ouvrage de Francis Bacon intitulé *Advancement of learning* (1), publié pour la première fois en 1605, ne comprenait que deux livres et c'est dans le second qu'il est fait mention du système cryptographique imaginé par Bacon, dans des termes assez vagues et sans aucun exemple susceptible de préciser la caractéristique du procédé. Peut-être que Bacon craignait à ce moment que son chiffre ne fût découvert et qu'il ne payât de sa tête les secrets qu'il lui avait confiés. Il est probable que l'ouvrage avait été, au moins en partie, écrit avant la mort d'Elisabeth (1603) et l'on conçoit que Bacon ait dû redoubler de précautions pour dissimuler ses révélations qui intéressaient directement l'honneur de cette despotique souveraine.

L'édition de 1623 est considérablement augmentée : elle comprend neuf livres et la description du « chiffre bilitère » y est donnée très explicitement avec des exemples ne laissant aucune indécision sur la manière dont il devait être employé. On a l'impression qu'à ce moment Bacon ait eu le désir de faciliter la tâche des décrypteurs : l'expérience des dix-huit années qui venaient de s'écouler lui avait montré que personne n'avait paru se douter de l'applica-

(1) Cité dans l'article : *Un problème d'histoire et de Cryptographie*, n° 563 du 1er décembre 1921, page 388.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulſet ; carmina circulis Palæmon
Scribat ; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat aũribus. Camænas
Cùm totus legerem tuas (camænæ

Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oſcitationem,
Lectorem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipſe cenſor,
Ionſoni, nimium licet malignus,
Si doctus ſimul, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiáſq;

7. *Omnis putrefactio in se rudimenta quadam exilis Caloris habet, licet non hucusque, vt ad tactum percipiatur. Nam nec ea ipsa quæ putrefacta soluuntur in animalcula, vt Caro, Caseus, ad tactum percipiuntur Calida; neque lignum putre, quod noctu splendet, deprehenditur ad tactum Calidum. Calor autem in putridis quandoquè se prodit per odores tetros & fortes.*

8. *Primus itaque Caloris gradus, ex ijs quæ ad tactum humanum percipiuntur Calida, videtur esse Calor animalium, qui benè magnam habet graduum latitudinem; Nam infimus gradus (vt*

in insectis) vix ad tactum deprenditur; Summus autem gradus vix attingit ad gradum Caloris radiorum Solis in regionibus & temporibus maximè feruentibus; neque ita acris est, quin tolerari possit à manu. Et tamen referunt de Constantio, aliisque nonnullis, qui Constitutionis & habitûs Corporis admodùm sicci fuerunt, quòd acutissimis febribus correpti, ita incaluerint, vt manum admotam aliquantulùm vrere visi sint.

9. *Animalia, ex Motu & exercitatione, ex vino & epulis, ex venere, ex febribus ardentibus, & ex dolore, augentur Calore.*

10. *Animalia in accessibus febrium intermittentium, a principio, frigore & horrore corripiuntur,*

tion qu'il avait faite de son chiffre ; il pouvait craindre que l'histoire, qu'il avait dissimulée avec tant de soin, ne restât à jamais ignorée. Or ce n'était pas ce qu'il désirait : son but était à échéance limitée, puisqu'il lui suffisait d'échapper aux décrypteurs contemporains qui eussent pu dévoiler ses secrets pendant sa vie ou pendant le règne de Jacques Ier, lequel les eût peut-être fait détruire.

Il est à remarquer que l'édition de 1623 est rédigée en latin, c'est-à-dire dans une langue plus propre à une rédaction définitive que l'anglais qui était alors dans une période de développement et de transformation.

La première traduction en français a été faite en 1624 par le marquis Fiat.

La première traduction en anglais est de 1640 : elle a été faite par le docteur Gilbert Watts d'Oxford.

Ces deux traductions sont très imparfaites et elles donnèrent lieu à une critique sévère par l'archevêque Tennison dans son ouvrage intitulé : *Baconiana or certain genuine remains of Sir Francis Bacon*, publié à Londres en 1679.

Chose curieuse, dans quelques-unes des éditions postérieures de l'ouvrage de Francis Bacon, on semble avoir perdu de vue que le système de Bacon exigeait l'emploi de deux formes de caractères typographiques : les exemples y sont en effet imprimés avec une seule forme de lettres. On se demande comment une telle erreur a pu être commise et comment aussi elle n'a pas été relevée plus tôt par les lecteurs intéressés.

C'est peut-être à cette circonstance que doit être attribuée la défiance manifestée dans certains milieux à l'égard des premiers déchiffrements.

Un exemple typique de cette incompréhension du chiffre bilitère est donné par l'ouvrage publié en 1888 par Ignatius Donnelly sous le titre : *The Great Cryptogram*.

Il cite, en effet, un exemple de cryptogramme copié dans l'ouvrage de Francis Bacon, mais avec cette différence essentielle que l'exemple de Bacon est imprimé avec deux formes

de caractères, tandis que Donnelly le reproduit avec des caractères d'une seule forme.

Nous donnons ci-après le texte original extrait de l'édition de 1857, avec l'alphabet bilitère correspondant.

Nous avons souligné par des traits les lettres de la forme *b*, celles non soulignées étant de la forme *a*.

In all duty or rather piety towards you I satisfy every body except myself. Myself I never satisfy. For so great are the services which you have rendered me, that seeing you did not rest in your endeavours on my behalf till the thing was done, I feel as if life had lost all its sweetness, because I cannot do as much in this cause of yours. The occasions are these: Ammonius the King's ambassador openly besieges us with money: the business is carried on through the same creditors who were employed in it when you were here, &c.

a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b
A	A	a	a	B	B	b	b	C	C	c	c
D	D	d	d	E	E	e	e	F	F	f	f
G	G	g	g	H	H	h	b	I	J	i	i
K	K	h	h	L	L	l	l	M	M	m	m
N	N	n	n	O	O	o	o	P	P	p	p
Q	Q	q	q	R	R	r	r	S	S	s	s
T	T	t	t	U	U	u	u	v	v		
W	W	w	w	X	X	x	x	Y	Y	y	y
				Z	Z	z	z				

En appliquant l'alphabet de concordance de Bacon que nous avons donné précédemment (1) on lit le texte secret :

All is lost. Mindarus is killed. The soldiers want food. We can neither get hence nor stay longer here.

Or voici comment Donnelly reproduit le texte :

In all duty or rather piety towards you I satisfy everybody except myself. Myself I never satisfy. For so great are the services which you have rendered me, that, seeing you did not rest in your endeavours on my behalf till the thing was done, I feel as if my life had lost ALL *its sweetness, because I cannot do as much in this cause of yours. The occasions are*

(1) N° 563 du 1er décembre 1921, page 389.

these: Ammonius the king's ambassador openly besieges us with money, the business IS *carried on through the same creditors who were employed in it when you were here,* etc.

Il n'y a qu'une seule forme de caractère et le cryptogramme est par cela même supprimé.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que Donnelly ajoute :

J'AI RELEVÉ les deux mots ALL et IS supposant qu'ils font partie de la phrase ALL IS LOST. Mais je ne suis pas sûr que cela est exact.

On reste confondu devant une telle naïveté.

Il est à remarquer que Donnelly, qui semble n'avoir rien compris au système cryptographique de Bacon, admet néanmoins que celui-ci en ait fait usage. Il écrit en effet :

Qu'y a-t-il de déraisonnable à penser que cet homme, qui s'étend avec un tel intérêt sur la question des chiffres, qui a inventé des chiffres, et même des chiffres insérés dans des chiffres, que cette intelligence subtile et si laborieuse puisse avoir inséré un discours chiffré dans les drames de Shakespeare, pour affirmer qu'il en est l'auteur et réclamer devant la postérité la paternité de ces enfants de son imagination qui ont été placés, pour de bonnes et suffisantes raisons, sous le nom d'un autre ?

Nous avons cru utile de publier ici ces indications pour répondre aux questions qui nous ont été faites par un certain nombre de correspondants intéressés par notre article : « Un problème d'histoire et de cryptographie » paru dans le *Mercure* du 1er décembre 1921.

GÉNÉRAL CARTIER.

LA ZONE DANGEREUSE[1]

—

Un peu plus tard, cependant, j'eus une grosse alerte. Le garde m'avisa, un matin, d'un ton confidentiel, que M. le maire m'attendait, vers deux heures, à son bureau. Je fus atterrée; depuis notre dernière rencontre au clair de lune, près de la civière, je préférais plutôt ne pas revoir cet original. A ma honte, j'étais devenue comme tant de bonnes femmes à mauvaise conscience qui ne voyaient pas sans vague appréhension, surtout le matin, le garde se diriger vers leur porte et dont l'appréhension se changeait en vive inquiétude quand elles étaient invitées à se rendre au « bureau ».

J'interrogeai le garde, — café, pousse-café, trois ou quatre ninas, — il ne savait rien! Le capitaine, qui entra peu après le départ du garde, fut frappé de ma pâleur. Il se crut obligé de m'embrasser pour me remonter le moral. Je lui expliquai que ma timidité me faisait trembler d'avance à l'idée de comparaître devant le marquis dont les manières hautaines, — j'exagérais, — m'avaient toujours impressionnée.

— Mais voyons, quelle idée ! Il n'est pas hautain du tout, ce bon marquis, au contraire ! me répondit le capitaine... J'ai justement besoin de lui parler... je vous accompagnerai...

Je mis mon grand deuil de malabar, avec, sous mon chapeau, ce mince dépassant de crêpe blanc qui donne tant de distinction aux femmes en noir, et nous nous acheminâmes vers le petit château, au milieu des saluts défé-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 564, 565, 566 et 567.

rents des soldats et des officiers. Les commères me lançaient le mauvais œil !

Devant la maison du maire, où logeait le colonel, était planté, à droite de la porte cochère, le fanion du prophète, or et vert. En faction, deux goumiers, beaux Arabes, grands et barbus, en costume d'apparat, veste-boléro rouge, grandes culottes bouffantes en drap bleu ciel, voiles blancs serrés autour de la tête par des cordes de chameau, carabine à la main. On aurait dit des janissaires. Dans la cour, sous le porche de l'écurie, les cavaliers de garde jouaient au loto en buvant du café que leur préparait une sorte de vieux sorcier arabe qui, accroupi devant une gamelle en équilibre sur deux pavés, tisonnait toute la journée ; le commandant me dit que c'était l'habitude au régiment d'être suivi par trois ou quatre *caouedjis* civils (cafetiers) qui vivaient en carotte à l'ordinaire de la troupe. Il me raconta aussi que le colonel, pendant la belle saison, dressait une superbe tente doublée de soie verte, qu'il y tenait salon à l'orientale et où du café turc était servi toute le journée dans des toutes petites tasses comme des coquetiers.

Un sous-officier français, tout jeune, fort joli garçon, vint recevoir le commandant et lui ouvrit la porte du vestibule. Là un superbe nègre débarrassa le commandant de son manteau, s'empara de mon modeste parapluie, et je fus poussée par mon compagnon dans le bureau du maire.

Mme la marquise de Saubole et le colonel de Galaor causaient près de la cheminée ; — j'ai dit, n'est-ce pas, que ce bureau servait de salon. Dès que la marquise m'aperçut, elle se leva, me fit un sec salut de la tête, et disparut par la porte du fond. Cette réception me troubla d'autant plus que j'avais assuré le capitaine que la marquise et moi étions en relations de visites. Le marquis, qui me regardait de ses pénétrants yeux verts, remarqua certainement ma gêne. Il se leva, m'avança un

siège tout contre son bureau, et dit au colonel en me désignant :

—Mme Genlis, la femme d'un officier du ***^{e} d'Infanterie. Colonel de Galaor.

Le colonel se souleva un peu de son fauteuil... Dieu qu'il était beau, cet animal-là, et à gifler à cause de son insolent regard distrait ! Pourtant, avant de se rasseoir, il me demanda, en me montrant son cigare, si la fumée ne me gênait pas. Il n'attendit d'ailleurs pas ma réponse pour détourner la tête et se remettre à fumer. Vraiment, cet homme ne se montrait guère galant, du moins avec les blondes. Je jetai un coup d'œil dans la glace de la cheminée ; j'étais pourtant très bien.

Le capitaine avait tout de suite commencé avec le marquis une discussion animée et cordiale au sujet de je ne sais quelles réquisitions. Mais ce dernier l'interrompit en le priant de l'excuser ; il ne voulait pas abuser du temps de Mme Genlis à laquelle il n'avait qu'un mot à dire. En même temps il me jeta un regard si pénétrant que si j'avais pu descendre tout entière dans mes chaussures et m'y tasser, je l'eusse fait. Que savait-il de moi et qu'allait-il me dire, bon Dieu !

— Madame, commença-t-il en passant sa main aux belles bagues dans sa barbe à la Henry IV, la préfecture m'a chargé de vous demander quelques détails sur votre état civil. Vous n'avez pas sur vous votre livret de famille ? Envoyez-le moi, je vous prie, dès ce soir, par le garde. Vous y joindrez un très court rapport, une simple relation des circonstances qui ont accompagné votre départ de Laon.

Je me sentis pâlir affreusement. Heureusement que j'étais à contre-jour et que personne ne put s'apercevoir de mon émotion.

Il continua :

—C'est probablement pour savoir si vous ne pourriez

pas donner quelques renseignements au Service de Sûreté...

Je dus pâlir davantage encore. Impossible d'articuler un mot, même un simple oui. Heureusement que le colonel jeta d'un ton négligeant :

— Pardon si je vous interromps, cher monsieur, mais je croyais que ce genre d'enquête ressortissait à l'autorité militaire ? Quelle confusion de pouvoirs ! Comment ! même sur le front de guerre, messieurs les préfets ne nous fichent pas la paix ?

— Vous savez bien, lui répondit le marquis, que le Service de Sûreté...

Et ils commencèrent une longue discussion politique. Le capitaine, pendant ce temps, me considérait avec une certaine inquiétude, et sur cette phrase du marquis :

— Je suis tout à fait de votre avis, mon cher colonel, mais un décret du généralissime nous a replacés, nous,les maires, dans la dépendance des préfets. Et voici le papier de la Préfecture.

— Quoi ? s'écria le capitaine, électrisé par un de mes regards suppliants, et sautant à pieds joints dans la discussion, quoi ! mon cher marquis, on ne va pourtant pas embêter ma charmante hôtesse ? Je réponds d'elle, vous savez ! Et après tout, la femme d'un officier français pas plus que la femme de César...

— C'est entendu, répliqua le marquis, aussi bien suis-je persuadé qu'il ne s'agit là que d'une simple formalité.

Et ce disant, il se leva, — moi aussi, — et me reconduisit jusqu'à la porte.

J'essayai bien de sourire en faisant ma petite révérence au marquis. Celui-ci se contenta de me saluer froidement sans me tendre la main.

Je m'en allai le cœur gros, plein d'inquiétude et de colère. Pourquoi le marquis et la marquise, jusqu'ici si prévenants pour moi, me tenaient-ils ainsi rigueur ? me confondaient-ils avec Lydia dans leur ressentiment ?

C'eût été vraiment trop injuste ! Il y avait donc autre chose... Aurait-on eu vent de mon histoire avec von Kiessen ? Pourquoi, sans cela, me redemander des détails sur mon départ de Laon ?

Mais quelle idée de croire que ce marquis, parce qu'il ressemblait à Henry IV, devait avoir un petit sentiment pour moi ? Il s'en fichait plutôt et venait de le prouver. Je me demandais tout cela, la tête dans les mains, assise devant une grande feuille de papier blanc où je me disposais à écrire je ne sais quoi sur mon départ de Laon. Je sentais bien qu'il me fallait être prudente afin de ne fournir aucune arme contre moi-même.

Le capitaine me surprit ainsi. Il me prit affectueusement par les épaules.

— Hé bien ? me demanda-t-il d'un ton enjoué, le nez presque dans mes frisons. Ça va-t-il ce papelard ?

Je lui confiai que j'étais incapable de rédiger ce rapport, n'ayant jamais été bien forte en composition française. Il me proposa, tout de suite, de m'aider, et, s'étant assis à ma place, il me demanda de lui raconter simplement ce qui s'était passé. Je le fis à ma façon, et à mesure que je parlais, il écrivait. Quand j'eus fini, il me regarda en riant :

— Ma petite, dit-il, voilà qui est parfait ! Je ne vois pas pourquoi vous vous mettez dans cet état. Et puisque vous avez été longuement interrogée par un officier d'État-Major à votre arrivée dans nos lignes et qu'on vous a laissée passer... Alors ? Vraiment, je trouve que le marquis...

—Ah ! fis-je, saisie. Il vous a donc parlé de moi après mon départ ?

— Heu, heu ! non... C'est-à-dire si, un peu... Mais rien de bien méchant, quoique...

— Ah ! mon Dieu !

— Mais, dame ! Vous comprenez que, pour quelqu'un de mal au courant des pourquoi et parce que comme

je le suis maintenant, c'est tout de même un peu drôle d'être relâchée par les Allemands. Ça n'arrive pas à beaucoup de monde cette affaire-là ! Il est vrai que c'était en 1914...

Je ne répondis pas. J'avais peur de bégayer. Cette pensée me traversa la tête que je devais être considérée comme suspecte, tout au moins. Et qui sait, pour le pire, si von Kiessen, furieux de se voir joué, ne s'était pas vengé en me signalant aux autorités françaises par un moyen quelconque ? Mes tempes devinrent moites. Le capitaine, maintenant, me regardait avec étonnement. N'importe comment il me fallait sortir de là, préparer ma défense, m'assurer un défenseur. Je fondis en larmes et me jetai dans les bras du bon Troizé, interloqué et toujours assis, son papier à la main.

— Ah ! que je suis malheureuse, m'écriai-je, que je suis malheureuse ! J'ai perdu, toute jeune, mon père et ma mère, ma petite fille il y a quelques mois à peine, mon mari, mon seul soutien, est mourant à l'autre bout de la France... Et, dans quelques jours, je ne serai qu'une pauvre veuve sans un sou ! Que ne suis-je, moi aussi, arrivée au terme de cette misérable vie ! Me voilà seule au monde, méprisée et soupçonnée de je ne sais quoi...

J'avais jeté mes bras autour du cou du capitaine et, assise sur ses genoux, je pleurais contre son sein, en répétant au milieu de mes sanglots :

— Personne ne m'aime, non, personne ne m'aime !

Lui, tout rouge, m'essuyait d'une main les yeux avec son mouchoir et de l'autre serrait ma taille. Je sentis ses doigts en exploration sur mon buste d'une façon que n'inspirait certainement plus un amour paternel.

—Mais si, mais si petite Marthe on vous aime... Ne secouez pas la tête... oui, moi, je vous aime... Ma petite Marthe ne sera ennuyée par personne. Je serai là, vous verrez, pour vous donner de bons conseils... vous protéger...

—Vraiment, murmurai-je, vraiment, vous ne dites pas ça en l'air, ou seulement pour me consoler ?

Et m'étant écartée un peu de lui, je vis que son regard fixait quelque chose dans le vague. J'eus peur d'une intervention de la petite Sœur Thérèse. Je retombai sur la Légion d'honneur du commandant que je serrai dans mes bras :

—Comme vous êtes bon ! Comme vous êtes bon ! J'ai tant besoin d'être aimée...

A ce moment, la porte sur la rue s'ouvrit. Kaddour rentrait. Le capitaine se leva vivement, rajusta son dolman et, d'une voix impatiente, intima à Kaddour l'ordre d'aller lui acheter un paquet de tabac. Kaddour s'en fut en traînant ses savates. Le capitaine, sans perdre de temps, cette fois, d'un ton tendre, mais décidé, comme si les ordres jetés à son arabe l'eussent doté de la mâle résolution qui paraissait lui faire défaut jusqu'alors, me déclara qu'il m'adorait et me reprit dans ses bras où je me pelotonnai comme une petite oiselle blessée. Il continua sa déclaration en protestant qu'il sentait bien à cette heure que ce n'était plus comme un père qu'il m'aimait. Il me jura que je serais heureuse avec lui, qu'il ne m'abandonnerait jamais et pourvoirait à mon existence tant que dureraient pour moi les moments difficiles... Je protestai faiblement : « Ah ! monsieur... »

— Monsieur ! dit-il tendrement, appelez-moi par mon petit nom, Boni, ma jolie petite Marthe !

La conversation prit, bien entendu, le tour qu'elle devait après cette déclaration. Je me demandais cependant encore s'il fallait céder tout de suite, ce qui eût simplifié les choses ou au contraire s'il ne valait pas mieux les traîner en longueur afin de donner plus de valeur au sacrifice de mes devoirs. Pour l'instant, je ne m'y sentais guère de goût. J'avais mal à la tête, j'étais fatiguée. Le retour de Kaddour me tira d'embarras. Il frappa à la porte et déclara qu'il n'y avait plus de tabac

chez le marchand, mais que, certainement, le capitaine, s'il voulait bien y regarder, verrait que sa blague était dans sa poche et devait encore être pleine. Il ajouta :

— Et puis tu sais, mon capitaine, il est six heures et demie, il faut mettre ta tenue nº 1 pour aller dîner chez le colonel...

Le capitaine, esclave de l'heure jusqu'à la manie, me quitta aussitôt et monta s'habiller. Quand il redescendit, il avait fort bon air : dolman kaki aux longues basques, ouvert à l'anglaise sur une chemise kaki au col rabattu, cravate de soie beige, baudrier étincelant en travers, pantalons longs, relevés sur des chaussettes lavande à baguettes noires, et souliers découverts fauves, éblouissants, un vrai gentleman et pas vieux du tout !

Il m'assura qu'il rentrerait de bonne heure et m'apprendrait à préparer un fameux grog à la Champmeslé, une recette que son arrière-grand-père avait rapportée de la Cour, précisa-t-il, en me baisant la main avec précaution, pour ne pas défriser ses moustaches. Je le remerciai par un regard humide de reconnaissance. Une fois seule, je restai assez longtemps à réfléchir sur tout ce qui m'était arrivé dans cette demi-journée. Et il me sembla qu'en fin de compte je n'avais pas trop mal manœuvré. Au cas où réellement un danger m'eût menacée, j'étais parée : le capitaine m'était acquis. Maintenant la question, que je n'avais pas eu le temps de résoudre se posait de savoir s'il ne me fallait pas, pour assurer ma conquête, me l'attacher par des liens plus puissants et l'appeler Boni, — quel nom ! — la tête sur l'oreiller ? Je n'en avais pas grande envie, parce que le cœur n'y était pas, bien que ce brave homme m'inspirât une vraie sympathie de bon camarade. Et puis je me rappelais les affirmations de ses lieutenants sur ce qu'il n'était pas très entreprenant en amour. Cette idée me fit rire, ce qui intrigua beaucoup Kaddour au cours de l'excellent dîner qu'il me fit faire.

— Toi pleurer, puis toi rire... avec les moukères, jamais savoir! Toi bonne pour Kaddour. Kaddour a fait pour toi la katchouka.

La katchouka, exquise ! Œufs au plat sur canapé de piments verts et de tomates. Pour ne pas demeurer en reste avec Kaddour, je débouchai une demi-bouteille de tisane de Champagne que je lui assurai être de la limonade. Mais, méfiant autant que pieux, c'est à peine s'il voulut en goûter et je dus seule finir la bouteille.

Quand le capitaine revint, beaucoup plus tôt que je ne m'y attendais, j'étais de fort bonne humeur et lui aussi. Il bouscula amicalement Kaddour qui ne s'en allait pas assez vite.

...Depuis ce soir-là le capitaine Troizé d'Esclats (Boni puis Nini) ne se servit plus de la chambre du haut que comme cabinet de toilette. Le grog à la Champmeslé, l'édredon rouge... mais ce sont là des détails oiseux...

Cette liaison ne fut pas le grand amour, non ! Boni, en somme, était un bon type, bien égoïste, aimant ses aises, un espèce de chat recherchant les bons coussins, les bons coins de feu, les bonnes petites tisanes, un petit homme tranquille aimant bien sa petite Marthe, tranquille elle aussi et toujours de bonne humeur. Au demeurant, un très agréable compagnon. Comme il avait besoin de moi, il me soignait comme si j'eusse été lui-même. Quant au reste, c'est-à-dire quant au principal, les lieutenants en parlant de lui avaient avancé des choses absolument fausses. Mais pourquoi avait-il attendu si longtemps et joué la comédie de l'amour paternel ? Une nuit qu'après de tendres effusions je m'étais risquée à le lui demander, il me répondit sérieusement :

—Je t'assure, chérie, que c'était à cause d'un vœu à la petite sœur Thérèse. Hélas ! pauvre pécheur que je suis, je résiste à tout sauf à la tentation. Ne ris pas. Je crains bien maintenant que l'image de la bienheureuse ne me soit plus un talisman, ni à toi non plus. Pauvre petite

sœur Thérèse, je n'ai pas été bien chic avec elle ! Elle doit m'en vouloir. Il faut que j'en cherche une autre... Et puis *Mecktoub !...* Embrasse-moi !

Le capitaine se montrait en tout de parfaite éducation. Un matin que je lui avais avoué n'avoir presque plus d'argent, il me dit en se levant :

— Marthe, ma fifille, vous trouverez quelque chose pour vous sous l'oreiller. Non, ne cherchez pas maintenant, seulement quand je serai sorti.

Et c'était, dans un joli portefeuille, un billet de cinq cents francs. Je pus renouveler une garde-robe qui en avait grand besoin. Lydia m'envoya de Paris des vêtements mi-confectionnés que m'ajusta fort bien la petite couturière de Fontaines. Toujours le système D !... Je fis aussi cadeau de vingt francs à Kaddour, lequel, digne et impassible, faisait semblant de ne rien voir des relations de son maître avec moi, bien que le capitaine ne se gênât guère devant lui.

Le temps s'écoulait assez agréablement, sauf une nuit où nous faillîmes être tous écrabouillés par un chapelet de bombes. Nous avons été réveillés par les ronflements d'une forte escadrille. C'étaient sûrement des Français, car ils venaient de l'ouest et notre D. C. A. ne tirait pas dessus. Je sautai à bas du lit et, malgré les protestations du capitaine, j'ouvris les volets pour essayer de voir les feux des phares. Le projecteur, qui dormait encore, s'éveilla soudain et, du bout de ses rayons, chercha l'escadrille, sans doute pour lui demander le mot. Au même moment, trois, cinq, six explosions sur Fontaines. Galopades dans les rues, commencement d'incendie. Le capitaine se précipite, sans ses culottes et ses bottes, de là dehors et revient au bout de vingt minutes. Deux maisons de démolies, trois soldats blessés, douze chevaux éventrés. Cet homme si doux écumait de rage contre ces « cochons de la D. C. A. incapables de faire leur service ! ».

Je dus, pour le calmer, lui donner à boire du tilleul. Il fut long à se calmer, car il s'était mis à parler de la mort, de la nécessité de se convertir... Tout cela entremêlé de souvenirs de sa première Communion et de celle de ses filles. Je dus le prendre dans mes bras où, enfin, il s'endormit, je puis le dire, de tout son poids.

Trois semaines environ s'étaient tranquillement passées, quand, un soir, il me prévint qu'en exécution d'un nouveau règlement il devait, dès le lendemain, se rendre aux tranchées de Tracy avec la relève et qu'il y resterait au moins une dizaine de jours pour surveiller les travaux de renforcement du secteur. En m'annonçant cette triste nouvelle, il me remit encore cinq cents francs.

— Vous savez, ma fifille, me dit-il, je peux être tué... Je compte sur vous pour faire parvenir à la baronne (c'est ainsi qu'il appelait sa femme) ce petit paquet que je laisse au fond du sac jaune...

Je le lui promis, les larmes aux yeux, et l'embrassai avec émotion, très touchée de cette marque d'estime et d'affection. Cette affection, sinon cette estime, il sut me la témoigner, au cours de la dernière nuit que nous passâmes ensemble, de la façon la plus effective.

Le lendemain matin, néanmoins, il se leva de bonne heure pour aller à la messe, bien que ce ne fût pas dimanche. Quand il revint, Kaddour tenait devant la porte son cheval tout harnaché.

Le colonel, sans doute pour attendre le capitaine, s'était arrêté à quelques pas de la maison. Il était suivi de tout un petit Etat-Major, d'un porte-fanion avec le fameux étendard vert, du fourrier Pargenty et de deux beaux goumiers aux nez osseux, aux yeux de gazelle, aux dents éblouissantes et redressant leurs tailles minces sur de hautes selles rouges.

A chaque relève, en effet, le colonel accompagnait le détachement et passait généralement avec lui la première nuit aux tranchées. Quel homme admirable ! J'étais sur

le pas de ma porte et je le regardais bouche bée, tant il était beau. Le capitaine m'avait plusieurs fois assuré qu'on ne lui connaissait aucune liaison féminine, et cela était vraiment dommage : il eût fait bien des heureuses! Fumant lentement des cigarettes à bouts dorés qu'il jetait à terre après quelques bouffées,—en vrai grand seigneur! — il saluait nonchalamment les officiers qui le dépassaient pour se rendre à leurs pelotons. A chacun il savait dire un mot aimable. Son dédain pour moi m'exaspérait. Je l'aurais giflé! Ou encore je me serais jetée sous les pieds de son coursier comme il paraît que font les femmes de l'Inde sous les pieds de l'Eléphant blanc et sacré...

Le capitaine, enfin revenu, salua le colonel, me repoussa dans la maison, ferma la porte, et m'embrassa à trois ou quatre reprises, toussa, commença une phrase : « Ma chère fifille... », l'interrompit pour avaler sa salive et resserrer son ceinturon, ce qui était chez lui une marque d'émotion, finalement se précipita dehors et monta à cheval. En ajustant ses rênes, il se tourna vers moi et me dit cérémonieusement :

— Au revoir, madame et chère hôtesse. A bientôt, j'espère.

Le colonel, à cet instant, tourna son lourd regard vers moi ; deux doigts à la visière enturbannée de kaki me firent une sorte de salut d'enterrement; et toute la smala, —c'est ainsi qu'on nomme, je crois, les cortèges en arabe,— s'en alla au pas cadencé des chevaux dont les robes étincelaient au soleil comme de la soie moirée et qui, en marchant, levaient haut leurs légers sabots. Je ne pus m'empêcher de trouver mon cher Nini un peu mesquin, à côté de son grand et svelte colonel.

Kaddour avait suivi son maître.

— Toi pas peur, madame, m'avait-il dit, moi revenir «un jour oui, un jour non » et t'apporter bonnes choses et beaucoup douilles d'obus et une bague jolie, jolie. Toi avoir beaucoup remué pour ma Capitaine et fait gâteaux

pour moi. Moi aussi serai bon pour toi ; attends seulement demain !

Ce départ, dont la soudaineté eût dû me troubler, ne me causa aucune inquiétude et presque pas de chagrin. Au contraire, il me semblait pouvoir jouir de petites vacances, car même les bonnes élèves sont contentes de quitter pour un temps les maîtres qu'elles aiment. Et, certes, j'aimais mon gros Boni. Seulement, bien qu'en amour il fût suffisamment intéressant, ce n'était pas à cause de ses côtés physiques seuls que je lui avais voué une sincère affection. Il était vraiment pour moi comme un mari, un peu âgé, mais prévenant et bon, à condition que toutes ses aises aient été préalablement assurées. Je l'estimais pour ses beaux sentiments de chrétien, de gentilhomme et de patriote. Il ne manquait jamais l'occasion de me donner de bons conseils sur ma façon de penser, de juger les choses et les gens et de me tenir. Il me parlait toujours gentiment. Ses leçons les plus convaincantes sur la morale avaient presque toujours lieu au lit, après quelques préambules qui eussent dû avoir comme témoin plutôt la statue du petit dieu Cupidon que cette image, toute défraîchie maintenant, de la petite Sœur Thérèse, dont il n'avait, en fin de compte, pas pu se séparer. Au milieu de cette vie bourgeoise si comme il faut, j'en étais arrivée à avoir une sorte de remords, — oh ! pas bien douloureux ! — de mes égarements passés. Aussi m'étais-je promis de ne plus retomber dans les mêmes errements. En effet, si une jeune femme, aussi mal lotie que moi en fait de mari, a droit à certaines compensations, elle a, par contre, le devoir de les choisir telles qu'elles ne soient pas, pour elle-même, une cause de déchéance, ni, surtout, pour les autres une cause de scandale. Le bon capitaine m'avait souvent développé cette thèse et je sentais bien qu'au fond il avait raison. Il me pressait de reprendre les pieuses pratiques de mon enfance, car, pour lui faire plaisir, je lui avais raconté qu'au

couvent j'édifiais mes compagnes par ma religiosité.

Mais, hélas! il faut croire que le moment de ma conversion n'était pas encore venu ; en effet, le capitaine n'arriva pas à me convaincre sur ce point. Seuls les grands malheurs qui m'assaillirent ensuite d'une façon si précipitée m'ont dessillé les yeux !

Il m'avait aussi appris à être prudente en tout, à redouter les aventures inutiles, à me méfier des jeunes gens. Ceux-ci, disait-il, quand ils ont perdu la fraîcheur charmante des sentiments juvéniles, se montrent très souvent indiscrets, inconsidérés, égoïstes et brutaux, beaucoup plus que les hommes âgés. Ils n'ont pour eux que leur peau fraîche,—ce qui est bien quelque chose, à mon gré! Leur défaut d'éducation, leur manque absolu de sentimentalité, leur hâte grossière en font des amants dangereux, m'assurait encore Boni, et dont le moins qu'on puisse redouter est qu'ils vous abandonnent après s'être amusés de vous. Je sentais bien, d'après mon expérience personnelle, que Boni avait raison, mais je ne pouvais m'empêcher de rêver, pendant qu'il me parlait, au délicieux Urbain de M..., si beau, si distingué, un demi-dieu grec avec une âme de petite fille ! Je me disais :

— Prêche toujours, brave Boni, prêche pour ton saint, mais, si, au lieu de ton petit ventre pointu, j'avais à côté de moi le beau corps blanc et doux de mon duc du Clair de Lune... ah! je serais tout de même plus contente!

La vie tranquille, exempte de soucis, quasi luxueuse, que je menais, — tout est relatif, — me prédisposait à prendre en considération les bons conseils du capitaine, pour lequel j'avais la plus grande estime, un peu d'amitié et beaucoup de reconnaissance.

VII

Dès le départ de Boni, avec la bonne humeur d'une conscience en repos, je m'occupai à mettre en ordre tout ce

qu'il avait laissé. Je ployai ses burnous rouge et marron, et son riche spencer rouge aux galons d'or soutachés à la hussarde et aux cent petits boutons sur la couture des manches ; je les saupoudrai de poivre et de mixtures contre les terribles mites. Je rangeai ses cadres à photographies de famille et les petits bibelots qu'il avait la manie d'aligner en bataille sur sa table à écrire et sur sa toilette. Il pouvait revenir et tout serait de nouveau en place, des fleurs dans les vases et mes lèvres accueillantes...

Il était bien onze heures du matin; vêtue d'un simple jupon passé sur ma chemise, je m'apprêtais à faire ma toilette, lorsque j'eus l'impression que quelqu'un me regardait par la fenêtre. Ce n'était rien. J'avais fait tomber mon jupon quand la porte s'ouvrit donnant passage à M. Taillecuisse. Il m'aborda le plus familièrement du monde, sans se soucier de mon geste de pudeur, ni de mes mains croisées sur la poitrine, retenant ma chemise qui allait tomber, ni de mon cri de protestation.

— Bonjour, la belle enfant, cria-t-il. Votre miché est parti et me voilà !

Il se mit à rire, planté devant moi à distance d'une gifle que je n'osai lui donner, muette de surprise et d'indignation. Je le regardai. Comment avais-je pu trouver cet homme-là beau ? Il me paraissait aujourd'hui un ignoble satyre avec sa barbe rousse ébouriffée, son teint couperosé, ses vastes oreilles poilues et son rire diabolique qui montrait de vilaines dents.

J'eus comme un haut le cœur de dégoût dont il s'aperçut, car il enleva son képi qu'il jeta à la volée sur l'édredon rouge. Pour comble, il avait autour du front comme une couronne de rougeurs, une sorte d'herpès.

Je pris l'air le plus digne que je pus, — en chemise pensez donc ! — pour lui répondre bêtement :

— Bonjour, monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir pendant que je passe mon jupon.

Cependant cet horrible Taillecuisse avait découvert sur

le plateau de Chine de la commode une bouteille de Porto doré et deux verres. Il s'en versa un incontinent. Je profitai de ce répit pour enfiler mon jupon, un charmant petit jupon de linon rose à fleurettes noires, et pour rajuster ma chemise sur les épaules où elle était retenue par des faveurs roses. Heureusement que dans mon désarroi j'étais encore très présentable. J'ai d'ailleurs toujours soigné mes dessous.

Son second verre à la main, Taillecuisse se tourna vers moi :

— Dites donc, il se soigne le père Troizé ! Bon gîte, bon vin et le reste !

Du coup, je me fâchai tout rouge :

— Comment ! monsieur; que voulez-vous insinuer ?

— Je n'insinue rien d'autre, répondit-il en ricanant, que cet excellent porto dans mon gosier. A la vôtre, ma belle ! A nos amours !

J'avais à la fin pu passer mon kimono et, pour me donner une contenance, je m'étais assise.

Lui, fit claquer sa langue, empoigna une chaise et s'y mit à califourchon, tout près, en face de moi.

— Voyons, voyons, commença-t-il, vous m'en voulez donc de n'être pas encore venu vous présenter mes hommages ? Cette rancune est très flatteuse pour moi...

Tout en parlant, il me regardait fixement dans les yeux. Je me souvins, en cet instant, de ce que le capitaine m'avait raconté sur les trucs d'hypnotisme de Taillecuisse. Le plus possible, j'essayai, sans y parvenir, de détourner les yeux, de les décrocher des siens. Cependant, il se leva et se mit à faire des gestes avec les mains, toujours en me fixant. Il me répétait qu'il m'aimait, qu'il me voulait, qu'il m'ordonnait d'être à lui... J'étais extrêmement gênée par ces manigances, intimidée, oppressée ; je sentais mon cœur battre plus vite. J'essayai de parler, sans savoir ce que je voulais dire... Et lui, continuait à répéter :

— Je veux que tu sois à moi ! Je veux que tu sois à moi ! en avançant son mufle, son regard toujours planté dans mes yeux avec une telle intensité que je m'imaginai que v'lan ! j'étais prise !

Mes paupières se mirent à battre... quand je me sentis dans ses bras, — il était grand et fort, — je ne pus seulement pas me défendre ! C'est donc ça l'hypnotisme !

Enfin, il m'abandonna à demi-nue sur le lit dont il avait arraché le bel édredon rouge qu'il piétinait. Cette brute ne perdit pas son temps en actions de grâces. Il vida sa bouteille de Porto, claqua de la langue, passa la main sur ses moustaches et sa barbe et me lança en guise d'adieux :

— Faut croire, ma belle, que les grandeurs t'ont bougrement rendue mijaurée. Je te ferai passer ça ! Un redressage de pouliche, ça me connaît ! Madame, à la revoyure !

Brute épaisse ! J'avais envie de lui cracher au visage !

Il partit en claquant la porte. Je pleurai abondamment, honteuse, déçue, dégoûtée des hommes et du péché de la chair. « Les hommes, des cochons ! m'écriai-je, et les femmes... » Justement, passèrent devant ma fenêtre les deux dames de la Croix Rouge, l'amirale T... et sa fille qui, sans rien dire, étaient arrivées à Fontaines dès qu'une épidémie de fièvre typhoïde avait éclaté à l'ambulance. La marquise de Saubole les accompagnait tous les jours ; le village les respectait et les admirait. Quelles braves femmes tout de même ! Et il y avait encore Mme Lébry, la femme du juge de paix retraité, qui remplaçait bénévolement, à l'école, l'institutrice malade de peur ; et la grande Clémence, avec ses sept enfants auxquels elle avait joint les deux petits de cette Irénée Baju, si affreusement blessée par un éclat d'obus. Et les deux grandes filles aux yeux clairs de Pacaud, le bourrelier, qui, avec les aumôniers de passage, apprenaient le catéchisme aux poilus de bonne volonté; et Mlle Benjamin,

la sœur du vieux curé, ancienne pédicure... Combien lui étaient passés par les mains de pieds sales et douloureux de soldats auxquels elle rendait, par ses soins, la marche moins pénible! On lisait sur la porte de la cure :

+

A. M. D. G.

Ici on coupe les cors à l'œil.

ce qui faisait rire tout le monde. Oui, certes, il restait des femmes honnêtes au milieu de ce débordement que jusqu'à présent, pour m'excuser sans doute, je voulais croire général. Et moi, pourquoi n'étais-je pas parmi elles ? L'état d'honnête femme se présentait ce jour-là à moi comme une espèce de port où, ballottée par la tempête, j'aurais pu atterrir et me reposer... oui, voilà ce que je pensais. Mais à mesure que ma dépression nerveuse s'atténuait, ma honte s'en allait avec mes bons sentiments. Bientôt il ne subsista guère dans mon cœur que de la rancune contre cet ignoble Taillecuisse, le désir de me venger et la crainte de le revoir.

Je passai trois ou quatre jours à rouler dans ma tête toutes ces pensées, attendant pour me consoler ou me distraire soit un mot de Boni, soit la visite que Kaddour m'avait promise. Je commençais à m'inquiéter de ce silence, quand, un matin, le capitaine m'arriva au grand trot de son cheval blanc soufflant, suant, l'air très préoccupé. Ce fut à peine s'il m'embrassa :

— Ma petite Marthe, me dit-il, je pars *illico* en permission. Le temps de changer de vêtements et je file à la gare.

Et, en effet, vingt minutes après, il était parti, me laissant toute désorientée. Il y avait de quoi ; on ne fait pas cette tête de mauvaise humeur quand on part en permission, ni cette mine détachée et presque hostile à une amie aussi dévouée que moi !

Dans la journée survint Kaddour, qui me remit une lettre du capitaine.

— Tu sais, médème, bégayait-il, tout à fait navré, le Capitaine passé dans l'infanterie et moi le suivre !

La lettre de Boni était courte et peu explicite !

J'ai été désigné, écrivait-il, pour passer dans l'infanterie sur ma demande. Je veux être colonel avant la fin de la guerre. Le métier de biffin est plutôt dangereux, aussi ai-je fait un vœu à la petite sœur Thérèse. C'est pour pouvoir le tenir; et non parce que je ne t'aime plus, que je t'ai quittée si brusquement, en te laissant croire à un retour prochain... Je ne vous oublierai jamais, ma petite Marthe. Je prierai pour vous afin que vous restiez sage. Vous savez tout ce qu'il faut pour être une honnête femme... A ce propos, je compte sur vous, — car Kaddour me suit, — pour emballer les bibelots que je ne puis emporter. Vous les adresserez, je vous prie, à la Baronne. Conservez pour vous l'image de la petite sœur Thérèse. Qu'elle vous protège et nous pardonne ! Un de mes mérites auprès du Dieu juste mais miséricordieux, sera de vous avoir fait connaître cette toute puissante protectrice. Je vous embrasse, ma Marthe, ma fille, une dernière fois. Un souvenir ému à l'édredon rouge. Je doute en rencontrer un pareil d'ici longtemps ! Je pense que vous me conserverez quelque affection, car il me semble que je vous ai rendue heureuse autant que faire se pouvait ?

Regardez sur la carte l'Hartmannswillerkopf, en Alsace, c'est là où je vais, dans le plus beau bataillon de chasseurs à pied qui soit. Priez pour eux et pour la France. Et puis, vous savez, nous les aurons !

Votre,

B. T. D'E.

Brûlez ma lettre, bien entendu.

J'étais furieuse ! Quel lâche, m'écriai-je ? Pourquoi ces cachotteries ? Il avait donc peur d'une scène et, ma foi, peut-être encore plus peur de ne pas pouvoir tenir ce ridicule vœu de chasteté fait à la petite sœur Thérèse, moyennant quoi il espérait ne pas être tué et gagner des galons !

Après tout, avait-il seulement, ce parfait égoïste, quelque affection pour moi ? N'avait-il pas usé de moi comme

un chat use de la maison où il trouve son confortable, me flanquant au nez une sainte quelconque pour excuser sa sécheresse de cœur !... Ah ! Il pouvait bien aller se faire casser la figure au Vieil Armand ou autre part, voilà qui m'était égal ! Mais l'envoyer au diable ne me consolait pas. Je ne pouvais, sur le moment, comprendre pourquoi j'avais le cœur enflé de chagrin et pas seulement rempli de rancune et de colère. Aujourd'hui, où une série de malheurs inouïs a, en quelque sorte, ouvert mon intelligence, je crois que je regrettais Boni parce que, malgré tout, je l'estimais. C'était, au fond, un brave homme qui, dans un secteur tranquille, se pardonnait son petit péché avec moi, tout en me recommandant la vertu avec les autres. Il me parlait souvent de la religion, de la famille, de mon mari, si bien qu'il me tirait parfois les larmes des yeux. Je crois fermement que, si j'avais vécu un peu plus longtemps avec lui, j'en serais venue à des sentiments plus sérieux. C'est aussi l'avis de la bonne sœur qui me soigne aujourd'hui et à laquelle j'ai raconté ma triste histoire, qu'elle a écoutée avec tant de miséricordieuse attention. Elle m'assure, cette sainte femme, que mon âme, au fond, n'est pas mauvaise et que si j'ai péché si souvent et si gravement, la faute en a été surtout à mon insuffisante éducation religieuse. Mais ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre c'est qu'un homme aussi dévotieux à la bienheureuse sœur Thérèse ait pu commettre «de péché » avec moi.

— Enfin, disait la bonne sœur, sans doute regrette-t-il ses errements. Et vous-même, ma fille, vous voilà moralement sauvée... Que ne puis-je en dire autant quant à votre santé !

Mais n'anticipons pas sur la suite des événements et cessons de récriminer contre le passé ! Ce qui est écrit est écrit, comme disait Kaddour.

Maintenant se posait le problème Taillecuisse. S'il revenait et s'emparait encore de moi, j'étais flambée. Il

s'installerait et je deviendrai la chose de cet homme méphistophélique. Ah ! il était loin le goût que j'avais eu de lui la première fois ! Je ne lui pardonnerai jamais, à cet être hirsute et puant l'iodoforme, de m'avoir fait, malgré moi, subir les derniers outrages ; ah ça non !

Je tremblais à l'idée de le voir revenir, car je ne trouvais pour lui échapper aucun bon système de défense. J'eus un moment l'idée d'aller demander au marquis sa protection, mais je jugeai qu'il valait mieux ne plus m'attirer son attention, car je ne savais pas encore ce qui allait sortir de l'enquête préfectorale sur mon départ de Laon, et j'avais peur, par une démarche imprudente, d'ajouter la goutte d'eau...

Après deux jours j'en étais encore là de mes réflexions, quand un de ces lieutenants, chez qui j'étais entrée prendre une tasse de thé un jour de bombardement, vint à la maison me prier d'installer dans ma maison la popote des lieutenants du 1er escadron des Goumiers. Je refusai ; il insista si bien que je finis par hésiter demandant jusqu'à demain pour réfléchir. Mais, baste ! une heure après arriva un goumier français qui s'annonça « cuisinier-chef, ancien premier au Ritz de Sidi-bel-Abbès », deux arabes marmitons, une chèvre blanche, une cage à poulets remplie de lapins vivants, quelques sacs de charbon de bois, un tonnelet de vin, une carriole remplie de caisses qu'on attacha devant ma porte avec une chaîne fixée par un fer à cheval enfoncé à grands coups de marteau dans le mur. En quelques minutes la villa Bon Accueil eut l'air d'une guinguette de banlieue un jour de repas de noces. Le cuisinier français était un marseillais débrouillard qui chantait tout le temps sur l'air de « *Viens Poupoule* » :

A la bonn'heure,
V'là qu'est bâclé,
L' nouveau pape est nômmé !
Successeur de Léon Péki,
Italien comme lui,
Il se nomme Lorengeli, etc...

Et les deux Arabes chantaient aussi cet air et les officiers le sifflaient. C'était une obsession ! Je le chantonne encore parfois au cours de mes longues journées d'hôpital. Les bonnes sœurs m'ont assuré qu'elles ne connaissent pas ce cantique.

Le premier soir, je fus priée à dîner par ces messieurs et tout se passa fort bien, presque cérémonieusement. Cependant je ne fus point invitée à demeure par le chef de popote, sorte de vieux grognon malade et furieux de voir installer la table des officiers chez une jeune femme à laquelle on ne prêtait peut-être pas une réputation exemplaire. N'empêche que je passai mon temps assez agréablement et en bonne compagnie, car sitôt les repas terminés, ces messieurs venaient dans ma chambre faire d'interminables parties de cartes, jouer de la mandoline et même d'un accordéon rapporté des tranchées, — on trouvait de tout là-dedans ! Au bout de quelques jours, le chef de popote grognon et malade fut envoyé à l'intérieur et me voilà installée à la table des officiers en face du nouveau président. Traitée comme la maîtresse de la maison ; jamais je n'avais été ni plus choyée ni plus adulée. J'oubliai bien vite mes ennuis, le lâche départ du Capitaine Troizé d'Esclats et l'ignoble assaut de Taillecuisse. On sait déjà combien je peux oublier facilement. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

Seulement, malgré que j'aie eu affaire à des garçons comme il faut, ma pauvre vertu, remise à flot, sombra de nouveau bien vite... mais là, complètement ! Il m'était d'abord impossible de faire des jaloux, ils étaient tous si gentils ! Je fus ainsi entraînée dans une sorte de gouffre, presque sans m'en apercevoir. Je trouvais bientôt tout naturel de passer des bras de Jean dans ceux de Paul et ainsi de suite. Je ne pensais à rien, je ne réfléchissais pas. Aucune excuse, sauf comme pour tout le reste ; c'était la guerre !

La réputation d'agréable hospitalité de cette popote

et de ma maison s'étendit rapidement. Je devins célèbre à plusieurs lieues à la ronde. Il y avait toujours un ou deux chevaux de selle attachés à la carriole devant ma porte et souvent quelque auto garée en face, pendant que leurs propriétaires tiraient du Bon Accueil tout l'agrément qu'ils pouvaient.

Cette vie de bamboche n'allait pas sans m'inciter à de fortes dépenses. Je faisais venir de Paris ce qui me semblait propre à rehausser ma beauté, puisque tous ces hommes en faisaient si grand cas, et à satisfaire ma vanité. Aussi mes économies furent-elles vite dépensées. Il fallut aviser. C'est ainsi que je fus amenée à suivre presque à la lettre les conseils que m'avaient donnés Lydia et, à Compiègne, Mme Phalle, en cherchant à tirer des hommes le plus d'argent possible. Ces messieurs, grassement payés, avaient, sur le front, peu d'occasions de dépenser leur solde, en sorte qu'ils se montraient très généreux avec les femmes; il y avait entre eux une espèce d'émulation dont je ne manquais pas de profiter. Oui, voilà où j'étais tombée! Ainsi, même au petit fourrier Pargenti, qui s'était montré si complaisant, un jour qu'enhardi il m'avait demandé un rendez-vous, j'osai faire de telles conditions qu'il me quitta les larmes aux yeux. J'en eus un peu de remords. Le lendemain matin, comme il passait à cheval, escortant une prolonge chargée de fougères coupées en forêt, je l'appelai et lui proposai d'oublier ce que je lui avais dit la veille, parce que, décidément, j'avais un béguin pour lui. Il me remercia poliment, prétexta pour s'éloigner qu'il était de service et, depuis lors, m'évita. J'en fus vexée et honteuse sur le moment, puis je n'y pensai plus.

J'avais donc pris, par la force même des choses, tout à fait le genre des femmes de mauvaise vie. Je me levais tard, passais la matinée, en robe de chambre et en pantoufles, à traîner dans la cuisine où je plaisantais avec le chef cuisinier, ou encore dans ma chambre à me faire les

ongles, à onduler mes cheveux ou à lire des feuilletons. Je ne sortais presque plus de chez moi. Les Rabouin m'avaient reniée et ne me saluaient plus. Agénor le bouif, dès qu'il m'apercevait, crachait vers moi en me donnant à haute voix toutes sortes de noms injurieux.

Je me mis aussi à boire ; mon caractère changea. Je me fâchais pour un rien et alors je proférais les paroles les plus malsonnantes, tout comme Lydia, moi qui avais été si bien élevée ! Je me montrais à la fenêtre dépoitraillée, ce qui choquait tout le village. Celles des femmes qui ne se conduisaient pas mieux que moi, du moins respectaient-elles les dehors. Aussi s'en donnaient-elles à cœur joie de me diffamer et même de m'insulter à l'occasion. N'étais-je pas, d'ailleurs, une réfugiée, une de ces réfugiées que les populations voyaient de si mauvais œil, parce qu'elles étaient une charge pour la commune et n'usaient pas des mêmes habitudes ni du même parler que les gens du pays. Et moi qui, à Compiègne, les avais si durement jugées, je me considérais maintenant, sans m'en cacher, comme les pires d'entre elles n'auraient pas osé le faire ! Je ne parle pas, bien entendu, des filles des rues. Je n'en étais pas encore là...

Et Taillecuisse, me direz-vous ? Taillecuisse avait été changé de régiment, muté comme disent les militaires. Je ne le revis pas, à Fontaines du moins. Ah ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis qu'il fût écrasé sous quelque 380 ?

Pendant tout cet hiver, nous fûmes, en ce qui concerne la guerre, plutôt tranquilles dans notre secteur. On se battait ferme par ailleurs et ce ne fut qu'exceptionnellement que les avions et les zeppelins jetèrent des bombes dans nos environs immédiats, quand ils passaient au-dessus de nous pour s'en aller jusqu'à Compiègne, Creil et Paris. De temps à autre, bien entendu, il y avait sur Tracy, Puysaleines et Ribecourt et plus loin du côté de Lassigny, — là il fallait être sous le vent pour les en-

tendre, — de fortes séances de canonnades et de petites actions plus ou moins importantes. Mais la vraie guerre n'était plus là. Tous les huit à dix jours, environ, notre grosse artillerie, cachée dans la forêt, nous cassait les oreilles et décrochait les cadres des murs en lançant sa part réglementaire d'obus. On s'amusait à reconnaître, quelques longues secondes après, le bruit de l'éclatement et à multiplier le nombre de ses secondes par 333, pour savoir la distance entre le but et nous ; de temps à autre brinqueballaient de gros obus boches. Ils se croisaient parfois avec les nôtres. Le cuisinier de la popote, qui n'était pas très fier, prétendait que cuisiner sous une voûte de fer ça faisait aigrir le lait et tourner les sauces.

Mais tout cela c'était beaucoup de bruit pour rien. Je ne m'occupais guère du communiqué tant j'avais les oreilles rebattues des histoires de guerre que rabâchaient mes officiers. Pour ces braves-là, la guerre devait toujours finir dans trois mois. N'empêche qu'elle tirait en longueur. Elle tirait en longueur pour ceux qui se battaient dans les tranchées, mais pour moi, je ne m'en apercevais pas, grâce à ma petite existence pleine de distractions. J'avais de nouveau oublié le passé pour ne songer qu'au présent. Aucune peine de cœur. Aucun nuage. Plus de nouvelles de mon mari ni de ma belle-mère ; son fils avait dû la monter contre moi.

Tant que ce régiment des goumiers de l'Atlas fut là, cette vie dissolue se passait avec une discrétion relative. C'était soi-disant mes officiers que leurs camarades venaient voir et non pas moi. Mais quand les goumiers, vers la fin de l'hiver 1916, quittèrent Fontaines-sous-Bois pour Salonique, je continuai à recevoir un grand nombre de militaires étrangers au cantonnement. Bon Accueil devint comme une sorte de Casino. Il est probable que cet état de choses n'eût pas duré longtemps sans que le maire en fût prévenu. Les bonnes langues du voisinage eussent suppléé celle du garde, que j'avais achetée

à coups de petits verres. Et le maire n'aurait pas hésité à m'envoyer cette fois-ci rejoindre la Rousquignolles. L'incident, — comique à tout prendre, — que je vais raconter, hâta la catastrophe.

Donc, les goumiers partis, des artilleurs, au bout d'une huitaine de jours, vinrent les remplacer.

Un matin, je vis arriver à la maison un gros capitaine à lunettes avec une barbe en bouc du genre de celles que Troizé d'Esclats attribuait toujours aux radicaux-socialistes. Il tenait un billet de logement à la main. Rien à dire. Le maire ne plaisantait pas sur ce sujet et il m'eût imposé ce logement par force avec un procès-verbal pardessus le marché.

Je conduisis donc le capitaine à la chambre du haut, où il s'installa sans piper ouf. Le soir, quand il revint après son dîner, il frappa doucement à ma porte. J'avais fait un peu de toilette : robe de chambre japonaise, échancrée sur la poitrine et moulant bien mes formes, coiffure soignée et bonne odeur à profusion. On ne sait jamais ce qui peut arriver ; du moins, je ne me serais pas attendue à ce qui arriva ce soir-là ! Le bon capitaine rougit beaucoup et, dans son émotion, se mit à bégayer pour me demander un peu d'eau chaude ! Naturellement il p...p... payerait la dépense. Je me mis à rire ; il en fit autant. Me méprenant sur ses intentions, je lui demandai avec mon plus engageant sourire, pour le mettre bien à l'aise, s'il ne croyait pas qu'en fait de boule il ne valait pas mieux, par ces temps froids... Mais il ne me laissa pas le temps de terminer ma phrase. Comme s'il eût aperçu le diable, il fit un pas en arrière et s'écria d'un ton offensé.

— Vous vous méprenez, madame ! Je m'appelle le capitaine César Galbrut (ou quelque chose comme cela, professeur de sciences au Lycée de... Je suis, de plus, père de famille, et des propositions comme les vôtres n'ont, grâce à Dieu, aucun effet sur moi.

Puis il se retira dignement, — sans eau chaude, — tandis que je pouffais de rire.

Sur ces entrefaites, — il était environ dix heures du soir, — arriva en bicyclette un certain capitaine D..., des chasseurs d'Afrique, cantonné aux environs et qui m'agréait fort. Ses bons procédés me firent vite oublier mon père de famille ombrageux et pudique.

Seulement, le lendemain matin, le capitaine D... était encore là, en tenue négligée, et moi je barbotais, assise dans mon tub en costume d'Ève, lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez ! cria étourdiment le capitaine.

La porte s'ouvrit et le garde champêtre apparut. Non ! la tête qu'il fit ! Mais, moi, furieuse, je m'étais levée en criant :

— Sapristi ! Entrez ou sortez, mais fermez la porte. Je gèle, moi !

Le garde referma la porte puis l'entr'ouvrit pour me jeter à la volée une enveloppe jaune. Le capitaine s'en saisit et me dit tranquillement :

— C'est un poulet de M. le Maire... Aïe ! aïe ! continua-t-il, mauvais dans la pipe ! Ce sacré garde va s'en aller tout droit lui donner quelques détails sur ton anatomie !

Ce papier contenait l'avis de me rendre au bureau du maire à deux heures du soir. Encore ce pèlerinage ! Le pire c'est que, vraiment, j'étais en état de péché mortel ! Le capitaine D... s'aperçut de mon inquiétude et quand je lui eus raconté que le Marquis m'en voulait depuis que j'avais méprisé ses séniles propositions (quelle horrible menteuse j'étais, j'en rougis maintenant !) il me conseilla de ne pas me rendre à la convocation de ce « vieux dégoûtant ». Sur ce, il s'en alla, tout guilleret, rejoindre son cantonnement.

Je courus chez le garde et le priai de rendre compte au maire que j'étais malade et alitée. En même temps je lui

glissai un billet de dix francs. Il me répondit en ricanant qu'en effet il pouvait sans mentir attester qu'il m'avait vue sur le point d'enfiler ma chemise avant de me mettre au lit. Puisqu'il plaisantait, de ce côté-là j'étais tranquille. Je me dépêchai donc de rentrer chez moi et de fermer les volets sur la rue. Vers la fin de la journée, comme je lisais tranquillement le roman du *Petit Parisien*, patata ! patata ! et un cheval s'arrêta à ma porte. Enchantée de la distraction, je courus ouvrir et me trouvai nez à nez avec le Marquis lui-même ! Il était revêtu d'une peau de bique, car il gelait très dur ; au bout de son nez une goutte pendait. Il avait l'air de fort mauvaise humeur et me parla sèchement :

— Pardon, madame, je vous croyais souffrante... N'importe ! Je suis chargé pour vous d'une mission des plus importantes et que je ne pouvais confier à un tiers. Voici : votre mari a obtenu contre vous, de l'autorité militaire, un ordre d'expulsion. Il vous accuse d'inconduite notoire. Malheureusement l'enquête que j'ai faite concorde absolument avec celle de la police et de la prévôté de l'armée. Hier au soir et ce matin encore... je ne vous ferai pas la morale. Par égard pour la situation de votre mari, j'ai demandé que votre refoulement se fasse de façon à ce qu'il passe inaperçu, si vous voulez bien vous y prêter. L'auto de la Prévôté viendra vous prendre demain à la nuit tombée et vous mènera jusqu'au train de Compiègne.

Ce disant, le marquis sortit de sa poche un mouchoir de soie amarante parfumé au *Vere novo* et au jus de tabac et avec lequel, tandis qu'il me regardait d'un œil sévère, il essuya sa barbe grise où la goutte du nez venait de tomber,

Pendant que se prononçait ce petit discours, je passais avec une extrême rapidité par une série de sentiments fort différents les uns des autres. Ce fut d'abord de l'étonnement, puis de la honte et de la colère : l'étonnement

de voir le Marquis de Saubole chez moi, la honte d'être déshonorée à ses yeux, car lui et sa femme étaient bien les seules personnes que je respectasse dans le pays et à l'estime desquels je tinsse... Je ne supposais pas jusqu'alors qu'il fût si complètement au courant de mes débordements. Ce que les Agénor et même les Rabouin et tous les autres avaient dû en raconter contre moi ! Et mon mari, — ah! la mauvaise bête. Déjà, en juin 1915, il avait essayé de me faire expulser. Depuis ce temps-là, sans doute, j'étais surveillée. Peut-être la police militaire le tenait-elle au courant. Cette pensée, de pâle que j'étais, me fit rougir et me remonta. Soudain, parce que, dans un éclair, j'entrevis Paris, Lydia, la grande vie, une folle joie faillit me faire éclater de rire. Je me contins, mais pas assez pour que le Marquis, qui m'observait, ne marquât pas une sorte d'étonnement scandalisé. Il secoua son mouchoir amarante et, en le remettant dans sa poche, me dit d'une voix tranquille :

— Je suppose que vous n'avez pas besoin d'argent ?

Je ne répondis pas. Il continua :

— Si vous avez quelques objets précieux que vous ne puissiez pas emporter, il y a à la mairie une salle où nous pourrons les prendre en consigne.

— Merci, monsieur le Maire, répondis-je en souriant toujours, puisqu'on ne veut pas me garder ici... où, vraiment, je n'ai pas fait pire que bien d'autres...

Il fit un geste de la main comme pour me faire comprendre que cette histoire ne l'intéressait plus et sortit sans ajouter un mot. Un moment après, patata, patata, il était loin. Moi, je me mis à danser de joie. Paris ! Paris ! Je me demande maintenant pourquoi je n'avais jamais pensé à m'en aller, tout simplement, de moi-même, rejoindre Lydia à Paris, puisque j'en avais tant envie ? C'est que, sans doute, je devais être attachée à Fontaines par quelque lien insoupçonné, peut-être cette pauvre Rosalinde, dans ce petit cimetière là-haut, ou encore

parce que la discipline des consignes militaires m'avait parquée dans cette zone dangereuse et qu'il ne me serait pas venu à l'idée d'en sortir sans ordre ? Et puis, n'ai-je pas toujours été, sans aucune volonté, constamment le jouet des circonstances ?

Un gendarme de la Prévôté vint me prévenir que mon départ était fixé au lendemain soir et que je pourrais emporter une petite malle et quelques colis à la main. Je me gardai bien de mettre le nez dehors ; peut-être, si le bruit de mon départ s'était répandu, aurais-je été exposée à subir quelques avanies, dont une des plus désagréables eût été la réclamation du paiement de mon arriéré chez le boucher, le boulanger et le nouvel épicier.

Ma malle ne fut pas longue à faire. J'abandonnai tout ce qui ne me parut pas assez élégant pour Paris. J'empilai le reste dans des sacs où je cousis une étiquette avec mon nom et la mention « aux bons soins de M. le maire », malgré que j'eusse assez impoliment refusé son offre. Que m'importait, au reste, que ces nippes et ces objets de peu de valeur fussent perdus pour moi ? N'allais-je pas pouvoir en acheter de cent fois plus beaux ?

Ma dernière nuit se passa dans une sorte de fièvre. Il y eut une sérieuse alerte. Des aviatics, — ils devaient être au moins une douzaine, tant ils ronflaient fort, — arrosèrent Rethonde et Fontaines : six torpilles en bordure du village. Personne ne bougea. Tout le monde avait dû faire comme moi, cacher sa tête sous les draps jusqu'à ce que le tintamarre des bombes, des torpilles et surtout des canons de la D. C. A. eût cessé.

La journée me parut interminable. C'était un dimanche, le dernier dimanche de février 1916, je m'en souviens bien. Les cloches sonnèrent pour la messe, les mêmes qui avaient sonné pour l'enterrement de ma pauvre Rosalinde. J'eus bien envie de monter au cimetière lui dire adieu. Mais je ne sais quelle fausse honte m'en empêcha. Enfin, à 7 heures du soir, l'auto ronflait à ma porte. Le

garde était venu pour les clefs. Je les lui remis, tandis qu'il me serrait la main, comme à une vieille amie. Sans doute, depuis qu'il m'avait vue nue, nourrissait-il un petit sentiment pour moi ? On ne sait jamais !

Il faisait très froid. Le maréchal des logis de la Prévôté me regarda avec pitié et, me tendant une grosse couverture, me conseilla de m'en entortiller. Voilà un brave homme; il me sauva certainement de la congestion, sinon des engelures. Pendant que l'auto filait à travers la forêt, ma pensée galopait, galopait. Je faisais des rêves fous. Oh ! je ne rêvais pas au passé ! Et si j'évoquais mes anciens amants, — ceux pour qui j'avais eu du sentiment, — c'était pour en imaginer un, celui qui m'attendait à Paris : je lui prêtais, à celui-là, le charme, la distinction du jeune duc, le caractère charmant de Roland, la générosité et l'éducation de Boni, la gaieté de l'aviateur et la fougue de cette brute de Taillecuisse... Pourquoi donc ce vilain homme se représentait-il toujours à moi sans que je recherchasse son souvenir ? Ah ! les femmes ! Elles ont beau faire leurs mijaurées, celui qui sait les saisir, les bousculer, leur faire plaisir sous l'étreinte même brutale, celui-là surtout revient dans leurs rêves leur inspirer une étrange langueur. On raconte que c'est « la première fois » qui marque davantage. Quelle erreur ! C'est la « meilleure fois » qui laisse l'empreinte la plus forte, avec le regret et l'espoir... Quant aux Fontainards, à leur maire, aux Rabouin, aux Agénor, quant à tous ces croquants, zut ! et zut ! et zut ! pour eux !

Les phares étaient éteints, Compiègne lugubre, la gare aveugle et remplie d'une foule militaire silencieuse et pressée comme un troupeau de moutons au marché. Le canon grondait sourdement à l'horizon vers Ribécourt. Le gendarme prit mon billet et m'accompagna jusqu'à mon compartiment de 2e classe. Il était bondé. Deux ou trois briquets brillèrent simultanément, comme pour ral-

lumer des pipes. Six paires d'yeux se braquèrent sur moi. Il y avait deux officiers et un ecclésiastique...

Le gendarme revint à la portière :

— Hé, Madame ! dit-il en me tendant une grosse couverture de campement. Vous en aurez besoin. Et puis, n'est-ce pas, sans rancune ?

Je fus soudain si émue de cette marque de bonté que je ne pus trouver un mot de remerciement. Sifflet, départ. Il dut me trouver bien endurcie, ce gendarme!... Et voilà que déjà j'étais moins joyeuse. Je m'endormis, angoissée, au milieu de la fumée des pipes.

Nous arrivâmes très tard à Creil, toutes lumières éteintes. On nous annonça deux heures d'arrêt pour le moins. Comme mes compagnons de route, je descendis pour essayer de me procurer un verre de café noir. Mais aucun buffet n'était ouvert. Seulement, dans la grande salle d'attente des premières, à la lueur de petites lampes à acétylène masquées par de gros abat-jour transparents, verts, des dames de la Croix Rouge distribuaient du café et un morceau de pain aux soldats qui défilaient en silence devant la porte barrée par une table. Je les observais, n'osant moi-même demander un peu de café, de peur d'essuyer un refus. Bien rares ceux qui disaient merci. A moitié endormis, surchargés d'un énorme barda, ils tendaient leur quart, buvaient d'un trait le jus noir, en jetaient à terre les dernières gouttes, refusaient le plus souvent le pain, et s'en allaient bourrus en essuyant leurs moustaches avec la manche de leur capote. Quelques officiers suivaient la file. Je m'étais appuyée contre le chambranle de la porte de telle façon que la lueur des lampes éclairait ma figure. Une des infirmières m'avait remarquée. Son sourire et son geste me promettaient une ration :

— Tout à l'heure, attendez !

Et je souriais moi-même avec reconnaissance quand, soudain, une formidable gifle appliquée par derrière sur

mon oreille droite me fit faire demi-tour et me mit face à face avec mon mari. Je restai stupide avec mon coup de canon qui résonnait encore dans ma tête. C'est à peine si je distinguai les traits de son visage, mais je l'entendais rugir entre ses dents :

— Que fais-tu là, p... Que fais-tu là ?

Naturellement, je ne répondis pas. Un second coup sur la figure me ploya comme un arbrisseau sous une rafale. Heureusement qu'un flot de sang jaillit de mon nez. Edmond hésita une seconde avant de continuer à me frapper. Un camarade s'interposa :

— Tu es fou, répéta-t-il, tu es fou, Genlis !

Et le prenant par le bras il l'entraîna hors de la foule. Probablement remonta-t-il dans son train, car je ne le revis plus.

Tous les bonshommes et les dames de la Croix Rouge avaient regardé cette scène sans rien dire, comme s'ils eussent approuvé la correction. Dame! Les femmes un peu élégantes n'avaient pas bonne réputation en ces temps-là !

Cependant je saignais toujours du nez; pour ne pas tacher ma robe, j'avais appuyé mes deux mains au mur et, arcboutée, je me penchais en avant. Alors, une dame infirmière vint avec une cuvette d'eau et un linge et, m'ayant fait asseoir, me nettoya la figure doucement, gentiment comme à un tout petit enfant. J'étais fondue de reconnaissance envers elle. Je murmurai en moi-même : « Sainte femme, sainte femme! » et quand elle eut fini de m'essuyer, pour la remercier, je lui saisis la main et la lui baisai avec un tel élan qu'elle fit un pas en arrière.

— Pouvez-vous regagner seule votre compartiment ? me demanda-t-elle. Oui? Alors, adieu, madame, et bon courage !

Je n'eus même pas l'idée de rechercher mon chapeau tombé à terre et, d'ailleurs, certainement piétiné par les

soldats. Ceux-ci ne se préoccupaient que de leur café et ne me regardaient même pas! Je regagnai mon compartiment où, une fois assise, je fondis en larmes. J'avais mal à la tête : une épingle à chapeau m'avait blessée et un caillot de sang agglutinait mes cheveux. Oh! je devais être jolie! Heureusement que j'étais encore seule. Je mis sur ma tête une sorte de mantille pour cacher ma figure que je poudrai au hasard. Enfin, un à un, mes compagnons de voyage remontèrent dans la voiture et le train se remit en route, tandis que je me prenais à réfléchir sur mon cas. Chose curieuse, plus ahurie que mortifiée, je ne songeais pas à m'insurger contre les procédés de mon mari. J'étais, au contraire, vaguement satisfaite d'en avoir été quitte à si bon compte. Cette rossée me semblait devoir être envisagée comme une sorte de quittance. Je ne lui devais plus rien. Oui, quittes ! C'était comme un divorce. Rien ne m'attachait plus à ce méchant homme. A Paris, donc, je serais tout à fait libre... et aussi je trouverais un pharmacien qui me ferait boire un peu d'arnica.

Dieu, que ce voyage était long et que j'avais mal à la tête ! J'étouffai quelques sanglots nerveux et m'endormis enfin d'un lourd sommeil, rempli de cauchemars : mon mari me suivait partout, me jetait à terre, me piétinait la tête en criant devant tout le monde :

— P... ! tiens, voilà pour toi, p... !

Je m'éveillai à demi. C'était mes cheveux qui tiraient sur ma blessure. Je changeai de position et me rendormis.

Quand on arriva à Paris il faisait grand jour.

VIII

J'ai écrit ces souvenirs à l'Hôpital pendant mes longues heures d'inaction. Je voudrais tant qu'un jour ils fussent publiés. Peut-être cela me rapporterait-il un peu d'argent ? J'en ai tant besoin, je n'ai plus rien. Peut-

être, tout au moins, d'autres jeunes femmes gagneraient-elles à cette lecture d'utiles leçons ? Celles qui sont tout à fait tombées dans la débauche n'auraient rien à en tirer, mais les autres, mais celles qui descendent la pente fatale en cueillant des fleurs sans voir le précipice, c'est pour celles-là que j'ai écrit ces véridiques aventures.

Je termine ici mon histoire. Si elle a présenté quelque intérêt, c'est parce qu'elle a été vécue aux bords même de la Guerre, à la limite de cette zone dangereuse où tout se passait brutalement, hâtivement, comme si, poussé par une force secrète et irrésistible, on eût voulu jouir d'autant plus de la vie que la mort était dans le voisinage. Cela devrait être mon excuse et de tant d'autres aux yeux de juges trop sévères et sans réflexion.

Je ne raconterai pas, non plus, en détail, la vie que je menai à Paris jusqu'à mon entrée à l'Hôpital, dans les premiers jours d'août 1917. Un tel récit serait trop scabreux et, je pense, manquerait d'originalité ; il a dû être écrit si souvent !

Presque tout de suite, j'appris que mon mari avait été tué dans la Somme du côté du Chemin des Dames, où il était monté après notre dramatique rencontre en gare de Creil. Cette nouvelle me laissa presque indifférente, je l'avoue, dût-on me supposer un cœur de pierre. Comme je l'ai écrit plus haut, nous étions quittes.

De maman Genlis je n'entendis plus parler pendant longtemps. Un notaire du Midi, un jour, m'annonça son décès. Elle ne laissait rien comme héritage, parce que tout son bien était en viager. Je n'avais donc plus de famille, ni rien à espérer de personne.

Les premières semaines de mon séjour à Paris se passèrent dans une sorte de frénésie joyeuse. On ne s'ennuyait pas à l'arrière ! Lydia se montra charmante tant qu'il me resta quelque chose des économies que j'avais emportées. Les fêtes succédaient aux fêtes. Je choisissais encore mes compagnons. Puis je n'eus plus d'argent. Il me fallut en

gagner, ce qui fut bien dur pour moi. Mais on s'habitue à tout...

Enfin Lydia prit un caractère tellement détestable que je préférai la quitter; et me voilà en garni! Ce fut la vraie dégringolade et, voyez le malheur, un peu avant l'arrivée des Américains, je rencontrai Taillecuisse dans un bar. Il avait bu, sans cela eût-il encore voulu de moi, défraîchie et mal nippée ? Naturellement il ne me donna pas d'argent, mais six semaines après j'entrai à l'Hôpital.

Et aujourd'hui je me regarde dans la glace. Je me fais horreur. Mes cheveux sont tombés et presque toutes mes dents. Mon teint, mon joli teint de blonde dont j'étais si fière... Ah ! non, c'est trop affreux !

Je serais morte de honte et de désespoir, je me serais suicidée si je n'avais eu la chance d'être placée dans le service de la sœur Saint-Exupère. Elle me soigna avec autant de pitié et de respect que si j'eusse été une martyre arrachée aux bêtes. Jamais elle ne manifesta le moindre signe de dégoût. Et même, un jour, parce que je pleurais, elle m'embrassa !...

Bien qu'elle ne m'ait jamais interrogée, je finis par tout lui raconter, tout, excepté mes relations avec von Kiessen. J'ai le sentiment que, cela seul, elle ne me l'aurait pas pardonné.

Von Kiessen ! Il faut absolument que je dise, — cela me soulagera, — qu'au printemps 1917 il se passa en moi quelque chose de très curieux et à quoi je ne m'attendais certes pas dans l'état de dissipation où je vivais. Après notre offensive manquée, il y eut une épidémie de défaitisme, non seulement, comme on me l'a assuré, dans certains régiments, mais à l'arrière et jusqu'à Paris, surtout dans les bars et les cafés que fréquentaient les convalescents et les permissionnaires. Hé bien! c'était plus fort que moi, je me fâchais tout rouge, toutes les fois qu'ils parlaient mal de l'armée. Je leur criais que j'étais une femme du front, que je connaissais les poilus et qu'ils

ne flancheraient point. Or, un jour qu'en riant un de ces soldats m'avait appelée « la poilue patriote » tout d'un coup je me sentis comme gonflée d'un sentiment nouveau : la haine contre les Boches... Combien je me reprochai alors ma coupable faiblesse vis-à-vis de von Kiessen ! Si j'avais eu encore ses trois mille francs, j'eusse couru les jeter avec horreur dans la Seine...Mais, ma honte et mes remords, il n'existe pas de rivière où je puisse les noyer...

Petit à petit, de conseils en conseils, de consolations en consolations, la sœur Saint-Exupère me ramena doucement à la religion, si discrètement que, parfois, j'ai l'illusion que je ne dois ma conversion qu'à moi-même, aidée par la grâce divine.

Le plus souvent, je suis résignée à tout par esprit d'expiation. J'accepte ma terrible et interminable maladie qui me retranche, à la fleur de l'âge, du reste de l'humanité. Je m'assieds longtemps à la chapelle ; j'y suis seule. Mais parfois aussi, je me révolte contre mon sort. Je le trouve injuste. Je reste de longs moments devant la glace du lavabo. J'enlève mon bonnet et je regarde mon visage. Puis j'enfouis ma tête entre mes bras et, affalée sur une table, je sanglote longtemps...

Mais pourquoi moi ? Pourquoi justement moi ?

La sœur Saint-Exupère, qui passe comme par hasard, me frôle la nuque d'une caresse maternelle :

— Mon enfant, dit-elle, recoiffez-vous. Tenez, rendez-moi donc un service...

Et elle me charge de quelque commission afin, n'est-ce pas, de dériver le cours de mes pensées.

Seulement la sœur Saint-Exupère n'est pas toujours là ou même je me cache d'elle pour pouvoir rester plus longtemps dans mon chagrin. Je regrette alors de n'avoir pas été pulvérisée à Fontaines par un 380 ou une torpille, pas au commencement, non, mais après mon duc du Clair de Lune. C'est le seul qui ne m'ait pas possédée

et c'est le seul auquel je pense avec émotion. Tout m'est égal. Ici quand le monde se sauve à la cave à cause des gothas, des zeppelins ou de la grosse Bertha, moi je reste dans mon lit, les yeux grands ouverts, les bras en croix. J'attends.

MARTHE GENLIS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Le tri-centenaire de Molière. — Karl Mantzius: *Molière, les théâtres, le public et les comédiens de son temps, traduit du danois par Maurice Pellisson*, Armand Colin. — G. Michaut: *La Jeunesse de Molière*, Hachette.

Le tri-centenaire de Molière nous a surtout donné la conviction que le moliérisme était mort, tué par ses anciens adeptes. Le public l'a envisagé avec indifférence. Les érudits s'en sont à peu près désintéressés. Journaux et revues, à son propos, ont généralement publié des pages dérisoires de manuels. L'exposition de la Bibliothèque nationale n'a prouvé que la pauvreté de ce dépôt, même en éditions originales. Celle de la Comédie-Française eût été aussi minable sans l'apport des collectionneurs et le don de la riche bibliothèque Rondel.

Cela est affligeant. Il est vraiment extraordinaire que Bibliothèque nationale et Comédie-Française, conservatoires de nos gloires, ne puissent d'elles-mêmes,— faute de fonds? faute de diligence? — se procurer des ouvrages ou des estampes qui traînent, invendus, chez les marchands. Tous les bouquinistes possèdent des éditions rares ou originales de Molière. Le moindre commerçant en estampes vous vendra, pour la somme modique de trois francs, le Molière de la suite d'Odieuvre, le Molière d'Audran ou de Desrochers, pour ne citer que les plus ordinaires portraits du poète. Or ces portraits ne figurent pas dans les expositions susdites où l'on rencontre, aux côtés de deux ou trois belles estampes, trop de médiocres gravures et lithographies modernes.

Le plus authentique portrait de Molière, celui de Chantilly, était resté à Chantilly. D'autres toiles, conservées au Musée des Arts décoratifs, y sont aussi restées. On a fait venir de Pézenas le fameux fauteuil, que n'a-t-on fait venir de Chartres et de Montauban des tableaux représentant le poète? La Bibliothèque nationale possède (Collection Destailleurs) une charmante sépia ancienne: *La maison de Molière à Auteuil*. Pourquoi ne l'a-t-elle pas

exposée? Pourquoi, à côté du curieux Molière de Simonin, n'a-t-elle pas placé une image de Montfleury « l'entripaillé » et les estampes d'Abraham Bosse, de Le Blond et de Rousselet sur le théâtre?

La Comédie-Française, comme la Bibliothèque nationale, pour augmenter le piètre agrément de leur galerie d'estampes, ont offert à la contemplation du public les portraits des amis de Molière. Ainsi avons-nous vu un prince de Conti par Moncornet, un Boileau exécuté par un burineur du XVIIIe siècle, un Chapelle qui nous a fait l'effet d'être une réimpression de Desrochers, un Gassendi réduit et couvert de taches de Mellan. Des estampes de l'époque donnent pourtant de plusieurs de ces personnages, et de la Mothe Le Vayer, et de Ninon de Lenclos, et de tant d'autres amis oubliés du poète, des physionomies plus certaines.

Nous ne rendons nullement responsables de cette misère les conservateurs de ces dépôts. Ils ont exposé, surtout à la Comédie-Française, tout ce qu'ils possédaient. M. J. Couet, avec beaucoup de zèle, a sollicité des prêts susceptibles d'accroître l'intérêt de ses vitrines. Sont responsables les ministres qui leur refusent les moyens d'améliorer leurs collections. Des notaires parisiens que nous pourrions nommer conservent, souvent sans le savoir, et dans quel abandon ! les actes de la famille Poquelin et de tout notre théâtre français. Que n'exige-t-on le versement dans nos archives de ces pièces précieuses, destinées à périr dans l'humidité des caves ou la poussière des greniers ?

Nous avons entendu, au cours du tri-centenaire, bien des bavardages. Des politiciens, selon l'habitude, ont émerveillé les snobs de leur creuse éloquence et utilisé la pensée de Molière à leur besogne électorale. Des académiciens ont fait grande dépense de concetti. Des comédiens ont joui de voir leurs portraits reproduits dans les illustrés sous les hardes d'Alceste ou d'Harpagon. L'un d'eux a fait, sur Molière, la conférence la plus ridicule que l'on puisse entendre. Combien, parmi ces personnages, ont, avec sincérité et véritable amour, commémoré le grand mort ?

La librairie française a, de son côté, misérablement fêté Molière en produisant trois ouvrages nouveaux. Vainement chercherait-on, dans ces trois ouvrages, un fait qui n'ait été mille fois répété. Nous avons signalé l'un d'eux dans notre précédente chronique. Le second : **Molière, le théâtre, le public et les comé-**

diens de son temps, travail honorable de synthèse, nous vient de Copenhague. Le comédien Karl Mantzius en est l'auteur ; M. Maurice Pellisson le traducteur.

M. Karl Mantzius, d'abord philologue, puis acteur, fut successivement instruit dans les deux branches de son activité intellectuelle par notre université et par notre conservatoire. Il occupe, dit-on, dans les lettres et le théâtre danois, une situation éminente. Après avoir, dans des volumes précédents, étudié l'évolution de l'art dramatique depuis l'antiquité, il s'est intéressé à notre période classique. Son information est excellente.

A vrai dire, il ne trace point une biographie de Molière. Il a écrit une histoire intérieure de notre théâtre pendant un siècle, plus soucieux de connaître les acteurs dans leur vie, leurs mœurs, le jeu, leur organisation, que d'apprécier notre littérature dramatique. Molière pourtant forme, à partir du moment où il apparaît sur la scène française, le centre de son examen. M. Karl Mantzius montre, dans son enquête, beaucoup de clairvoyance. Malheureusement, fort curieux pour un public étranger, les détails précis et clairs qu'il nous donne ont depuis longtemps perdu pour les lettrés de France tout caractère de nouveauté. Il faut néanmoins rendre hommage à son érudition consciencieuse. Son ouvrage, plus soigneusement établi que l'ouvrage de l'allemand Mahrenholtz sur le même sujet, en contrebalancera, à l'avantage de Molière, la renommée en Danemark.

On en apprécie volontiers la bonhomie quand, sortant de sa lecture, on aborde le livre de M. G. Michaut : **La Jeunesse de Molière.** M. Michaut, grand annotateur de textes classiques, s'est fait connaître par son habile dénigrement d'Anatole France. Il ne prend point la plume pour flagorner autrui. Son esprit dogmatique lui rend quelquefois malaisée la compréhension de certaines finesses et de certaines élégances. Ne lui dénions cependant pas ses qualités. Il est consciencieux, méticuleux même. Il ne dédaigne pas de fournir, comme la montagne, un grand travail pour enfanter d'une souris. Il recherche avec passion la vérité. Quand il ne la découvre pas, il la proclame quand même sous la forme de vibrantes affirmations. Cette méthode réussit autrefois à défunt Brunetière.

M. Michaut voudrait réduire la biographie à la sécheresse mathématique. Il hait visiblement l'imagination dans ce domaine

et, nouveau Platon, chasse l'art de cette république. Michelet est, pour lui, un misérable diseur de billevesées.

M. Michaut, en écrivant cette *Jeunesse de Molière*, a bien dû se divertir. Il ne s'est pas énormément préoccupé de voir Molière jeune, mais bien plutôt de savoir ce que d'autres avaient dit de cette jeunesse et de les surprendre en flagrant délit d'imagination. Et voici : pour lui tous les érudits, hors Beffara, ancien commissaire de police, conduisant les enquêtes littéraires comme les enquêtes administratives, hors Bazin, ennemi de Molière et s'évertuant à nous le représenter sous un aspect défavorable, se sont ingéniés à encombrer de légendes la biographie du poète.

Il faut convenir que très souvent M. Michaut a raison. Ses confrontations de textes sont significatives; mais très souvent M. Michaut a tort. Ses deux victimes principales sont Larroumet et Jules Claretie. En vérité, c'est perdre un peu son temps que de considérer comme historiens deux chroniqueurs pressés dont le second surtout fut un habile amuseur de bourgeois. Arsène Houssaye, autre biographe de Molière, eût pu fournir à M. Michaut des motifs parallèles d'indignation.

A se promener dans la biographie moliéresque, M. Michaut donne le sentiment d'être égaré dans un maquis. Il se démène. Il parvient à retrouver sa route. Pourquoi donc s'est-il enfoncé dans ce labyrinthe ? Une douzaine d'ouvrages : ceux de Soulié, Campardon, Moland, Bouquet, Fournier, Beffara, Loiseleur, Chardon, quelques autres pour leurs pièces inédites, et le *Moliériste* au surplus valent seulement qu'on en tienne compte. Tout le reste est du fatras et ne mérite point qu'on s'y arrête. M. Michaut veut, à tout prix, faire le procès de Grimarest. Peut-être exagère-t-il en niant toute véracité à cet écrivain renseigné, dit-on, par Baron.

Il attaque même Eudore Soulié. Or, il n'y eut pas d'écrivain moins imaginatifs qu'Eudore Soulié. Il peut se tromper sur la signification de quelques termes de métier. Qui donc ne se trompe pas en matière d'érudition? Mais Soulié a apporté, dans son livre, les soixante actes inédits à l'aide desquels on peut écrire une solide biographie de Molière. Qu'apporte M. Michaut? Rien, sinon ses doutes, ses contestations, tout un appareil de critique, utile certes, mais moins utile que les actes d'Eudore Soulié.

N'y a-t-il rien à objecter à cette critique acerbe (juste, répétons-le, en bien des endroits) de tous ses prédécesseurs par M. Michaut?

Assurément, si l'on en avait la place, on censurerait aisément le censeur. Tout son passage sur l'éducation de Molière prête à la discussion. Il n'est pas du tout certain que gassendistes et cartésiens rompirent les *uns contre les autres* des lances pour le motif que Gassendi et Descartes ne s'entendirent point. Il nous paraît, au contraire, assuré que les disciples des maîtres s'unirent pour combattre au nom de la raison et du libre penser menacés, et même que les pyrrhoniens, disciples de La Mothe Le Vayer, firent cause commune avec eux. Dans la bataille contre l'aristotélisme, nous les avons personnellement montrés, dans un article du *Temps*, en liaison étroite. Que Molière fut gassendiste ou non, il lutta contre l'aristotélisme en compagnie de Bernier gassendiste et de Boileau cartésien, et le dernier ne s'opposa nullement au second, comme le croit M. Michaut.

Bien d'autres passages de M. Michaut mériteraient ainsi un examen, celui par exemple où il nie, sans argument, que Mlle des Jardins ait pu appartenir, en Languedoc, à la troupe de Molière. Comment interpréter, dans un sens différent, la phrase de Tallemant des Réaux?

N'insistons pas. Louons M. Michaut d'avoir choisi volontairement son ingrate besogne de critique. La biographie de Molière, nettoyée par lui de ses légendes, y gagnera en limpidité N'acceptons pas cependant ses propos sans réserve, sans contre critique même

M. Michaut renouvelle une vieille querelle de méthode et considère l'histoire d'un point de vue trop étroit. Il est dommage, pour cet esprit avisé, qu'il ne saisisse quelles évocations peut fournir un acte notarié à un écrivain vivant en communion avec ses héros.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Rachilde : *Les Rageac*, *Le grand Saigneur*, Flammarion ; *L'hôtel du Grand Veneur*, Ferenczi. — Martial Piéchaud : *La dernière auberge*, Grasset. — Jean Tedesco : *Le vigneron dans la cave*, Crès. — Constantin-Weyer : *Vers l'Ouest*, Renaissance du livre. — Saint-Sorny : *Bechi*, Emile Paul. — Gilbert de Voisins : *La conscience dans le mal*, Crès. — Ernest Foissac : *Fatum*, Crès. — Claude Gével : *Une femme... une ville*, Flammarion. — Gabriel Gobron : *Yan, fils de Maroussia*, Berger-Levrault. — Maurice Renard : *L'homme truqué*, Crès. — Charles-Henry Hirsch ; *Nini Godache*, Flammarion. — Biret Valmer : *Les Métèques*, Flammarion. — Alfred Machard : *Trique, Nénesse et Souris*,

l'Arpète, Flammarion.— Max et Alex Fischer : *L'inconduite de Lucie*, Flammarion.

Les Rageac, Le Grand Saigneur et **l'Hôtel du Grand Veneur,** par Rachilde. La critique, absorbée par ses études de petit nègre au sujet des prix de fin d'année, la naturalisation belge de Mme de Noailles et la mort du Pape, c'est-à-dire par tous les enterrements de première classe, oublie d'achever les autres, et son champ de bataille demeure encombré de mourants et de cadavres, ce qui deviendrait peut-être dangereux, si nous nous trouvions en été ! Que de livres ! Que d'auteurs ! Je suis, moi-même, obligée de me suicider rapidement, étant de plus en plus en retard au sujet de mes camarades. Seulement, moi, j'ai une excuse : je ne choisis pas mes lectures, je les subis et j'attends que le passage devienne libre... pour trépasser. Je vais donc me borner à constater que les morts vont encore plus vite que... les fossoyeurs ! Les articles sur *Les Rageac* paraissent à peine que le *Grand Saigneur* arrive pour recevoir le coup de grâce. Je ne parlerai pas ici de ce livre, parce qu'il a été publié dans cette Revue et que je ne me vois pas bien indiquant ses tares ou ses qualités à des lecteurs plus autorisés que moi pour en juger. Quant aux *Rageac*, comme ils sont, malgré leur bien petite taille, du domaine de l'histoire (c'est au moins ce que prétend le poète Henri de Régnier), je ne puis m'en occuper parce que je ne suis pas un historien ; mais j'ai le devoir de signaler à la vindicte publique et aux lettres anonymes fabriquées par les tulistes parisiens, mâles ou femelles, *l'Hôtel du Grand Veneur* ainsi que la *Maison vierge*, du reste, comme les endroits les plus... terriblement suspects où l'on puisse respirer, sinon expirer. La *Maison vierge* n'est pas neuve. *L'Hôtel du Grand Veneur* (chambres confortables, déjeuner et dîner à toute heure, garage compris) est de construction plus récente, pourtant je ne conseillerai point aux jeunes maris d'y conduire leurs jeunes épouses le soir de leurs noces.. elles risqueraient d'apprendre que le libertinage est le meilleur moyen d'arriver à la chasteté ! Et ceci déclaré, en toute connaissance de cause, je me mets à déblayer des matières beaucoup plus sérieuses sous le rapport de la valeur et de... l'abondance.

La dernière Auberge, par Martial Piéchaud. Il s'agit de celle dont parle Baudelaire : « Et le repentir même !.. » Ce pauvre garçon, à la fois si faible et si intelligent, a commis la grande

faute. Il revient, traqué, chez lui, dans cette vieille demeure familiale où veille plein d'amour, comme flambe, droit et triste, tel un cierge devant l'autel, un cœur se consumant pour lui. C'est la pauvre sacrifiée, Mlle Maucombes, sa tante, qui va le sauver. La mère, une inconsciente trop résignée, ne comprend pas. Ne fut-elle pas une victime d'abord sacrifiée ou comblée par l'homme ? Mais la vierge, sa sœur, brûle toujours du feu qui purifie encore plus qu'il ne détruit la joie du sacrifice. Elle sauvera l'enfant, lui donnera la force de concevoir l'idée suprême du renoncement. Cette étude est admirablement conduite, tous les ressorts humains sont étudiés et détendus avec prudence sans que rien ne casse ni ne choque. L'homme coupable, lui-même, est très intéressant, supérieur à beaucoup de héros d'une innocence trop voulue. Un type de poète original, sorte de barde moderne, y étale sa douce suffisance et son inutile bonté de sincère égoïste. Excellent roman d'une noble tenue, sans thèse irritante, sans amertume, de la plus vivante des philosophies.

Le Vigneron dans la Cuve, par Jean Tedesco. Un être passionné, mais respectueux de son cerveau jusqu'au renoncement devant une passion coupable. Deux frères attachés l'un à l'autre par les liens de la plus haute intellectualité sont passagèrement séparés par une femme, une étrangère venue du fond des âges pour leur apporter son atavisme tumultueux sous une apparence intimidante d'une grande noblesse de lignes. Le frère cadet a tellement prêché la liberté du cœur et des sens à son aîné qu'il ne craint pas cette redoutable intimité à trois, jusqu'au jour où il en devient la victime. Mais cette passion, au lieu de la diminuer, augmente sa cérébralité de tous les parfums et de toutes les flammes qu'il cache et qu'il étouffe pour sa plus grande puissance de poète : il s'est foulé lui-même, vendange douloureuse, dans sa cuve, et il part, un jour, plus ferme et plus droit de toute une ivresse mystérieuse à laquelle il a sacrifié courageusement celle des sens. Roman, poème plutôt, écrit en une belle langue, un peu précieuse, parfois, mais toujours d'une agréable sonorité.

Vers l'Ouest, par Constantin-Weyer. Curieuse existence de nomade du Nord de l'Amérique, dans la province du Manitoba, au Canada. Les Sioux, aux prises avec les gens égarés ou les pionniers très avertis venus dans un monde encore à peu près vierge pour y vivre ou y régner. Le patois argotique employé par

ces aventuriers, tous plus ou moins noirement ambitieux, est amusant et rempli des plus charmantes trouvailles. L'exode des chasseurs Jérémie et de Mac Dougg, suivant un anglais pour mesurer l'étendue future du royaume qu'on pourrait acquérir, est la partie la plus intéressante de ce récit où l'on voit les deux pauvres aventuriers superstitieux traîner un cadavre dans les neiges afin de le restituer à sa religion pour qu'un enterrement décent les puisse soustraire, eux et lui, à un possible mauvais sort. Mœurs peu connues et par conséquent très intéressantes à étudier, surtout dans leur rudimentaire morale.

Bicchi, par Saint-Sorny. Ceci est le roman déjà souvent fait de la femme riche s'éprenant du petit garçon pauvre, qu'elle achète ou s'offre, pour le seul plaisir de ses sens. Celui-ci diffère des autres parce qu'il a, comme toile de fond, le pays rude et pittoresque de la Corse. *Bicchi* est un enfant d'Ajaccio, musant au soleil sans beaucoup de qualités apparentes autres qu'un orgueil naissant et une grande bravoure naturelle. Il faut concilier ces deux fougueux sentiments avec l'amour, sorte d'esclavage, pour une dame Xénia, russe féline et terriblement sensuelle qui le mène par les sentiers de ces rochers au suprême abîme. Il meurt victime d'une vendetta qui se trompe, car il était chez sa belle la nuit du crime, ce qu'avoue généreusement Xénia au magistrat chargé d'instruire l'affaire. Tout se termine bien puisqu'il n'encombrera pas la vie mondaine de cette personne fort au-dessus de lui, au moins pour la fortune. Ce petit Corse est une sorte de petit Napoléon du plaisir qui attendrira toutes les femmes du meilleur monde.

La Conscience dans le mal, par Gilbert de Voisins. L'histoire d'un cirque singulier dirigé par une sorte de pasteur biblique jugeant sa femme, coupable, en présence des principaux numéros de sa maison. C'est à la fois symbolique et réaliste, un peu bien poussé vers l'étrangeté, mais plaisant par les tours de force ingénieusement littéraires. Cette femme aimée de toute une colonie de monstres et de pauvres diables aux cervelles tourmentées semble n'exister que pour la suprême parade : la femelle dompteuse de mâles. Mais le mari, conscient et juge trop bien organisé, est presque plus intolérable encore que l'amant indifférent.

Fatum, par Ernest Foissac. Un imbroglio de fatalités extrêmement complexes : celle des hérédités surtout où l'on voit une

fille naturelle épouser son père, avoir trois enfants, l'un épileptique, l'autre fou et le troisième neurasthénique. Une scène dans les gorges de Padirac donne de l'ampleur au récit par l'exécution d'une coquette dans les ténèbres d'un labyrinthe. A la fin, on constate que le neurasthénique échappera à la menace de l'hérédité, malgré son mariage avec une fille d'alcoolique ayant elle-même la passion du jeu. Ce serait mieux si on n'avait pas tenu à cataloguer consciencieusement tous les genres de... *Fatum* connus.

Une femme... une ville, par Claude Gével. Un peintre et son modèle. Tête de femme qui se découpe en silhouette funèbre sur le panorama très ensoleillé de Vérone. Amour et fuite de ce beau modèle après son offrande presque inconsciente à son admirateur. Elle s'efforce de l'oublier, mais l'idée d'un mariage possible la lui ramène soumise aux lois du plus fort, sinon du plus épris. Puis elle meurt de misère sans se plaindre quand le caprice de l'amant est passé.

Yan, le fils de Maroussia, par Gabriel Gobron. Ce Russe fils naturel d'une fille mère vit dans l'atmosphère, un peu trop brûlante pour lui, d'une Algérie sensuelle. Il s'éprend, le plus chastement du monde, d'une petite Juive qui n'a pas l'air de se plaindre d'un amour ausssi platonique, malgré le positivisme de ses parents, M. et Mme Benzizi. Il y a un médecin, des plus déplaisants, qui joue dans cette idylle le vilain rôle du serpent de la Bible, quoique il dise, parfois, des choses incontestables. Yan fonde un journal ou une revue en l'honneur de l'occultisme. On s'y livre aux plus brûlants cantiques des cantiques sur l'au-delà. C'est d'une adorable naïveté, surtout pour le langage. Il n'y a vraiment qu'un slave pour oser prêcher ses bonnes paroles en pleine chaleur d'Afrique et lutter contre certaines privautés de singes. Seulement, l'astral explique facilement l'attitude de ce jeune amoureux platonique : il est le frère antérieur de cette charmante fille, et tous deux doivent continuer leur existence purificatrice sans aller plus loin que le baiser fraternel. Si mon excellent et toujours jeune ami Camille Flammarion lit cela, je ne doute pas qu'il s'en enthousiasme, et c'est la meilleure grâce que je souhaite à l'auteur!

L'Homme truqué, par Maurice Renard. Très curieux récit d'un rescapé de guerre qui a été soigné par une équipe de médecins allemands. Il voit par un procédé nouveau et, d'ailleurs,

tout à fait indésirable. Comme les ennemis ont peur de livrer leur procédé scientifique à un savant français, ils mettent le feu à l'hôpital et on finit par détruire non seulement les instruments, mais aussi l'homme, à l'aide d'une espionne charmante, espèce de sirène qui disparaît inexplicablement. A la suite de *l'homme truqué*, un conte tout à fait troublant et délicieux : *la Rameur dans la montagne*.

En réédition chez Flammarion, les puissants éditeurs qui ne redoutent aucune charge, tant ils sont habiles à supporter tous les volumes, pourvu qu'ils soient écrits solidement et dans un bon équilibre psychologique : **Les Métèques**, le premier succès de Binet-Valmer ; **Nini Godache**, édition définitive de Charles-Henry Hirsch ; le si turbulent **Trique, Nénesse et Souris l'arpète** de notre fils Alfred Machard ; et enfin, **l'Inconduite de Lucie**, vingt-sixième mille, triomphe de nos gais auteurs siamois : Max et Alex Fischer.

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

René Worms : *La Sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches*, Giard. — Marcel Tardy : *Le Problème de la socialisation en Allemagne*, Rivière. — Paul Louis : *La crise du socialisme mondial, de la IIe à la IIIe Internationale*, Alcan.— Maurice Maris : *La réforme municipale*, Larose. — Mémento.

Le livre de M. René Worms : **La sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches**, sera le meilleur des guides pour ceux qui savent mal ce que c'est que la sociologie et qui sont en ceci très excusables, puisque les sociologues discutent eux-mêmes sur le centre et sur les frontières de leur domaine. En gros la sociologie c'est la science sociale, la science générale des sociétés dans laquelle viennent se situer le droit, l'économie politique, l'esthétique, l'éthique collective, la psychologie collective, et toutes les histoires et toutes les géographies humaines, et plus spécialement elle étudie les rapports de ces diverses sciences et le progrès général de la civilisation. J'ai été heureux de voir M. René Worms, dont l'autorité, en cette matière, est indiscutable, se ranger à cette façon de voir et définir la sociologie : la philosophie des sciences sociales particulières. C'était aussi le sentiment d'Auguste Comte, fondateur ou du moins parrain de la sociologie. Tout ceci est exact, et il faut se réjouir de voir que les tenants de cette science ont cessé de lui chercher un domaine strict et

propre qui serait le fait social non individuel, ou de vouloir agrandir indéfiniment son domaine en déniant toute indépendance aux sciences sociales particulières. La part de la sociologie considérée comme science de l'évolution des civilisations humaines est assez vaste et belle pour qu'elle s'en contente, et il vaut mieux ne lui intégrer ni la psychologie dont elle vient (et qui mériterait d'avoir dans le plan d'Auguste Comte son stade à part entre la biologie et la sociologie), ni la morale à laquelle elle aboutit, le mot morale entendu ici dans son sens le plus haut ; Comte, qui avait fait d'abord de la sociologie le couronnement de sa Somme, s'était assez vite rendu compte qu'au-dessus d'elle il y avait encore une science, celle, suprême, du bien et du mal. Ainsi limitée entre ces deux connaissances individuelles, la science sociale générale ou sociologie garde sa nature propre, et dans son vaste sein toutes les sciences sociales particulières conservent leur autonomie et leurs physionomies.

§

L'organisation économique et sociale des nations n'est donc qu'une partie de la sociologie, mais c'est une partie singulièrement dominante dans nos préoccupations du jour. Que de gens pour qui la science sociale c'est simplement la solution de la question sociale, celle-ci n'étant à son tour que le conflit des patrons et des ouvriers ! Pour étroit que soit ce point de vue, il n'en est pas moins réel et crucial. Cette question sociale, tous les peuples s'efforcent, plus âprement que jamais, de la résoudre au milieu des mille difficultés actuelles qui l'aggravent. Nous voyons assez bien comment nous-mêmes nous y travaillons pour notre compte, ainsi que les Anglais pour le leur, et les Russes aussi, en dépit des bons apôtres qui vont répétant : « Nous ne savons pas ce qui se passe là-bas ». Mais nous voyons beaucoup moins bien comment les Allemands s'y prennent, et c'est pour cela qu'il faut être très reconnaissant à M. Marcel Tardy de nous expliquer **Le problème de la socialisation en Allemagne.** A ce problème les Allemands ont proposé deux solutions différentes : l'une c'est la socialisation par en bas, intégrale : l'autre c'est la socialisation par en haut, la « planwirtschaft ». La première des deux solutions, prônée par les socialistes indépendants, n'a abouti qu'au projet Lederer sur la socialisation du charbon : elle consisterait à créer une Communauté du charbon qui, pour ne pas être l'Etat, n'en aurait

pas moins les caractères de l'étatisme industriel et conduirait à la même inertie, gabegie et pénurie. Ce projet fit reculer les socialistes majoritaires qui dominent au Reichstag; ils se rendirent compte que ce soviétisme charbonnier donnerait les mêmes résultats qu'en Russie et ils se rallièrent au « planwirtschaft » de Mollendorf et Wissell qui se contentait de systématiser les lois de contrainte de la guerre (réquisition, rationnement, répartition, etc.). Dans la réalité, ce mouvement a fait voter les lois vagues du 23 mars 1919 qui ne socialisaient les choses que sur le papier et qui provoquèrent d'ailleurs une réaction des grands chefs d'industrie ; Hugo Stinnes personnifie cette réaction, comme Rathenau représente l'action socialisante des social-demokrates et des bourgeois résignés à « faire quelque chose » et l'Allemagne actuelle est le champ de bataille de ces deux grandes figures, ou plutôt des tendances économiques et sociales qu'elles incarnent. Les théories de Stinnes ne sont pas d'ailleurs purement bourgeoises et réactionnaires ; elles font large place à ce que nous appelons l'actionnariat ouvrier. D'autre part, l'ancien socialisme marxiste est en pleine décadence et il semble que le nouveau socialisme qui monte est imprégné de l'esprit de notre Proudhon. L'Allemagne, sous couvert de socialisme, évoluerait donc vers la démocratie, la république et le fédéralisme, et le mouvement spartakiste de novembre 1918 aurait été, au fond, une œuvre de libération politique. S'il en était ainsi, il faudrait se réjouir. L'Allemagne n'a qu'un moyen de se réconcilier avec la civilisation moderne, c'est de rompre avec l'autoritarisme, tant des marxistes, que des kaiséristes, et de s'orienter vers la liberté. Heureux si cette orientation n'est pas du camouflage !

Ce n'est pas seulement en Allemagne que le socialisme est à l'ordre du jour et ceux qui voudraient avoir le point de vue communiste sur **La Crise du socialisme mondial** n'auraient qu'à prendre le livre qu'a publié sous ce titre M. Paul Louis. Le sous-titre « De la IIe à la IIIe internationale » souligne l'accentuation révolutionnaire du mouvement. Aucune civilisation n'est à l'abri de la barbarie ; la navrante aventure de la Russie n'est donc pas pour trop nous surprendre ; toutefois, les circonstances qui ont permis l'avènement et la durée du bolchevisme sont si spéciales à ce peuple à demi asiatique qu'on peut espérer que nos démocraties européennes continueront à juguler le fléau. Dans cette lutte contre les deux pestes : kaisérisme et bolchevisme, la France

aura joué un rôle décisif et sauvé deux fois la civilisation moderne.

§

L'Allemagne a toujours été citée en modèle pour la bonne tenue de ses villes, et c'est en effet par un éloge accentué des cités allemandes que commence le docte ouvrage que M. Maurice Maris consacre à **La Réforme municipale**. Il est certain que nos villes à nous laissent bien à désirer pour la propreté, la commodité, la sécurité, la probité administrative et qu'on ne peut que louer très fort ceux qui, comme M. Chardon naguère et M Maris aujourd'hui, se sont résignés à descendre dans ces écuries d'Augias.

Notre auteur propose tout d'abord de ne faire du maire qu'un simple contrôleur de l'administration municipale, laquelle serait gérée par un administrateur de carrière; l'idée est excellente, au moins pour les villes de quelque importance ; mais il faudrait que le maire fût mieux qu'un contrôleur et qu'il eût le droit de révoquer par décision motivée son administrateur, quitte à ne pouvoir choisir son successeur que dans certaine catégorie, celle, par exemple, des maîtres des requêtes du Conseil d'Etat dont la liste serait préalablement étoffée. On peut approuver également l'extension des pouvoirs du Conseil municipal que demande l'auteur, mais non la prolongation de leur mandat ni la modification de leur mode d'élection : introduire la représentation professionnelle dans des assemblées politiques, locales ou nationales peu importe, est une erreur, pour ne pas dire une absurdité. Par contre il a raison d'estimer que tout est à modifier dans le personnel administratif départemental et communal ; seul les politiciens de mares stagnantes pourraient le contester ; les préfets et sous-préfets devraient provenir d'une école d'administration publique, et leurs subordonnés faire partie d'un corps bien recruté, bien organisé, et bien défendu contre les abus du dehors et du dedans.

Sur tout ceci on ne peut qu'être pleinement d'accord avec l'auteur, mais où il faudrait se séparer de lui, c'est sur la très grave question des « remèdes à la crise financière des communes ». M. Maris prône les régies de services publics, et il énumère avec complaisance les nombreuses villes à l'étranger qui gèrent elles-mêmes leurs services d'eau, de gaz, de tramways, d'assu-

rances, de constructions ou locations d'immeubles, etc., mais il ne semble pas s'être demandé si ces services se soldent en excédent ou en déficit ; il ne semble même pas connaître le livre classique de M. Yves Guyot sur *la Gestion des municipalités*, dont les conclusions ne sont pas précisément celles de ses autorités, M. Emile Bouvier ou M. Edgard Milhaud. En réalité, toutes les industries d'Etat, que ce soit l'Etat national ou l'Etat municipal, sont plus onéreuses que les industries privées, et si parfois les usagers en profitent, les contribuables toujours en pâtissent ; une ville pourrait distribuer le gaz ou l'eau gratuitement, mais elle devrait en faire supporter la dépense aux habitants, et ceux-ci paieront certainement plus qu'ils n'auraient payé à un service privé, dûment surveillé, bien entendu. Il n'y a qu'un même remède à la crise financière des municipalités, c'est, d'une part, la restriction des dépenses (donc l'abandon de toute régie directe) et, d'autre part, l'augmentation des impôts, s'il faut faire face à des dépenses nouvelles, et absolument nécessaires.

Mémento. — Diran Aslanian : *Les principes de l'Evolution sociale. I. La Cinématique. II. La Dynamique*, Valfry, Constantinople. Avec deux autres brochures à paraître III : la Statique et IV la Politique, ce sera le résumé de la doctrine sociologique de ce docte Arménien. « Il y a tout lieu d'espérer, dit-il, que le socialisme collectiviste évoluera vers l'individualisme ». Acceptons l'augure ! — G. Des Harez : *La première étape de la formation coopérative : l'Entr'aide*, Mayez, Bruxelles. Erudite étude sur les gildes du moyen âge. — E. Van der Vlugt : *La Société des Nations et l'Internationale*, Monde Nouveau, 42, Boulevard Raspail. Détails sur la fondation de la revue *Le Monde Nouveau* ou *The New World*, qui est en effet une des plus intéressantes qui soient. — Julien Fontegne : *Orientation professionnelle. Le Choix d'un métier et les aptitudes physiques*. L'auteur, qui est directeur du service d'orientation professionnelle d'Alsace-Lorraine, donne de très utiles indications sur les conditions physiques qui permettent ou ne permettent pas d'embrasser tel métier. — Jean Azaïs : *La grande pitié des professions libérales*, Publications Art et Littérature. En effet, certaines de ces professions sont pitoyables, mais pourquoi tant de gens se font-ils avocats ou gens de lettres, quand il leur serait si facile de planter des choux ou de fendre du bois ? — Berthe Dangennes : *La Force par le Calme, en douze leçons*, d'après les doctrines japonaises de Yoritomo-Tashi. Edition Nilson. Tout ce que dit Mme Dangennes est merveilleux, mais ce Yoritomo-Tashi existe-t-il bien ? Je le soupçonne de n'être que le porte-parole de cette aimable dame qui a d'ailleurs raison de prôner la volonté et « l'absorption des énergies épar-

ses dans l'atmosphère ». — *Un remède à la crise du logement*, Union confédérale des locataires. Construire des maisons nouvelles, c'est parfait, mais si les propriétaires sont voués à l'étranglement, ils ne construiront pas.— *Catalogue du livre français : Littérature française*, XIXe et XXe *siècles*, Office pour la propagation du livre français, 117, Boulevard Saint-Germain. Voilà une publication excellente et qui fait le plus grand honneur à M. Jean Vic, de la Bibliothèque Nationale, qui l'a entreprise. Ce catalogue ne donne pas tous les romans, tous les poèmes, toutes les pièces de théâtre publiées depuis 1800, il fait un choix, et ceux qui n'ont pas été choisis trouveront le répertoire bien incomplet! N'importe, il n'en rendra pas moins de très précieux services à tous les fidèles de notre littérature.

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Adrien Artaud : *Finances et Bon Sens*, Payot. — A. Fastout : *Une Politique financière*, Crès.

Dans la préface de son livre, **Finances et Bon Sens**, M. Adrien Artaud, Président honoraire de la Chambre de Commerce de Marseille, s'exprime ainsi : « Je demande au public d'excuser ce travail rapide, qu'il eût fallu soigner davantage. Malheureusement l'urgence du sujet est absolue et il a fallu en tenir compte. » Après cet aveu, il serait vain de reprocher à l'auteur ce que son travail peut avoir de hâtif et d'un peu décousu : il le sait mieux que nous.

C'est, en effet, à tous les problèmes financiers de l'heure présente que touche M. Artaud au cours de son étude. Liberté financière, situation économique, notre système d'impôts, le commerce sacrifié, impôt global et progressif sur le revenu, impôt sur les bénéfices commerciaux et taxe sur le chiffre d'affaires, réduction du nombre des fonctionnaires, développement commercial, tabacs, Postes, télégraphes, téléphones, loi de huit heures, voilà quelques titres de chapitres qui donneront une idée des questions abordées. Il ne s'agit pas ici d'une œuvre dogmatique, mais d'une sorte de pamphlet alerte que l'on lit d'ailleurs avec le plus vif intérêt.

Que ce soit la partie purement critique et de doléances ou bien les chapitres où M. Artaud recherche les remèdes à la situation présente, tout le livre est plein d'idées hardies exposées à la cavalière ; l'auteur a une latte de cuirassier au bout du poing et il sabre de gauche et de droite sans cesser d'aller de l'avant.

L'impôt global et progressif sur le revenu est des premiers atteints. D'après les statistiques officielles, dit M. Artaud, le montant total des revenus servant de base à l'imposition s'élève à 11 milliards 204 millions. Mais alors, se demande-t-il, comment la France peut-elle payer annuellement 25 milliards d'impôt ? La fuite de ce côté est sérieuse. Où est alors l'égalité fiscale que cet impôt prétendait réaliser ? Si l'on jette un coup d'œil sur les rôles émis en 1921, on voit que la cédule, bénéfices commerciaux, y figure pour plus de 473 millions. A côté, l'impôt perçu sur les bénéfices agricoles donne le chiffre modeste, très modeste, de 12 millions. D'autre part, chacun sait que les ouvriers, recevant une feuille d'impôt sur leurs salaires, ne prennent pas le chemin de la perception pour s'acquitter de leur dette, mais s'en vont simplement déposer leur feuille à la Bourse du Travail sans plus s'inquiéter de ce qui arrivera. Ah ! que l'impôt sur le revenu était beau sous le régime des quatre vieilles contributions.

Mais tout ceci a été dit depuis longtemps et M. Artaud ne s'y attarde pas outre mesure. Toute la question, en définitive, est celle-ci : la France peut-elle payer les 22 milliards de crédits ouverts par le budget aux divers ministères ?

Ces 22 milliards sont destinés à quoi ? à payer des rentes aux porteurs de notre dette intérieure, à verser des pensions, à nourrir des fonctionnaires, et à exécuter des travaux. Pourquoi, se demande M. Artaud, ne pouvons-nous pas payer des sommes que nous sommes appelés à recevoir ? « Le Pays, dit-il, peut indéfiniment se payer à lui-même quelque treize milliards d'intérêt. Il perd les frais de perception, mais c'est tout. 732.936 fonctionnaires peuvent recevoir de l'Etat 4.905.264.934 francs. Que feront-ils de cette somme, sinon de la porter chez leurs boulangers, leurs bouchers, leurs tailleurs, lesquels ont, la veille, versé des contributions qu'ils voient ainsi revenir. » Ainsi donc les sommes payées en France se dépensent en France et nous les récupérons. Quant à celles payées à l'étranger elles ont pour conséquence d'améliorer notre change et c'est pour nous un bénéfice indiscutable.

Pour l'auteur, la France peut payer. Mais comment peut-elle payer ? Il n'y a qu'un moyen, c'est que chacun travaille pour s'enrichir. La fortune de l'Etat est liée aux fortunes particulières.

A ce propos, l'auteur examine la situation des fonctionnaires de l'Etat. Il qualifie ce dernier de *faiseur de pauvres*, et il le dé-

montre. M. Artaud a eu la curiosité de rechercher quels étaient les appointements moyens des employés d'une grande compagnie dans laquelle on entre à 150 ou 200 fr. par mois. La moyenne était de 15.000 fr. par an. Il y avait donc des traitements de 50 à 80.000 fr. Des chiffres fournis par la Commission des finances il ressort que le traitement moyen d'un fonctionnaire s'élève à 6.700 fr. environ, soit 700 fr. de plus que le salaire du balayeur fixé à 6.000. Il n'y a pas lieu de s'étonner, dès lors, que les fonctionnaires les plus éminents quittent l'administration pour entrer, par masses, dans les entreprises privées, et que les concours ouverts pour remplacer les partants ne réunissent pas un nombre de candidats égal au nombre de places vacantes.

Les fonctionnaires, il faut les payer, mais on peut en réduire le nombre en enlevant à l'Etat un certain nombre d'exploitations dont il se charge pour le plus grand dam du public. De ce nombre sont les tabacs et les Postes et Télégraphes.

Il semble que le rendement net des tabacs s'élève actuellement à 800 millions environ. M. Artaud rappelle qu'on a parlé, au cours de l'année 1920, d'offres qui auraient été faites, par un groupe d'Américains, de verser à la France 60 milliards pour exercer à la place de l'Etat son monopole des tabacs et des allumettes. Si cela est exact, les Américains escomptaient retirer de l'opération un bénéfice annuel de six milliards. Nous sommes loin des 800 millions prévus pour 1922 et M. Artaud s'indigne justement que l'administration ne se soit pas donnée la peine de rechercher par quel moyen ce bénéfice était réalisable et qu'elle n'ait point tenté de le réaliser.

En ce qui concerne les postes, télégraphes et téléphones, « le déficit est, en nombre rond, de 744 millions », disait dans son rapport de 1920 M. Doumer. En 1922, malgré toutes les exagérations de taxes postales, le déficit atteint encore un demi-milliard. La seule solution, selon M. Artaud, est la remise à l'initiative privée de ce service. Que les employés ne redoutent rien : « la poste ne peut vivre que par un travail triple de celui qu'elle fait, donc au point de vue numérique rien à craindre pour les employés, et comme en travaillant au triple avec des tarifs plus réduits, cette entreprise ne pourrait gagner de l'argent que moyennant beaucoup d'ingéniosité, ses employés supérieurs toucheraient des salaires dont ils n'ont actuellement aucune idée. »

Allégé des dépenses des P. T. T., accru des recettes que devrait normalement produire l'exploitation des tabacs, le budget pourrait s'équilibrer, à condition que les ouvriers soient, comme les autres citoyens, astreints à payer leurs impôts et que l'agriculture cesse d'être une classe privilégiée. On a parlé de ce domaine agricole de 20 hectares qui laissait 4.895 fr. de bénéfice en 1914 et qui donne, en 1920, 26.435 francs à l'exploitant du domaine. Celui-ci, qui payait 30 francs d'impôts en 1914, ne paye plus cependant que 16 francs en 1920. Mais, par contre, et par une ironie qui n'est pas sans charme, le domestique de l'exploitation reçoit une feuille de 20 francs au titre de l'impôt sur les salaires. M. Artaud estime que l'agriculture peut payer 10 milliards sur une production annuelle que les évaluations les plus modérées portent au chiffre global de 30 milliards.

Supposons tout cela réalisé et la journée de 8 heures supprimée, il est possible, selon l'auteur, d'établir un budget de trente milliards et la question financière est résolue.

Si le livre de M. Adrien Artaud est intitulé *Finances et Bon Sens*, celui de M. Fastout pourrait s'appeler, à juste titre, *Finances et simplicité*. M. Fastout propose, en effet, de remplacer les 3/5 environ des contributions et impôts existants par un impôt progressif sur la fortune acquise. Cet impôt frapperait, d'une part, les revenus de ladite fortune et, d'autre part, les successions. Par contre, M. Fastout propose de libérer le capital en travail, la richesse en formation, de toute taxe ou contribution. Foin des patentes, des droits de timbre sur les quittances, des contributions indirectes et généralement de toutes les charges qui écrasent le commerce et l'industrie avant même que l'on sache si l'exercice se soldera par un bénéfice. La politique suivie au cours de cette législation semble plutôt en sens contraire et à ce propos l'auteur s'élève contre la taxe sur le chiffre d'affaires qui est, au premier chef, un impôt sur la fortune en formation.

Mais comment faire la distiuction entre ces deux éléments : fortune acquise, fortune en formation ? Cela est facile lorsqu'il s'agit d'une entreprise assez importante pour avoir une comptabilité régulière. L'excédent de l'actif sur le passif voilà ce que le fisc atteindra. Mais, là où la comptabilité est rudimentaire, que faire ? On n'a le choix qu'entre deux méthodes : les indices extérieurs ou la déclaration du contribuable. L'auteur d'**Une poli-**

tique financière s'en tient à la déclaration contrôlée, car il est nettement l'adversaire de l'impôt basé sur les signes extérieurs.

Autre question : la fortune acquise est-elle une base assez large pour asseoir un budget, un budget comme celui de 1922, par exemple, qui se monte à plus de 22 milliards? Pour M. Fastout le revenu des professions rurales peut être évalué à 10 milliards environ, tandis que celui des propriétés bâties atteint 7 milliards. Les valeurs mobilières, d'après notre auteur, rapportent 15 milliards et les entreprises, dont le capital n'est pas constitué par des titres, 13 milliards. En ajoutant aux revenus précités ceux des dépôts, les parts de bénéfice aux administrateurs, les amortissements, les profits des professions libérales, des fonctions et des emplois (déduction faite du coût normal de la vie) M. Fastout arrive à un total de 50 milliards de francs. Quant aux successions, la fortune globale de la France étant estimée à 700 milliards, il pense que 20 milliards par an passent à des héritiers ou légataires.

Sur le revenu des fortunes acquises, 50 milliards, M. Fastout propose un impôt moyen de 25 o/o et il l'inscrit en recettes pour 12 milliards 500 millions.

Sur le montant annuel des successions, — 20 milliards, — l'auteur prélève un impôt moyen de 30 o/o et voilà 6 milliards.

Par ce procédé nous serions ainsi à la tête de 18 milliards 500 millions et cela ne serait pas loin d'équilibrer le budget de 1922.

Mais il ne suffit pas de décréter un impôt sur la fortune acquise, il faut encore prendre les précautions nécessaires pour qu'il ne frappe pas dans le vide. Sus donc aux titres au porteur !

Cette idée n'est pas nouvelle. Elle a fait l'objet d'une proposition de loi déposée à la Chambre des Députés le 12 mars 1920 par M. Auriol et un grand nombre de ses collègues. Mais elle a été repoussée le 15 avril de la même année... et il ne semble pas, dès lors, que, malgré ses mérites évidents, la *Politique Financière* de M. Fastout, basée tout entière sur la suppression des titres au porteur, ait chance d'être adoptée au cours de cette législature.

LOUIS CARIO.

STATISTIQUE

La population de la France. — On a tant répété que, de toutes les sciences, la statistique est la plus trompeuse et la plus

ingrate, qu'il faut ne manquer ni de foi, ni de temps, pour s'y adonner à l'occasion. Quelque génératrice qu'elle puisse être d'erreurs et de mécomptes, elle l'est pourtant moins encore, à coup sûr, que l'absence totale de documents, et je persiste à ne point très bien voir en quoi l'adoption du système préconisé par Vauban, dans sa *Dîme Royale*, en même temps que par Boisguillebert, eût fait tort à la France du dernier siècle de l'Ancien Régime. Cela nous aurait peut-être épargné la Révolution, mais il est un peu tard pour le regretter.

On connaît aujourd'hui les résultats du dernier recensement fait le 6 mars 1921. En 1911, la population de la France, avec

ses 87 départements, était de . . .	39.604.992	habitants.
En 1921, avec 90 départements, c'est-à-dire, avec, en plus, la Moselle, le Bas-Rhin et le Haut-Rhin qui figurent pour 1.709.749 habitants, elle est de. .	39.209.766	—
Soit une diminution *totale* de . . .	395.226	—
et en défalquant la population des trois nouveaux départements, une diminution *réelle* de.	2.104.975	—

De cette dernière diminution, la récente guerre, de toute évidence, est seule responsable, puisque de 1872 à 1911 le chiffre de la population française n'avait fait que croître, de très peu, sans doute, d'un recensement au suivant, mais enfin de quelques centaines de milliers d'unités, et si bien que, de 36.102.921 en 1872, il était en 1911 de 39.604.992.

On évalue couramment à 1.325.000 le nombre des mobilisés tués au front, disparus, morts de leurs blessures ou de maladies. Compte tenu de ceux qui seraient morts en temps normal, de mort naturelle ou d'accidents, disons : 1 dixième de ceux qui, restés célibataires, n'auraient eu d'enfants que par accident non déclaré, c'est-à-dire naturels, disons : 3 autres dixièmes, il y en aurait un peu plus de la moitié, soit environ 750.000, qui aujourd'hui ne contribuent plus à la repopulation. A supposer que, de 1915 à 1921, chacun d'eux ait pu devenir père de 2 enfants, ce serait un déficit de 1.500.000 têtes qui devrait s'ajouter à l'autre déficit de 1.325.000. Mais ces 750.000 hommes n'ont point disparu simultanément dès les premiers jours de la guerre. Beaucoup d'entre eux, mariés avant ou après la mobilisation, ont mis à profit leurs permissions

de détente, et il n'y a aucune exagération à avancer qu'une bonne moitié d entre eux ont contribué, de 1915 à 1918, à la repopulation. Que si le déficit, qui devrait être de 2.825.000, se trouve réduit à 2.104.975, ils y sont pour quelque chose, en même temps que les 317 763 individus dont s'est augmenté, depuis 1911, le nombre des étrangers résidant en France, et que les 192.973 hommes des armées de terre et de mer et de la marine marchande qui n'ont pu être touchés par le recensement du 6 mars 1921.

Mais les états qu'on vient de publier fournissent matière à d'autres observations.

En 1911, pas un de nos 87 départements n'avait moins de 100.000 habitants : il y en a 3 dans ce cas en 1921 ; 6 en avaient de 100 à 199.000 : il y en a 8 en 1921 ; 25 en avaient de 200 à 299.000 : il y en a 27 en 1921 ; 22 en avaient de 300 à 399.000 : il y en a 23 en 1921 ; 13 en avaient de 400 à 499.000 : il y en a 9 en 1921 ; 7 en avaient de 500 à 599.000 : il y en a 6 en 1921 ; 5 en avaient de 600 à 699.000 : il y en a 2 en 1921 ; 6 en avaient de 700.000 à 999.000 : il y en a 7 en 1921 ; 3 en avaient un million et plus : il y en a 2 en 1921. Autrement dit, de 1915 à 1921, sur 78 départements, 8 ont changé de catégorie, par diminution, de 50.000 à 699.000 habitants : 8 sur 78, la proportion n'est pas énorme. De 700.000 à un million et plus, le chiffre reste de même : 9 en 1921 comme en 1911, le Pas-de-Calais, qui figurait pour plus d'un million en 1911, comptant encore aujourd'hui près de 990.000 âmes.

Pourtant, si les pertes immédiates résultant de la guerre paraissent avoir été assez bien réparties *matériellement*, il saute aux yeux que, *proportionnellement*, il n'en va pas de même. Quant aux chiffres comparés de 1911 et de 1921, le pourcentage des diminutions doit s'établir ainsi par ordre de croissance dans chaque paragraphe :

de 1 à 3, 99 o/o :	Loire, Haute-Garonne, Gironde, Var, Calvados, Loire-Inférieure, Corse, Indre-et-Loire, Seine-et-Marne........	9 départements.
de 4 à 5, 99 o/o :	Gard, Aude, Doubs, Aube, Isère, Oise, Morbihan, Finistère....................	8 —
de 6 à 8, 99 o/o :	Eure, Maine-et-Loire, Puy-	

	de-Dôme, Belfort, Haute-Marne, Basses-Pyrénées, Sarthe, Haute-Savoie, Charente-Inférieure, Loir-et-Cher, Pas-de-Calais, Loiret, Eure-et-Loir, Côtes-du-Nord, Vienne, Ain, Côte-d'Or, Vaucluse, Deux-Sèvres, Ille-et-Vilaine, Tarn, Landes, Saône-et-Loire, Allier, Nord, Charente, Haute-Vienne........................	27 départements.
de 9 à 12,99 o/o :	Jura, Drôme, Savoie, Dordogne, Indre, Vendée, Nièvre, Cher, Hautes-Pyrénées, Aveyron, Yonne, Cantal, Lot-et-Garonne, Orne, Manche, Meurthe-et-Moselle, Haute-Saône, Ardèche, Lozère, Vosges, Haute-Loire, Corrèze, Mayenne, Ardennes, Gers, Tarn-et-Garonne...............	26 —
de 13 à 20,99 o/o :	Somme, Ariège, Basses-Alpes, Lot, Creuse, Hautes-Alpes, Marne, Aisne.........	8 —
de 25 o/o et plus :	Meuse.................	1 —
	Total :	79 —

(Il manque huit départements, que nous retrouverons à la rubrique de ceux dont la population a augmenté.) De ces pourcentages, quoique assez inégaux, il serait difficile de tirer une conclusion claire quant à des pertes plus fortes qu'aurait subies telle région déterminée. Il est frappant, cependant, de constater que de 9 à 20 o/o le pourcentage s'applique *surtout* à des départements soit agricoles soit pauvres, tels que, parmi ces derniers, l'Ardèche, la Lozère, le Gers, l'Ariège, les Basses et les Hautes-Alpes, la Creuse, et dont on ne peut dire qu'ils aient été dépeuplés par l'émigration devant l'ennemi. Les départements bretons, qu'on aurait pu croire plus atteints, ont peut-être vu leur coefficient de diminution se réduire du fait de leur forte natalité persistante ; et il est intéressant de noter que, de tous les départements envahis, la Meuse, qui ne fut jamais occupée en totalité, est le seul dont la population ait tant diminué. Car les chiffres

bruts n'indiquent rien. Le Nord, par exemple, qui perd 173.862 habitants sur 1.961.780, soit 8,8 o/o, est beaucoup moins atteint, de ce point de vue, que les Hautes-Alpes, qui n'en perdent que 15.808, mais sur 105.083, c'est-à-dire 15 o/o.

En 1911 nous avions 21 grands départements de 500.000 habitants et plus ; nous n'en avons plus que 17, l'Aisne, le Maine-et-Loire, le Puy-de-Dôme et la Somme ayant passé dans la catégorie de 400 à 499.000.

Dans 8 départements la population a augmenté : de 0,37 o/o en Seine-Inférieure, de 0,40 o/o dans les Alpes-Maritimes, de 1,60 o/o dans l'Hérault, de 2,1 o/o dans les Pyrénées-Orientales, de 4,4 o/o dans le Rhône, de 4,5 o/o dans les Bouches-du-Rhône, de 6,2 o/o dans la Seine et de 12,7 o/o en Seine-et-Oise. De ces 8 départements, 5 sont frontières maritimes, un autre, le Rhône, rivalise avec la Seine, et il se peut que l'encombrement à Paris et dans sa plus proche banlieue soit pour quelque chose dans le pourcentage de Seine-et-Oise touchant de si près la banlieue. Car, s'il y a diminution d'environ 5.000 habitants dans les trois arrondissements d'Etampes, Mantes et Rambouillet, il y a augmentation de plus de 110.000 dans les trois autres de Corbeil, Pontoise et Versailles.

En 1911, 15 villes avaient plus de 100.000 habitants. C'étaient en ordre de décroissance : Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Toulouse, Saint-Etienne, Le Havre, Nice, Rouen, Reims, Roubaix, Nancy, Toulon. Nous en avons encore 15 en 1921, mais Reims est remplacé par Strasbourg. Dans certains départements qui ont perdu des habitants, certaines villes en ont gagné, comme Le Havre, Toulouse, Saint-Etienne, Nantes, Le Mans, Dijon, Brest, Bordeaux.

Mais, dans nos campagnes et dans nos petites villes, que de maisons, inhabitées ou en ruines, dont les statistiques ne peuvent point parler !

HENRI BACHELIN.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Le lancement du javelot. — H. de Bellefonds et G. Marul : *La Méthode française d'éducation physique. Le sport et la beauté.* — Un discours programme.

Ce fut un vrai régal pour les yeux que la démonstration du **lancement du javelot** qui nous fut donnée le 1er novembre

sur le stade de Colombes par le champion olympique Myrha. Les nombreux jets du Finlandais portèrent le javelot à des distances variant entre 60 et 64 mètres, c'est-à-dire approchant d'environ 2 mètres le record du monde et distançant d'une dizaine de mètres les meilleurs résultats obtenus dans cette spécialité par les athlètes français. La chose n'aurait qu'un intérêt relatif si Myrha était dans son pays un être d'exception. Mais beaucoup d'athlètes finlandais approchent cette distance. A quoi faut-il attribuer cette supériorité ? Tout d'abord au style de l'athlète qui est vraiment utilitaire au dernier point, autrement dit qui permet à tous les muscles de travailler en synergie avec le maximum d'intensité. Le geste est souple et a été étudié dès la plus tendre adolescence: Myrha, qui lance depuis l'âge de 15 ans, prétend avoir été peu conseillé et être arrivé par tâtonnements au style actuel. L'action est énergique et a une allure guerrière qui nous laisse supposer que le Finlandais est parvenu en fin de compte à restaurer les méthodes des guerriers grecs pour lesquels la technique du lancement avait d'autant plus d'importance que le javelot était leur arme principale. Il est souhaitable que le résultat des efforts de Myrha ne soit pas perdu et que, pour éviter à nos jeunes athlètes les tâtonnements, on fixe un cinéma ralenti et on diffuse la succession des gestes qui précèdent l'échappée du javelot. En France, comme j'ai eu l'occasion de l'écrire ici, la technique sportive n'a pas été jusqu'ici suffisamment divulguée et diffusée et, d'autre part, peu nombreux sont les professeurs de sports ou les managers capables de diriger avec le fini nécessaire un entraînement dans une spécialité quelconque. D'ailleurs certains grands sports sont nouveaux venus et en particulier l'athlétisme n'est sérieusement pratiqué, et encore par une élite, que depuis une dizaine d'années. Or, si les résultats obtenus dans certains grands sports, comme le rugby par exemple, nous démontrent que le muscle et la volonté française sont de qualité supérieure, nous n'aurons une pépinière d'athlètes dignes de ce nom et capables de faire triompher nos couleurs dans les compétitions internationales que lorsque nos enfants et nos jeunes gens auront étudié, dans des conditions appropriées à leur âge et à leur possibilité d'action, la technique sportive. Il ne suffit pas pour cela d'arriver à l'Education Physique obligatoire, il faut aussi que les méthodes adoptées et reconnues nationales ou fran-

çaises (le mot importe peu) soient adaptées à cette préparation aux divers sports. C'est pourquoi théoriciens et techniciens sont d'accord pour réclamer une méthode qui comporte des exercices de développement et d'assouplissement permettant au corps de forcir sans perdre de sa souplesse, des exercices éducatifs ou de préparation renforçant et coordonnant l'action de tel ou de tel groupe de muscles en vue d'une action déterminée: lancer, sauter, grimper, des applications et des grands jeux permettant aux enfants et aux jeunes gens de se familiariser déjà avec le style et les règles de l'athlétisme ou des sports. Il m'a bien semblé que ces directives avaient précisément présidé à l'élaboration de la **Méthode française d'Education Physique** (Manuel Pratique) que viennent de publier H. de Bellefonds et Gabriel Marul. De Bellefonds appartient depuis longtemps déjà au cadre de l'Ecole de Joinville dont l'influence en France et à l'étranger est indéniable et qui sera le laboratoire d'où sortiront des méthodes sur lesquelles pourra se faire l'union le jour où nos gouvernants jugeront bon de la nantir de moyens suffisants et de donner à son personnel l'autorité et l'indépendance permettant le travail fructueux. Il paraît que le projet de loi sur l'éducation physique obligatoire nous apportera les transformations nécessaires. Attendons ! Toujours est-il que la méthode française d'éducation physique établie *conformément aux règlements en vigueur* est la vulgarisation d'ailleurs fort bien présentée des errements suivis à Joinville depuis 1917. Cet ouvrage présente un gros intérêt pour les écoles et pour les sociétés. Les maîtres et moniteurs y trouveront les éléments leur permettant l'établissement d'un tableau de travail progressif et rationnel, étant entendu que le médecin est consulté sur le classement des élèves dans les diverses catégories. Ils y trouveront aussi une description des divers exercices, très suffisante en ce qui concerne les exercices éducatifs. En ce qui concerne les applications, les descriptions peuvent paraître insuffisantes aux yeux des divers spécialistes. Mais il n'en reste pas moins qu'en attendant que voit le jour une encyclopédie très complète des exercices du corps, ce manuel donne satisfaction aux moniteurs ayant charge d'instruire, d'éduquer et non d'entraîner. Nous pouvons dire que cet ouvrage constitue un A.B.C.D. à l'usage des écoles et des sociétés d'Education physique.

Ainsi il semble qu'actuellement on entre dans la voie des mé-

thodes de culture physique ou de gymnastique qui sont pour la jeunesse une préparation directe aux divers sports en même temps qu'un correctif de certains résultats mauvais obtenus par la spécialisation à outrance. L'idée que nous nous faisons actuellement de la beauté physique, et qui est à mon gré un peu trop influencée par la réclame faite autour des reproductions des marbres de l'antiquité, tels que nous les ont ciselés Praxitèle, Phidias et leurs disciples, nous amène fatalement à la pratique d'une méthode d'éducation physique qui cherche et équilibre le travail des muscles de façon à les amener à un développement harmonieux. C'est cette idée qui nous a fait, il y a quelque vingt ans, adopter d'enthousiasme la méthode suédoise. C'est je crois cette idée qui nous vaut l'engouement actuel pour la gymnastique rythmique et les danses. La danse est un très bon sport, un des meilleurs lorsqu'elle est pratiquée en plein air. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est considérée comme telle. Je pense, avec le docteur Cuchet, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Socrate pratiquait la danse régulièrement. Il en fait l'apologie dans le Festin de Xénophon. Raillé par les convives il réplique :

Est-ce parce que je désire m'exercer ainsi dans la crainte de ressembler aux coureurs qui ont de grosses jambes et des épaules maigres, ou aux lutteurs dont les épaules s'épaississent pendant que les cuisses s'effilent, parce qu'enfin en exerçant tous mes membres à la fois je donne à mon corps de belles proportions.

Ainsi Xénophon nous donne par la bouche de Socrate et à l'occasion de la danse le résumé des buts que nous assignons actuellement à une méthode complète d'éducation physique. Reste à savoir si le but primordial de l'éducation physique est de nous donner cette harmonieuse proportion des formes que nous appelons la beauté, et s'il ne serait pas préférable de rechercher en première ligne la robusticité et la santé. Reste à savoir aussi si notre conception de la beauté ne tend pas à se modifier. Aux jeux interalliés, certains athlètes spécialistes des courses de vitesse et du saut, les sprinters, pour les appeler par le terme couramment employé dans les milieux sportifs, n'avaient donné avec leurs jambes vigoureuses, leur buste long, leur poitrine développée, mais sans être écrasée par les énormes pectoraux et deltoïdes de nos statues antiques, leur cou mince et mobile, une impression de beauté nouvelle. Leur allure souple, leurs gestes vifs, leur puis-

sance dans l'effort prouvant une bonne respiration et une bonne circulation me faisaient les envier. La robusticité, qui étaient chez eux évidente, avait été obtenue par la pratique unique de sports déterminés, par la spécialisation à outrance. Je répète qu'ils m'apparaissaient forts et la deuxième qualité était sans doute une conséquence de la première, car j'ai toujours ressenti cette impression en présence des hommes auxquels la pratique de certains exercices violents donne l'aisance dans les mouvements et la confiance en eux-mêmes. Il ne me semble donc pas qu'il soit nécessaire de mettre la beauté comme aboutissant d'une méthode. Il suffit à mon avis de pratiquer le sport avec logique et persévérance et la beauté viendra d'elle-même comme corollaire de la santé et de la robusticité.

Dans les milieux où l'on s'occupe d'éducation physique et des sports on attendait avec quelque curiosité le **discours-programme** que devait prononcer M. Henri Paté, Haut commissaire au ministère de la Guerre, à l'occasion du congrès de l'Union des sociétés d'Education Physique et de Préparation militaire. Le Projet de loi sur l'éducation physique obligatoire revient en discussion à la Chambre après avoir été modifié par le Sénat. Nous attendions de l'orateur quelques précisions sur les idées que le gouvernement peut avoir sur cette question. Mais, soit que M. Henri Paté reste tenu à une certaine réserve par égard à ses collègues du Parlement, soit que le Gouvernement, très occupé, n'ait pas encore réfléchi sérieusement à cette question de l'éducation physique obligatoire qui touche de très près l'autre grosse question de la désorganisation militaire, nous n'avons que peu à retenir de ce discours-programme.

M. Henri Paté dit tout d'abord aux congressistes :

> La réduction du temps du service militaire, l'organisation de l'armée de demain, toutes les mesures qui devront être prises dans le but de dégager la force française dans le maximum de sécurité et de garanties et le minimum de sacrifices, tout cela est fonction de l'effort dont vous êtes les éclaireurs d'avant-garde.

La cause est entendue, mais il faut que cette préparation physique devienne obligatoire. Depuis 60 ans, plusieurs projets ont été présentés qui n'ont pas abouti. Il semble qu'au lendemain de la guerre les conditions soient particulièrement bien choisies pour la mise en œuvre d'un projet viable. L'Education

physique doit comprendre trois stades : scolaire, post-scolaire, post-régimentaire. Ne nous attardons pas à la question scolaire. Non seulement on n'est pas d'accord sur la question de la méthode, mais encore sur le moyen d'instruire dans leurs fonctions de moniteurs et de monitrices d'éducation physique les membres de l'enseignement. Et la question de contrôle médical indispensable n'a pas encore été effleurée ! Ici nous savons donc que pendant longtemps encore la loi restera inopérante comme l'ont été celle du 15 mars 1850 introduisant l'enseignement de la gymnastique dans les écoles à titre facultatif, le décret du 3 février 1869 et les lois du 27 janvier 1880 et du 28 mars 1882 le rendant obligatoire. Le stade qui nous intéresse le plus est le stade post-scolaire. Il s'agit, pour les sociétés d'éducation physique, de mettre les jeunes gens à même de se présenter au régiment dans les conditions les meilleures d'entraînement physique. La parole de Chanzy : « Faites-nous des hommes, nous en ferons des soldats », est toujours vraie. Les anciens combattants savent fort bien, après la douloureuse expérience de la guerre, que pour faire d'un jeune homme rompu au sport un soldat spécialiste (mitrailleur, grenadier, agent de liaison) apte à remplir toutes les missions du combat, il suffit de le confier pendant un temps relativement court (dix à douze mois) à des instructeurs militaires dignes de ce titre. Il y a belle lurette que nous pensons que la première conséquence utilitaire de la diffusion de l'éducation physique et du sport doit être la réduction du service militaire. Aussi nous ne pouvons qu'approuver l'orateur dans ses conclusions :

La réduction du service militaire, ne l'oublions jamais, est fonction de la préparation physique de la nation. Préparer la jeunesse est un devoir absolu, entretenir les hommes dans un état physique qui, en cas d'alerte, leur permettrait de constituer ces admirables réserves dont nous avons vu l'action et qui ont sauvé la France est un devoir impérieux auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

C'est entendu, voilà le but. Pour les moyens, le projet de loi s'essaye à encourager les initiatives privées, récompenser les réussites et même à établir des sanctions à l'égard de ceux qui seront coupables d'avoir négligé leur corps. Une des sanctions serait la pré-incorporation de ces derniers. Mais sur ce point nos législateurs ne sont pas d'accord. En France, on n'aime pas contraindre. Ne sommes-nous pas les amis de la liberté, y comprise parfois

celle qui nuit à autrui ! Retenons, au point de vue organisation, cette seule phrase du discours :

Les crédits que nous attribuons aux initiatives privées, approuvées et encouragées par l'Etat, ne dispensent pas de vous assurer que nous n'étatiserons pas l'éducation physique.

Mais qui donc se chargera de coordonner l'action des nombreuses Unions et Fédérations qui se disputent notre jeunesse et se trouvent trop souvent en rivalité. Le Comité National d'Education physique et d'Hygiène sociale, qui s'était créé un peu dans ce but pendant la guerre et qui était présidé par M. Henri Paté, vient de se dissoudre peut-être par désespoir de n'avoir pas rempli sa mission. Il nous reste à attendre la création de l'Office National des sports, qui seul pourra assurer cette direction.

RENÉ BESSE.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

En Belgique. — Aux Etats-Unis. — Au Canada. — En France.

En Belgique. — Les pays « affranchis » (entendez par là ceux qui ont donné leurs droits politiques aux femmes (continuent paisiblement leur marche en avant et cette émancipation de la femme n'a pas produit, — que nous sachions, — les cataclysmes dont on nous menace ici.

Bien au contraire, chez nos amis belges, qui sont nos voisins non seulement géographiquement, mais encore par les mœurs et les coutumes, la mesure émancipatrice s'élargit chaque jour : il y a maintenant une « sénatrice » en Belgique ; Mme Spook Janson, conseillère municipale de Bruxelles, vient d'être élue au Sénat, elle appartient au parti socialiste.

Aux Etats-Unis. — Grâce à l'influence du vote des femmes, le « Sheppard Towner Bill » pour la protection de la maternité et de l'enfance vient de devenir une loi fédérale. Chez nous, nous en sommes encore à la période des vœux, et nous sommes cependant au pays de la dépopulation.

Au Canada. — Le parlement d'Ottava a donné le droit de vote aux femmes pour les élections fédérales ; la plupart des provinces leur ont accordé ces droits, mais le gouvernement de Québec n'a pas adopté cette mesure. La lutte est vive ; le clergé y prend une grande part et se montre divisé, un parti soutient les reven-

dications féminines, l'autre les combat avec acharnement. En attendant, Miss Mc Phail a été élue membre du Parlement fédéral, c'est la première femme qui y entre.

En France.— M. Poincaré, sénateur, a présidé une manifestation féministe et s'est prononcé nettement comme partisan de la réforme. L'appui de M. Poincaré, président du Conseil, nous sera-t-il aussi solide que l'appui de M. Poincaré, sénateur ?

En attendant le bon vouloir du Sénat, qui paraît oublier dans ses cartons la loi votée par la Chambre, les groupements féminins tentent de rétablir, en divers points, l'équilibre entre les droits trop différents des hommes et des femmes. Leurs efforts ont porté récemment sur la question de l'enseignement ; grâce à ces efforts, le ministre de l'Instruction publique a posé, devant le Conseil supérieur de l'Instruction publique la question de l'identité de l'enseignement féminin et de l'enseignement masculin dans les lycées. Il existe, en effet, cette situation anormale, qu'alors que les jeunes filles sont admises à se présenter aux mêmes examens que les garçons, la préparation différente des lycées de filles ne les mène pas officiellement, directement, d'après un programme nettement établi, à ces examens. Le Conseil supérieur de l'Instruction publique a conclu à l'identité des deux enseignements ; la préparation des professeurs n'est plus guère en cause, puisque les femmes sont déjà admises à passer quelques-unes des agrégations masculines et peuvent avoir en partie la même formation professionnelle que les hommes. Le ministre a favorablement accueilli le vœu du Conseil supérieur.

— Un premier Congrès démocratique, international, s'est tenu à Paris, en décembre, organisé par Marc Sangnier ; 22 nations y étaient représentées A l'unanimité le congrès se prononça en faveur du vote féminin ; d'ailleurs, seules, trois nations ne le possédaient pas encore ; la France, la Suisse et l'Italie...

THÉRÈSE CASEVITZ.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La question des sous-marins à la Conférence de Washington. — Les incidents qui ont marqué les derniers jours de la Conférence de Washington ont causé une vive émotion. Il s'agissait de la question des sous-marins. L'Angleterre était là en présence d'un problème redoutable pour son avenir de grande

puissance insulaire. Sa prétention de maintenir sa suprématie sur les mers, ce qui est sa grande tradition nationale, était en échec si le sous-marin devenait à son tour ce qu'on appelle assez sottement le « capital-ship », c'est-à-dire le navire capable d'exercer, dans le domaine de la stratégie comme dans celui de la tactique, la maîtrise des lignes de communications de la mer. La Délégation navale anglaise a déployé une habileté extraordinaire à soutenir son point de vue. Elle y a apporté même une astuce assez critiquable, qui est également dans les traditions de sa diplomatie. Elle a feint de croire que notre Etat-major naval ne rêvait que de remettre en pratique les théories de l'amiral Aube et de son école. Il lui importait d'avoir un désaveu éclatant sur ce point, bien qu'elle sût exactement à quoi s'en tenir sur les tendances de notre Amirauté exclusivement portée vers le développement d'une marine cuirassée. Lord Lee, le chef de la délégation navale anglaise, pour justifier les alarmes de toute la Grande-Bretagne en face des prétentions françaises, produisit une phrase, légèrement altérée (1), tirée d'une étude, parue en janvier 1920 dans la *Revue maritime*, organe officiel de notre grand Etat-major naval. Le premier lord de l'amirauté anglaise s'exprimait ainsi, après avoir cité cette phrase : « Il appartient à la délégation française de désavouer et de répudier une telle déclaration. Il y a une seule manière de le faire utilement, c'est en se ralliant aux résolutions Root (interdiction de l'emploi des sous-marins contre les bâtiments de commerce). S'il en est ainsi fait, notre position sera considérablement modifiée et le sentiment de crainte et même d'amertume, que nous avons aujourd'hui, sera écarté, *sans quoi notre existence, même notre vie comme nation pourraient être en jeu.* » Retenons ce dernier aveu : c'est la reconnaissance offi-

(1) Le véritable texte est le suivant : « Grâce à l'ingéniosité des hommes, *on* tient enfin l'instrument, le système, la martingale pour tout dire, qui culbutera, cette fois définitivement, la puissance navale anglaise. » Ce propos était, d'ailleurs, placé, par son auteur, dans la bouche des Allemands. Il faut reconnaître cependant que l'erreur commise par Lord Lee peut s'expliquer, car notre auteur ajoutait quelques lignes plus loin : « Tout d'abord, avant de jeter la pierre aux Allemands à ce propos, nous aurions dû nous rappeler que cette guerre de course à la torpille était, comme tant d'autres nouveautés, l'application d'une idée première essentiellement française. » Et il concluait : « L'Allemagne avait le devoir, pour sa cause, de mettre en jeu tous ses moyens et de demander à l'arme sous-marine de nuire au maximum à l'ennemi. » Il était peut-être prématuré d'écrire cela, dans une Revue officielle, en janvier 1920.

cielle d'une guerre sous-marine, qui pourrait-être dirigée contre elle. Que répond à cela notre délégué naval ? Au lieu de demander le temps de vérifier un texte qu'il lui était permis de n'avoir pas présent à la mémoire, M. le vice-amiral de Bon le désavoue *illico* et nous excuse en disant que l'auteur a pu l'écrire « comme écrivain, non comme officier ». Subtil *distinguo* qui a dû faire sourire le bon sens pratique de nos amis anglais. Quoi qu'il en soit, notre adhésion aux propositions Root était immédiatement acquise ; c'était tout ce que voulait la Délégation anglaise.

Ainsi, après avoir échoué sur tous les points, notre Délégation navale se laissait prendre de court, — ce qui n'a rien d'étonnant, — sur la question des sous-marins. Elle ne lui tenait nullement à cœur. A la vérité, nous obtenions les 90.000 tonnes demandées, mais en prenant l'engagement de ne pas employer nos sous-marins contre le commerce ennemi. Sous cette forme, la concession qui nous était faite était surtout une prime à la construction. C'est ce que notre Délégation navale recherchait avant tout.

L'émotion créée par un tel incident a été très vive. Notre presse ignorante et moutonnière a travaillé, avec un ensemble déplorable, comme elle le fait toujours dans les questions où elle n'y voit goutte, à exaspérer le sentiment national. Un écrivain, pour lequel nous avons la plus grande estime, écrivait même en parlant de notre Délégation navale : « Plaignons nos défenseurs malheureux. Leur défaite est la nôtre, et nous partageons leur douleur. » Notre ami se trompe. La défaite de M. le vice-Amiral de Bon n'est pas la défaite de la France ni celle de notre marine. Nous allons essayer de le démontrer.

§

Notre délégué naval avait d'abord demandé à la Conférence de Washington qu'il fût accordé à la France de construire 350.000 tonnes de cuirassés, à partir de 1925, soit 10 « capital-ships » de 35.000 tonnes chacun. Il réclamait ensuite 230.000 tonnes de bâtiments-légers, et enfin, 60.000 tonnes de sous-marins, chiffre primitivement fixé. Si les trois parties de ce programme étaient liées, la France, pour satisfaire aux demandes de M. le vice-Amiral de Bon, se serait trouvée dans l'obligation de fournir un effort financier d'une dizaine de milliards, répartis sur dix ans. Avec l'adoption d'un tel programme, il ne fallait plus entendre parler

de la réduction du nombre de nos arsenaux, ni de réduire, si peu que ce soit, aucun des multiples organes de notre marine. Leur extension se serait même imposée. Nous aurions eu, pendant dix ans, un budget de la Marine s'élevant à un minimum de 2 milliards, dont un réservé aux constructions. Aurions-nous pu, vraiment, dans les circonstances actuelles, soutenir un pareil effort, pendant dix ans? Et dans quel but? Contre qui? L'Allemagne n'a plus de marine de guerre. Sont-ce des cuirassés de 35.000 tonnes qui assureraient la protection de notre domaine colonial? Aurions-nous la prétention de lutter contre l'Angleterre à armes égales? De qui donc M. le vice-Amiral de Bon tenait-il ses instructions en soutenant de pareilles prétentions devant le Congrès ? De personne, sinon de lui-même. Nous croyons savoir que des conseils de modération avaient été donnés à notre chef d'Etat-major général, M. le vice-Amiral Grasset, qui avait été d'abord désigné pour représenter la marine française à Washington.

M. le vice-amiral de Bon a été substitué à cet officier général au dernier moment. Le désir de jouer un rôle éclatant sur la fin de sa carrière l'a sans doute poussé à se mettre au premier plan et ce désir nous eût paru légitime, si son rôle avait dû se concilier avec les véritables intérêts de la France. Il devait n'en rien être. Il était facile de prévoir, et M. Briand aurait pu s'éviter la désagréable obligation de câbler, devant le *tolle* de la presse étrangère, un désaveu formel à la Délégation navale, dont il avait lui-même arrêté le choix. Il lui aurait suffi d'avoir une connaissance un peu plus approfondie des hommes qui devaient l'assister dans sa tâche. Mais, tout ce qui touche à notre marine, a toujours été traité avec une inconcevable légèreté par nos hommes de gouvernement.

Le seul point sur lequel nous aurions dû ne pas céder est celui qui concernait notre acquiescement aux propositions de M. Root. On a vu, plus haut, l'empressement que nous avons, au contraire, apporté à lui donner notre entière adhésion, ce qui était assez contradictoire avec la ferme volonté de posséder une flotte de sous-marins et d'en tirer parti. Il eût fallu, au moins, obtenir de la partie adverse, par réciprocité, un engagement, imposant l'obligation aux croiseurs anglais et américains de laisser librement circuler nos navires de commerce en temps de guerre. C'était le principe de la liberté des mers admis par tout le monde.

§

Notre sentiment national surexcité, irrité, nous empêche aujourd'hui de juger sainement l'œuvre de la Conférence de Washington. Malgré l'insigne maladresse de notre Délégation navale, il apparaîtra à qui veut réfléchir que cette œuvre marque un progrès immense. Pour la première fois, en quelques jours, grâce à une proposition claire, concrète, précise, du gouvernement américain, les grandes nations se sont trouvées dans l'alternative ou de se rallier purement et simplement à cette proposition, ou de démasquer leur rêve de domination sur le reste du monde. Le Japon se voit limité dans ses projets d'hégémonie sur l'Extrême-Orient. Tout au moins ne reste-t-il plus libre de s'assurer cette hégémonie par le seul emploi de la force. Les Etats-Unis et l'Angleterre restent à égalité, en cessant de développer à l'extrême leur puissance navale. La France n'a plus de raisons de s'efforcer de suivre, d'aussi près que possible, le développement de la marine de guerre allemande, puisque celle-ci est strictement limitée en nombre et en tonnage par le Traité de Versailles. Quant à sa situation comparée avec celle de l'Angleterre, l'écart existant entre sa flotte de cuirassés et la flotte anglaise, à l'heure actuelle, est du même ordre qu'avant la guerre. La marine française n'a donc été ni humiliée, ni diminuée par les décisions de Washington. Il lui demeure un acquêt de 230 000 tonnes de bâtiments légers, ce qui nous vaudra une quinzaine de croiseurs de 10.000 tonnes, pour montrer notre pavillon dignement sur toutes les mers du monde, plus une centaine de torpilleurs de 800 tonnes. Voilà une flotte, dont l'activité, avec un réel profit pour notre pays, sera autrement grande qu'aurait pu l'être celle de la flotte des 10 cuirassés de 35.000 tonnes, que M. le vice-Amiral de Bon se promettait de nous offrir. Mais ce qui reste inestimable pour nous est de nous trouver autorisés à construire 90.000 tonnes de sous marins. On peut être assuré que notre Amirauté, abandonnée à elle-même, n'aurait eu une pareille préoccupation. Nous n'en voulons d'autre preuve que le dernier programme présenté au Parlement par la marine. Il ne comprenait pas de sous-marins, à l'origine. Il fallut l'initiative personnelle du ministre devant les réclamations de la presse pour y faire figurer une douzaine de ces navires. La leçon de la guerre était cependant encore toute fraîche.

Notre dotation en sous-marins peut représenter environ 200

navires de ce type, avec des tonnages variables suivant leur destination particulière. Nous tenons donc enfin, par la force des choses et contre le gré de notre Amirauté, la formule de notre marine de l'avenir. Il reste à la compléter en adjoignant à notre flotte sous-marine les forces aériennes nécessaires. Nous pourrons vraiment, avec une organisation ainsi jumelée, posséder la maîtrise du bassin méditerranéen et des mers qui baignent nos côtes. Nos croiseurs feront le reste.

Quant aux principes de M. Root, il serait difficile de dire aujourd'hui ce que l'avenir leur réserve. Nous y souscrivons, pour notre part, bien volontiers. Mais quel gouvernement serait assez fort au cours d'une crise comme celle que nous venons de traverser pour résister à l'opinion publique, si celle-ci, sous la pression des circonstances, réclamait une action sans réserves de la flotte sous-marine ? Ceci n'est qu'une vue d'un lointain avenir. Pour l'instant, et sans doute de longues années, un pareil péril n'est pas à redouter, quelque subite que soit parfois la folie des hommes.

Mémento. — Clerc-Rampal : *Les Navires* (Bibliothèque des Merveilles, Hachette) où le lecteur curieux peut trouver toutes sortes de références sur les petites mécaniques qui vont sur l'eau, jusqu'aux menus pantagruéliques des repas servis à bord de nos paquebots. Ce qui n'est pas une réclame si bête. — *Revue militaire française* (décembre, Chapelot), G Camon : La genèse du plan de guerre allemand. — Col. Desoffy de Csernek : Le 114e bataillon de chasseurs alpins, le 23 juin 1916, etc. Cette revue annonce la publication prochaine d'un *Précis historique des armées françaises pendant la grande guerre*. Ce Précis sera accompagné de documents. Sa préparation sera confiée au service historique de l'Etat-major de l'Armée. — *Revue maritime* (nov.), C. V. Blanc : Le matelot sous Louis XIV. — L. V. Vidil : *Psychologie de l'autorité* — A. Cogniet : *Essais sur la bataille du Dogger Bank*, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Littérature et Colonies. — Décidément, en ces temps où le relativisme est de mode, la loi du *perpétuel retour* apparaît bien, dans les faits coloniaux ainsi que dans les faits métropolitains, comme un de ces absolus auxquels il est difficile de se soustraire. Il est vrai que là où Nietzsche, après Schopenhauer, voulut voir un éternel recommencement des toujours mêmes phénomènes,

faut-il trouver surtout la démonstration des faibles moyens dont dispose l'homme dans sa création du monde extérieur et la preuve de l'indigence de son imagination quand il s'agit pour lui de fixer avec précision sa représentation de l'univers.

Aux gens qui sont en quête de sujets originaux ou prétendus tels, je recommanderais volontiers celui-ci : pauvreté des thèmes et des gabarits humains. Pour ne citer qu'un exemple, il est certain que les bons métropolitains ont une invincible tendance à n'envisager les colonies que sous l'angle du scandale. Adressez-vous à un Français quelconque et parlez-lui des colonies, vous verrez qu'invariablement il vous répondra : cacahouètes, case de l'oncle Tom, et mauvais traitements infligés aux indigènes. Avant la guerre, cette mentalité était des plus répandues. Dans cette rubrique même j'eus maintes fois l'occasion d'en faire le procès. Ceux de mes lecteurs qui sont assez âgés pour cela doivent se souvenir de cette vignette qui remporta le plus vif succès il y a quelque quinze ans. Elle représentait un fêtard en habit donnant un formidable coup de pied dans le derrière du nègre de Bullier, et un des spectateurs de cette scène déclarait : « Ce doit être un administrateur colonial ! » — Les dix grands hommes qui composent l'Académie Goncourt en sont encore là. Les longues années de guerre, le concours admirable fourni à la métropole par nos sujets coloniaux, nos soldats du Maroc et du Sénégal montant, à l'heure actuelle encore, la garde sur le Rhin, tout cela ils l'ignorent. Ils ne sont pas davantage informés de ce fait merveilleux, miraculeux, que constitue la *paix française* régnant sans troubles ni incidents dans toutes nos possessions d'outre-mer, paix française qui serait inconcevable sans le loyalisme absolu de nos sujets indigènes. Or, ce loyalisme existerait-il, se maintiendrait-il, intact et vivace toujours, si nos administrés étaient vraiment les lamentables victimes, les misérables persécutés que nous représente certaine littérature ?

En vérité, nos pauvres colonies n'ont pas de chance avec la littérature. Celle-ci, dirait-on, ne saurait trouver de sources à son inspiration exotique que dans les plus tristes faits divers. L'inconvénient serait minime s'il ne s'agissait là que de jeux de l'esprit sans autre conséquence. Si nos plus notoires écrivains, incapables, en braves ignares qu'ils sont, de lire une statistique douanière, tiennent absolument à classer le phénomène *colonie* sous la

rubrique générale du crime et du vice avec accompagnement de fièvre, de moustiques et de musique de la rue du Caire, cela ne serait grave que si, vraiment, comme feignait de le croire Oscar Wilde, la littérature créait la vie. Heureusement, il n'en est rien. Autrement la vie issue du cerveau de nos artistes serait par trop moche. Personnellement, quoique vieux colonial, je m'en tenais à cette conception sinon indulgente, du moins indifférente. Aussi bien, lorsque parut *Batouala* et lorsque cinq Goncourt, dont un qui compte pour deux, le plus vieux, probablement, accordèrent leur prix annuel à cet ouvrage, cela ne souleva-t-il en moi aucune espèce d'indignation. Pour le journal colonial qui m'avait demandé un article à ce sujet je rédigeai immédiatement une chronique où je rendais hommage au talent de l'auteur. Je notais que *Batouala* n'eût peut-être pas déplu aux Goncourt eux-mêmes qui, ainsi que certaines de leurs études en font foi, ne détestaient pas l'exotisme. J'indiquais également qu'un chapitre de ce livre, le mieux réussi d'ailleurs, rappelait telles descriptions contenues dans un ouvrage de M. Junod, publié par le *Mercure de France*, quelques années avant la guerre, sous ce titre je crois: *La Circoncision*. J'ajoutais que ce que je m'expliquais mal c'était le contraste choquant existant entre l'œuvre elle-même et la préface dont son auteur avait cru devoir la faire précéder. Sans doute, en nous contant l'histoire de Batouala, chef nègre de l'Oubanghi, M. René Maran a placé dans la bouche de certains de ses héros noirs des réflexions assez désobligeantes pour les dominateurs orgueilleux que nous sommes, paraît-il, aux colonies. C'est ainsi qu'ils se plaignent tout comme nous, en France, de payer de lourds impôts. C'est ainsi également qu'ils dénoncent notre odeur fétide et cadavérique. C'est ainsi, enfin, qu'ils déclarent que les blancs ne valent rien, détestent les noirs, et sont d'épouvantables menteurs « mentant avec méthode et mémoire comme on respire! » Tout ceci, je le répète, ne m'a pas particulièrement indigné. M. René Maran n'est point responsable des propos que tiennent ses protagonistes, et, en fait, chaque jour, nous autres blancs, au Parlement et dans la presse, nous portons contre nous-mêmes des accusations beaucoup plus graves. Aussi bien, M. Léon Daudet, qui est expert en matière d'« engueulade », a-t-il voté pour Batouala. Mais ce que je comprenais moins, disais-je, c'était cette préface, à allure de pamphlet, dans laquelle

M. René Maran faisait le procès virulent de l'œuvre coloniale française.

Il paraît que nos administrateurs, — il doit le savoir, puisqu'il l'est lui-même, —sont d'affreux tortionnaires, lâches, cruels, alcooliques, etc., etc., et que, sous prétexte de civilisation, ils détruisent systématiquement la population. Si vraiment, le pauvre garçon, — c'est de M. Maran qu'il s'agit et non de Batouala, — a consacré six années, — comme il l'avoue lui-même, — à préparer ce réquisitoire, il faut reconnaître qu'il n'a pas le travail facile. Nous autres blancs, quand nous commencons à nous calomnier, sommes beaucoup plus expéditifs. Feu Georges Toqué, précurseur de M. Maran dans ce genre de littérature, ne consacra que quelques semaines à excuser, en plus de trois cents pages, ses sinistres exploits.

Je ne trouvais finalement dans ma chronique comme explication du réquisitoire Maran que le fait de la haine incoercible et violente que les Noirs, certains Noirs du moins, — car il ne faut jamais généraliser, — éprouvent pour le Blanc. C'est là un phénomène atavique. M. Maran descend des noirs des Antilles. Il ne prétend point, comme les petits négrillons des écoles de Dakar, « descendre des Gaulois ». Peut-être se souvient il encore des souffrances de l'esclavage. Il n'ignore pas ce qu'endurent encore ses congénères de couleur dans l'Amérique humanitaire du prophète Wilson. Il se rappelle sans doute qu'il y a un peu plus d'un demi-siècle seulement, Carlyle s'indignait en apprenant que « les nègres de la Jamaïque engraissaient ! » Descendant des esclaves des «Isles », M. Maran doit encore haïr. Lisez ce qu'il dit lui-même à ce sujet dans son livre : « La vengeance n'est pas un aliment qui se mange chaud. Il est bon de cacher sa haine dans la plus affectueuse cordialité, la cordialité étant la cendre que l'on répand sur le feu afin de lui permettre de couver... »

Par ce qui précède, on le voit, je plaidais les circonstances atténuantes. Puis, me souvenant d'avoir été moi-même parfois un peu littérateur dans ma vie, je répugnais à porter atteinte au *droit d'écrire ce qu'il pense* d'un auteur, celui-ci fût-il naturellement porté à tout voir en noir. Je n'avais pu, enfin, sans sourire un peu, entendre M. Paul Souday s'écrier : « Le réquisitoire liminaire de M. Maran contre nos coloniaux est si formidable qu'il fera rougir de honte tout Français, et même tout Européen.

Dans un livre ordinaire, cela pouvait à la rigueur passer inaperçu. Le retentissement du prix Goncourt et les milliers d'acheteurs qu'il procurera à cet ouvrage, en France et à l'étranger, rend désormais le silence bien difficile... »

Je pensais à part moi : ces littérateurs sont vraiment extraordinaires d'accorder tant d'importance à un ouvrage. Ne savent-ils donc pas que sur cent lecteurs qui parcourent le roman à la mode, il n'en est pas deux qui lisent la préface ? Dans huit jours, Batouala rejoindra dans les ténèbres de l'oubli et de l'indifférence générale les autres succès littéraires du jour, voire même les précédents prix Goncourt. Je considérais, enfin, que si ce livre était nuisible, le mieux était d'en parler le moins possible...

Or, voici que les pressentiments de M. Paul Souday se justifient. Le journal l'*Eclair* a annoncé, au début du mois dernier, « qu'on préparait en ce moment, à Berlin, un tract destiné à être distribué aux Etats-Unis et qui est composé d'extraits de *Batouala* et intitulé : « Un réquisitoire (*sic*) contresigné par l'Académie Française des Goncourt. »

J'avoue que cette information ne modifie en rien ma manière de voir : j'estime un peu puérile la préoccupation que nous avons, en général, d'être loyalement et honnêtement jugés à l'étranger par nos amis et... par nos ennemis. Il m'est absolument indifférent, je l'avoue, que les Américains qui oppriment cyniquement de douze à quinze millions de noirs pensent que nous maltraitons nos sujets indigènes. Le jugement de pareils hypocrites me paraît dénué de toute valeur et l'œuvre coloniale de la France est assez belle, assez nette, assez claire, pour n'avoir point besoin de leur estime. La propagande allemande perd là son temps. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les éditoriaux des grands quotidiens des Etats-Unis pour être fixé à cet égard. Il a suffi qu'un de nos délégués réclamât pour la France à Washington le droit de posséder quelques sous-marins pour que, immédiatement, tous les journaux américains, hier encore francophiles, criassent haro sur la France. Des amis de cette qualité-là, un pays comme la France en possède toujours suffisamment !

Donc que *Batouala* serve à la propagande antifrançaise, cela ne changera pas grand'chose aux sentiments de gens qui sont bien décidés à ne jamais rien nous sacrifier de leurs intérêts et qui ne nous l'envoient pas dire. Le colonel Harvey fut, il n'y a pas longtemps, très explicite à cet égard.

Reste le décri jeté, dit-on, par ce livre, sur les fonctionnaires coloniaux. M. Maurice Delafosse, de qui j'analysais récemment, ici-même, le remarquable ouvrage consacré aux *Noirs*, a écrit dans la *Dépêche coloniale* du 8 janvier dernier :

Nous n'avons eu que trop de scandales coloniaux dont l'origine, neuf fois au moins sur dix, devrait être recherchée de ce côté des mers plutôt que de l'autre. Il ne tient qu'à nous de ne plus en avoir et les coloniaux sont les premiers à demander que le nécessaire soit fait pour cela.

L'indifférence n'est pas l'attitude qui convient en la circonstance, d'une part, parce que les intérêts du pays sont en jeu, d'autre part, parce qu'il n'est pas possible de demeurer indifférent en face de braves gens qui souffrent dans leur honneur injustement attaqué.

S'il n'est pas permis à un fonctionnaire d'outrepasser ses pouvoirs ni de comprendre l'exercice de l'autorité avec le mépris de l'humanité et l'oubli de la justice, il ne doit pas être permis davantage à un parlementaire ni à un littérateur de déverser impunément la calomnie sur des gens qui n'ont d'autre tort que de faire leur devoir dans le silence et l'obscurité.

Ceci est exactement pensé et justement écrit. Cependant, — est-ce parce que je suis totalement dépouvu de *l'esprit de corps?* —cependant je ne saurais me résigner à croire qu'un roman, fût-il exotique, fût-il signé Maran, et fût-il enfin contresigné par cinq sur dix des Goncourt qui en valent six, qu'un roman puisse avoir la vertu singulière de ruiner la réputation de nos administrateurs coloniaux. Il n'y a dans cette affaire, en somme, que deux coupables : les membres de l'Académie Goncourt, d'une part, et l'opinion publique, d'autre part, celle-ci et ceux-là pour la même raison, c'est que le goût du scandale colonial a déterminé la faveur qu'ils ont accordée à *Batouala*.

Chacun sait que les membres de l'Académie Goncourt ne lisent point ou ne lisent que par accident les volumes soumis à leur suffrage. S'ils lisaient, en effet, et s'ils avaient la moindre conscience littéraire, ils eussent sans nulle peine rencontré, dans la production de l'année 1921 un ouvrage supérieur à *Batouala* et n'ayant point l'inconvénient d'être précédé d'un manifeste étranger à toute littérature. Or, c'est précisément ce manifeste qui a dû éveiller la curiosité et l'intérêt de ces messieurs. Il doit exister parmi eux quelque vieil anarchiste en sommeil qui rouvre les yeux dès qu'il s'agit de déprécier une institution établie, sociale, religieuse ou

politique. Faute de curé à dévorer, il s'est amusé avec l'aide de M. Maran à « manger du blanc ». L'autre Académie, la vraie, passe pour réactionnaire, à telle enseigne que le vieux bolcheviste Anatole France ne consent plus à y mettre les pieds. La Goncourt, elle, affecte une allure libertaire et joue à l'*évaltonnée*, comme eût écrit le feu père Theuriet. Quant au grand public, non moins friand que le conseil des Dix de faits-divers sanglants et de nègres torturés, coupés en morceaux ou cuits à l'étouffée, il a tout naturellement ratifié le suffrage des Maîtres. Coloniaux, mes frères, il n'y a rien là-dedans qui doive vous surprendre. Il y a longtemps, n'est-ce pas? que vous savez qu'un Boissière n'eût point rencontré l'adhésion du suffrage universel. Il n'est peut-être pas mauvais, en somme, pour une certaine élite de lecteurs, que, chaque année, les prix décernés constituent le signalement précis des livres négligeables.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Quatre lettres de Villiers de l'Isle-Adam (sur la Riviera, 8 janvier). — *Un éloge de Sébastien-Charles Leconte.* (Le Gaulois du dimanche 22 janvier.)

Une feuille niçoise : **Sur la Riviera**, vient d'avoir le rare bonheur et honneur de publier quatre lettres inédites, des lettres d'amour, de Villiers de l'Isle-Adam. Ces lettres, écrit l'éditeur, sont adressées à une femme dont la personnalité nous demeure inconnue, et il ajoute ce commentaire que je reproduis ici, en même temps que le texte intégral de ces lettres, si précieuses pour la psychologie de l'auteur d'*Isis*.

A l'époque où elles furent écrites (1864) celui qui devait être le grand écrivain d'*Axel* et des *Contes cruels* avait alors vingt-six ans. Il avait déjà fait imprimer à Lyon, en 1859, ses *Premières poésies*, publié un roman : *Isis*, en 1862.

Passionnellement, l'amour ne joua jamais un grand rôle chez Villiers, qui se contentait de rêver d'idéales amours. « Villiers, — nous a dit son cousin du Pontavice de Heussey, l'un des hommes qui le connurent le mieux, — Villiers courut à la recherche de cette émotion divine qu'il n'a ressentie qu'une seule fois, à l'époque de sa jeunesse (*il avait alors dix-sept ans*) pendant les heures brèves de ce premier et pur amour qui eut pour berceau, pour cadre et pour tombeau, la campagne bretonne. S'il entrevoyait dans les hasards de la vie quelques-uns de ces célestes visages qui font croire aux anges qui sont descendus sur la terre, il

s'en éprenait idéalement ; mais, dès qu'il lui était donné de s'asseoir aux côtés de la femme, son impitoyable esprit d'analyse découvrait toutes les laideurs et toutes les petitesses morales voilées sous la beauté physique ; l'ange disparaissait alors et la réalité coupait brutalement les ailes à son rêve... »

On croirait vraiment que ces lignes de M. du Pontavice de Heussey, publiées en 1892, visent, entre autres, l'aventure amoureuse que Villiers de l'Isle-Adam eut en 1864 et à laquelle les suivantes lettres nous initient. Autant qu'on le peut présumer, Villiers était tombé cette fois sous le charme d'une dangereuse créature qui le faisait marcher,— pour employer l'argot du jour. Un homme aurait pu sans doute nous fournir des renseignements sur cet amour de Villiers : C'est Catulle Mendès, auquel il est, par deux fois, fait allusion dans la quatrième lettre. La disparition, déjà lointaine, de Mendès, laisse craindre que ce petit mystère passionnel ne puisse être, désormais, éclairci.

Quoi qu'il en soit, ces lettres sont des plus curieuses, surtout la dernière d'un romantique assez singulier.

I

(Sans date.)

Ma chère Louise, je n'ai que le temps de jeter à la poste ce petit mot.

Je regrette vivement de ne pouvoir vous rendre le service que vous désirez.

Mardi vous pourrez demander, au comptoir du café dont nous sommes convenus une petite boîte que j'ai laissée hier pour vous. Vous y trouverez une lettre dans laquelle je vais ajouter un louis pour votre voyage et votre dîner, puisque vous êtes pauvre en ce moment. Impossible de vous offrir davantage.

Il y a quelques objets pour vos enfants : je vous prie de les accepter en souvenir de moi : il y a également une demi-douzaine de cigares très passables que je vous recommande à vous, à Franck et à Marguerite. Je ne pourrai pas venir mardi ; ne m'en veuillez pas et sans adieu.

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

II

14 juillet 1864.

Ma chère Amie,

Je vous aime beaucoup, mais j'ai l'amour-propre un peu froissé ; je ne vous le cacherai pas. Je ne mérite en rien les façons que vous faites ; je le sais et j'en suis sûr, tant pis pour vous si vous ne l'avez pas vu. Mettons que ce soit nerveux chez vous et laissons définitivement tout cela. Je n'ai plus qu'un sentiment dans le cœur : c'est l'ennui. Ne m'en veuillez pas si j'essaie de me distraire.

Si j'avais eu quinze jours devant moi, je me serais très certainement fait aimer de vous. Je l'espère du moins; je ne les ai pas. C'est juste, je vous perds, je sais ce que vous valez, quand vous aimez, tant pis pour moi.

Restons bons amis. Quand je serai riche, peut-être, si vous le permettez, pourrai-je vous être utile ainsi qu'à vos enfants. Jusque-là ne me cherchez pas d'aucune manière, vous ne me trouverez plus. Vous n'avez pas voulu voir : eh bien ! voyez vos amis et ceux qui vous plaisent, vous vous êtes trompée, voilà tout.

Sans reproche et sans rancune je vous serre la main : ne me regrettez pas, il serait un peu tard désormais : en vérité, je ne vous aime plus, mais j'ai de l'estime et de l'amitié pour la femme d'autrefois, je suis triste et troublé de ne plus vous comprendre, ma chère Louise, et je ne veux pas recevoir vos pages d'explication : vous n'en avez pas besoin pour être, dans mon esprit, ce que vous êtes : une très sincère et très merveilleuse femme.

Embrassez Jacques et Jules pour moi ; je viens d'écrire à Sonnette ; ne me faites pas trop d'honneur en recevant la nuit pendant les deux jours qui vous restent, rue de Grenelle, Saint-Germain ; ce serait risible franchement et je vous connais assez pour compter que vous voudrez bien ne pas trop faire d'excentricités, rue de Grenelle.

C'est un service que je vous demande. A partir de votre départ de la rue de Grenelle, *fût-ce ce soir*, je n'aurai rien à dire ; vous ne manquerez pas de distractions et tout est pour le mieux.

J'écris à Edmond de régler la glace et j'ai lieu de croire qu'il le fera. Si j'ai de l'argent, — ce qui est possible malgré la dureté des temps,— je vous en ferai passer, rue Bréa, 5.

Mes amitiés à tous ceux qui vous aiment et adieu.

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

P.-S.— Ne vous inquiétez pas ni de Sonnette, ni de l'épicier, ni du coiffeur, je réglerai tout, prenez ce qu'il vous faut et dites-leur que sous huit jours leur facture sera payée. Je suis désolé de ne pas vous avoir été plus utile, mais, ma foi, la plus belle fille du monde, etc...

III

11 sept. 1864.

Ma chère Louise,

Bien que vous n'ayez pas eu pour moi cette exquise politesse qui vous distingue, je ne dois pas en manquer avec vous : aussi je vous envoie ce billet.

Cette vie ne me distrait pas pour des raisons diverses : je n'ai pas 70 ans, c'est l'âge du rôle et il faudrait encore des vieillards choisis.

J'ai fait beaucoup pour vous, sans reproches : je suis dans une position gênée et ennuyeuse, obligé d'aller en Bretagne, faute de Lyon ; je vous quitte, adieu.

Je dois 150 fr. à l'épicier étonné; je ne sais comment 20 fr. au restaurant, des choses risibles au coiffeur, sans compter votre blanchissage.

Allons, j'ai tout arrêté, excepté le blanchissage ; je paierai tout; mais plus autre chose, oh ! ça non !

Amusez-vous donc, puisque vous le voulez ; amenez qui bon vous semblera cette nuit, rue de Grenelle ; souffrez et comprenez que je n'endosse plus de telles dettes. — Ayez quelque souvenir que sans moi vous ne seriez peut-être pas si gaie en ce moment et n'en parlons plus. — Demain, je crois que Monsieur Sonnette ne sera pas coulant ; prenez vos précautions. Pourquoi ne les avez-vous pas prises plus tôt ?

Que les choses en restent absolument là, n'est-ce pas ? Ne me faites pas trop de dégâts dans la maison ; ah Dame ! que voulez-vous que je pense de vous ? Cela me ferait de la peine de *sévir* contre vous *avec le bon marché* que cela me coûterait. Ainsi pas de bêtise et quittons-nous aussi bons amis que possible. Ne vous occupez ni de moi, ni de mon nom ; je ne m'occuperai pas de vous ; mais ne me faites pas me fâcher : cela vous nuirait et me ferait perdre un temps que la situation triste où vous m'avez mis a rendu précieux. Comprenez ceci : vous m'avez menacé ; tenez-vous-en là.

Quand je serai riche, et cœtera... si je puis vous être utile : si non, mes meilleurs souvenirs à Marguerite, ainsi qu'à votre mère ; je regrette de ne pas avoir donné plus de folies à Jules et plus de pipes à Jacques, mais on n'est pas parfait. J'ai prévenu Jeanne qu'elle n'était plus à mon service. Qu'on ne m'embête pas à ce sujet ou cela n'ira pas bien.

Allons, « sans adieu », n'est-ce pas et mille amitiés.

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

IV

(de Lyon), septembre 1864.

Ma chère Louise, aujourd'hui je suis plus calme, je vous écris de Fourvières dans un petit café : je vois le Mont Blanc d'ici ; les nuages ont l'air d'immenses bouffées de cigare ; il est très matin, j'ai passé la nuit à me promener dans ma chambre ; pourvu que le vertige ne me reprenne pas ! Je pars irrévocablement cette nuit pour Paris ; et *sauf le cas d'une rencontre de trains*, je serai demain, samedi, à 6 heures et demie précises, à la gare de Lyon. Ainsi pas de frayeurs, à l'endroit de votre voiture. Je vous enverrais de l'argent si j'en avais, mais à peine si j'ai de quoi passer une soirée quelconque en arrivant.

Ma famille a perdu la tête, je le crois ; je me charge de la remuer ; mais j'ai envie de mourir. A ma place, le commun des mortels descendrait sur les mains la montée de Saint Barthélémy ! Cela me fait un serrement de cœur infini de penser à ce que je tiens, presque, dans la main ; j'ai envie d'ouvrir la main et de m'en aller dans un cloître. Ah ! l'on peut rire ! (Si on ne se moquait pas de certains esprits ils ne s'en-

tendraient pas penser.) Moi je n'ai pas envie de rire ; je songe à ce que je pourrai écraser et à ce que j'ai de pitié et de douceur encore ! — Haïssons tout cela.

Il y a ici une femme d'une intelligence et d'une beauté bien remarquables ! Cependant je vous écris, c'est peut-être la dernière fois, mais je ne serais pas fâché de vous voir ! Après je mettrai les mers, s'il le faut, entre nous, car je vaux mieux que ce que vous m'avez donné. J'irai si loin que personne de ceux que j'ai connus, excepté Catulle peut-être, n'entendront plus jamais parler de moi.

J'ai passé des nuits terribles ; je ne reconnais plus mon regard dans la glace : il est encore plus froid que l'or dont il est encore ébloui, savez-vous !

Ah ça, mais, en vérité, je suis d'un solennel à mourir de rire ! Je ne sais à qui parler, je vous écris comme à une ombre. — D'ailleurs, malheureux que je suis, rien n'est fait ! tout peut manquer ! Je puis me retrouver plus esseulé et plus pauvre que jamais. Eh bien ! si le tonnerre de Dieu s'en mêle à ce point, je jure que j'en rirai aux éclats et que, cette fois, je ne manquerai pas le profond silence, la prière et les coups de cloche pendant la nuit. Je suis comme mon Andréas de jadis, j'en ai positivement assez de la machine ronde ; tenez, je ne me donne pas pour un tranche-montagne, mais j'aimerais mieux attaquer des fourgons (?) le soir, trois contre dix, au milieu de la fumée et des balles, que d'avoir à supporter les instants que je vais être obligé de supporter !

Je vous ai adorée, Louise, et longtemps au milieu d'assommantes souffrances ; mais bah ! vous avez raison : toute affection profonde doit être sacrifiée pour une nuit passable. Vous m'avez fait faire un rêve maudit, mais après tout vous êtes, il faut, dis-je, que vous soyez une bien charmante femme, ou Catulle et moi ne sommes que deux fameux imbéciles, ce qui n'est pas absolument admissible ! Qui sait ? Nous vous aimons peut-être par amour-propre ?

Mais en voilà assez ; venez, si vous pouvez, je vous attendrai dix minutes ; il faudra que je reparte au plus vite. Je serai bien heureux de vous voir : nous dînerons ensemble et je vous quitterai, si vous n'êtes pas libre à onze heures et demie, heure militaire. — Si Catulle était à Paris nous irions le voir ensemble.

Sur toutes choses (et ce serait une condition à toute amitié future, si vous tenez à la mienne) ne me questionnez pas. (Sacré Dié ! Je me souviens que ce n'est pas par défaut de confiance en moi que vous avez péché jusqu'à présent.) Ne me demandez rien, je ne sais rien, je ne veux rien me rappeler : je suis le plus ignorant, ignorantissime, de ceux qui respirent. — Je n'aime à parler que de choses positives, et si j'ai besoin d'une chose c'est d'un absolu oubli.

Et vous, comme vous devez être triste, inquiète, fatiguée, agacée ; pourvu que vous ayez eu un peu de plaisir, au moins ! Peut-être en aurez-vous plus tard un peu encore ; on fera son possible.

Je vous serre la main, ma chère Louise, et à demain, n'est-ce pas !

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

P.-S. — Je viens de me relire. C'est fou !

§

Dans le **Gaulois du dimanche** M. Ernest Prévost consacre à M. Sébastien-Charles Leconte une étude où je cueille ce passage et cet éloge :

Il est un poète dont le grand talent et le caractère sont depuis longtemps connus et aimés de tous ceux qui l'approchent, dont nul écrivain, nul lettré n'ignore le nom et la personnalité, mais dont l'œuvre reste quand même insuffisamment *lue* et dont la valeur, qui échappe encore à beaucoup de nous, est à peu près ignorée du grand public.

Et cependant c'est un beau poète, un fier poète que Sébastien-Charles Leconte. C'est sûrement, à l'heure actuelle, l'un de nos plus grands poètes. Il a, derrière lui, non seulement une œuvre imposante, mais une œuvre singulièrement originale et puissante, marquée du prestige de la pensée, embrassant plusieurs cycles d'humanité, magnifique de visions et d'images, et solide, et virile, et impeccable.

Certes, ce n'est pas une œuvre accessible au vulgaire, une œuvre facile. Sébastien-Charles Leconte n'est pas un poète souriant, ni berceur. On hésite au seuil de son temple « de cèdre et de granit noir » ; on recule. Mais lorsqu'on a franchi ce seuil, que la pensée, excitée, s'est mariée au grand mystère, elle jouit de l'immuable et hautaine ordonnance, elle s'épanouit, initiée, en la noble atmosphère des idées, en la magnificence des évocations et des formes. Ce n'est pas là seulement un artiste, un poète, c'est un architecte-Titan, qui remue la poussière des humanités mortes, pleine de souvenirs écrasants, restitue les épopées séculaires et grandit encore, en les recréant, le frisson des légendes et la majesté des histoires. Sa poésie jaillissante, condensée, chargée de substance spéculative, est d'une philosophie profonde et d'une philosophie aiguë, le tout fondu en un verbe indestructible qui retient et absorbe l'impétuosité des mots.

R. DE BURY.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'étonnante prophétie d'un germanomane alsacien. — On sait avec quelle effronterie les Allemands s'obstinent à affirmer, malgré toutes les preuves contraires, la persistance des sympathies politiques de l'Alsace pour l'Allemagne. Il

est en tout cas très singulier que la littérature alsacienne participe si peu à cette irrésistible affinité. On y trouve bien des témoignages d'amour pour la langue allemande, ce qui n'est pas fait pour étonner de la part d'une population dont un allemand dialectique est la langue maternelle. Mais quant à un penchant pour le régime gouvernemental et politique d'outre-Rhin, il faut y regarder de bien près pour en trouver la moindre trace. Frères par la langue, soit, et maints Alsaciens y consentent encore aujourd'hui. Toutefois, de là à vouloir être placés sous la houlette boche, il y a loin.

Rares ont été les exceptions à cette règle générale. La plus reluisante est celle du répugnant Adolphe Stœber, que j'ai relevée récemment ici-même (*Mercure*, 15 avril 1921, p. 572). Puis, en feuilletant le volume berlinois de 1916 où j'avais trouvé ce singulier merle blanc, je suis tombé, je dois l'avouer, sur un autre Alsacien encore : Charles Hackenschmidt, et ce nom a éveillé aussitôt en moi un joyeux souvenir de jeunesse, se reportant à la plus sombre période de l'histoire de France et d'Alsace.

§

C'est en 1871 que parut, à Strasbourg, en langue allemande, une plaquette intitulée *Chants patriotiques d'un Alsacien*, par Charles Hackenschmidt (1). Ce fut un succès, mais un succès de scandale, qui valut à cet opuscule la gloire d'une deuxième édition dans la même année ; chacun voulait, en effet, se rendre compte de ce que ce Strasbourgeois indigne osait chanter à la louange de l'envahisseur, et c'était une indignation générale de toute la population.

Tout de suite, nous fûmes quelques juvéniles têtes chaudes à vouloir marquer par une action d'éclat notre mécontentement à l'auteur, qui, à l'époque, était pasteur luthérien à Jaegerthal, près de Niederbronn. Dans une héroïque partie de plaisir, nous allâmes casser anonymement les vitres de son presbytère ; après quoi nous battîmes en retraite, en savant ordre dispersé, pour nous retrouver à la gare de Niederbronn et rentrer nous coucher. Le traître était châtié, la France vengée, et notre crime est resté impuni jusqu'à nos jours, où il ne me faut plus grand courage pour le confesser, grâce à la prescription.

(1) *Vaterlandslieder eines Elsässers, von Karl Hackenschmidt.* In-18, 38 pages. Strasbourg, chez Moritz Schauenburg (imprimeur et éditeur allemand immigré), 1871.

Quant aux *Chants patriotiques*, ils sont oubliés comme s'ils n'avaient jamais existé, et c'est le hasard qui vient de m'en faire retrouver un exemplaire. Personnellement, je ne me rappelais que ces deux vers, qui en valaient la peine : « Le plus infime de tes sujets s'approche, la tête courbée, de ton trône. » Et cela s'adressait à Guillaume Ier, dès le mois de février 1871 !

Non sans curiosité je viens de relire ce petit recueil de vers de circonstance, ce qui me permet aujourd'hui de me faire une idée rectifiée de la mentalité des Alsaciens germanophiles. Un morceau intitulé *Exaltations juvéniles* est une véritable révélation. Il porte en sous-titre : « Inscrit dans l'album d'une association d'étudiants, août 1862 ». Cela m'a fait souvenir qu'en effet on parlait vaguement, à Strasbourg, sous le second Empire, d'un groupe de jeunes théologiens orthodoxes qui se sentaient un penchant pour l'Allemagne, et l'on trouvait cela très amusant.

Cette sympathie s'explique par l'éducation de ces jeunes gens, dans des milieux familiaux austèrement religieux et qui tiraient de l'Allemagne toute leur substance intellectuelle, puisqu'il s'agissait de se préparer pour un public de langue exclusivement allemande. Les gouvernements français successifs, s'ils faisaient bien en ne persécutant pas l'usage de l'allemand, agissaient au contraire très mal et très imprudemment en n'imposant pas, à tous les Alsaciens, du moins la connaissance de la langue française, ce qui n'aurait certainement pas pu passer pour de la persécution.

Le gouvernement français avait d'ailleurs une autre faiblesse encore, et non moins impardonnable : celle de laisser accéder aux chaires de son enseignement universitaire des professeurs de nationalité allemande.

Tel ce Jean-Guillaume Baum, un Hessois, qui exerçait son activité à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Il n'en profitait évidemment pas pour dénigrer son pays d'origine. Camouflé en bon Français, il était, avec Théodore Reuss et Cunitz, l'un des trois éditeurs de la grande édition des œuvres complètes de Calvin. Son éloquence incontestable, mais qui se manifestait en allemand, bien entendu, ne pouvait avoir qu'une influence déplorable sur ses jeunes auditeurs, qui prenaient candidement pour de la bonne manne ses insinuations contre les idées françaises.

Il occupait son poste de confiance à Strasbourg depuis plus de

trente ans, quand, sortant de chez lui matinalement, le lendemain de la capitulation de la ville, il se jeta avec effusion sur le premier soldat allemand qu'il rencontra sur le trottoir, et, l'entourant tendrement de ses bras, l'étreignit en s'écriant : « Enfin de nouveau un être humain ! » (*Endlich wieder ein menschliches Wesen !*)

Dans la même cage de ménagerie il enfermait ainsi, sans faire de distinction, les Français et les Alsaciens, aux dépens desquels il ne lui avait cependant pas répugné de vivre grassement jusque là. A quoi bon se retenir désormais, puisque ses chers compatriotes étaient les vainqueurs !

Au sujet de la question des langues en Alsace, il y avait, en général, complicité tacite entre les gouvernements monarchiques français et le clergé, aussi bien catholique que protestant : comme avec la langue française pénétrait fatalement en Alsace l'esprit français, et que celui-ci symbolise, aux yeux des autoritaires, l'affranchissement de tous les jougs politiques et religieux, il y avait le plus grand intérêt à empêcher, ou pour le moins à retarder autant que possible cette contamination d'un peuple sagement habitué à se laisser conduire par ses directeurs spirituels et administratifs. Ce point de vue compte encore à l'heure qu'il est ses partisans plus ou moins hypocrites dans le clergé des deux cultes, et jusque parmi les membres du Parlement, en Alsace et en Lorraine. S'il en était autrement, la récente tragi-comédie du Carmel de Marienthal, entre autres exemples, n'aurait pas pu prendre une tournure scandaleuse.

§

L'exemple le plus flagrant de ce nocif état d'esprit des piétistes alsaciens nous est fourni par le typique Adolphe Stœber, chez qui l'ostentation religieuse voisinait du reste avec la soif des honneurs, de quelque main qu'ils fussent décernés. C'est évidemment l'espoir de décrocher une décoration allemande qui lui a donné le courage de publier, en 1871, le sonnet hexamétrique suivant, non moins significatif à tous égards que celui déjà publié dans le *Mercure :*

L'ABANDON CONFIANT A L'ALLEMAGNE

Ainsi donc, ô mère, de nouveau ton parler
Etendra son antique sceptre sur les cantons de l'Alsace;
Trop longtemps la Gaule, contre toute convenance,
Maintenait notre peuple sous le joug de sa langue.

Le mol accent welche, tendre comme un enlacement de femme,
Plus jamais ne nous égarera par ses sortilèges de sirènes ;
Seule, la vigoureuse et adorée langue allemande peut nous toucher,
O mère, cette langue pareille au doux chant du rossignol !

Ton œil rempli d'un profond et tranquille azur,
Supérieure par sa pureté au regard ardent du welche,
Est pour nous le miroir de ton dévouement maternel.

Une intime nostalgie nous entraîne vers toi ;
Nous voici réconciliés, ô, accueille-nous à nouveau
Et donne à tes fils ta bénédiction maternelle !

Adolphe Stœber n'avait pas l'excuse d'ignorer le français, et c'est ce qui rend ce morceau plus piquant encore. Il suffit de se rappeler que son auteur avait été, avant d'exercer la profession pastorale, le précepteur des enfants du baron Sers, préfet du département de la Moselle ; par conséquent il possédait sûrement à fond aussi bien l'esprit de la langue française que celui de la langue allemande. Aussi, quel sursaut amusé n'éprouve-t-on pas en le voyant assimiler la langue allemande au chant du rossignol.

Tant pis pour la France! tant pis pour le rossignol! C'est l'Aigle rouge de 3e classe qu'il s'agissait de décrocher, et cela valait bien quelques ruades à la Patrie française expirante, qui, jamais plus, d'ailleurs, ne se ressaisirait.

§

Donc, les jeunes Alsaciens, sauf exceptions, n'entendaient qu'une cloche, c'est-à-dire que leurs idées ne se formaient que par la littérature allemande. Le résultat de cette incurie des autorités françaises, du moins dans les milieux religieux, et surtout à l'époque des splendeurs frivoles du régime impérial, fut une aversion marquée pour la vie, les mœurs, la civilisation françaises, qu'on ne connaissait que par leur clinquant extérieur. Quelle différence avec la simplicité, la bonhomie germanique! Celles-ci, qu'elles étaient attendrissantes, vues de loin ! D'autre part, les étudiants qui faisaient quelques semestres dans des universités d'Allemagne en revenaient éblouis : ils y avaient été accablés d'attentions cordiales et de cajoleries, car, comme on ne le sait maintenant que trop, les Allemands savent admirablement cacher leurs tares aux étrangers qui viennent les visiter. Bref, à leurs yeux, l'Allemagne était une sorte de Salente, bien supérieure à la France corrompue.

§

Tel fut le cas chez Hackenschmidt, dont le père déjà était un puritain germanomane tout d'une pièce, et c'est le cas de Hackenschmidt qui va nous permettre d'y voir un peu plus clair.

Né vers 1840, notre poète fut vicaire à Froeschwiller, puis pasteur, non loin de là, à Jaegerthal, au moment où éclata la guerre de 1870 ; plus tard il était appelé à Strasbourg.

Il faut beaucoup lui pardonner, car, contrairement à Adolphe Stoeber, il a été un naïf. Étant né mystique, il avait fini par vivre sans doute un germanisme idéal, qui n'est pas de ce monde, et contre lequel tous les peuple auraient évidemment intérêt à échanger leurs nationalités respectives. Sa flamme était donc sincère et matériellement désintéressée, et ce qui le prouve, c'est qu'il finit par observer peu à peu l'Allemagne d'un œil plus méfiant, comme vont nous le montrer quelques-unes de ses poésies traduites ci-après. Il est, de plus, chose curieuse, un témoin inconscient de l'inébranlable fidélité des Alsaciens à la France. Cela est d'autant plus précieux à constater qu'il a été réellement, nous venons de le voir, un germanophile convaincu, ainsi qu'en témoigne déjà la pièce suivante, datée du 5 juin 1859 (guerre d'Italie) et intitulée :

DES DRAPEAUX SUR LA TOUR DE LA CATHÉDRALE

Flottez, flottez, drapeaux welches, montrez-vous au loin, et dans l'ivresse de la victoire annoncez la honte allemande au foyer allemand!

Si peut-être là-bas, de l'autre côté, quelqu'un leur voue une larme de colère, qu'il apprenne ceci : C'est par la pénitence que s'ouvre la porte pour des temps meilleurs !

Eh bien, soit! flottez donc, drapeaux welches. De la nuit naîtra le jour où l'aigle allemand s'élèvera d'un coup d'aile puissant ;

Où il enfoncera ses fortes serres dans la robe de pierre du dôme, et dans l'allégresse de la victoire annoncera la nouvelle splendeur de l'Allemagne.

Quant aux sentiments français de ses concitoyens, Hackenschmidt les trouvait franchement surprenants. Dès la fin de septembre 1870, donc immédiatement après la reddition de Strasbourg, il leur adressait une admonestation en quinze strophes, dont voici les plus typiques :

Pourquoi, ma cité, dans tes larmes accuses-tu le Ciel, comme si son sévère régime t'avait fait injustice ?

Le mal qui t'a frappée n'est-il pas mérité ; ne l'as-tu pas toi-même provoqué ?.. Tu as renié ton sang, le peuple dont tu es issue, à la main et au sein duquel tu as fait ton entrée dans la vie.

Il faut croire que les ingrats Strasbourgeois ne répondirent point avec toute la spontanéité désirable à ce pressant appel, à en juger d'après la sommation suivante qu'il leur fit deux ou trois mois après, en décembre 1870 :

...Et toi, mon pays ! ma patrie ! pourquoi donc abaisses-tu tristement ton regard ? Pourquoi crispes-tu ta main courroucée ? Pourquoi maudis-tu ton bonheur ?

Tu ne cesses de compter tes blessures, — le pouvoir de l'amour les guérira ! Tu cherches l'étoile de la France, là-bas, à l'Occident. — Elle a sombré dans la nuit sanglante.

Regarde vers l'Orient ! dans la splendeur de l'aube rose ton avenir s'élève, ton sang ressuscite pour de nouvelles forces, pour une nouvelle course héroïque !

Quand tout est espoir, quand tout est allégresse, pourquoi seule restes-tu dans la tristesse ? Eh bien ! si ta bouche ne répond pas, que parlent et témoignent du moins les pierres !

O toi, tour de la cathédrale, si haute et si belle, toi, fleuve, qui coules, près de nous, chênes des hauteurs des Vosges, debout, devenez chant et harmonie !...

Donc, il n'y a pas d'erreur possible, les Alsaciens étaient désolés, désespérés devant le sort que leur réservait l'annexion à l'Allemagne, et les Allemands sont mal venus, nous en avons une preuve de plus, de prétendre qu'ils délivraient de l'odieux joug français des frères dont les bras leur étaient ouverts d'avance.

Tels étaient tout au plus les sentiments du tout petit clan des Hackenschmidt, de ces quelques illuminés qui voyaient tout en plus beau de l'autre côté, à travers les mirages brumeux du Rhin. Mais chez la plupart d'entre eux le charme ne devait pas résister longtemps aux brutales réalités. Les Allemands, estimant qu'ils n'avaient plus à se gêner, que leur victoire les dispensait dorénavant de tous ménagements, ne tardèrent pas, dans toute l'Alsace-Lorraine, à se montrer sous leur véritable jour. Aussi, cette bonne volonté spontanée de leur admirateur, si sincère, si évidente, déjà en février 1871, ils avaient réussi à l'étonner, sinon à l'ébranler. Ses illusions se perdaient une à une ; plus tard, d'ailleurs, on l'entendait avouer avec amertume que la

Germanie rêvée n'avait existé que dans sa trop candide imagination. Il ne savait pas saisir les beautés de la Realpolitik.

§

Or, quand un poète sent que son idéal menace de s'estomper, il ne résiste pas à y aller de sa petite ode mélancolique, et c'est ce que fit Hackenschmidt, après avoir goûté cinq mois à peine du nouveau régime, objet de ses ardentes aspirations. Et cela nous valut le morceau capital de toute son œuvre.

Ce fut un véritable coup de foudre. Seulement, chose curieuse, sur le moment même il passa inaperçu ; on ne l'entendit pas, et bien certainement l'auteur n'en comprit pas lui-même la portée, pas plus que les Alsaciens en général, ni que les Allemands non plus d'ailleurs ; heureusement pour lui, comme on va le voir.

De quoi s'agissait-il donc ? Eh, mon Dieu ! d'un simple artifice oratoire. Le poète avertissait l'Allemagne que si elle devait se laisser aller à s'annexer les vices du vaincu, le sort de celui-ci lui serait infailliblement réservé. Une pareille philippique, au lendemain même de la victoire, pouvait-elle tirer à conséquence? Le vainqueur, sur le moment, se sent toujours tellement sûr de soi, qu'il peut tout au plus sourire d'un sinistre avertissement à longue échéance. Personne n'y prit donc garde, et comme, depuis, la brochure est tombée dans un profond oubli, je crois pouvoir me flatter d'avoir fait aujourd'hui une exhumation assez piquante : ce n'est rien de moins que la menace, quarante-sept ans avant l'événement, de l'effondrement de l'Empire allemand ! Dans l'original, la pièce ne porte qu'un numéro d'ordre, mais il est permis de lui donner le titre de

LA PROPHÉTIE

La guerre est terminée ! Enfin, enfin, voici la paix ! La terre est rassasiée du sang des victimes, et l'armée, lasse de vaincre, reprend en sens inverse le chemin couvert de gloire et trempé de sang.

Et quelle guerre ! Depuis que les hommes s'entre-tuent, depuis que les épées s'entre-choquent et se brisent dans le jaillissement des étincelles, depuis que sous la main de Caïn les champs se sont empourprés, on n'avait jamais vu pareille guerre ni pareille victoire.

Les derniers nés de la vieille humanité en parleront encore ; ils chercheront les places où le sang coula et compteront les tombes en disant avec stupeur : Oh, cette guerre !

Mais toi, Allemagne, ne te réjouis qu'en tremblant ! Tu fus la cognée, mais c'est un Autre qui frappa le coup ; dans le fracas des batailles, tu

as exécuté le jugement sanglant, — c'est un Autre qui l'a prononcé.

Avant que tu eusses tiré l'épée pour combattre et te défendre, ton Dieu, dans la sérénité du ciel, avait déjà triomphé : il avait frappé d'aveuglement le souverain de la France et ses armées ; puis Il t'a appelée et t'a dit : Maintenant, frappe!

Et si un jour tu oublies le Dieu puissant qui fit accomplir sa sentence par ta main ; si trop confiante en tes propres forces, tu te permets de vouloir vaincre à toi toute seule ;

Si, enivrée de ta coupe de gloire, tu fais ton Dieu de l'image de ta propre grandeur et, te prosternant devant toi-même dans l'adoration tu vis pour assouvir tes appétits et non plus pour remplir ta mission ;

Alors, ô mon peuple ! Alors ton heure sonnera à son tour, et sur toi aussi s'abattra le bras du Seigneur ; alors toi aussi tu boiras jusqu'à la lie le calice de sa colère et tu t'abattras sur le sol, belle étoile du matin!

La même faute exigera le même châtiment, — et tout comme aujourd'hui la vieille puissance héroïque de la France se tord en râlant sous ton pied, terrassée dans la bataille où son sang a coulé inutilement ;

Ainsi passera aussi sur toi le torrent de sang et de flamme, — tes hurlements d'angoisse ne l'arrêteront point, le fier édifice s'écroulera du jour au lendemain, et celui qui l'entendra, dira : C'est le jugement !

Quelle majestueuse vision d'avenir, aujourd'hui où l'on constate son implacable réalisation ! Jamais ours lança-t-il plus formidable pavé sur le nez de son cher maître ? Et cela est saisissant surtout pour celui qui a connu la chétive et timide apparence du petit gringalet de pasteur qui eut là son heure d'inconsciente, mais incontestable inspiration. Comme on le voit bien, derrière sa fenêtre, agacé par l'ostentation qu'affichaient les officiers plastronnants, laissant traîner bruyamment, avec une négligence affectée, leur sabre sur le pavé de la rue! Dans un retour de son bon sens, il a dû se dire qu'avec un orgueil aussi stupide on ne va pas loin.

Il n'existe guère à comparer avec cette impressionnante prophétie que celle de Michelet, annonçant, également un demi-siècle à l'avance, l'avènement du bolchevisme en Russie. Michelet et Hackenschmidt, quel imprévu rapprochement !

Cette pièce remarquable nous fait donc constater un premier revirement dans l'opinion de notre germanomane sur les Allemands. Mais la cure allait faire des progrès, car quelques jours à peine après ce chant altier, le poète, devenant impatient, lançait à l'envahisseur cette pointe quelque peu goguenarde :

Pas tant de rigueurs, messieurs du gouvernail ! Ce ne sont pas ces

manières-là qui feront revenir la paix. Si nous avons fauté, ne restez point irrités indéfiniment ; la détresse de Strasbourg crie : Assez de châtiments !

Vous avez conquis le pays par le glaive, mais seulement les corps, et non pas encore les cœurs ; et ceux-ci, ce n'est pas la dureté de la loi qui les gagnera ; l'amour seulement brisera la résistance !

Si vous voulez muer en frères ceux qui furent vos ennemis, n'amoncelez pas fardeau sur fardeau et douleur sur douleur. Qui n'est que strictement juste, ne peut agir avec justice ; grande a été la victoire, que grand soit le cœur du vainqueur.

Avec ses *Chants patriotiques* tarit la veine poétique de Hackenschmidt. Il ne publiera plus, dans la suite, qu'une trentaine de brochures, de sermons, de conférences religieuses, de controverse théologique et d'histoire régionale, jusqu'à sa mort, survenue pendant la guerre, en 1915, à Strasbourg.

Parmi ces brochures il en est une, parue en 1910, sous le titre : *Il y a quarante ans.* L'ancien pasteur du Jaegerthal y raconte, toujours, naturellement, en langue allemande, ses souvenirs de l'année terrible. On y sent, à la vérité, encore le germanophile, mais avec de curieux sous-entendus et des réticences qui donnent à réfléchir. Qu'il suffise d'en reproduire les lignes finales, singulièrement suggestives :

Voilà où nous en sommes (en 1910) ; où en serons-nous dans la suite ? Combien de temps faudra-t-il jusqu'à ce que les blessures soient guéries, surtout les blessures du cœur ? Vivrai-je assez longtemps pour pouvoir constater qu'en Alsace on proclame joyeusement, comme une chose qui s'entend de soi : Nous sommes Allemands ! pour qu'on bénisse la catastrophe qui d'abord avait provoqué tant de désespoirs ? Alors me revint en mémoire la métaphore humoristique de la queue du chien (auquel charitablement on la coupe par petits morceaux successifs)... Combien de fois, dans ces quarante ans, ne me suis-je pas fait des idées là-dessus ! Mais je me garderai bien de faire connaître quelque chose de ces idées et de ces réflexions, ne serait-ce même que par allusions.

Allons ! il y avait du bon, et si le brave petit Hackenschmidt avait pu doubler le cap du 11 novembre 1918, ou nous nous tromperions fort, ou Strasbourg compterait un bon patriote français de plus, et d'autant plus ardent qu'il revenait de loin. Il paraissait du moins pas mal mûr pour la conversion, et il a dû avoir plus d'une fois l'occasion de fredonner, vers sa fin, le refrain : « Ce n'était pas la peine assurément... »

En tout cas, nous ne saurions faire autrement que de lui rester reconnaissants d'avoir lancé sa superbe prophétie, qui, pour un peu, laissait prévoir jusqu'à la débâcle boche de la Marne.

Cette prophétie, d'un beau style, du reste, mériterait bien d'occuper une place d'honneur dans les livres de lecture des jeunes écoliers du monde entier; ce serait une suggestive moralité sur les dangers de l'orgueil.

Rien de plus aisé que de tirer la conclusion de cette curieuse histoire :

Hackenschmidt, avant sa lente évolution, voyait l'Allemagne comme celle-ci se voit elle-même encore présentement. Les germanophiles primitifs, les germanophiles convaincus, ceux qui logiquement devraient constituer aujourd'hui le noyau sain du germanisme, devant l'évidence des faits, se sont vus obligés, en bonne conscience, de renier, la mort dans l'âme, leur idéal, de renier du moins ceux qui se vantent actuellement d'en être les détenteurs. Il ne reste plus, pour réaliser cet idéal qu'ils ont déformé, que les maniaques pangermanistes qui, avec une superbe assurance, sous les noms de Ludendorff, Tirpitz, Seeckt, Stinnes et autres mauvais bergers, mènent le crédule troupeau boche à la perdition.

JULES FROELICH.

CHRONIQUE DU MIDI

Critobule, *Paul Mariéton*, 3 volumes, Georges Crès. — *Francis Pouzol*, 1 vol., édition du Secrèt (Imprimerie Brabo, Alais). — Frédéric Mistral, neveu, *Les Symptômes Félibréens*, «Revue Méridionale», Bordeaux.

Tous ceux qui ont connu Mariéton, qui ont approché cette nature exubérante, ce cœur primesautier, cet esprit enthousiaste et cultivé, le retrouveront avec joie dans les trois volumes qu'un de ses amis d'enfance, M. Eugène Vial (Critobule), vient de lui consacrer sous le titre de: **Paul Mariéton, d'après sa correspondance.**

A la vérité, trois volumes, ce n'est pas encore assez pour enfermer la belle vie débordante de celui qui, né Lyonnais, voulut travailler de toutes ses forces à la renaissance provençale et demeurera intimement uni à elle. Dès l'âge de dix-sept ans, Mariéton s'éprend de l'œuvre de Mistral, fait la connaissance du poète et décide de servir sa gloire. Pendant trente ans, il va étudier, voyager, assembler des documents, publier des revues et des livres, discourir,

inaugurer des statues, présider des fêtes et des banquets, organiser des représentations théâtrales, soutenir des polémiques, susciter des amitiés et des talents, devenir un lien vivant entre Paris et le Midi et, dans ce tourbillon et cet apostolat, délaisser son œuvre propre. Cette histoire littéraire du mouvement félibréen qu'il n'achèvera jamais et pour laquelle il a réuni une masse formidable de notes et de références, on peut dire que, s'il ne l'a pas écrite, il l'a vécue. Nous pouvons, à notre tour, la revivre grâce à la très fidèle autobiographie de son ami Critobule, où les documents intéressants abondent.

Paul Mariéton avait pour coutume de tenir, chaque soir, un journal complet de ce qu'il avait fait, vu ou entendu et il ne manquait pas, en outre, d'écrire de longues lettres à ses parents et à quelques intimes. Ce sont ces textes que Critobule a utilisés. Il en résulte qu'un Mariéton extraordinairement véridique, d'un relief étonnant, d'une verve intarissable nous est rendu au cour de ces pages que l'on juge vite trop brèves. A l'historien, au poète, au critique que nous connaissions s'ajoute maintenant un mémorialiste qui les dépasse peut être. Dans ces impressions jetées hâtivement sur le papier avant de se coucher, dans ces récits improvisés à sa mère ou à Mistral sur les événements parisiens, dans ces appréciations jaillies du cœur et de la minute, Paul Mariéton se montre un écrivain direct, un psychologue incisif, un observateur de premier ordre. Mistral appelait ces reportages intimes « du Saint-Simon joyeux, papillonnant, alerte ». Malheureusement, selon la volonté expresse de Mariéton, la plupart de ses memoranda ont été brûlés et nous n'en avons ici qu'une faible partie.

Ce qui nous est donné n'en constitue pas moins une contribution très précieuse à l'histoire du félibrige, à la connaissance de ses années héroïques, à la vie familière de ses chefs. Les biographes futurs de Mistral, en particulier, trouveront dans ce livre des lettres et des détails indispensables sur ses séjours à Paris, ses idées, ses projets, son caractère. Le maître de Maillane se confie à son cher Paul en toute franchise et il n'y a qu'à puiser pour ramener des appréciations, des critiques et des conseils où sa sagesse olympienne et malicieuse se joue :

Il ne faut pas, dit-il, à propos de la *Revue des Deux-Mondes*, s'exagérer l'importance de ce vieux laminoir.

Sur quelques quolibets que Mariéton avait essuyés à Paris :

Parler de félibrige dans tous les salons, dans tous les cafés, à n'importe qui, ne pouvait à la fin que te rendre singulier. Il ne faut jamais parler de félibrige sans y être provoqué par l'interlocuteur. C'est ainsi que j'ai toujours fait, même en Provence, même à Maillane. Le public n'aime pas qu'on l'embête, quand même on lui parlerait du Bon Dieu ou du Diable.

Sur la façon dont Mariéton promenait Mistral dans Paris, façon amicale, dévouée, mais si faussement interprétée par quelques-uns, que le Maillanais se regimbe :

Si je m'y prêtais encore un peu, on finirait par dire, et l'on a peut-être déjà dit, que Mariéton a découvert Mistral, comme il a découvert l'abbé Roux et Soulary. Il est utile, pour le soin de ta personnalité, comme pour celui de la mienne, que tu fasses un peu seul tes voyages de Paris.

En 1888, Mariéton étant à Rome demande à Mistral des vers de la part de la Reine d'Italie et Mistral lui fait cette belle et patriotique réponse :

Tu sais bien que, dans ma vie, tout s'arrange harmonieusement et que, dans mes manifestations poétiques, c'est la déesse Harmonie qui préside et gouverne. Donc, si je n'ai pas répondu à l'invite royale, c'est que l'heure n'a pas sonné au timbre d'or des choses astrales. Je suis trop touché du désir de la reine pour me libérer par un madrigal de cour. Laissons l'étoile décider et allumer l'inspiration. Ces impressions qui nous viennent du pays transalpin ne sont pas faites pour tendre les cordes de la lyre provençale. Ce n'est pas au moment où le colonel da Bormida étudie sur la carte, avec le maréchal de Moltke, les détails d'une campagne contre la France, qu'il convient au Capoulier de se commettre avec des éventualités terribles. « Amica Italia, magis amica Gallia » et ce n'est pas quand ma patrie est menacée que je pourrais obtempérer à ceux qui me demandent un psaume d'allégresse.

Ces citations de Mistral m'empêchent, faute de place, d'en donner de Mariéton lui-même, et je le regrette, car l'histoire de Fortunette, cette fille d'Arles qui aimait les félibres et fut aimée par plusieurs d'entre eux, le récit de l'incendie du Bazar de la Charité, les descriptions des fêtes de Juan les Pins avec le ministre Rouvier, des représentations d'Orange avec Mounet Sully et Marchand, etc., mériteraient d'être épinglées ici. Tout Mariéton revit dans ces pages alertes, pittoresques et vraies. Ses amis les reliront souvent pour y retrouver l'homme rayonnant et cordial qui y est enfermé.

§

Les derniers combats de la guerre ont vu périr un jeune félibre de Villeneuve-les-Avignon, **Francis Pouzol**, dont l'âme ar-

dente, la personnalité franche, les idées neuves nous apparaissent, auréolées de regrets, dans le volume de poèmes, de lettres et d'articles que ses amis viennent de publier.

Avec Jan de la Vaulongo, Amadieu Gambardella et Alari Sivanet, Francis Pouzol avait fondé un périodique : *Lou Secrèt*, dans lequel était conservée, fortifiée et appliquée la pure doctrine mistralienne. L'œuvre poursuivie par le groupe du *Secrèt* tendait, en particulier, à l'unification littéraire de la langue et à la création d'un journal quotidien. Depuis la mort de Francis Pouzol ces deux buts, qui, en réalité, n'en font qu'un, ne paraissent pas s'être rapprochés pour les trois survivants : « La mort, dit l'un d'entre eux, en nous ravissant Pouzol, prive notre groupe de sa force la plus authentique. Si la fougue de son tempérament le portait naturellement vers les manifestations hardies, il savait joindre à cela, lorsqu'il le fallait, un rare sens de la raison et sa logique faisait loi. Il était l'âme de tous les projets, le souffle qui les enflamme et la volonté qui commande aux conditions d'accomplissement. »

Il semble bien, en effet, que la Cause provençale ait perdu en Francis Pouzol un homme d'action, sincère et clairvoyant. Il apparaît tel dans le recueil qui contient, à présent, l'essentiel de lui-même et où il est aisé de trouver plus que de belles promesses.

D'entre ses poèmes me semblent vraiment remarquables ceux consacrés à la guerre, qu'il a faite héroïquement, mais sans se dissimuler ses horreurs. Son *Noël Rouge*, d'un rythme âpre, sans rimes, est d'une désespérance qui ne s'oublie pas. Francis Pouzol a souffert de la pluie et de la boue et il a su trouver, dans cette langue provençale que l'on peut croire apte à traduire seulement des sentiments joyeux et des paysages lumineux, des mots violents et farouches pour exprimer ses dégoûts, ses regrets et ses colères. Ses poèmes s'accompagnent de commentaires de la même inspiration, proses ou lettres, dans lesquelles la dure vie du soldat est fixée sans mensonge. Ecoutons-le, dès le 9 septembre 1914, faire au doux frère Savinien, l'auteur du poème épique la « Liounido », la description de la guerre moderne :

Vous voyez la guerre à travers la *Liounido*. Le héros vainqueur, à grande allure sur son cheval sarrazin, comme un beau moissonneur casqué d'or par le soleil, tranche les têtes païennes et fait éclore des fleurs cramoisies, à la pointe d'un sabre flamboyant.

Combien différente la guerre d'aujourd'hui !

Etre en guerre, c'est manger, dormir, bâfrer ; ou bien l'on jeûne pendant trois jours, ou bien l'on s'en met voracement jusqu'aux yeux. Je n'exagère point. Pour peindre ce que j'ai vu, il faudrait le peintre le plus réaliste, le plus matérialiste. Point de choses belles, même dans leur horreur ; rien que laideur et saleté.

Vous voudriez que je conte, au retour, les choses de la guerre avec des mots pimpants et clairs. Pauvre de moi ! le peu que je pourrais conter. — Il me faudrait des mots si bas que les écouteurs, stupéfiés par tant de cochonnerie, gagneraient vite la porte ; et pourtant il serait nécessaire de le faire, afin que le peuple, ému par tant de laideur, songe aux choses charmantes et plaisantes qui restent à accomplir.

Etre en guerre, ce n'est pas se trouver face à face avec l'ennemi, et, à grands coups de baïonnette, le poursuivre jusqu'à la mort. Non ! Etre en guerre, c'est travailler la terre, non pour la faire fructifier, mais pour creuser des trous qui deviendront bientôt des tombes. Et, dans ces trous, il faut se cacher en silence, et y attendre les obus qui viennent, de 15 ou 20 kilomètres, blesser nos frères, tuer nos amis, enterrer nos camarades ; et nous sortons de là pour porter nos blessés à l'ambulance ou déterrer les compagnons ensevelis par les grosses bombes.

Et puis, lorsque nous sommes assez restés, et qu'il y a assez de morts, nous marchons en avant ou en arrière, sans savoir pourquoi, avec l'abrutissement des bêtes molles qui traînent la charrette.

Et nous voyons alors les traces de la guerre. Les champs labourés et pleins de trous, les chevaux crevés, dans des postures d'un réalisme terrible, jambes et cuisses raidies dans l'effort suprême, la tête dressée, accroupis ou allongés, le corps tordu ou prêt à bondir, avec des blessures difformes ou invisibles, les boyaux dehors par l'effort final, et d'une puanteur impossible.

Le sang même n'est jamais beau, et ne reste pas cramoisi, — comme si la terre, la terre-mère, n'en voulût point pour la féconder ; il fait avec elle une fange noire et répugnante, qui fait penser au limon impur dont on dit que nous sommes pétris.

Et encore, tout un désordre haché, ruiné, sacs ouverts, fusils brisés, baïonnettes tordues, vestes et capotes en lambeaux, criblées de trous, ensanglantées et boueuses. Et de la boue sur tout cela, et de la pluie par-dessus ; vous avez là une petite impression de tant de laideur.

Mais la guerre ne saurait arracher totalement Francis Pouzol à ses préoccupations provençales et c'est en lisant ses lettres à Jan de la Vaulongo, à Joseph Loubet et à quelques autres que les jeunes félibres trouveront exposée une ferme doctrine provençale, faite de foi, de science et d'action.

§

La *Revue Méridionale*, qui paraît à Bordeaux, contient, précisément, un article de M. Frédéric Mistral, neveu du grand poète, intitulé **Symptômes félibréens**, et dans lequel les tendances du jeune félibrige sont mises au point.

M. Frédéric Mistral neveu fait l'historique du mouvement et, pour en déterminer l'avenir, s'appuie sur une lettre prophétique de l'auteur de *Mireille* qui, en 1885, traçait ainsi le plan de ce qu'on pourrait appeler une politique provençale.

Ma conviction est que le félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité.

Comme politique générale, nous devons sans relâche désirer le système fédéral : fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité.

Mais, avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité. A la France meurtrie, à la France chevalier de la civilisation latine nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille. N'allons donc pas par des imprudences vaines, faire le jeu de l'ennemi mortel de notre race et compromettre aux yeux des ignorants et des mécréants les résultats acquis.

Tenons-nous en pour le moment, à la question de langue et luttons ardemment, sans cesse, et de toute façon, pour remettre en honneur, dans les familles provençales, le parler de la terre de Provence, et rappelons-nous que, la langue sauvée, toutes les libertés en jailliront à leur moment.

Pour M. Frédéric Mistral neveu et pour ses amis cette belle missive est grosse des destinées du félibrige. La guerre annoncée est venue, « la période de gestation est close et l'heure de faire de la politique provençale est arrivée ». Le félibrige va-t-il prendre une orientation nouvelle ? Je ne puis en dire plus long là-dessus que M. Frédéric Mistral neveu qui clôt son manifeste par cette formule prudente : « C'est là le secret de Dieu et de Santo-Estello. »

PAUL SOUCHON.

LETTRES NÉERLANDAISES

Le théâtre néerlandais. — La France a tiré de son propre fond la plus grande partie de sa littérature scénique ; en Hollande, le théâtre, pendant une très longue période, n'a presque été ali-

menté que par des traductions. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que les auteurs hollandais ont eu d'une façon régulière accès à la scène, mais leur contribution reste encore relativement restreinte.

Le répertoire hollandais comprend, pour une petite part, les vieux classiques dont quelques pièces de Vondel : *Gysbrecht van Aemstel*, *Samson*, *Ieptha*, *Adam in Ballingschap*, *Lucifer*, tragédies qui se jouent encore et qui remportent toujours, si je puis dire, un grand succès de considération, et auxquelles il faut joindre quelques comédies de Breeroo, médiocrement bâties, mais qui donnent un tableau plein de verve et de pittoresque de la vie d'Amsterdam au commencement du XVII[e] siècle. Parfois aussi se jouent des pièces de Langendyk, un admirateur et un imitateur de Molière du commencement du XVIII[e] siècle, — et voilà presque tout. Au besoin, on pourrait encore mentionner quelques représentations du *Warenar* de Hooft (qui,comme *l'Avare* de Molière, est une adaptation de *l'Aulularia* de Plaute,) et, aussi, dans les dernières années, quelques pièces médiévales et indice peut-être d'un réveil d'esprit mystique, le miracle de *Mariken de Nymègue*, qui vécut sept années avec le diable, comme dit le titre, et qui, parce qu'elle assista sur le marché de la ville à une représentation d'acteurs ambulants (ce qui est, chez nous, le plus vieil exemple de la scène sur le théâtre) se convertit et alla demander pénitence au pape.

Donc la plus grande partie des pièces jouées sur notre théâtre étaient traduites et, jusqu'à il y a vingt-cinq ans environ, il s'agissait, sauf quelques farces grossières importées d'Allemagne, presque uniquement de pièces françaises. Probablement que la grandeur du théâtre et de l'art théâtral français n'a rencontré nulle part une admiration aussi chaleureuse qu'en Hollande. Je suis le premier à souscrire à ces sentiments, tout en ne pouvant m'empêcher de regretter qu'ils aient été cause d'une imitation tout à fait servile. Car nous avons obtenu de la sorte un théâtre d'un genre hybride dans lequel le naturel hollandais faisait des efforts désespérés pour se conformer à un modèle étranger. Les réactions sentimentales et la conduite d'un Hollandais dans des circonstances données seront toutes différentes de celles d'un Français ; notamment dans les manifestations d'un amour trahi, le désir de vengeance et le sentiment du déshonneur n'auront

pas chez nous un rôle aussi prépondérant qu'en France, s'il faut en croire du moins les attestations du théâtre. Il en résultait que nos acteurs étaient obligés de forcer leur jeu, de se guinder, de revêtir, comme une défroque qui les gênait dans leurs mouvements, une âme et un caractère tout différent du leur propre, au lieu de pouvoir donner une expression libre et spontanée à leur façon de ressentir la vie et ses passions.

Quoi qu'il en soit, la France est restée encore, de nos jours, le pays importateur par excellence; mais il a trouvé des concurrents, notamment les Scandinaves (Ibsen, Strindberg, Björnson), les Austro-Hongrois (Schnitzler, Molnar), les Allemands (Hauptmann). Parmi les pièces de fondation, il faut toujours signaler les pièces de Molière (*les Précieuses ridicules, le Misanthrope, le Médecin malgré lui, Tartuffe, les Femmes Savantes, le Malade Imaginaire*). *Mercadet* de Balzac a fait une longue série de représentations. *Petite amie* de Brieux a repris l'affiche cette année avec l'éternelle *Marguerite Gautier* (*la Dame aux Camélias*). *Cyrano* reste toujours une des représentations les plus courues. Ajoutons encore les pièces de Guitry et, pour mentionner un tout autre genre, *l'Annonce faite à Marie*, de Claudel. On a fait un essai avec le *Danton* de Romain Rolland, mais il n'a pas réussi. Je ne cite encore que les pièces et les auteurs les plus notoires pour donner une idée de l'intérêt avec lequel nos troupes et le public suivent et apprécient la production théâtrale française.

Je m'étais mis à donner un aperçu rétrospectif du théâtre hollandais en vue du compte rendu de quelques pièces nouvelles dont le sens et la portée eussent été autrement difficilement appréciables et voici que j'en suis venu malgré moi à traiter presque une autre matière : l'influence française en Hollande. Car cette influence est considérable et c'est le théâtre qui a contribué le plus à sa propagation. Sait-on, par exemple, que c'est en langue hollandaise qu'a paru le plus grand nombre de traductions de pièces de Molière? Le *Moliériste* relate, de 1670 à 1869, 122 traductions en hollandais et 2 en frison. C'est qu'à travers tous les siècles la littérature française n'a été suivie nulle part avec autant d'attention et n'a été aussi imitée qu'en Hollande; spécialement le réalisme et l'humour populaire de Molière ont été les plus appréciés.

Molière se joue chez nous de façons forts différentes. Ainsi M. Royaards, — qui a dirigé les représentations du *Misanthrope* et des *Femmes Savantes*, — néglige entièrement la tradition et cela à dessein. Il s'en tient uniquement au texte. Il est d'avis qu'un régisseur, pour plaire au public, ne peut faire mieux que d'interpréter une pièce ancienne telle qu'elle lui apparaît et en mettant en relief le sens qu'elle peut avoir acquis dans les circonstances actuelles où nous vivons. Les interprétations qui en ont été données dans le passé avaient leur raison d'être, eu égard au temps et aux circonstances d'autrefois, mais elles seraient aujourd'hui déplacées. C'est un point de vue qui peut se défendre, mais il resterait à voir si cette tradition où s'est inscrite l'expérience de nombreuses générations d'acteurs n'est pas toujours des plus instructives et des plus profitables.

Naturellement, c'est le troisième centenaire de la naissance du poète qui a fait, ces temps derniers, mettre à l'affiche de si nombreuses comédies de Molière. Ainsi le Schouwtooneel n'a pas donné moins de trente représentations des *Précieuses ridicules* et du *Médecin malgré lui* avec l'excellent acteur Musch dans le rôle principal, et le *Malade imaginaire* a été représenté, le 13 janvier, en l'honneur de Molière, suivi de la Cérémonie exactement sur le modèle de la Comédie-Française; Royaards a repris *le Misanthrope*, le Hofstad Tomeel va donner *George Dandin*.

La célébration de l'anniversaire de Gustave Flaubert a donné lieu aussi à des manifestations très marquantes, conférences de MM. Valkhoff et Spanjaard et articles biographiques et critiques dans nos principales revues.

J.-L. WALCH.

LETTRES TCHÉCOSLOVAQUES

Souvenirs d'un directeur de revue pendant la guerre. — La poésie lyrique. — M. Victor Dyk. — M. Rodolphe Medek. — Les nouvellistes : F. Langer, Richard Weiner. — Le théâtre. — Le roman : L'œuvre de M. K. M. Tchapek-Chod.

J'ai dit, dans ma dernière chronique, l'importance capitale du rôle des littérateurs tchèques pendant la guerre au point de vue politique. Aujourd'hui, je voudrais tracer rapidement ce que la guerre et la révolution ont apporté de durable à la littérature tchécoslovaque.

Dès le début de la guerre, la presse, les revues et la littérature

furent muselées par la censure autrichienne. Rien ne pénétrait du dehors, pas un livre, pas un journal. Nous étions, pour ainsi dire, murés vivants. Et cependant, il fallait manifester nos sentiments, donner une preuve de nos sympathies pour la France. Nous décidâmes donc de composer, en collaboration, une anthologie de la poésie française qui ferait suite à la grande œuvre de Jaroslav Vrchlitsky et qui comprendrait tous les noms représentatifs depuis Baudelaire jusqu'aux plus jeunes des contemporains. Nous nous mîmes à l'ouvrage; M. Victor Dyk, P. M. Haskovets, Ernest Prochazka, Karel Tchapek et moi. Plus tard, les événements politiques s'étant précipités, M. Dyk et moi nous avons été sollicités par d'autres travaux, mais MM. Prochazka et Tchapek ont publié leurs traductions en volumes qui, sans être complets, donnent cependant une idée suffisante de l'évolution de la poésie française depuis le symbolisme. Nous autres, nous avons publié notre part dans des revues, notamment dans *Cesta* et dans le *Lumír*, qui d'ailleurs a apporté, entre autres, au moment de la bataille de la Marne, le beau poème : « Au moment de rentrer en France, de V. Hugo (trad. Dyk), La Ville de France, de Régnier (trad. Jelinek), et, au moment de la bataille de Flandre, des poèmes pris dans *Toute la Flandre* de Verhaeren (trad. Hanus).

Qui dira la joie d'un directeur de revue tchèque lorsqu'il avait réussi à faire passer, à la barbe de la censure, un poème où l'on parlait de la sombre foule d'Attila à l'instant même où l'armée allemande était aux portes de Paris ou de la « Flandre indomptable », à l'instant où les Allemands la dévastaient. On avait, de temps en temps, de ces satisfactions. Il fallait, cependant, un long apprentissage pour atteindre à cet art subtil qui consistait à parler d'une façon intelligible aux cœurs tchèques sans toutefois effaroucher la censure. Cet art s'est développé d'une façon surprenante et tout le monde apprit à comprendre à demi-mot, à déchiffrer les sous-entendus, à saisir les doubles sens, à compléter les élisions et à pénétrer les allusions qui échappaient à la vigilance du censeur. On risquait toujours, bien entendu, des pages toutes blanches, des admonestations et, au besoin, la suppression du périodique. Les directeurs des revues et des journaux tchèques ont gardé, de cette époque, des souvenirs des plus intéressants. Je me demande aujourd'hui où je prenais la patience d'aller négocier souvent, avant la publication du numéro du *Lumír*, avec le cen-

seur : pour endormir sa méfiance, je lui soumettais des articles en bonnes feuilles et je me rappelle très bien les discussions que j'ai eues avec lui, en 1915, à propos de certains passages d'un article de M. Benès qu'il soupçonnait d'être subversifs. Grâce à ces petits artifices, nous avons réussi à sauver notre revue pendant toute la guerre, sans la déshonorer d'une seule phrase austrophile.

Si l'étroite surveillance de la censure étouffait la littérature, elle avait le mérite involontaire de l'avoir sauvée du fléau de la poésie patriotique. Il fallait, pour exprimer ses sentiments, tant de précautions, que, seuls, quelques rares poètes ont su trouver le vrai ton sobre et retenu sous lequel on sentît battre leur cœur tchèque endolori. Ainsi, nous avons eu la joie d'insérer dans le *Lumír* les plus belles pièces de poésie lyrique qui aient été écrites pendant la guerre. C'était notamment *Medynia Glogowska* du jeune poète Petr Kritchka, poème inspiré par un combat en Galicie et exprimant, avec un accent de sincérité inoubliable, le sentiment des Tchèques condamnés à combattre, contre leur volonté, les Russes qu'ils considéraient comme alliés et comme frères ; M. Stanislas K. Neumann nous envoyait, de ses cantonnements successifs de Hongrie et d'Albanie où l'on faisait promener, en uniforme de soldat autrichien, ce fougueux naturiste, cet anarchiste impénitent, ses fortes impressions de guerre qu'il réunit plus tard dans le volume : *Trente chants de la débâcle*. Et au moment où mon co-directeur, M. V. Dyk, était en prison, ayant sur les bras un procès de haute trahison, j'ai publié au *Lumír* son admirable poème, *La Terre parle*, que le censeur militaire, dans un accès inconcevable de bonhomie, avait laissé passer dans la correspondance du prisonnier. M. Dyk vient de réunir les pièces écrites en prison en un volume, intitulé *La Fenêtre*. C'est la fenêtre de sa cellule à la « Tour de mort » de Vienne, la fenêtre qui montrait au poète un pan de ciel nuageux, la fenêtre qui était son seul contact avec le monde et avec l'infini. Détaché presque des choses d'ici-bas, le poète grandit dans la solitude et s'élève au sublime. Il ouvre sa fenêtre à lui, sa fenêtre intérieure : la tristesse s'envole pour faire place à l'espoir. Ame sereine, les yeux clairs, le poète regarde l'avenir. Il ne s'agit plus de lui. Incertain de ce qu'il va devenir, lui personnellement, il est un peu comme les mourants qui ont reçu les saints

sacrements ; il se sent allégé de tout le poids humain : une sainte tranquillité, une paix surhumaine descend dans son cœur. Çà et là, un souvenir de l'enfance, passée dans les plaines ensoleillées de l'Elbe, vient jeter une note de mélancolie, mais tout est limpide, tout est purifié. Celui dont les sarcasmes cinglants poursuivaient depuis vingt ans tout ce qui était mesquin, lâche ou borné dans la vie publique tchèque, grandi par la douleur et peut-être face à face avec la mort, s'élève à la conciliation, à la bonté. Il n'y a qu'une angoisse qui le tourmente : l'incertitude du sort de la patrie. Ceux qui en portent la responsabilité auront-ils assez de perspicacité et de courage pour résister aux tentations et aux menaces de Vienne ? Dans ce doute affreux, il adresse à la nation le sublime poème *La Terre parle*, où, par sa bouche, la terre natale conjure ses fils de la défendre, de ne pas l'abandonner. La sobriété d'expression, agrandie encore par les circonstances où le poème a été écrit et qui forçaient le poète à un langage symbolique, le rend presque intraduisible : j'en donne cependant la fin ;

Ne refuse pas d'écouter mes paroles d'avertissement.
Ne cède pas ta part d'héritage pour un plat de lentilles.
Tu auras beau m'abandonner,
Je ne mourrai pas.
Mais sais-tu
Combien il se présentera d'ombres,
Combien de fois ta postérité serrera le poing,
Combien de fois te maudira ton fils ?
Je ne mourrai pas, je suis éternelle,
Mais je continuerai à vivre avec cette pénible pensée :
Comment as-tu pu oublier ta part d'héritage ?
Comment as-tu pu hésiter ? Comment as-tu pu trahir ?
Comment peut-on sciemment commettre une lâcheté ?
Passe encore de te trahir toi-même. Mais trahir ta postérité ?
Tant qu'il te restait un souffle, pourquoi t'es-tu rendu ?
De quoi avais-tu peur ?
Qu'est-ce donc la mort ?
La mort, cela veut dire : venir à moi.
Ta mère la Terre
Ouvre ses bras : est-il possible que tu la méprises ?
Viens, tu sentiras combien ses bras sont doux
Pour celui qui a répondu à son attente.

Moi, ta mère, je t'en supplie : Défends-moi, mon fils !
Bien qu'il te soit rude d'aller à la mort, vas-y !
Si tu m'abandonnes, je ne périrai pas.
Si tu m'abandonnes, c'est toi qui périras.

Et le livre se termine sur un poème de foi en l'avenir.

Le Chemin de la Croix est doux, si tu vois la clarté du demain.
Avec un sourire, tu contemples le furieux courroux des juifs,
Tu supportes, avec calme, ta couronne d'épines...
On peut survivre à tout, on peut tout supporter,
Si l'on se dit comme Jésus : nous ressusciterons le troisième jour !

Ce poème a été écrit au printemps 1917 qui a entendu le manifeste des écrivains tchèques. Le poète a revu son pays, il a assisté à sa résurrection à laquelle il avait tant contribué, il a siégé à l'assemblée Législative et siège actuellement au Parlement. Il est resté, dans la vie politique, fidèle à son programme de poète. Il vient de publier, sous le titre de *Maison silencieuse*, ses souvenirs de la prison qui sont un commentaire en prose de *La Fenêtre*, livre d'un lyrisme profondément humain, épuré, s'élevant au-dessus de toutes les haines et traitant même les bourreaux autrichiens avec une ironie douce et un peu attristée. Il est à noter que, dans sa solitude, le poète se consolait en relisant Zola, Victor Hugo, Macaulay et en traduisant Marceline Desbordes-Valmore et Verlaine.

Tandis que M. Dyk exprimait, sous l'œil de la censure, ses angoisses et ses espérances dans des strophes serrées et d'une ardeur contenue, tandis que, en Slovaquie, le grand poète Hviezdoslav, qui vient de mourir, composait ses *Sonnets sanglants* et que l'éloquence fougueuse du poète Razus éveillait la conscience endormie des Slovaques, la révolution tchécoslovaque a trouvé dans le jeune officier de l'armée tchécoslovaque de Sibérie, M. **Rodolphe Medek**, le poète dont l'inspiration s'égalait à la grandeur des événements. Parti au front en uniforme autrichien, ce jeune homme de vingt-trois ans passe à l'ennemi dès les premiers combats, s'engage dans l'armée russe, devient un des premiers officiers des légions tchécoslovaques en Russie qu'il organise ; il se distingue dans le sanglant combat Zborov, dans la bataille de Bachmatsch contre les Allemands, puis, sur le Volga, puis, en Sibérie. Il vit Vladivostok et rentra dans son pays, après avoir fait le tour du monde, avec les galons de lieutenant-colonel, et ayant à son actif son beau

livre d'inspiration héroïque *Le Cœur de lion*, qui parut en Sibérie, composé et imprimé par des légionnaires tchécoslovaques. Mûri dans des combats qui resteront légendaires, il sut chanter la glorieuse anabase de l'armée tchèque de Sibérie sans la monnayer en petites impressions, avec un bel élan pathétique qui n'a rien de déclamatoire, rien de faux, rien de creux, parce que le poète a vécu ce qu'il chante, parce qu'il était prêt à signer son livre de son sang, parce qu'il parlait au nom de soixante mille camarades aussi décidés que lui à donner leur vie pour la liberté de leur pays. Avec une juvénile ardeur, avec un accent de touchante sincérité et cependant, avec un art très sûr, il donna une belle synthèse du grand combat qui appartient aux plus nobles pages de l'histoire de la grande guerre.

Dans quelques-uns de ses récits, M. **François Langer**, qui, lui aussi, fut un des acteurs de cette épopée, en a évoqué quelques épisodes avec cette finesse d'observation qui caractérise le jeune auteur des *Cinq nouvelles de guerre* : c'est une œuvre d'art en même temps qu'un document historique, une œuvre de poète en même temps qu'un témoignage rendu devant l'Histoire.

Les nouvelles de M. Langer, qui tendent à exprimer la vie collective et unanime des soldats en Sibérie, ont un pendant dans les impressions qu'avait rapportées, en 1915, de la campagne serbe, M. **Richard Weiner** et qu'il a intitulées *Les Furies*. Le spirituel journaliste, le délicat poète se révèle un psychologue subtil, raffiné et pénétrant, auquel je ne souhaiterais qu'un style un peu moins tourmenté. Je me réserve pour une prochaine chronique de parler de l'œuvre lyrique d'Antonin Sova, dont j'ai, ici-même, apprécié les débuts, il y a vingt ans et qui, depuis, est devenu un des plus grands poètes lyriques de l'heure présente.

Au **théâtre** les essais en vue de porter à la scène des épisodes de la grande guerre n'ont pas réussi. Le tendre et capricieux poète Frania Schramek, qui a cependant su faire entrer le frisson tragique de la guerre dans son pittoresque roman : *La Chair*, d'un style si délicieusement sensuel, n'a donné, dans sa comédie intitulée *Hagenbeck*, qu'une caricature grotesque de la stupidité des généraux autrichiens ; ensuite, il a composé les *Cloches*, sorte de tragi-comédie bizarre où il essaie de peindre la folie de rut qui s'empare de tout un village tchèque, lorsque les cloches, gardiennes des traditions, furent confisquées pour servir à la fabrica-

tion des canons. Malheureusement, les deux essais ont échoué, faute de construction logique. M. Otokar Fischer, qui est un poète lyrique de la plus haute culture, doué d'une réelle puissance verbale et d'une rare finesse de sentiments, ainsi qu'en témoigne son récent recueil, *Les Cercles*, un traducteur dévoué des grands poètes et un critique aussi érudit que spirituel, a voulu, dans sa pièce *l'Horloge du monde*, aborder trop d'idées et effleurer trop de brûlants problèmes d'actualité pour ne pas compromettre le succès de sa pièce. Un autre jeune dramaturge, M. Zavrel, n'a donné dans son *Retour*, traitant presque le même sujet que M. Bernard dans *Le feu qui reprend mal*, qu'un scénario trop nu et trop naïf. L'intarissable directeur du Théâtre National de Brno, M. Georges Mahen, n'a pas eu non plus de chance avec sa comédie satirique d'après-guerre : *La Génération* ; la trame trop légère a fléchi sous le poids des discussions d'ordre politique.

Tous ces essais morts-nés prouvent que le moment n'est pas venu d'aborder sur la scène le grand sujet de la libération nationale et que, seuls, les meilleurs pourront s'y risquer.

Le seul véritable succès de ces deux dernières années, c'est la comédie *R. U. R.* de M. Karel Tchapek. J'espère que Paris aura bientôt l'occasion de la connaître.

Dans le roman, les années de guerre nous ont fait perdre la fine et douce poétesse de la tragique beauté de la vie, Mme Roujéna Svobodova. En revanche, elles ont vu grandir plusieurs talents tout à fait remarquables et sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir souvent ; M. Ivan Olbracht, le fin psychologue des romans : *La Geôle la plus sombre* et *L'Amitié curieuse de l'acteur Iesénius* ; Mme Anne-Marie Tilschova qui a donné, dans ses romans, *La Famille* et *les Fils* une profonde étude des mœurs et de la psychologie des bourgeois de Prague, Mme Bojena Benesova, Mme Hennerova, mais, surtout, le beau talent de M. K. M. Tchapek, lequel, pour se distinguer de ses deux jeunes et brillants homonymes, les frères Tchapek, signe **K. M. Tchapek-Chod.**

Le robuste génie de M. Tchapek attendait l'âge mûr de l'auteur pour donner sa pleine mesure. Ce n'est qu'ayant dépassé la cinquantaine que cet écrivain lance, coup sur coup, trois grands romans : *La Turbine*, *Antoine Vondrečls* et *Indra père et fils*, qui le placent d'emblée au premier rang des romanciers tchèques

contemporains et en font le véritable créateur du roman pragois.

Jusqu'à présent, les auteurs qui avaient décrit la vie de Prague étaient hallucinés par la vision romantique que leur inspirait la vieille cité gothique et baroque, ou bien, suivant la trace de Néruda, décrivaient des originaux au charme vieillot, destinés à disparaître devant la poussée de la vie moderne. M. Tchapek a eu le courage et la force de voir la cité moderne surgie de ces assises, avec sa pulsation fiévreuse, avec ses accès d'américanisme qu'il sait mêler, avec une fantaisie surprenante, à la poésie et au pittoresque bizarre des vieux quartiers et aux figures savoureuses de l'élément populaire et faubourien. Mais tout ceci n'est qu'une ornementation, un accessoire, car M. Tchapek est avant tout un puissant évocateur de l'âme humaine en lutte désespérée contre l'écrasante force de la fatalité qui, chez lui, prend toujours un caractère de méchanceté grimaçante. On dirait presque que, dans son pessimisme, l'auteur trouve un plaisir amer à évoquer de pauvres créatures humaines se débattant, impuissantes et grotesques, sous la dure poigne du sort et que sa face se contracte, à ce spectacle, d'un rictus douloureux. Avec une précision de naturaliste, avec une logique de mathématicien, il mène ses personnages à la catastrophe finale, toujours révoltés contre le sort qui se moque des vains efforts qu'ils font pour lui échapper. Je connais dans la littérature peu de passages où le tragique et le grotesque s'élèvent à une grandeur aussi sombre que dans la dernière partie de *Vondreïts*. Le pauvre héros du roman, poète famélique dont le talent a sombré dans des vapeurs alcooliques et dont la vie s'est consumée dans une lutte désespérée contre la misère et contre l'esclavage charnel qui l'attire irrésistiblement vers une créature indigne de lui, meurt phtisique et se fait marier mourant, *in articulo mortis*, avec la sensuelle juive, bonne et grossière fille, servante de cabaret, à laquelle, vainement, il voulait échapper. De cette scène la fantaisie de l'auteur a fait un tableau d'un grotesque sinistre et que, seul, un puissant cerveau d'artiste a pu imaginer. Malgré quelques longueurs de composition, rachetées d'ailleurs toujours par l'originalité de conception de l'auteur, ce roman est une œuvre qui, un jour, fera son chemin à travers les littératures européennes.

La puissance d'imagination constructive se fait jour, avec plus d'éclat encore, dans le roman *Indra père et fils*. Rarement, la

cruauté grimaçante du sort a été exprimée avec autant de force que dans l'histoire invraisemblable et pourtant si logique des deux Henri (Indra) Pavak, père et fils. Sans parler des épisodes exotiques de Indra Pavak père, le roman est une pénétrante étude des mœurs pragoises pendant la guerre. La scène où, dans un café, deux officiers autrichiens, à demi-ivres, provoquent Henri Pavak fils, qui, absorbé dans une conversation amoureuse, avait omis de se lever pendant qu'on jouait l'hymne autrichien, restera documentaire, aussi bien que ses conséquences tragiques pour le héros du roman ; cassé de son grade d'officier de réserve, envoyé au front comme simple soldat, il paie de la perte de la vue l'audace d'avoir désobéi à un officier ; ceci n'est pas du roman, mais de la réalité que nous avons vue et qui, souvent, fut plus cruelle encore. Le romancier y ajoute la ruine complète du bonheur personnel du pauvre aveugle qui avait voulu racheter les légèretés de son père. Dans la seconde partie du roman, l'auteur a fixé pour l'avenir, avec des traits des plus vivants, le portrait d'un officier, Tchèque de naissance, Autrichien d'éducation et d'esprit et qui tâche d'enflammer le patriotisme des soldats tchèques pour l'empereur d'Autriche. Ces passages fixant l'affreuse situation des soldat tchèques pendant la guerre suffiraient seuls à assurer à l'œuvre de M. Tchapek-Chod une valeur historique.

H. JELINEK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Asie-Mineure. — *Tragondia tou laou mas*, Kassimatis, Alexandrie. — Ch.-A. Nomikos : *Arabika Istorimata*, Kassimatis, Alexandrie. — M. Triandaphyllidis : *Prinkaoun*, « Ekpaideftikos Omilos », Athènes. — Andréas Vlakhos : *To Asma tôn Asmatôn tis phylis* ; Tzaveras, Chicago. — Argis : *Nyktes*, Athènes. — Varlendis : *To krypho strati*, Athènes. — Karyotakis : *Nipenthi*, Athènes. — Rigas Golphis : *Hymni*, Ganiaris, Athènes. — Mémento.

Un proche avenir sans doute fera justice de l'excessive turcophilie qui sévit actuellement sur nous et qui menace de nous faire déserter quelques-unes de nos traditions les plus sacrées. Il est peut-être de bonne politique d'aider les Turcs à conserver le Califat de l'Islam, que les Anglais eussent voulu remettre aux Arabes, tout en obtenant le mandat sur Constantinople ; mais il est certainement injuste de dénier aux Grecs le droit de se maintenir en Asie-Mineure ou de rentrer un jour dans

leur ancienne capitale. De même la France ne saurait se désintéresser d'un rôle qu'elle tint à cœur d'assumer séculairement : la protection des Chrétiens en pays musulman. En renonçant à ce privilège, elle s'affaiblirait doublement, vis-à-vis de la civilisation et vis-à-vis de l'Islam. Cela ne veut pas dire qu'elle doive éternellement demeurer sur le pied de guerre ; mais précisément il lui faut, pour rester égale à elle-même, éviter de sacrifier l'Hellénisme qui est une force grandissante. Oh ! je ne sais si les méthodes de guerre des chrétiens sont beaucoup plus humaines que celles des Turcs. Il est permis d'en douter ; mais précisément le problème est de ne pas éterniser la guerre et de donner à chacun sa part d'efficaces garanties. Permettre, par ailleurs, à l'Angleterre, puissance navale de premier ordre, d'accaparer complètement l'Hellénisme, est une erreur semblable à celle qui jeta naguère l'Empire ottoman dans les bras de l'Allemagne. Mais l'Angleterre sait bien ce qu'elle fait. L'influence hellénique est vivace dans tout l'Orient et spécialement à Alexandrie, au Caire, qui sont redevenus d'actifs foyers intellectuels grecs. Attentifs, pour notre part, à jeter les yeux sur les origines, il nous paraît que l'épopée populaire de *Digenis Akritas* constitue un titre historique de premier ordre sur l'Asie-Mineure en faveur des Grecs, ce qui ne saurait les autoriser à détruire systématiquement les témoignage d'art de l'occupation turque. Il nous paraît de même que l'activité littéraire actuelle de l'hellénisme alexandrin ou constantinopolitain, manifestée par des revues et des livres, mérite un sérieux examen. C'est, du reste, une tradition qui se développe ou qui se renoue, tandis que la littérature paraît quelque peu sommeiller, et pour cause, dans l'ancien royaume.

Chose à méditer : ces foyers d'hellénisme renaissant sont également des foyers de culture française, et sans doute est-ce sur le terrain d'une entente sérieuse avec la Grèce que la France pourrait encore découvrir le plus aisément les moyens d'aplanir certains conflits toujours prêts à surgir entre elle et l'Angleterre. Et puis, quiconque à des intérêts matériels ou moraux dans le proche Orient ne peut éviter de composer avec l'Hellénisme. La place qu'il y occupe est immense, et l'ouvrage de folk-lore que j'ai sous les yeux, encore que destiné aux enfants des écoles grecques d'Egypte, peut suffire à en témoigner.

Les Chants de notre Peuple *choisis pour les enfants,*

bellement édités par les soins de la Société Pédagogique d'Egypte, (dont l'action est destinée à compléter l'initiative de la Société Pédagogique d'Athènes), sont le fruit d'une pensée hautement significative. Les spécialistes de l'enseignement pourront se demander si le recueil est plus particulièrement destiné au maître qu'à l'élève, et si les enfants sont aptes à bien utiliser seuls de telles lectures ; il est certain que ces poèmes créés par et pour le peuple constituent un trésor inappréciable, où l'on peut puiser de féconds éléments d'éducation individuelle et nationale.

Certes, les travaux sur le folk-lore ne manquent aujourd'hui nulle part, et moins en Grèce qu'ailleurs, où la moisson commencée par les Aravantinos et les Jeannaraki fut nouée en gerbes choisies par MM. A. Théros et Politis par exemple, sans préjudice de travaux étrangers, comme ceux de Passow et Legrand ; mais il restait à faire servir directement à l'instruction populaire les plus belles fleurs de la poésie du peuple. Cette lacune est comblée, du moins en Grèce ; car nous n'avons pas en France l'équivalent du recueil offert aux enfants grecs par la Société pédagogique d'Egypte. Ce recueil est fort judicieusement divisé en deux parties principales : *Chants historiques et de pallikares; Chants de sentiment et de fantaisie*, précédées d'une sorte de prologue consacré à quelques pièces, dont le sujet touche à la *Religion*. C'est reproduire en quelque sorte le classement serbe en *Chants héroïques* et *Chants Féminins*. Au reste, les thèmes favoris du folk-lore épirote sont les mêmes, la plupart du temps, que ceux du pays slave circonvoisin. On pourra retrouver dans *l'Anthologie populaire de la Grèce moderne* de M. Hubert Pernot la traduction d'un certain nombre de chansons incluses au nouveau florilège, par exemple : *Souli, Parga, Diakos, Le pont d'Arta, La Chevauchée funèbre, Pourquoi les montagnes sont noires*, etc. Les auteurs ont également donné place en leur travail à quelques ballades de *Digénis Akritas*.

En commentaire à la grande épopée anatolienne, les **Récits arabiques** de M. Nomikos valent d'être médités. Ils illustrent également l'activité intellectuelle de l'Hellénisme alexandrin ou plutôt égyptien. M. Nomikos admire sincèrement la grandeur et la richesse de la civilisation arabe. Entre elle et la culture hellénique il distingue de frappantes analogies de pensée. Toutes deux se manifestent bien plutôt par l'amour inconditionné de la

Science que par l'esprit étroit d'organisation qui fut, par exemple, le propre de Rome. Aussi voit-on les Romains eux-mêmes s'helléniser à Constantinople, tandis que des peuples entiers, tels les Mongols, se font mahométans. Un instant toute la vie du monde se concentra autour de Byzance et du Califat, qui entamèrent une lutte sans merci. Chacune des deux forces en présence offrait une conception différente de ce que nous appellerions aujourd'hui la Société des Nations. Byzance fut le roc où se buta la marée islamique et, sans sa longue résistance, l'Europe entière aurait pu devenir musulmane.

Les Arabes ont été, dans le passé, les véritables ennemis de l'Hellénisme, les plus nobles, les plus grands.

M. Nomikos a choisi sept épisodes significatifs de leur histoire au moyen âge, et l'on sent que l'écrivain aime œuvrer au regard de sa patrie égyptienne. Ainsi débute-t-il par un essai sur *Fostât*. Dans le *Voyage béni* il nous entretient du philosophe et poète athée Nasser-Khosraou, qui avait creusé tous les mystères de l'orthodoxie musulmane. *La fin des Barmakides* nous reporte à l'époque d'Haroun Al Raschid et des Mille et une Nuits ; *La sultane Sagrarat-ed-Dour* nous montre que la femme mahométane n'est pas toujours la recluse que l'on croit. *Les Mamelouks à Chypre et La fin du Califat arabe* illustrent deux époques caractéristiques de l'évolution du monde musulman. Ces lectures auront certainement, dans la conscience grecque, des répercussions que nous imaginons mal, en face du duel qui reste engagé en Asie-Mineure. Pas plus que l'Islam ne croit à la fin de sa mission, l'Orthodoxie hellénique ne se résigne à servir des fins étroitement nationalistes. De là l'immense malentendu qui divise l'Hellénisme actuel lui-même.

En bien des cas, le mysticisme oriental demeure sous-jacent à la culture scientifique européenne, et s'efforce obstinément de faire servir celle-ci à la réalisation de ses desseins. Les abus de cet ordre sont flagrants, jusque dans la question de langue, et je n'en veux pour preuve que le récent Rapport officiel sur l'enseignement du grec à l'école primaire, prétendant que, dans tous les pays civilisés, l'on remplace par une autre la langue que l'enfant apporte à l'école, et demandant que l'on livre au feu tout livre de lecture rédigé en grec vivant.

Quelques coups d'épingles de M. Louis Roussel, le brillant

chroniqueur littéraire du *Progrès d'Athènes*, avaient suffi à crever cette baudruche ; M. Triandaphyllidis, en 145 pages de texte serré, ironiquement intitulées **Avant qu'on les brûle**, vient à la rescousse et fait le procès scientifique du fameux Rapport. C'est la revanche de l'esprit moderne, qui seul doit présider aux destinées d'une école vraiment nationale.

Au reste, toutes les nuances de l'opinion sont, aujourd'hui, représentées dans l'Hellénisme, dont les foyers séculaires : Alexandrie, Smyrne, Trébizonde, Constantinople, etc., se sont rallumés tour à tour, et qui est en passe d'en créer d'autres, à Chicago, par exemple, où paraît maintenant une active revue littéraire, sociologique et scientifique, *Néa Zoï*. C'est de Chicago que nous est venu ce *Manuel du Socialisme* que nous avons déjà signalé, et que nous analyserons quelque jour. Retenons-le seulement aujourd'hui comme symptôme d'un certain courant d'idées, destiné à réagir sur les directions de l'Hellénisme ou à fortifier certaines tendances déjà nées et illustrées même par des personnalités de la taille du regretté Constantin Hadjopoulos, par des œuvres comme le récent drame *Lytromos* (*La Délivrance*) de M. D. P. Tangopoulos, encore que, dans ces dialogues enflammés, le dramaturge se montre fort inférieur au polémiste.

De Chicago, en même temps, nous arrive, liturgie ardente destinée à glorifier la résurrection définitive de l'Esprit de Pallas au soleil de la Civilisation, le **Cantique des Cantiques de la Race**, de M. André Vlakhos. 1821-1921 : c'est la grand'messe du centenaire, en laquelle M. Nousias Yanniotis fait aussi entendre sa voix de patriote convaincu. Le beau souffle d'Andréas Kalvos, hélas ! est absent, ici comme là, et l'auteur d'*Hymne et Epigrammes* ne nous en voudra point de le lui dire, car l'essentiel pour lui est d'affirmer sa foi.

Au fait, il ne nous déplaît pas de retourner vers les régions où pénètrent moins directement les échos des batailles. Le gracieux lyrisme que M. Argis dépense dans ses **Nuits** possède une vertu particulièrement apaisante. Versification facile, sentiments mesurés, menus tableaux de nature. Rien de heurté. Les *Chants pour Grâce* ont un charme élégiaque indéniable, que nous retrouvons, servi par un sentiment plus vibrant, par un rythme plus souple et plus net dans **le Chemin secret** de Varlendis. Dans *le Chant du Bossu*, M. Vassilis Rotas module des strophes pleines

d'humour et d'émotion discrète, dont certaines pourraient être chantées. **Népenthès**, de M. Karyotakis, marque des dons de véritable artiste en possession de toutes les ressources de son métier, et sans doute aussi de bonnes lectures. Une grande sincérité baigne la plupart de ces poèmes, spécialement ceux intitulés *Nostalgiques*, entre lesquels des pièces comme *Chemin*, *Solitude* sont tout à fait dignes de parfaite estime. *Népenthès* fut, du reste, couronné dans un récent concours poétique. J'étonnerais mes lecteurs, si j'assurais que la sérénité domine actuellement dans les lettres grecques. Tout au contraire, en regard des pæans plus ou moins inspirés ou dictés par l'exaltation patriotique, il faut placer les méditations lyriques de ceux que sollicitent les problèmes sociaux, et qui en envisagent la solution comme une crise de conscience. Le *Noumas*, *Grammata*, et quelques autres revues à tendances avancées, ont beaucoup fait pour incliner les esprits dans ce sens. C'est *Noumas* qui a préparé la renommée de poètes comme Rigas Golphis, le véhément auteur des *Hymnes* et K. Karthéos, qui vient de publier *Les Chansons de mon île et les mélodies de Képhissos*. *Impérialisme*, *Foi nouvelle*, *le Pain de l'amertume* sont des poèmes gonflés de l'irrépressible passion de la liberté et de la justice; ils permettent de rapprocher Rigas Golphis d'un Marcel Martinet. Pour nous, gardons toutes nos préférences à des pièces comme *Les Esclaves de la terre*, *Statue*, et, si le raccourci virulent de M. Karthéos, en des pièces comme *Campagne militaire*, *Corbeaux* ne saurait nous laisser insensible, la simple et tragique douleur humaine, exprimée, fût-ce avec une certaine gaucherie parfois, par M. Kyriazis, dans *Instants où je vis*, emporte notre adhésion la plus spontanée. L'Hellénisme entrera définitivement dans le grand courant des idées modernes où il ne peut manquer de retrouver la meilleure France, ou bien il ne sera pas. Ainsi pourra-t-il faire sa paix avec l'Islam.

Mémento. — Ouvrons quelques revues. *Le Flambeau*, de Bruxelles, publie une décisive étude en français, due au talent hors pair de M. A Andréadès, sur Ange Vlachos, Jean Condylakis, Constantin Hadjopoulos. Cette étude s'intitule ingénieusement : *Trois étapes de la littérature grecque moderne*. Nous y reviendrons en détail.

Sous la direction éclairée de Jean Chalkoussis, la revue *Loghos* de Constantinople devient un organe littéraire de premier ordre, avec la collaboration de poètes comme Castanakis, Maenaliotis, Békes, Stavrakis,

Mammelis, de critiques comme A. Simiriotis (*Le problème pédagogique*), Spatalas (*Etude sur le sonnet*), de traducteurs comme M. Valsa (traduction en vers de *Rome vaincue* d'A. Parodi, égale à l'original), L. Prassinos (*La Divine Comédie*). Le grand nom de Psichari figure également au sommaire.

Zoi est également une active revue de littérature et d'art, qui a son siège à Constantinople. Son directeur, M. Mélanchrinos, y affirme une personnalité lyrique et dramatique fort digne d'attention dans *Apollonios*, où percent des influences, semble-t-il, gœthiennes. M. Sarros y donne d'attentives adaptations en vers d'Euripide, et Costas Ouranis une fort pénétrante étude sur l'œuvre du poète portugais J. de Barros. *Skepsi* (La Pensée), qui voisine avec *Grammata* en Alexandrie, nous permet de retrouver Kavaphis, Myrtiotissa, Nikos Santorinios et d'apprécier, en français, le beau talent de sonnettiste pittoresque et baudelairien de M. A. Scouffi. Aucun Grec vraiment cultivé ne peut haïr la France. Aux éditions de Skepsi vient de paraître un curieux drame en un acte du poète Piéridis : *Les Naufragés*, qui témoigne d'un certain sens dramatique et qui constitue une sérieuse promesse.

Grammata précisent leur action dans le sens socialiste et publient un conte incisif de Voutyras : *La plainte des bœufs*, une étude de Chalkos : *Socialisme et Démoticisme*, un essai de Stephanos Kinas : *Il n'y a de vrai que ce qui est humain*.

Nous parlerons d'Athènes une autre fois.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES CHINOISES

J. Bacot : *Trois Mystères Tibétains*, Bossard. — Ed. Chavannes : *Contes et légendes du Bouddhisme chinois*, Bossard. — Mme Ed. Chavannes : *Fables chinoises*, Bossard.

Le Tibet, à s'en tenir aux formules générales qui sont la gloire de l'enseignement occidental, est un plateau aride, éternellement couvert de glaces, sur lequel errent quelques pauvres êtres, vêtus de peaux de bêtes, se nourrissant de viande crue, et tirant la langue pour saluer leurs supérieurs. La notion, déjà moins superficielle, que les femmes ont plusieurs maris, et que les lamas gouvernent le pays, complète les données des manuels où se concentre notre sagesse.

L'on ignore tout des vallées chaudes et fertiles du sud-est; des forêts d'arbres fruitiers, des plaines herbeuses, des grands fleuves et des pics géants dans l'air pur et la lumière transparente, qui forment de l'Est tibétain le pays le plus beau qu'il m'ait été

donné de voir sur la terre. Là, ainsi qu'auprès de Lhassa, s'élèvent d'immenses monastères fortifiés, aux sanctuaires remplis de trésors d'art, tout imprégnés de l'encens qui monte depuis des siècles sur les autels, résonnant sans cesse de graves prières, aux appels profonds de trompes démesurées, dans le tonnerre de tambours plus grands que des foudres.

Le peuple, rieur et doux, vit dans un bonheur constant, ignorant la promiscuité des régions surpeuplées de l'Asie, méprisant les efforts fiévreux et la neurasthénie de l'Europe, et tout pétri de tolérance et de justice par la pure morale bouddhique.

La peinture et la sculpture sont exclusivement religieuses, il est vrai, comme au temps de nos primitifs; mais quand une religion embrasse comme le lamaïsme, non seulement l'au delà, mais encore toute la vie, les artistes ne sont plus obligés de s'en tenir à des Madones et à des descentes de Croix ; leur imagination peut se donner libre cours pour le beau ou pour l'horrible. Les sculpteurs ont assimilé, certes, les formes indiennes et chinoises. Mais les peintres ont eu, de tous temps, un sentiment absolument original de l'opposition dans les couleurs fortes et vives, et c'est leur coloris, connu par l'intermédiaire des armées lamaïstes mongoles, que les Russes ont adopté sans aucun changement.

La littérature, bien que comprenant un immense fatras de textes sanscrits, n'est pas entièrement régie par la religion ; elle possede un nombre important de récits, de poèmes libertins même (dont quelques-uns sont dus à la plume d'un Dalai-lama), et surtout de mémoires qui, malheureusément, restent pour la plupart manuscrits, mais qui doivent être souvent exquis, si l'on en juge par ceux d'un Tibétain que Jacques Bacot avait amené en France, et dont je ne citerai que les dernières lignes :

> Pendant trois mois, j'ai beaucoup souffert, étant irrité contre la cuisinière. Cette cuisinière avait des moustaches; elle était sale, méchante, et ne craignait pas Dieu. Elle me donnait ma nourriture comme à un chien,... j'ai vu d'autres femmes méchantes, mais leurs maris étaient bons. En France, quand une femme mariée a commis l'adultère, son mari ne la tue pas, ainsi qu'au Tibet et en Chine un mari vertueux doit le faire, mais il va paisiblement à ses affaires, tandis que tous rient de lui et se moquent, disant que son front est semblable à celui des bœufs... (*le Tibet Révolté*, p. 364.)

Le théâtre, d'après les **Trois Mystères tibétains** de Jac-

ques Bacot (qui, le premier, révèle à l'Occident cette littérature tibétaine) ne comprendrait pas plus de douze à quinze pièces, qu'il appelle des mystères, mais dont quelques-unes sont nettement des drames de mœurs. Il nous donne la traduction de trois œuvres très différentes : la première, Tchrimekundan, est l'histoire de l'avant-dernière existence sur terre de celui qui fut le Bouddha Sakyamouni. La charité excessive de ce saint personnage va jusqu'à donner ce qui ne lui appartient pas, comme un bijou magnifique assurant le bonheur du royaume paternel, ses deux femmes, ses enfants, et même ses yeux. Cette beauté morale bouleverse les auditeurs et leur arrache des larmes.

La seconde pièce, Djroazonmo, est un conte de fées avec une reine ogresse qui veut détruire les enfants de son mari ; un poisson divin qui sauve l'enfant jeté dans les flots ; un perroquet qui le guide dans la forêt; la méchante étant, bien entendu, punie.

La troisième, Nansal, est l'histoire d'une jeune fille un peu mystique poussée vers la pratique assidue de la religion par les difficultés de la vie, et trouvant enfin, grâce aux leçons d'un sage prêtre, la paix et le bonheur intérieur dans le renoncement bouddhique. Cent petits traits de mœurs dessinent les caractères de ce drame et font passer devant l'imagination toute l'existence d'un village tibétain.

Il est bien regrettable que les livrets traduits par Jacques Bacot ne soient pas les textes réellement mis en scène : ils ne sont en effet qu'une sorte de scénario, dialogué déjà, mais que les acteurs (presque toujours des lamas) modifient à leur gré. Il serait curieux de posséder la version actuelle de ces drames (dont plusieurs datent du XVIIe siècle), tels qu'ils sont représentés une fois par an dans chaque monastère, pendant les douceurs du court été.

Il m'a été donné une fois, dans ce merveilleux pays des Marches tibétaines, de voir un acte de l'un de ces drames, qui se poursuivent en général pendant plusieurs jours, depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. Il n'était pas joué, comme tel est souvent le cas, sur le parvis du temple, mais auprès du grand monument carré, presque égyptien de silhouette, aux bannières flottantes. Une vaste prairie en fleurs était enclose par les tentes des assistants, dont beaucoup venaient de villages situés à plusieurs jours de distance. Les spectateurs faisaient le cercle, accroupis ou debout ; les hommes en « tchouba » teintée de rouge, les femmes étincelantes de

bijoux d'argent et de corail sur les cheveux et les vêtements. Les acteurs étaient protégés du soleil par la toiture, ornée de monstres, d'une immense tente dont les quatre murs avaient été enlevés. La diction simple et les voix douces et graves me changeaient étrangement des timbres aigus appréciés sur les scènes chinoises. Par moments, un narrateur récitait un passage que les acteurs silencieux mimaient. A d'autres moments, tous chantaient en chœur. Mais, hélas, la connaissance du chinois ne confère pas celle du tibétain et je ne comprenais rien, goûtant seulement de ce spectacle l'impression d'art raffiné qu'il dégageait, et songeant que nous qualifions ce peuple de sauvage parce qu'il n'a pas nos chapeaux hauts-de-forme, nos vêtements tristes et absurdes, les fumées de nos usines, et les relents délicats de nos cabarets.

Les **Contes et Légendes du Bouddhisme chinois** contiennent 25 contes et apologues datant du IIIe au Ve siècle de notre ère. Ils ont été déjà publiés par le regretté sinologue dans ses *Cinq cents contes et apologues*, dans le *T'oung-pao* et le *Journal Asiatique*. Plusieurs de ces charmantes petites moralités avaient fait dans l'antiquité leur chemin jusqu'en Europe, et se retrouvent dans Esope et dans La Fontaine. *La Femme Fourbe*, elle, reproduit trait pour trait le stratagème d'Yseult débarquant dans les bras de Tristan et faisant serment qu'elle n'avait jamais été tenue par un autre homme que celui-là. Dans *Le Disciple astucieux* l'on retrouve toute la méthode d'observation et de déduction de Sherlock Holmès. Le lecteur aura plaisir à revoir ces anciens récits dans leur forme originale.

Les dix-huit contes moraux du joli volume, de Mme Ed. Chavannes : **Fables chinoises**, proviennent des *Cinq cents contes et apologues* traduits par Ed. Chavannes, ils ont été adroitement et délicatement mis en vers sous forme de fables.

GEORGES SOULIÉ DE MORANT.

LA FRANCE A L'ÉTRANGER

La littérature de la guerre et le roman de guerre. — Un jeune critique et écrivain roumain de talent, M. Pompiliu Paltanea, a publié sur ce sujet dans le *Viitorul* (« l'Avenir »), de Bucarest (numéro du 18 décembre 1921), une intéressante étude, dont la majeure partie est consacrée à l'examen

des deux romans historiques inspirés à M. Louis Dumur par le grand conflit.

Il existe sur la guerre en soi, remarque M. Pompiliu Paltanea, toute une littérature, apologétique ou critique, qui a fait, en 1913, l'objet de la thèse de doctorat d'un savant avocat à la Cour d'appel de Dijon, M. Lagorgette.

Si la plupart des penseurs, de tous les temps et de tous les pays, ont condamné la lutte entre les peuples, il s'en est trouvé, pourtant, qui l'ont placée aux origines des grands faits humains, qui ont fondé sur elle des doctrines philosophiques, des systèmes politiques et sociaux, de régénération et de progrès. En ce qui concerne, plus particulièrement, les phénomènes littéraires, Paul Adam, par exemple, examinant l'histoire de la civilisation, trouvait en Bellone le facteur qui les avait déterminés.

En tout cas, la dernière guerre va faire changer d'aspect la production intellectuelle, selon Rosny aîné, comme la littérature dramatique, d'après Alfred Capus, puisque l'état d'esprit qui règne aujourd'hui, et qu'une récente enquête de la revue *la Vie* a essayé de définir, est tout autre que celui d'hier ; cette nouvelle mentalité, le regretté Joachim Gasquet la tenait pour la condition même de l'art classique, qui exprime, en somme, l'âme des peuples aux moments de plénitude et de santé, d'expansion et de victoire.

Quelles que puissent être les vertus, réelles ou imaginaires, de la guerre en soi, ce qui nous préoccupe, maintenant, ce sont les répercussions, dans le domaine littéraire, de la sanglante mêlée ; comme l'on dresse le bilan politique, économique, financier, voire moral, du grand conflit, nous pouvons nous demander : que lui doit la littérature française ? Il faut sans doute ranger d'abord, en marge des belles-lettres, les études, mémoires, histoires militaires et politiques, signés des noms, — pour ne citer que les plus connus, — de Foch, Mangin, Buat, Poincaré, Hanotaux, Giraud, Tardieu, etc. Pour la littérature proprement dite ayant trait à la guerre, elle commence par les carnets de route, remplis de notes quotidiennes et d'impressions familières sur les hommes et événements locaux, le plus souvent dans le genre illustré par Paul Lintier ou par « l'humaniste » Paul Cazin, ou relatant des souvenirs de captivité, comme le livre que nous a offert Gaston Riou. Soit encore mélangeant aux esquisses réalistes des méditations philosophiques, ainsi que l'a fait Georges Duhamel dans les ouvrages qui l'ont rendu célèbre.

A côté des fantaisies et des divertissements que l'on doit aux poètes improvisés des tranchées, qui nous ont laissé une riche collection de revues et morceaux publiés au front même, une collection, non moins riche, de poèmes, divers comme inspiration, patriotique ou huma-

nitaire, de caractère soit réaliste, soit mystique, et de facture tantôt parnassienne, tantôt romantique, tantôt ultra-moderniste, s'est constituée, grâce aux écrivains combattants, inconnus ou débutants, comme Bonignol, Dérieux, Lamandé, Subervielle, Henri-Jacques, ou déjà notoires, tel les Jules Romains, les Luc Durtain, les Chennevières, les Vildrac, les Gasquet, les Porché, de même que grâce à leurs aînés en gloire : les Rostand, les Claudel, les Bataille, les Paul Fort.

Mais le genre littéraire le plus apte à rendre l'épopée grandiose, dramatique ou pittoresque des conflits armés, c'est le roman.

Un des romanciers de la dernière guerre, M. René Benjamin, s'est arrêté devant un type pittoresque de soldat blagueur, *Gaspard*, dont il a reproduit les gestes et les propos ; *les Croix de bois*, de Dorgelès, fixent un aspect, monotone, du champ de bataille et de la guerre de tranchées ; le fameux *Feu* de Barbusse est un sombre tableau, peint suivant la technique de Zola, et présentant l'idéologie de Romain Rolland dans le but de restaurer la religion de la misère humaine qu'avaient professée Tolstoï, Dostoïewski, Tourguéniev. Les tragiques réalités ont fourni à Alexandre Arnoux (*l'Indice 33*) ou à Raymond Lefebvre (*le Sacrifice de Salomon*) des thèmes pour des drames de conscience; *l'Ouragan*, du poète Florian-Parmentier, c'est la vision dantesque du conflit mondial. Beaucoup d'autres romans ont été consacrés à la guerre ; pourtant il n'en était pas un qui pût être considéré comme *le roman de la guerre*, c'est-à-dire qui l'ait *reconstituée* et cela non seulement dans sa physionomie extérieure, dans ses aspects partiels, au point de vue anecdotique ou chronologique, mais encore, sous l'angle de la subjectivité, en dehors du cadre où s'est déroulé le grand drame, des acteurs qui y ont pris part, des principaux moments qui en ont marqué l'action, en mettant au jour les ressorts secrets du mouvement, le mécanisme intérieur en fonctionnement. Une telle œuvre, de synthèse historique, exigeait de son auteur un esprit constructif et philosophique, nourri d'expérience et d'érudition, ayant à la fois le don de l'observation et de l'intuition, la sensibilité et l'imagination du poète, le sens des situations et des effets propre au dramaturge, les aptitudes d'investigation qui caractérisent l'analyste, le charme du récit, privilège des conteurs de race. M. Louis Dumur s'est rendu compte qu'une telle œuvre faisait défaut aux Lettres françaises; son mérite est d'autant plus grand qu'il ne s'est pas contenté de s'apercevoir de cette lacune, mais qu'il s'est essayé à la combler et qu'il y est parvenu. Les forts volumes qui portent les titres de *Nach Paris* et du *Boucher de Verdun* l'ont bien récompensé pour la perspicacité, pour le labeur et le talent dont il a fait preuve : M. Louis Dumur est, aujourd'hui, un écrivain célèbre.

Parcourant l'activité littéraire antérieure de M. Louis Dumur,

le critique roumain montre que celle-ci l'avait excellemment préparé à écrire des livres de guerre.

En tant que Suisse, ajoute-t-il, M. Dumur se trouvait dans une position qui lui permettait de considérer avec la perspective nécessaire les voisins éternellement ennemis : la France et l'Allemagne. Renouvelant le genre classique du parallèle, il avait ramassé dans *Culture française et Culture allemande* les traits essentiels qui composent la physionomie morale et intellectuelle des deux pays. La fameuse controverse qu'il avait eue avec Jules de Gaultier, à propos de Nietzsche, avait prouvé que l'âme allemande n'avait plus de secret pour l'auteur de *Nach Paris*. Toutes ces qualités de poète, de philosophe, de psychologue, d'historien, d'humaniste allaient se rencontrer et s'accorder heureusement, pour contribuer au succès de l'œuvre nouvelle, savamment et solidement construite, dont l'architecture confirme le jugement que Remy de Gourmont portait, il y a déjà un quart de siècle, sur M. Louis Dumur, qu'il appelait « la logique même ».

Passant alors à l'examen plus particulier de cette œuvre, M. Paltanea parle de la forme autobiographique choisie par l'auteur pour ses romans:

Cette forme autobiographique, dit-il, je la trouve très heureuse : en accordant la parole à l'un des auteurs de l'invasion de la France, M. Dumur a évité que la relation et l'interprétation du drame deviennent une version partielle et tendancieuse ; c'est qu'au lieu de rédiger, entraîné par ses propres sentiments, un réquisitoire et une satire, au lieu de confectionner, avec adresse, un « morceau de littérature » au goût de l'opinion française ou d'ailleurs, M. Dumur a été obligé, par la forme choisie, de considérer *sub specie æternitatis*, en historien, la terrible crise, d'explorer les réalités profondes des âmes qui se cachaient derrière les réalités matérielles et apparentes, de nous introduire comme *à l'intérieur* des hommes et des événements. Le récit de M. Dumur devient de la sorte un roman d'analyse intérieure, où l'on trouve la psychologie détaillée des héros et la philosophie de l'épouvantable aventure. Comme les hommes et les événements sont évoqués, dans les pages d'un journal intime, par un Allemand même, tantôt avec attendrissement et candeur, tantôt avec orgueil et enthousiasme, tantôt avec douleur et déception, le comique qu'ils recèlent apparaît sans artifice comme le tragique qui s'y trouve se dégage avec intensité. Le lieutenant Hering nous conduit ainsi à sa suite à travers une riche galerie de types, à travers une très intéressante exposition de scènes et de paysages. Voici son « excellent » père dont les affaires ont trouvé dans les circonstances de la guerre les moyens d'une scandaleuse rospérité ; l'oncle Adalbert qui « fait de

l'occupation » en France, ce qui lui permet d'expédier à tous ses parents de précieux cadeaux ; le juge Obercassel, pour qui la loi suprême est celle de la force ; le prédicateur Muckerander, lequel identifie le génie allemand avec le génie du bien ; l'idéaliste, le martyr Kœnig ; le baron von Werthau, esprit lucide et indépendant ; le policier Klein ; les brutes sauvages assoiffées de sang, Schlapps, Kaiserkopf, Schimmel, etc., tous *peints sur le vif.* Voilà l'Allemagne du temps de paix (Halle), riche en beautés naturelles (la forêt du Harz), pleine des illusions et de l'enthou- siasme des premiers mois de guerre (la mobilisation), avec ses méthodes de guerre (l'incendie de Louvain, le camp des prisonniers, le massacre des civils, la violation des femmes, etc.), voilà l'Allemagne bismarckienne (le maréchal von Haeseler), annexioniste (au tombeau du «germain» Jean-Jacques Rousseau) ; fière de sa gloire militaire (Sedantag), avide de plaisirs lubriques (le casino de Charleville, la maison Beurier, le château des Til- leuls) : l'Allemagne guerrière (séance du conseil de guerre), soldatesque (Magdebourg), provinciale (Goslar), idyllique (Dorothea von Treutlin-gen), etc. L'intérêt psychologique de tous ces types et scènes s'ajoute à l'intérêt central de l'ouvrage, constitué par ces tragiques mirages : Paris, Verdun, c'est-à-dire par la volonté de conquête et de domination qui a poussé dans leur fatale aventure les armées allemandes, expression de tout un peuple en folie. M. Dumur y trouve l'occasion de brosser deux ta- bleaux de guerre. La bataille de la Marne rappelle les batailles napoléo- niennes qu'avaient peintes Stendhal, puisque c'est la bataille que l'on ne voit pas, puisque c'est, en tous cas, une lutte dont l'importance et la vue totale échappent à ceux qui y participent. Les assauts contre Verdun, c'est le sanglant corps-à-corps précédé de puissants duels d'artillerie ; M. Du- mur est extraordinaire dans l'évocation de la terrible tuerie, il ne négli- ge pas les moindres détails ; il ne nous montre pas seulement les aspects visibles du carnage, il nous en dévoile aussi la préparation cachée et sa- vante, avec de fortes connaissances topographiques et un grand art stra- tégique. C'est dans cette bataille qu'intervient la personnalité du Kron- prinz ; aussi M. Dumur nous le présente-t-il sous ses traits familiers, burlesques ou tragiques, caractéristiques.

Mais le carnet de route du lieutenant Hering nous révèle un autre drame, qui se passe dans l'âme même du conteur. La critique française ne s'est pas arrêtée, comme il eût convenu, sur cette partie de l'œuvre de M. Dumur, bien qu'elle ne soit pas de minime importance : c'est l'humanisation progressive du combattant allemand. Lorsqu'il est parti en guerre, Hering possédait l'âme d'un maître, une mentalité de domi- nateur ; blessé à Verdun, l'officier autoritaire et plein de morgue de jusqu'alors s'adresse au soldat qui, habitué par la discipline prussienne à obéir sans condition au « supérieur », le soutient pour l'aider à arri- ver au havre, avec ces paroles fraternelles : « Il n'y a plus de distinc-

tion de grade entre nous, nous sommes tous les deux des *hommes.* » Le drame dont le théâtre est l'âme de Hering fait mieux ressortir l'idée originale que M. Dumur se fait du roman historique.

Les éléments de ses romans appartiennent à l'histoire universelle, aux réalités actuelles; ces réalités ne sont pas reconstituées à la manière des figurations du musée Grévin, mais saisies en pleine vie, avec tous leurs dessous secrets. *Nach Paris* et *le Boucher de Verdan* sont, par conséquent, l'histoire en images de l'âme allemande à un certain moment de son évolution. Ces romans, qui supposent des recherches prodigieuses et savantes, devront servir aux historiens de l'avenir comme des documents authentiques sur la vie contemporaine, conformément à la doctrine de Taine, qui attribuait aux œuvres littéraires la valeur de l'histoire véridique.

Cette étude de M. Pompiliu Paltanea apporte, comme on le voit, une intéressante contribution à la question de la littérature inspirée par la guerre et spécialement du roman de guerre. Le critique roumain aurait pu signaler également et prendre aussi bien pour exemple, en illustration à ses idées sur ce que doit être le roman de guerre, les beaux récits du grand romancier espagnol Vincent Blasco Ibañez, dont trois ont pour sujet la guerre de 1914-1918 : *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, les *Ennemis de la Femme* et *Mare Nostrum*. *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* ont même le mérite d'être le premier en date des grands romans de guerre, ayant paru en 1916.

LUCILE DUBOIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L. Wölfling : *Habsburger unter sich*, Berlin-Wilmersdorf, O. Golschmidt-Gabrielli. — Berthe Georges-Gaulis : *Le Nationalisme Turc*, Plon-Nourrit. — Simon Zagorski : *L'évolution actuelle du bolchevisme russe* (Préface de Van-dervelde), J. Povolozky. — Serge de Chessin : *L'Apocalypse russe*, Plon. — Louise Weiss : *Cinq semaines à Moscou*, numéro spécial de *l'Europe Nou-velle*. — Maurice Paléologue: *La Russie des Tsars pendant la grande guerre*, Plon. — Robert Walton : *Les derniers jours des Romanoff*, Crès et Cie. — Boris Mirsky : *Les Juifs et la révolution russe*, Povolozky. — Mémento. — Marc Peter : *Genève et la révolution. Les comités provisoires*, Imprimerie Kündig, Genève.

L'ex-archiduc Léopold Ferdinand d'Autriche, qui fut le second de cette famille à renoncer à ses titres et dignités, publie sous le titre : **les Habsbourg entre eux**, « ses notes impartiales ». Fils du grand-duc dépossédé Ferdinand IV de Toscane et de la princesse Alix Maria, seconde fille du dernier duc de Parme,

Léopold fut élevé en exil à Salzbourg, à Lindau et à Schlackenwerth (Bohême). Il reçut l'éducation un peu sévère qui convient à un enfant que l'on veut accoutumer à remplir naturellement ses devoirs de prince et de militaire. La description de cette éducation et du milieu où elle était donnée remplit plus du tiers du livre (et en est peut-être la partie la mieux réussie). En 1884, à l'âge de 13 ans, il entra à l'Académie navale de Fiume pour devenir officier de marine. Son père avait recommandé aux professeurs de l'y noter comme un élève ordinaire. Léopold soutint victorieusement cette épreuve. Sans être l'objet d'aucune faveur il obtint la première place à chacun des examens de sortie, puis, pour des raisons qu'il ne donne pas, il quitta la marine et entra dans l'infanterie. Devenu capitaine, il entreprit d'éduquer ses soldats en faisant appel à leurs sentiments au lieu de les injurier et de les punir. Son oncle l'archiduc Jean était déjà tombé en disgrâce pour avoir écrit une brochure : *Exercice ou Éducation* qui avait été censurée par le feld-maréchal archiduc Albert. Léopold eut le même sort. Quand il devint colonel, on ne lui confia qu'un bataillon au lieu de le nommer, suivant l'usage, propriétaire d'un régiment. Il demanda alors un congé, puis en 1902 sollicita plusieurs fois, mais en vain, son rappel à l'activité. On lui avait, en 1891, refusé, au nom de la raison d'Etat, d'épouser sa cousine Elvire, fille de Don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne ; il en avait été d'autant plus surpris que son cousin l'archiduc Léopold Salvator avait épousé, en 1889, à Frohsdorf, Blanca, la sœur d'Elvire. Le maréchal archiduc Albert haïssait la maison de Toscane parce que les droits de celle-ci au trône primaient les siens ; sa haine s'était exprimée dans ces refus qu'il avait imposés à l'empereur. Léopold Ferdinand s'était vu aussi interdire d'étudier dans une université.

Tout ce que je pouvais encore, dit-il, était de poursuivre des études privées stériles ou de chercher dans la montagne la consolation et le calme dans le contact avec la nature. Pour un être humain qui veut produire un travail créateur, un tel état est à la longue insupportable. Je résolus donc de choisir une existence libre de toute contrainte, tradition de famille pétrifiée ou étiquette.

Mon père comprit ce qui se passait en moi. A sa bien-aimée manière, il me consola par des paraboles imagées et je restais à Salzbourg. J'eus le temps de réfléchir. Ma vie était sans activité, sans but...

Mon éducation avait été tout à fait unilatérale, ne visant qu'à la carrière militaire. Des considérations politiques avaient brutalement étouffé mes rêves de bonheur conjugal et de famille. Mon amie d'alors (que j'épousai après avoir rompu avec ma famille) m'avait été arrachée par ordre supérieur (ce qui ne fut d'ailleurs nullement la cause de cette rupture, car j'étais déjà depuis un an M. Wölfling avant de l'épouser). Seul, mon père, à qui je tenais par tous les fibres de mon cœur, m'avait captivé, mais il ne pouvait plus ni m'aider ni me consoler. Je saisis la première occasion de manifester mon dégoût. Le 11 décembre 1902 j'accompagnai ma sœur Louise (la reine de Saxe) à Zurich. J'étais libre. Alors vinrent les tentatives ridicules de me reprendre par force ou par ruse... Malgré ma compassion pour mon père (qui devenait aveugle), pour ma mère qui souffrait tant, pour l'institutrice qui m'avait élevé, je ne pus revenir en arrière. Pendant deux années je fus entièrement isolé.

Grâce à sa sœur Louise, Léopold put renouer quelques relations avec sa famille; des entrevues secrètes eurent lieu qui conduisirent à un compromis tacite. Par l'entremise de Mme Schratt, le Dr Frischauer, avocat de Léopold, put voir plusieurs fois l'Empereur; il conseilla à son client de présenter à François-Joseph ses souhaits lors de son anniversaire et de sa fête, comme c'était l'usage dans la famille. Léopold en fut remercié « d'une façon impersonnelle exactement comme précédemment » par l'adjudant-général comte Paar. Il n'entendit pas parler du reste de la famille...

Si, en dépit de mes sentiments naturellement démocratiques, dit-il, il me fut d'abord difficile de m'accoutumer à un milieu bourgeois, j'y réussis cependant avec une rapidité inattendue. Aujourd'hui, après dix-huit ans de vie bourgeoise, je puis mesurer l'embarras où tant de membres de la famille Lorraine-Habsbourg se trouvèrent quand il leur fallut cesser d'être archiducs et faire leurs malles sans y être préparés par des mois de luttes intérieures... Tous ne font pas pitié (assurément pas l'archiduc Léopold Salvator, ce profiteur de la guerre, qui a mis à l'abri ses millions en Espagne), mais nous sommes tous des mortels, et je ne veux pas plus juger mes autres parents maintenant, que je ne désirais être jugé il y a dix-huit ans.

On chercherait en vain dans le livre de l'archiduc Léopold des révélations sur les origines de la guerre. Il n'en sait pas plus là-dessus qu'un officier subalterne qui n'aurait pas lu les documents publiés. Son témoignage, toujours bienveillant, sincère et clair-

voyant, n'a de valeur qu'en ce qui concerne les membres de sa famille. Notons ce que son père lui raconta immédiatement après la mort de l'archiduc Rodolphe :

Contraint par l'Empereur de rompre la liaison qu'il avait avec la baronne Veczera, Rodolphe se serait rendu à Meyerling pour une dernière entrevue. Son beau-frère Philippe de Cobourg, les frères Baltazzi (l'un deux était fiancé à la baronne) et plusieurs autres intimes l'accompagnaient. Rodolphe, qui buvait volontiers, dut boire ce soir-là d'autant plus pour se donner du courage avant l'explication décisive avec la Veczera, mais il n'y arriva pas, car, à une heure avancée, il eut une rixe à son sujet avec son fiancé. Dans la chaleur du combat, celui-ci ou un autre lança une bouteille de champagne contre le kronprinz. Quand son cadavre fut porté à Vienne, les morceaux de verre étaient encore enfoncés dans la voûte cranienne. Attirée par le vacarme, la baronne aurait été tuée d'un coup de revolver par son fiancé dans un accès de jalousie, ou par quelqu'un qui voulait supprimer un témoin gênant. L'intention primitive de représenter cette mort comme un suicide échoua, l'Eglise, si rigoureuse, ayant pris part au service funèbre.

ÉMILE LALOY.

§

Mme Georges-Gaulis offre à ses lecteurs une intéressante étude sur l'Orient, qui a pour titre **Le Nationalisme Turc**. Elle relate d'abord dans ce petit livre les événements survenus en Turquie depuis l'armistice du 30 octobre 1918 ; c'est une manière d'introduction aux notes que l'auteur a recueillies au cours de ses récents voyages en Asie-Mineure.

La hâte avec laquelle l'armistice fut conclu entre l'amiral Calthorpe et les délégués ottomans révélait déjà, selon Mme Georges-Gaulis, les désirs d'hégémonie que l'Angleterre nourrissait du côté de l'Orient. Nous rappellerons, à ce propos, que le général Townshend (le vaincu de Kut-el-Amara) avait fait porter au général Allenby, le 22 octobre, des propositions de paix de la Sublime Porte et que M. Balfour s'était empressé d'y donner suite, à l'insu de la France et de l'Italie. Mais le Gouvernement français, ayant saisi le fil de la négociation, avait rappelé au Foreign Office qu'il devait s'agir, en la circonstance, d'une action concertée.

C'est à l'amiral Calthorpe qu'il appartint de tirer parti de

l'article 7 de la convention d'armistice et de faire occuper la ville de Smyrne. Il y prépara l'arrivée des Grecs. Les troupes helléniques débarquèrent le 15 mai 1919. Leur enthousiasme se manifesta aussitôt par le massacre de nombreux officiers et soldats turcs groupés, sans défense, dans une caserne de la ville.

Peu de mois après, l'indépendance politique de la Turquie était menacée. Le général Milne, haut-commissaire britannique, régnait en maître à Constantinople.

Tout le pays frémit d'indignation. Des congrès de nationalistes se tinrent à Erzeroum et à Sivas. Mustapha Kémal, l'ancien défenseur des Dardanelles, se trouva investi d'une sorte de dictature (octobre 1919).

Ce que fut la résistance contre l'envahisseur, Mme Georges-Gaulis nous l'apprend par les récits très vivants de ses voyages en Anatolie. Au mois de novembre 1919, elle se rend à Eski-Cheir et à Koniah. Dans cette ville, enfiévrée des préparatifs militaires, elle a un entretien avec Rafit pacha, qui lui dit la douleur de ses compatriotes de voir que la France elle-même occupait un coin du territoire national : les Turcs, assure-t-il, ne peuvent renoncer à la Cilicie.

Retournée en Asie-Mineure, au printemps dernier, Mme Georges-Gaulis a l'impression que « c'est bien un monde nouveau, fermement dirigé par une volonté unique, devant laquelle tout s'incline ». L'offensive grecque vient jeter la désolation dans la paisible région de Bour-Dour, où les plaines sont habituellement couvertes de luxuriantes cultures. Elle revoit Eski-Cheir. Mais cette fois la ville est pleine de blessés. Dans les ambulances les équipes du Croissant Rouge maintiennent la plus grande propreté. L'auteur s'étonne « de trouver partout des draps si blancs, des couvertures si propres, une aération si parfaite et des visages aussi calmes ». Ismet pacha a là son quartier général. Un ordre absolu règne en toute chose. On considère l'armée grecque, qui compte des officiers de liaison anglais, comme le docile instrument de la Grande-Bretagne. Mme Georges-Gaulis nous fait partager l'horreur qu'elle ressent à Biledgik. « Ici, écrit-elle, l'ampleur de la destruction est affreuse. Biledgik, Kuplu, ont subi les pires atrocités. Il n'est pas une jeune femme, pas une jeune fille qui ne soit une victime. Voici la tombe d'un vieillard qui tenta de sauver sa petite-fille et fut lapidé. » A Bazardjik, elle

dîne avec les officiers de l'état-major et, le lendemain, se rapproche de la ligne de combat. « Je suis impressionnée, remarque-t-elle, par l'aisance des officiers et de leurs hommes : aucune servilité chez ceux-ci, aucune raideur chez ceux-là, mais l'habitude d'être immédiatement obéis. » Angora est, d'après l'auteur, « l'aimant autour duquel viennent s'unir les revendications asiatiques ». C'est une ville essentiellement orientale, mais très modernisée. « Chez tous : officiers, députés, ministres, même allure rapide, même parole directe, même expression concentrée appuyée par le regard volontaire. »

Nous ne partageons pas toute l'indulgence de Mme Georges-Gaulis pour la Turquie d'avant-guerre. Mais son livre ne peut qu'éveiller les sympathies françaises à l'égard d'un peuple qui défend si vaillamment son indépendance.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

§

Nous avons déjà parlé du livre de S. Zagorski : *La République des Soviets*, qui a obtenu un grand succès, non seulement en France, mais en d'autres pays, notamment en Italie. Son nouvel ouvrage : **L'évolution actuelle du bolchevisme russe** nous paraît appelé à la même fortune. Dans ce livre, l'auteur, après avoir retracé la structure économique de l'Etat bolcheviste, montre, en se basant sur des documents précis, les capitulations qu'ont dû faire les bolcheviks devant la réalité, et comment, du communisme anarchiste le plus farouche, on en revient au capitalisme le plus éprouvé. Liberté des échanges, du commerce, de la coopération ; dénationalisation de l'industrie, remise des grosses entreprises aux groupements capitalistes, reconnaissance de la propriété privée et de la libre concurrence, voilà à quoi, pour prolonger leur existence, ont dû condescendre les gouvernants actuels de la Russie.

Les conséquences réelles de la nouvelle politique vont encore plus loin, écrit M Zagorski. La liberté des échanges réduit à zéro le rôle de l'Etat ; et si l'Etat perd ses anciennes fonctions dans l'organisation de la circulation des marchandises, cela entraîne un changement radical dans le fonctionnement de tous ses organes économiques supérieurs.

Ailleurs, l'auteur démontre que toute la politique et les « réformes ouvrières » du gouvernement bolcheviste n'étaient qu'un trompe-l'œil pour les prolétaires, « aucun gouvernement bour-

geois, dit-il justement, n'a fait autant de mal aux ouvriers que le gouvernement des soviets. Leur ayant promis la sécurité matérielle et spirituelle absolue, le pouvoir sur tout l'appareil économique transformé en propriété collective, les bolcheviks ont amené les ouvriers, en réalité, au chômage perpétuel, à la famine et au joug policier inconnu jusqu'ici... » Il a même, partiellement, rétabli le servage en fixant les ouvriers à leurs usines comme autrefois les paysans à la glèbe. Nulle part au monde la situation des ouvriers n'est aussi pénible que, maintenant, en Russie. Le résultat, c'est la débâcle complète de tout le prolétariat russe.

En présence de cet état de choses, constaté par tous les observateurs de bonne foi qui sont allés en Russie, les théories « criminelles » de la société bourgeoise et capitaliste sont maintenant ressuscitées par la presse soviétique avec une facilité extraordinaire.

M. Zagorski parle très peu, et c'est le côté faible du livre, de l'évolution du prolétariat agricole. Il établit que l'agriculture collective a également fait fallite, mais sans montrer suffisamment en quoi consiste la révolution agraire faite par les bolcheviks. Dans ce domaine aussi le bolchevisme est arrivé à fortifier considérablement la petite propriété privée, dans sa forme élémentaire, comme le comprenait le ministre réactionnaire Stolypine, qui, cependant, s'il était encore de ce monde, serait sans doute condamné à mort par les bolcheviks.

Le livre de M. Zagorski est préfacé par M. Vandervelde, qui dégage de la révolution bolcheviste la conclusion suivante :

> Ceux qui, par des coups de force, veulent que le socialisme ou le communisme naissent avant terme, ne peuvent être que des avorteurs.
>
> Ceux-là seuls, — dussent-ils quelque jour être contraints à recourir à la force, — seront les accoucheurs du monde nouveau, qui auront eu la patience d'attendre que la révolution soit mûre, que, par le fait même de l'évolution, le prolétariat ne soit plus la minorité, mais la majorité des populations laborieuses.
>
> Cette patience, naturellement, n'est pas faite de passivité et d'inaction. Elle réclame un effort immense d'organisation et d'éducation, encore de préparer, par l'alliance des techniciens et des ouvriers, la mainmise du travail sur les principaux moyens de production et d'échange.
>
> D'autres peuvent se figurer que de telles conditions préalables sont superflues ; que la violence systématique suffit ; que le consentement réel des masses n'est pas indispensable pour les arracher à la servitude.

Plus que jamais, après l'expérience de la Révolution russe, j'ai la conviction qu'ils se trompent.

Les articles de Serge de Chessin, parus dans différents journaux et Revues, ont attiré l'attention du public par leur riche documentation, leur impartialité, et la connaissance profonde de la vie russe dont ils témoignent. Ces études, Serge de Chessin les fait paraître en un volume intitulé : **L'Apocalypse russe.** L'auteur a choisi ce titre parce que maintenant, en Russie, toutes les bases de l'ancienne société sont détruites, sauf une seule : l'Eglise, et, parce que le mouvement religieux prend une importance de plus en plus grande. Le gouvernement bolcheviste aurait voulu détruire aussi la religion ; il avait commencé par installer dans la plupart des temples diverses institutions soviétiques, des cercles populaires et même des maisons publiques. Mais le peuple s'assemblait en foule dans les églises restées ouvertes au culte et le gouvernement bolcheviste dut céder. Maintenant, remarque Serge de Chessin, il n'est pas, en Russie, de lecture qui passionne davantage que celle de certains passages de l'Apocalypse où les esprits endoloris trouvent, à tort ou à raison, la terrible prophétie des événements actuels.

On rattache le chaos social d'aujourd'hui, l'effondrement et la confusion des classes, à la fuite désordonnée vers les cavernes des riches et des esclaves, des grands et des tribuns militaires. Dans la ruée sanglante des hordes bolchevistes, détruisant tout sur leur passage, on découvre avec angoisse le frénétique galop des sauterelles infernales décrit par l'Evangeliste.

Mais, par la victoire qu'il prédit, l'Apocalypse suggère une attente précieuse et maladive de la fin. Les journaux bolchevistes constatent chaque jour cette épidémie de superstitions qui ramènent la Russie en plein Moyen Age. Le gouvernement promet, au moins sur le papier, d'appliquer les derniers perfectionnements de la science, l'électrification de tout le pays, mais, en attendant, dans ce pays du communisme scientifique on croit dur comme fer au diable. Par exemple, à Ponovice, la population affirme qu'un démon, moitié chèvre moitié poisson, a été vu au fond du lac, puis transporté à Petrograd pour être mangé par les Commissaires du peuple. A Vologda, la foule assiège le musée, où, dit-on, un diable est enfermé dans un bocal. Et l'on cite des centaines de cas analogues.

Dans le mouvement religieux actuel, en Russie, il est intéressant de noter que les intellectuels qui, avant la révolution, étaient pour la plupart complètement indifférents aux questions religieuses, et ne fréquentaient point les églises, maintenant s'y pressent à côté des paysans ; et il n'est pas rare de voir un professeur, un ingénieur, un avocat, un étudiant prendre la place du prêtre et se mettre à prêcher.

Ce mouvement religieux s'est accru avec la famine, qui pousse les hommes à quitter leurs foyers et à aller « où les yeux regardent » ; comme à l'époque où les peuplades errantes, en quête d'une patrie, s'en allaient « chez le tsar des Indes », détruisant tout sur leur passage.

Le gouvernement bolcheviste est totalement incapable de lutter contre cela. Il demeure impuissant en cela comme en tout, ainsi qu'il ressort de tous les faits et chiffres cités abondamment par M. Serge de Chessin. Son livre est divisé en deux parties. La première décrit la destruction de la Société ancienne et l'organisation de l'Etat par les bolcheviks ; la deuxième, la construction de la cité nouvelle. L'auteur, très pessimiste dans ses conclusions, ne croit pas à la restauration prochaine de la Russie.

Cinq semaines à Moscou. Mme Louise Weiss, chargée, par le *Petit Parisien*, d'une enquête sur la vie en Russie soviétique, a réuni ses articles dans un numéro spécial de *l'Europe nouvelle*, qui représente la matière d'un fort volume. Au texte sont annexés des cartes indiquant l'état de famine en Russie, des placards et des dessins empruntés aux journaux bolchevistes.

Les épisodes de la vie quotidienne, la rue, le marché, les musées, les théâtres, ainsi que l'organisation administrative du pays ont fait l'objet de cette enquête. Un chapitre est consacré à l'Eglise et à la révolution, un autre aux théories de Lénine, un autre à la famine, et le dernier, à la déclaration de Krassine.

Mme Louise Weiss, qui possède une plume alerte, et dont les descriptions, très vivantes, se lisent avec beaucoup d'intérêt, cite de nombreuses interviews avec Trotzky, Tchitcherine. Mais il y a une chose qu'elle ne nous dit pas, et qu'il serait cependant très intéressant de savoir. Comment, envoyée d'un des grands journaux bourgeois français, a-t-elle pu circuler aussi librement partout, voir tout, aborder Trotzky et Lénine eux-mêmes, alors que

nous savons quelle sévérité montrent les bolcheviks pour admettre les enquêteurs en Russie, même s'il s'agit de communistes éprouvés ? Wells lui-même, pourtant sympathique aux bolcheviks, s'est plaint d'être entouré d'agents qui s'efforçaient de ne lui montrer que ce qu'on voulait qu'il vît, et, souvent, il dut employer la ruse pour échapper à la vigilance de ses gardiens et voir, par ses propres yeux, ce qui se passe en Russie.

Le livre de M. Maurice Paléologue, ancien ambassadeur de France à Pétrograd : **La Russie des tsars pendant la grande guerre**, est un de ces ouvrages de premier ordre qui, par la valeur de la documentation, apportent à l'histoire des dernières années du règne de Nicolas II et de la révolution russe la plus précieuse contribution. Les articles qui composent ce volume ont attiré l'attention du monde politique et des lettres quand ils ont paru dans *la Revue des Deux Mondes*. L'auteur ne s'est pas borné, étant ambassadeur de France en Russie, à la remise de notes officielles et à la correspondance diplomatique, mais chaque jour il a noté dans son journal les conversations qu'il a eues, ses rencontres à la cour et dans les hautes sphères, les bruits qui couraient à Pétrograd et même ceux que lui rapportaient ses agents secrets.

Le magnifique volume, qui vient de paraître chez Plon, ne contient qu'une partie du Journal de M. Paléologue (*La Revue des Deux Mondes* continue la publication de ses articles), de juillet 1914 à juin 1915. Mais que d'événements pendant cette année, — la première année de la guerre ; que de personnages évoqués dans ces pages, à commencer par le tsar ! Pour certains, qui ont joué un rôle prépondérant dans les destinées de la Russie, l'Ambassadeur de France n'est pas tendre. Il écrit du ministre de la Guerre :

> Personnage inquiétant, ce général Soukhoumilov ! Agé de soixante-six ans, dominé par une femme assez jolie et qui a trente-deux ans de moins que lui, intelligent, habile, madré, obséquieux envers l'empereur, ami de Raspoutine ; entouré de canailles qui lui servent d'intermédiaires pour ses intrigues et ses prévarications ; ayant perdu l'habitude du travail et réservant toutes ses forces aux joies conjugales ; l'air sournois, l'œil sans cesse aux aguets sous des paupières lourdes et plissées ; je connais peu d'hommes qui, de premier abord, inspirent plus de méfiance.

Une des tâches que s'est donnée M. Paléologue, dans ce livre, c'est la réhabilitation de l'impératrice qu'il veut laver de tout soupçon de trahison. Mais dans la caractéristique qu'il donne

d'Alexandra Feodorovna, il la présente comme une personne très mal équilibrée, – tantôt ce sont les traits crispés, le visage angoissé, le visage mort, tantôt une joie exubérante, — entièrement dominée par Raspoutine, et il fait de celui-ci le centre des intrigues allemandes. Sa plaidoirie en faveur de l'impératrice n'est donc pas sans quelques points faibles. Le général Denikine, dans un livre dont nous avons parlé ailleurs, cite, à propos de cette question délicate, un fait qui lui a été rapporté par le général Alexeiev. Lors de la perquisition faite chez l'impératrice, les premiers jours de la révolution, on trouva une carte sur laquelle était indiqué l'emplacement de toutes les troupes. Cette carte n'avait été faite qu'en deux exemplaires : l'un pour le général Alexeiev, l'autre pour le tsar.

M. Paléologue reproduit dans son livre une conversation intéressante qu'il eut avec un de ses « informateurs occultes, personnage suspect comme tous les gens de son métier, mais bien renseigné sur ce qui se passe et se dit dans l'entourage des souverains ». Il s'agit de la destinée tragique de Nicolas II.

—... Il paraît que les lignes de sa main sont terrifiantes.

— Comment !... On se laisse impressionner par de semblables niaiseries?

— Que voulez-vous, Monsieur l'Ambassadeur ? Nous sommes Russes et par conséquent superstitieux. Mais n'est-ce pas évident que l'empereur est prédestiné aux catastrophes ?

Baissant la voix, comme s'il me confiait un secret redoutable et fixant sur moi le regard aigu de ses yeux jaunes, puis éclairé par instants de lueurs sombres, il énumère l'incroyable série d'accidents, de mécomptes, de revers, de désastres qui, depuis dix-neuf ans, ont jalonné le règne de Nicolas II. La série commence aux fêtes du couronnement sur le champ Khodynsky, près de Moscou, où 2.000 moujiks sont écrasés dans une cohue. Quelques semaines plus tard, l'empereur se rend à Kiew : sous ses yeux, un bateau, chargé de 300 spectateurs sombre dans le Dnieper. A quelques semaines de là, il voit mourir subitement, dans un train, son ministre préféré, le prince Lobanow. Vivant sous la menace constante des bombes anarchistes, il souhaite ardemment un fils, un césarewitch, quatre filles lui naissent à la suite, et quand Dieu lui accorde enfin un héritier, l'enfant porte le germe d'un mal incurable. N'aimant ni le faste ni le monde, il n'aspire qu'à se délasser du pouvoir dans les joies tranquilles de l'intimité familiale : sa femme est une malheureuse névrosée qui entretient l'agitation et l'inquiétude autour d'elle. Mais ce n'est rien encore ; après avoir rêvé le règne

de la paix sur la terre, il est entraîné, par quelques intrigants de sa cour, dans la guerre d'Extrême-Orient ; ses armées sont battues l'une après l'autre, en Mandchourie; ses flottes sont coulées l'une après l'autre dans les mers de Chine. Puis un grand souffle de révolution parcourt la Russie, les émeutes et les massacres se succèdent sans interruption ; le meurtre du grand-duc Serge ouvre l'ère des assassinats politiques. Et quand la tourmente vient à peine de se calmer, le président du Conseil, Stolypine, qui s'annonçait comme le sauveur de la Russie, tombe, un soir, au théâtre de Kiew, devant la loge impériale, sous le revolver d'un agent de la police secrète.

Arrivé au terme de cette série funeste, N... conclut :

— Vous reconnaîtrez, Excellence, que l'empereur est voué aux catastrophes, et que nous avons le droit de trembler, quand nous réfléchissons aux horizons que cette guerre ouvre devant nous.

M. Paléologue prévoyait, dès 1914, l'influence néfaste de Lenine. Il écrit à la date du 7 octobre de cette année :

Disciple fervent de Karl Marx, chef des «sozial-démokrates maximalistes », Lénine proclame que la défaite militaire de la Russie est le prélude nécessaire de la révolution russe et la condition même de son succès. Il exhorte donc le prolétariat à faciliter, par tous les moyens, la victoire des Allemands.

B... m'affirme que cette doctrine absurde ne rencontre aucune faveur parmi les ouvriers, sauf parmi les forcenés de l'anarchisme ; qu'elle est violemment combattue par les « socialiste-révolutionnaires », de la nuance Skobelew et Kerensky ; que, dans l'ensemble, l'esprit des masses est satisfaisant.

— Mais, dis-je, en quoi la victoire de l'Allemagne, c'est-à-dire du militarisme allemand, profiterait-elle à la révolution russe ?... La Russie n'échapperait au joug du tsarisme que pour tomber dans le servage de l'absolutisme prussien.

— Je ne me charge pas de vous démontrer la thèse de Lénine. Il professe depuis longtemps que la révolution russe doit être le prototype de toutes les révolutions sociales, qu'elle se doit donc à elle-même de détruire dans le peuple russe l'idée de patrie, et que les autres peuples ne manqueront pas de suivre bientôt ce grand exemple.

— Lénine n'est-il pas un agent provocateur de l'Allemagne?

— Non ! Ce n'est pas un homme vénal... C'est un illuminé, un fanatique, mais une conscience très haute. Il s'impose au respect de tous.

— Il n'en est que plus dangereux.

Nous bornerons là nos citations de cet ouvrage remarquable, qui, pas un moment, ne lasse l'intérêt et se lit comme le roman

le plus passionnant. Le livre de M. Paléologue est orné d'une dizaine de reproductions d'aquarelles de l'excellent peintre russe Loukhomsky.

Les derniers jours des Romanoff, le livre de M. Robert Walton présente peu d'intérêt. Les documents dont s'est servi l'ancien correspondant du *Times* sont, pour la plupart, de seconde main, ou ont déjà été publiés, comme l'enquête du juge d'instruction Sokolov sur l'assassinat de la famille impériale. Après le livre si intéressant de M. P. Gilliard, celui de M. R. Walton ne nous apporte rien de nouveau. Mais, en revanche, il renferme pas mal d'inexactitudes. M. Walton appartient à cette catégorie d'historiens qui attribuent le bolchevisme et tous les maux qui accablent la Russie à la seule influence juive, et pour lui, tous les commissaires du peuple, tous les assassins de la famille impériale et tous ceux qui torturent la Russie depuis quatre ans sont exclusivement des Juifs. C'est une méthode trop facile et trop sommaire, mais qui ne correspond pas à la réalité des choses.

Dans un petit livre intitulé : **Les Juifs et la révolution russe**, M. Boris Mirsky étudie précisément la question de la participation des Juifs dans la révolution russe et, sans la nier, il définit exactement la place qu'elle y occupe et le rôle qu'elle y joue. L'auteur examine, entre autres, l'origine des fameux « Protocols », et l'insuffisance, dans le développement de l'antisémitisme en Russie, de ce remarquable plagiat. Grâce à l'obligeance d'un bibliophile éclairé, M. Marino Vagliano, nous avons pu avoir le *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, édité à Bruxelles en 1864, livre que nous avions signalé d'après l'article du *Times*, et avec lequel ont été composés les « Protocols ». M. Milioukov, qui a eu aussi ce livre de M. Jollier, constate, dans une brochure intitulée : *La vérité sur les Protocols de Sion*, que les deux tiers au moins de ces « Protocols » sont un plagiat pur et simple. Disons que l'autre tiers est également emprunté au même *Dialogue*, mais adapté à notre époque.

Mémento. — Le professeur Eltchaninow : *Le règne de Sa Majesté l'Empereur Nicolas II*, Hachette. Panégyrique, commandé à un fonctionnaire, à l'occasion du tricentenaire de la maison des Romanoff, et qui, comme tous les écrits de cette sorte, ne possède ni valeur historique ni valeur littéraire. Le besoin d'exhumer ce vieux livre ne se faisait

guère sentir. — A. Kartachof : *L'Union nationale russe*, discours prononcé à la séance d'ouverture du congrès de l'Union nationale russe de Paris, le 5 juin 1921.

J.-W. BIENSTOCK.

§

M. Marc Peter vient de publier un livre-type en ce sens qu'ayant entrepris une étude d'histoire il se trouve que son œuvre projette une lumière éclatante et nouvelle sur la politique actuelle de sa petite patrie genevoise. Car, pour peu qu'on se rattache à l'école du déterminisme historique, il est bien évident qu'un livre d'histoire, s'il tire sa valeur scientifique propre de la méthode et de la sincérité avec laquelle il a été conçu, emprunte aussi un immédiat intérêt au fait qu'il établit la filiation des problèmes modernes, qu'il éclaire leurs origines et détermine leur place dans l'évolution.

Quand il s'agit de la politique genevoise, cette conception est indiscutable, puisque les deux grands partis qui la mènent, qui, dans son cadre, s'affrontent et se combattent, le parti radical et le parti conservateur, se proclament eux-mêmes « partis historiques » pour bien affirmer que, contrairement aux Indépendants (catholiques), aux jeunes Radicaux, aux socialistes et aux communistes, ils sont sortis de séculaires batailles et prolongent, par leurs programmes, les idées qui se sont jadis mesurées. Le livre de M. Marc Peter : **Genève et la Révolution**, — *les comités provisoires* (28 décembre 1792, 13 avril 1794), bien que son objectivité et son impartialité soient remarquables et que l'historien, — radical de conviction, — rende hommage à l'œuvre du parti aristocratique, le livre de M. Peter est essentiellement, à ce double point de vue, un bon livre. Il était si utile de l'écrire, il touche tellement aux positions politiques actuelles, il illumine si bien un état d'esprit, que, jusqu'à cette œuvre, ces grandes années de l'histoire de Genève, livrées aux recherches passionnées d'annalistes exclusivement conservateurs, avaient été, pour des considérations modernes, complètement déformées. S'empressant de ne recueillir que les manifestations extérieures et un peu puériles de ces comités révolutionnaires, phraséologie, bonnets rouges, arbres de la liberté, et de n'enregistrer que les inévitables violences d'un pareil mouvement, ces historiographes avaient soigneusement caché tout le travail effectif et sérieux,

tout le superbe effort que fournirent ces magistrats du peuple pour rendre Genève aux destinées démocratiques du début de son histoire. Pourtant, il faut reconnaître que M. Chapuisat avait eu déjà plus de souci de la justice et de la vérité.

Le parti conservateur d'aujourd'hui, du moins dans ses vieux éléments traditionalistes de droite (il renferme dans son sein une gauche différente, commandée par M. de Rabours) en tant qu'il se réclame de l'histoire, est donc l'héritier, l'arrière petit-fils, mettons, de ceux qui, en 1782, défendirent, sans héroïsme d'ailleurs, sans Quatre ni Dix août, le gouvernement oligarchique de réaction, *leur* gouvernement, contre les assauts des natifs, des habitants, des bourgeois coalisés et soulevés de l'esprit de ce Rousseau que les syndics et conseils avaient fait bannir et brûler dans ses œuvres. 1782! Il faut noter cette date, car les maîtres aristocratiques de la République qui, en partie, pour sauver leurs privilèges, n'ont pas hésité à appeler l'étranger, roi de France, seigneurs de Berne et bourgeois de Zürich, à la rescousse, accuseront bientôt le parti populaire d'être à la remorque de la Révolution française. Erreur de mauvaise foi. En fait, la Révolution est déclenchée à Genève sept années avant la prise de la Bastille et sur un programme de liberté issu tout entier de la conscience genevoise et de l'œuvre de Jean-Jacques. Son échec momentané jette en exil les Dumont, les Reybaz, les Du Roveray, les Claviers, ses chefs, et ce sont eux qui vont à Paris enseigner leur expérience révolutionnaire. Quelques-uns d'entre eux deviendront les secrétaires et amis de Mirabeau.

L'influence du parti aristocratique a été profonde à Genève, puisque, aujourd'hui encore, après cent vingt-neuf ans d'exercice de la démocratie, ses descendants, alliés à la haute finance, jouissent malgré tout d'une sorte de prestige moral, sinon d'autorité. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que, pendant de longs siècles, ce parti a fait beaucoup pour l'indépendance de la Cité. Ce qui est vrai, c'est que le parti populaire, entraîné à la vie politique dans ses cercles et ses clubs, a compris, au son du canon parisien, que l'heure était venue de reprendre le mouvement avorté et que l'état de choses qui comportait tant d'injustices, de despotisme et de révoltants privilèges était définitivement entraîné par le courant du siècle. La Genèse moderne surgissait des cendres d'un régime épuisé et périmé qui ne sut même pas finir en beauté et qui s'é-

croulait de faiblesses en concessions, de désunions en incohérences. Les Comités issus des cercles apportèrent à la direction de la cité un réel sens politique, une incontestable autorité, une bienfaisante sagesse. M. Peter, avec tout son talent d'historien perspicace et documenté et qui n'est pas tombé dans la passion de ses adversaires politiques, le démontre péremptoirement et pour la première fois. C'est la nouveauté importante de son œuvre, ce sont les vérités qui jaillissent de son livre. Celui-ci présente toutes les sécurités de la meilleure méthode historique. N'allez pas croire pourtant qu'il soit froid et mort : j'en connais peu d'aussi vivant, d'aussi frémissant, d'aussi grouillant, oserai-je dire. Les portraits y palpitent et y remuent, les foules y vivent, les assemblées s'y agitent, les fêtes populaires s'y meuvent et cette vie reconstituée au jour le jour, ou à peu près, d'après les sources les plus sûres, constitue une lecture de qualité supérieure et qui s'apparente à l'œuvre des plus grands historiens.

MARCEL ROUFF.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Capitaine Mazenod : *Dans les Champs de la Meuse*, Plon.

Un intéressant récit des premiers mois du conflit a été donné chez Plon-Nourrit : **Dans les champs de Meuse**, *souvenirs d'un commandant de batterie (1914)*, par le capitaine de Mazenet, — et l'ouvrage mérite qu'on s'y arrête, même après les publications, si nombreuses déjà, qui concernent cette période où la ruée allemande, d'abord victorieuse, vint mourir dans les champs de l'Ourcq et de la Marne. La mobilisation du groupe d'artillerie auquel appartenait le capitaine Mazenet se fit au Mans, et longuement l'auteur nous parle des pièces, des attelages, des voitures, etc. ; de l'organisation du groupe où il commandait. Les choses se passèrent tranquillement, sans à-coups, dans la bonne volonté générale, et l'embarquement eut lieu le 20 août, sous des avalanches de fleurs. La batterie fut dirigée sur la Woëvre, région que connaissait bien le capitaine de Mazenet pour y avoir été en garnison, et on finit par débarquer à Consenvoye, au-dessus de Verdun ; puis, après quelques jours de marches et contremarches, le groupe se trouva à Evain et remonta vers le nord, du côté de Spincourt. C'est là qu'eut lieu la première rencontre avec les Allemands. — On assiste aux préparatifs du combat, au passage

des troupes, tandis que le canon gronde au lointain. La batterie, un moment, doit intervenir, puis reçoit contre-ordre et se prépare à rétrograder ; elle passe la nuit au bord d'une route où défilent continuellement des blessés, le cortège interminable des pauvres gens que chasse la guerre et qui passent avec des carrioles chargées de hardes, de meubles et où l'on a juché les vieux et les tout petits. Dès la bataille de Spincourt, les nôtres font connaissance avec les « gros noirs » de l'artillerie allemande. Les troupes avaient aussi une tendance à mépriser l'adversaire, à ricaner lorsque son artillerie tapait à faux ; mais il fallut déchanter ensuite. La bataille de Spincourt, où intervint la batterie, et dont l'auteur raconte diverses péripéties, se termina malheureusement par notre retraite et ouvrit à l'adversaire une des portes de la France. Mais le groupe de pièces, dont nous avons l'historique, fut chargé d'arrêter les Allemands qui talonnaient les nôtres, et put favoriser la retraite, malgré les sonneries de « cessez le feu » que contrefaisaient les assaillants. — La retraite donc continua ; les troupes avaient atteint Ornes et passèrent sous Verdun, s'arrêtant et combattant au bois du Mort-Homme ; mais on avait fait face à l'ennemi et ce fut la grande bataille de la Marne, épisode capital du volume comme de la guerre dont nous avons une intéressante narratio vec les combats qui intéressent Rambercour et la Vaux-Marie. Les Allemands en retraite ne s'arrêtèrent qu'à Romagne ; ensuite fut donnée la bataille de Lacroix-sur-Meuse, l'auteur décrit la défense de la Meuse, le combat de Chauvoncourt et enfin les hostilités dans un secteur de Woëvre, avec le combat de Pintheville (12 novembre). — Sur cette succession d'engagements et la vie militaire de la période le capitaine de Mazenet a écrit un ouvrage curieux et raconte avec intérêt tous ces épisodes d'attaques, de retraite ; l'offensive de la Marne et les combats, qui précédèrent la longue guerre de siège qu'il nous fallut subir. Son récit, d'un intérêt toujours soutenu, est un des meilleurs qui aient été donnés sur cette dramatique période.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Pologne.

LE PROBLÈME DE WILNA. — L'un après l'autre tous les « problèmes de frontière » polonais, — créés, comme on sait, par l'intran-

sigeante volonté des représentants anglais à la conférence de la paix, — reçoivent une plus ou moins satisfaisante solution. Après Teschen, Dantzig et la Haute-Silésie, c'est la question de Wilna qui semble approcher à son tour de son règlement définitif.

Quels sont les éléments essentiels de cette affaire ?

La Lithuanie, Etat d'une superficie de 47.000 km² et de deux millions d'habitants, dont 13 o/o Polonais, 14 o/o Israélites, et 5 o/o Allemands, Russes et autres, revendique la région de Wilna et de districts adjacents, d'une superficie de 37.000 km² et de plus d'un million d'habitants, dont 62 o/o Polonais, 13 o/o Blancs-Ruthènes, 10 o/o Lithuaniens, 9 o/o Israélites et 6 o/o Tatares, Russes, Allemands et autres. Le gouvernement lithuanien de Kowno invoque à cette fin deux arguments : historique et juridique. Wilna, — disent les dirigeants de Kowno, — fut jadis la capitale de l'ancienne Lithuanie ; l'Etat lithuanien actuel ne peut s'en passer. En outre, lors de l'invasion bolcheviste en Pologne, la Lithuanie obtint déjà des mains des bolcheviks la région en litige. La Pologne, de son côté, réplique : 1) la grande majorité de la population de la région de Wilna est polonaise et sa volonté d'appartenir à la Pologne est indubitable ; 2) la Lithuanie fut, dès le XIVe siècle, unie librement à la Pologne, et cette union, affirmée d'ailleurs dans les occasions les plus solennelles, devint presque une fusion... Pendant trois siècles, Wilna fut un foyer ardent de la civilisation polonaise. 3) Enfin la Pologne nie la valeur de l'accord lithuano-bolcheviste du 12 juillet 1920, annulé, d'ailleurs, par le traité polono-bolcheviste conclu à Riga. Bien plus encore, une partie de l'opinion polonaise semble même avoir regretté qu'au moment de la débâcle bolcheviste on ait trop ménagé les politiciens de Kowno, dont la collaboration avec les envahisseurs bolchevistes fut pourtant flagrante. Or, si la Pologne n'a pas profité de la victoire pour trancher sur le vif le litige de Wilna, c'est que les dirigeants de la politique polonaise ont considéré le conflit polono-lithuanien comme un simple malentendu créé par les ennemis communs des deux pays. Il suffirait, selon eux, de se comprendre pour s'entendre et le problème de Wilna se dissoudrait alors dans un vaste accord général, peut-être même dans l'ancienne union ressuscitée et raffermie. Ce point de vue une fois adopté et forte de son bon droit, la Pologne s'est empressée de porter le litige lithuanien devant la Ligue des Nations. On sait

aujourd'hui que cette décision un peu hâtive du prince Sapièha a conduit à une impasse : première sentence de Bruxelles, premier projet Hymans (rejeté par les Lithuaniens), deuxième projet Hymans (rejeté par les deux parties), enfin la récente motion du 13 janvier qui ressemble singulièrement au geste de Ponce-Pilate, — voici les points saillants de ce long chemin parcouru sans résultat. Si les partisans de baisers Lamourette ont ainsi échoué, c'est que, malheureusement, non seulement la question de Wilna, mais tout le problème lithuanien est comme enserré dans un réseau d'intrigues, élastique et compliqué, expression de puissants intérêts étrangers, dont les dirigeants de Kowno eux-mêmes ne sont pour la plupart que de dociles instruments. Regardons en passant le jeu de ces forces qui s'y heurtent et s'y déploient.

L'Allemagne d'abord. Le carré de Wilna lui serait bien nécessaire, sinon indispensable, pour établir et mettre en sécurité cette bonne voie nordique vers l'immensité russe, puisque, grâce au récent accord polono-dantzicois, le corridor de Dantzig est devenu « inoffensif » pour elle, du point de vue commercial tout au moins. D'autre part la faible natalité des Lithuaniens et leur effort civilisateur de fraîche date ouvrent aux *ambitions colonisatrices* allemandes de bien réjouissantes perspectives. Ainsi, une *voie de pénétration économique* sûre et commode et une *aile tournante* en cas d'offensive militaire, — voilà, du point de vue allemand, le rôle départi à la *Lithuanie agrandie*.

La Russie. 1) Les bolcheviks semblent avoir admis de bon gré que Wilna aussi bien que la Lithuanie de Kowno seraient dans le présent des *impedimenta* dangereux pour leur régime encore bien mal assuré. 2) Les émigrés russes, par contre, dont le tenace souvenir d'impérialisme semble être la cheville ouvrière de leur vertu patriotique, — protestent méthodiquement partout et contre tout ; mais leur rôle est à l'heure présente d'un caractère plutôt oratoire, quoique on ressente leurs influences dans certains milieux politiques internationaux.

Les Israélites. Les intérêts du monde israélite s'accordent visiblement avec la conception d'une « Lithuanie agrandie », *où la population purement lithuanienne ne constituerait qu'une minorité*. Dans ce cas, — affirme M. Wygodzki, un des chefs israélites de Wilna, — la forte minorité israélite (400.000 sur plus de 3 millions d'habitants), placée parmi les trois éléments

de la population autochtone, lithuanienne, polonaise et blanche-ruthène (ajoutons encore, appuyée par l'élément allemand), — pourrait jouer un rôle tout à fait éminent, sinon décisif. Comment se refuser à poursuivre la réalisation d'un rêve si séduisant et qui cadre d'ailleurs avec les aspirations les plus intimes du peuple israélite ?

Les *Blancs Ruthènes* de la région de Wilna paraissent, dans leur ensemble, graviter nettement vers la Pologne : la langue, la religion, la tradition, le tempérament, tout les y convie.

A cette énumération hâtive des facteurs agissant dans le champclos du litige polono-lithuanien il faudrait ajouter encore *la politique anglaise*, dont les intérêts dans cette affaire sont assez mal définis, mais dont les tendances constantes semblent cependant bien déterminées.

Enfin le problème de Wilna s'est singulièrement compliqué à cause d'une divergence manifestée vigoureusement au sein même de l'opinion polonaise : d'un côté la *doctrine fédéraliste*, d'autre part, le *programme de rattachement* ; la première tendance, représentée par un parti relativement peu nombreux, mais très influent, dans les milieux dirigeants consistait à obtenir par des concessions dans le litige de Wilna une adhésion de la Lithuanie au principe sacré de l'Union. Nous avons vu que les lithuaniens, toujours prêts à prendre, n'étaient point pressés de donner, quelques vagues promesses exceptées. Les partisans du « programme du rattachement », avec M. Dmowski en tête, semblaient beaucoup moins tenir compte de la tradition historique que de la réalité présente : la majorité polonaise dans la région de Wilna et la *volonté présumée de ses habitants*. « Sérions les problèmes, disaient-ils, si la population de la région en litige veut appartenir à la Pologne, commençons, d'abord, par satisfaire ses vœux si légitimes : rattachons Wilna à l'État polonais et nous aurons ensuite tout le loisir de causer avec la Lithuanie. » Après les échecs de la tactique fédéraliste, il a fallu se rendre à l'évidence. On a donc suivi le premier avis de la Ligue des Nations (émis à Bruxelles) : *la consultation des habitants*. Cette consultation est sur le point de fournir la réponse. La diète réunie à Wilna, composée de 106 représentants élus au suffrage universel, direct, égal, secret et sans distinction de sexes, va décider du sort du pays. Quel sera ce verdict ? Dans quelles conditions politiques,

— intérieures et extérieures, — sera-t-il réalisé ? Le problème de Wilna touche de si près à l'économie de la paix dans l'Europe centrale et orientale que ce n'est pas sans une légitime impatience qu'on attendra les réponses à ces questions.

R. DE BROU.

§

Russie.

La Maison des Gens de Lettres a Pétrograd. — La « Maison des Gens de Lettres », 11 Bassejnaia à Pétrograd.

Ce fut, jadis, l'hôtel privé et opulent d'une femme du monde. Abandonné après la Révolution, il fut transformé en une « Maison des Gens de Lettres » par quelques journalistes qui en reçurent l'autorisation.

A l'encontre de la plupart des immeubles de Pétrograd abandonnés par leurs propriétaires, il est absolument intact. Les meubles, les tableaux, la bibliothèque, les panneaux décoratifs et même jusqu'aux ustensiles de cuisine, tout est conservé par les nouveaux occupants.

Mais combien est changée la vie même de l'hôtel ! Les chambres à coucher du deuxième étage sont transformées en bureaux. Le salon est devenu la salle de conférences ; la salle à manger et une pièce adjacente, un restaurant réfectoire. Celui-ci est toujours plein : les prix y sont minimes et les pauvres écrivains et journalistes, leurs femmes et leurs enfants viennent y chercher tout ce qui manque chez eux: la lumière et la chaleur.

C'est l'heure du déjeuner ou du dîner, si l'on préfère, car là-bas on ne mange qu'une fois par jour. Le menu est très modeste; un seul plat : des boulettes de pommes de terre et du poisson séché. Les portions sont naturellement fort minimes et se servent sans pain. Pour celui-ci, chacun doit l'apporter avec soi et il est triste de voir ces infortunés sortir de leurs poches ces petits morceaux minuscules (on est rationné par des cartes de pain à raison de 3/4 de livre russe, soit 300 grammes de pain, pour deux jours) à moitié cuits et d'une couleur gris sale. Malgré la faim qui les tenaille, ils mangent ce maigre repas fort lentement, désireux qu'ils sont de prolonger un peu le plaisir et de se créer l'illusion d'une plus grande quantité ! Puis on prend du thé ou du café (naturellement frelaté) avec un petit bonbon en guise de sucre. Tout cela ne coûte pas bien cher : 160 roubles en tout.

Voici un groupe de poètes : Goumilief, Kouzmine, Georges Ivanof, Aouslender-Neldihen. C'est ici que j'ai vu Goumilief pour la dernière fois. Il passait presque toutes ses journées à la « Maison des Gens de Lettres ». L'hiver 1919-1920, n'ayant pas une bûche de bois pour chauffer son appartement, dont par économie il n'occupait qu'une chambre, il était obligé, les jours où la température tombait au-dessous de 5°, d'aller emprunter un peu de combustible à des amis mieux partagés, et qu'il ramenait à la maison sur un petit traîneau.

Nous causions avec Goumilief de mon départ prochain pour l'étranger.

— Nous nous verrons là-bas, me dit-il, parce que j'en ai assez de souffrir. Sac au dos et le bâton à la main, j'irai à pied s'il le faut, mais je m'échapperai de cet enfer !...

Malheureux poète ! Le sort et la toute puissante Tché-Ka en ont disposé autrement : impliqué dans un procès politique, inventé de toutes pièces, il fut quelque temps après arrêté et fusillé.

Si vous saviez à quel point il fait froid en hiver à Pétrograd ! Habitués à ce supplice, les habitants prennent toutes les précautions possibles : la famille entière se loge dans une seule pièce. On bouche toutes les fentes des fenêtres et des portes, chacun garde son pardessus, et malgré tout on est toujours engourdi par cette atroce sensation du froid.

On m'écrit qu'une *sagène* (deux mètres cubes) de bois coûte maintenant à Pétrograd 300.000 roubles. Celui qui a les poches pleines en trouvera toujours. Mais comment un savant, un écrivain possèderait-il une pareille somme ? Un professeur à l'Université reçoit officiellement 150.000 roubles par mois. Je dis officiellement, car en réalité le payement des traitements s'effectue d'une façon irrégulière. Tout récemment, le commissaire du peuple à l'Instruction Publique, M. Lounatcharski lui-même, constatait dans les *Izvestia* que le gouvernement devait au personnel enseignant dix milliards de roubles. Mon ami le professeur Ostrogorski, mort aujourd'hui, et qui a laissé beaucoup d'amis à Paris, m'a raconté, peu de temps avant sa mort, que depuis quelques mois il n'avait pas touché son traitement.

On passe l'hiver dans le froid et sans lumière. Dans le quartier que j'habitais, on ne nous donnait la lumière électrique que durant deux heures par jour, de huit à dix du soir ou de dix à

minuit. Auparavant nous l'avions pendant toute la journée et nous en profitions le matin jusqu'à midi, puis à partir de trois ou quatre heures de l'après-midi. Force fut d'avoir des lampes à pétrole.

Mais comment se procurer du pétrole ? La livre russe (400 gr.) en coûtait l'hiver dernier de 800 à 1.000 roubles. Encore pour ce prix n'en trouve-t-on que chez des spéculateurs guettés par les agents de la Tché-ka, ce qui présente aussi un danger pour les acheteurs.

De temps en temps la « Maison des Savants » distribuait du pétrole à ses membres. Les professeurs, leurs femmes et leurs enfants faisaient la queue des heures et des heures pour le toucher.

Triste rencontre sur la place du Palais d'Hiver (actuellement place Ouritzki,—un membre du Soviet de Petrograd tué en 1918). Une dame âgée, modestement vêtue, traîne un petit traîneau avec un bidon vide. A chaque instant le bidon tombe et la dame s'agenouille chaque fois pour le remettre en place. Je la reconnais : c'est Mme Soultanof, veuve de l'éminent professeur de l'Institut des Ingénieurs Civils, elle-même écrivain bien connu.

— Ekaterina Pavlovna, lui dis-je, où donc allez-vous ?

— A la « Maison des Savants » pour toucher du pétrole.

— Hélas ! j'en reviens. On n'en distribue pas encore. Ce sera pour la semaine prochaine.

Pauvre femme ! Je crois que si je lui avais annoncé la mort d'un de ses parents elle n'eût pas été affectée à ce point.

Je dois ajouter que les jours où la lumière électrique ne s'éteignait pas à minuit, nous étions tous angoissés, bouleversés. Car cela signifiait que durant la nuit on procéderait à des perquisitions. A qui le tour aujourd'hui ? — se demandait-on.

Feu Goumilief, ayant vendu tous ses livres, allait au marché vendre ses cravates. M. Remizof, écrivain très connu, était employé dans deux administrations de l'Etat. Dans l'une il touchait 4.500 roubles et dans l'autre une livre de sucre par mois. Il a réussi à s'enfuir et se trouve actuellement à l'étranger. Mon ami M. Rouzki, recteur de l'Institut Polytechnique de Pétrograd, donnait des cours dans plusieurs écoles supérieures ; sa femme, cantatrice de talent, donnait des leçons de chant, prenait part aux concerts ; et cependant ils n'arrivaient pas à joindre les deux bouts.

Comme toute la Russie bolcheviste, on vit sur les stocks anciens, on vend les meubles, les tapis, les bijoux, les vêtements, le linge. Une anecdote, qui se répète là-bas, reflète bien l'état des choses.

Deux amis se rencontrent dans la rue.

— Bonjour, comment vas-tu ? demande l'un.

— Très bien. Je vis comme une mite.

— ? ? !

— Oui, j'ai déjà mangé mon pardessus de fourrure ; je me nourris maintenant de ma jaquette.

[illegible] figure éplorée du célèbre professeur Tagantzef, que je rencontrai un jour à la « Maison des Savants ». Venu pour toucher deux mouchoirs en coton, le malheureux était arrivé trop tard : tout le stock était déjà distribué. Le grand savant s'en montrait fort abattu. Agé de 85 ans, il avait fait en vain une course d'au moins deux heures.

Durant la seule année 1919, le nombre des Savants, membres de l'Académie des Sciences, morts de privations, s'est monté à 42.

S. POSENER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Sander Pierron : *L'Art populaire*. Avec de nomb. illust.; Imp. scientifique et littéraire, Bruxelles. 10 »

Histoire

J. Aulneau : *Le Rhin et la France* ; Alcan. 8 »

Roger Doucet : *Etudes sur le gouvernement de François Ier dans ses rapports avec le Parlement de Paris*. 1re partie : *1515-1525* ; Champion. 20 »

Linguistique

J. Gilliéron : *Généalogie des mots qui désignent, d'après l'atlas linguistique de la France* ; Champion. 25 »

J. Gilliéron : *Pathologie et thérapeutique verbales* ; Champion. 12 »

Kojo Tovalou Houénou : *L'involution des métamorphoses et métempsycoses de l'univers*. Tome Ier. *L'involution phonétique ou méditations sur les métamorphoses et les métempsychoses du langage* ; Chez l'auteur. » »

Littérature

Pierre Billotey : *Les Grands hommes en liberté* ; Bibl. des Marges. 3 »

Jean Marie Carré : *Les Ardennes et leurs écrivains : Michelet et Taine, Verlaine et Rimbaud* ; Ruben, Charleville. 5 »

Adrien Chevalier : *L'Italie de Gabriel Faure* ; le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 4 50

Abel Chevalley : *Le Roman anglais de notre temps* ; Nouv. Revue franç. 18 »

Gustave Dulong : *L'Abbé de Saint-Réal, étude sur le rapport de l'histoire et du roman au XVIIe siècle*, tomes I et II ; Champion. 25 »

Gaston Esnault : *La vie et les œuvres comiques de Claude Marie Le Laé, 1745-1791*. Tome I : *Poèmes français : Les trois Bretons. L'Ouessantide. Poème breton : La burlesque oraison funèbre de Michel Morin*. Edition critique d'après les manuscrits autographes inédits. Commentaire et traduction ; Champion. 20 »

Gabriel Faure : *Les Amours de Chateaubriand et de Madame de Vichet* ; le Pigeonnier, Saint-Félicien-en Vivarais. 4 50

Gabriel Faure : *Pèlerinages passionnés*, 2e série ; Fasquelle. 6 75

Henri Girard : *Un Bourgeois dilettante à l'époque romantique : Emile Deschamps, 1791-1871*, tomes I et II ; Champion. 50 »

Charles Nodier : *Moi-même*, ouvrage inédit avec une introduction sur le Roman personnel, par Jean Larat ; Champion. 3 50

Gabriel Soulages : *L'Idylle vénitienne* ; Le Livre. 12 »

Rodolphe Topffer : *Voyage à la Chartreuse*. Avec 31 pl. h. t. d'après les dessins originaux du Musée des Beaux-Arts de Genève et 26 vignettes. Introduction de Daniele Plon ; Boissonnas, Genève. » »

René Vallery-Radot : *Le Duc d'Aumale d'après sa correspondance avec Cuvillier-Fleury 1840-1871* ; Plon. 15 »

Ernest Zyromski : *Eugénie de Guérin* ; Colin. 7 »

Ernest Zyromski : *Maurice de Guérin* ; Colin. 7 »

Musique

Charles Silver : *La Mégère apprivoisée*, comédie lyrique en 4 actes, d'après l'adaptation de P. Delair. Paroles de Henri Cain et Edouard Adenis ; Heugel. »

Ouvrages sur la guerre 1914-1919

Jean Douyau : *Au temps où l'oncle Sam se militarisait* ; Jouve. 4 50

A. Lomont : *La Route de la victoire*. Préface de Paul Painlevé ; Gédalge. » »

Brand Whitlock : *La Belgique sous l'occupation allemande*. Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles. Traduit de l'anglais ; Berger Levrault. 15 »

Philosophie

Charles Andler : *Nietzsche, sa vie et sa pensée*. III : *Le Pessimisme esthétique de Nietzsche, sa philosophie à l'époque wagnérienne* ; Bossard. 18

Marcel Boll : *La Science et l'esprit positif chez les penseurs contemporains* ; Alcan. 8 »

Poésie

Serge Charchoune : *Foule immobile*. Avec dessins de l'auteur, s. n. d'édit. Vienne. » »

Gabriel Tristan Franconi : *Poèmes*. Préface de Fernand Divoire. Bois de Lemaître ; Renaissance du livre. » »

Léoville L'Homme : *Poèmes épars* ; Jouve. » »

Gilles Normand : *Les Haltes du rêve* ; Maison franç. art. et édition. 7 50

Jean Peretti : *Cris d'amour* ; Préface de Georges Baume ; Maison franç. art et édition. » »

Ernest Prévost : *L'Armistice* ; Jouve. 1 50

Robert Roëtch : *Des Masques*. Illust. de Suzanne Crochet. Préface de Paul Berret ; Jouve. 3 »

Yvan de Saint-Gouric et Francis Berthel : *Heures diverses* ; Revue contemporaine. 5 »

Paul Vialar : *Le Cœur et la Boue* ; La Cigogne. » »

H. Willette : *Golgotha* ; Chiberre. 4 »

Rene Zargan : *Chère solitude* ; Boéchat, Menton. » »

Politique

H. Bidou, G. Guebhard, A. Liesse, général Malleterre. A. Tardieu, G. Teissier : *Les conséquences de la guerre* ; Alcan. 7 »
Omer Kiazim : *L'Aventure Kémaliste* ; L'Edition universelle. » »
Pierre L'Espagnol de la Tramerye : *La lutte mondiale pour le pétrole* ; Vie Universitaire. 12 »
Emmanuel Malynski : *Comment gagner la guerre* : Jouve. 5 »
J. Ramsay Macdonald : *Le socialisme et la société*. Traduit de l'anglais par Louis N. Le Roux ; Flammarion. 7 50

Questions coloniales

S. Ferdinand-Lop : *La Tunisie et ses richesses*. Avec des illust. Préface de E. Soulier ; Roger. 8 »

Questions médicales

Dide et Guiraud : *Psychiatrie du médecin praticien*. Avec 8 pl. ; Masson. 20 »

Questions religieuses

H. Henry B. : *Commentaires sur les Evangiles. Révélation par l'esprit* ; Leymarie. 10 »

Roman

Emmy Allaimby : *Futilités ou les confidences de la femme du pasteur Clarke* ; Jouve. 5 »
Florence L. Barclay : *La châtelaine de Shenstone*, traduit de l'anglais par E. de Saint-Segond ; Plon. 7 »
Binet-Valmer : *Les métèques* ; Flammarion. 7 »
Joseph Conrad : *En marge des marées*, traduction de G. Jean Aubry ; Nouv. Revue franç. 8 »
Roland Dorgelès : *Saint Magloire* ; Albin Michel. 6 75
Pierre Drieu La Rochelle : *Etat civil* ; Nouv. Revue franç. 7 »
André Flag : *Une jeune fille aux yeux noirs* ; Grasset. 6 75
Jean-José Francis : *L'amour dans la vie* ; Maison franç. art et édition. 7 »
Régis Gignoux : *Le tabac du bouc* ; Crès. 6 »
Marc Henry : *Histoire d'une perle, d'un grain de poivre et d'un cloporte* ; la Renaissance du livre. 6 »
Max Jacob : *Le roi de Béotie* ; Nouv. Revue franç. 7 95
Alfred Machard : *Trique, Nénesse et Souris l'arpète* ; Flammarion. 7 »
G.-C. Mioche : *Sur un mode mal pensant* ; Figuière. 2 50
Francis de Miomandre : *Les taupes* ; Emile-Paul. » »
Jules Romains : *Les Copains* ; Nouv. Revue franç. 7 »
Edouard Schuré : *Légendes d'Orient et d'Occident* ; Nilsson. 10 »
Georges Spitzmuller : *Mademoiselle Molière* ; Ferenczi. 6 75
Georges Tournaire : *Madame Arbelle* ; Les Ecrits libres. 2 50

Sciences

V. Auger : *Principes de l'analyse chimique* ; Colin. 5 »
Etienne Rabaud : *L'hérédité*. Avec des illust. ; Colin. 5 »

Sociologie

Pierre Bodin : *Les nouveaux impôts ont-ils fait faillite ?* Plon. 4 50
G. Hersent, Cl. Colson, L. Marlio, L. Barety, M. Métayer : *L'outillage économique de la France* ; Alcan. 8 »
J. Magnan de Bornier : *L'individu, l'état, le syndicat, leur rôle dans la vie économique depuis 1789* ; Alcan. 10 »
Albert Schatz : *L'entreprise gouvernementale et son administration* ; Grasset. 6 75
Docteur Toulouse : *La question sociale* ; Progrès civique. 7 »

Théâtre

Pierre Coutras : *La question des loyers* ; comédie en 3 actes ; Revue des Indépendants. 2 »
Martial Piéchaud : *Mademoiselle Pascal*, comédie dramatique en 3 actes ; Delamain et Boutelleau. » »

Varia

Almanach Vermot, 1922 ; Paris, Vermot. 4 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Ker Frank Houx. — La statue de Desbordes-Valmore. — Et le monument à J.-K. Huysmans ? — Prix littéraires. — La fin inédite d'un roman de Villiers de l'Isle-Adam. — Le film américain des « Quatre Cavaliers de l'Apocalypse ». — Un traducteur polonais de Molière. — Un pendant allemand au procès de Nancy. — La montre du Kronprinz. — Stendhal et le Code pénal. — Une opinion de Barbey d'Aurevilly sur les femmes. — Mort d'un ami de Dickens : Edwin Drew. — R. J. D. Crawford et l'incident Schnæbelé. — La mort du fiacre. — Le plat canaille. — A propos d'un explorateur : Louis de Rougemont. — Meurtre commis sur la scène. — Nouvelles de Russie. — L'affaire Fualdès. — Erratum. — Gérontocratie académicienne.

Mort de Ker Frank Houx. — François Donker (Franck Julius ; Ker Frank Houx) est mort en sa maison de l'Eperonnière, à Nantes, le 27 janvier, des suites d'une pneumonie grippale. Il était né à Laignelet, à cinq kilomètres de Fougères, le 4 novembre 1885. Poète et essayiste, il laisse quatre volumes : *Beati pauperes spiritu* (1914) ; *Le bonhomme et ses visions* (1917) ; *Comment est né Satyre* (1918) ; *Le chemin des pieds nus* (1919) Il avait été blessé grièvement pendant la guerre. Ce Celte idéaliste, dont le talent s'affirmait très personnel, s'était, en ces derniers temps, consacré tout entier à la revue *Ariste*, qu'il rédigeait et composait lui-même. Il avait donné au *Mercure de France*, le 1er novembre dernier, une étude suivie de vers sur « le Joueur de tarots » qui avait été très remarquée.

§

La statue de Desbordes-Valmore. — Les Douaisiens se proposent de réédifier une statue à leur compatriote Marceline Desbordes-Valmore. On sait, en effet, que pendant l'occupation, le joli monument en bronze argenté, érigé Square Jemmapes, œuvre du sculpteur Houssin, et représentant Marceline debout, les mains jointes, en un geste douloureux, avait été volé par les Allemands.

Un de nos confrères, M. Georges Ferré, de *l'Echo du Nord*, s'occupe actuellement de la constitution d'un comité, dont Mlle Cécile Sorel serait la présidente, et qui compterait parmi ses membres : MM. Lucien Descaves, biographe de la poétesse ; Benjamin Rivière, conservateur de la Bibliothèque de Douai, éditeur de la « Correspondance » ; Auguste Dorchain ; Henri Potez ; Léon Bocquet, etc.

On parle d'organiser, en l'honneur de l'auteur des *Pauvres fleurs*, une représentation à la Comédie-Française et, bien entendu, au théâtre de Lille où Marceline Desbordes-Valmore fit ses débuts, en 180[illegible]. — L. DX.

§

Et le monument à J.-K. Huysmans ? — Nous avons signalé ici même (*Mercure de France* du 1er mars 1920) qu'un certain nombre d'amis d'Huysmans avaient formé le projet d'édifier, à la mé-

moire de l'écrivain, un monument destiné au petit jardin du cloître Saint-Séverin, récemment restauré.

La maquette de ce monument existe. C'est l'œuvre, fort originale, d'un artiste qui connut bien Huysmans : le sculpteur Pierre Roche. Au milieu d'une croix dont l'aspect architectural rappelle certains calvaires bretons, se détache l'effigie de J.-K. Huysmans, entourée de figurines caractérisant son œuvre.

Or, M. Pierre Roche vient de mourir avant que le Comité du monument Huysmans ait pu se constituer. Le projet ne sera-t-il pas repris? — L. DX.

§

Prix littéraires.— Le prix Pierre Corrard, d'une valeur de 3.000fr., a été attribué à M. Louis Chadourne, pour son livre : *Terre de Chanaan*.

§

La fin inédite d'un roman de Villiers de l'Isle-Adam. — Il s'agit d'un roman vécu, la fin d'une idylle au quartier Latin, idylle où l'auteur d'*Elen* tient le rôle de l'homme désenchanté et qui croit avoir à se plaindre de sa maîtresse.

Cela se passait au cours des premières années du séjour de Villiers à Paris, Paris qu'il qualifiait alors, dans une pièce romantique (*Exil*), de « vivante fournaise ». Le petit drame provoqué par une rupture se trouve tout entier dans quatre lettres, écrites par le poète à Mme Louise Dionnet, et qui ont été mises en vente récemment par le libraire Lemasle, pour la somme de 300 francs.

On peut y voir que Villiers rend à Mme Louise Dionnet sa liberté, lui promet de payer toutes ses petites dettes et s'engage à ne pas se fâcher s'il a des successeurs dès qu'elle aura quitté le domicile commun pour retourner chez elle, 5, rue Bréa.

Sans reproche et sans rancune, lui écrit-il dans sa dernière lettre, je vous serre la main. Ne me regrettez pas. Il serait un peu tard désormais. En vérité, je ne vous aime plus. Mais j'ai de l'estime et de l'amitié pour la femme d'autrefois. Je suis triste et troublé de ne plus vous comprendre, ma chère Louise, et je ne veux pas recevoir vos pages d'explications. Vous n'en avez pas besoin pour être dans mon esprit ce que vous êtes : une très sincère et merveilleuse femme.

Villiers avait 26 ans lorsqu'il écrivait ces lignes. Et, malgré la politesse un peu recherchée des phrases, on devine que Mme Louise Dionnet s'apparentait plutôt aux demoiselles de Bienfilâtre qu'à Eve Sara Emmanuèle, princesse de Maupers. — L. DX.

§

Le film américain des « Quatre Cavaliers de l'Apocalypse ». —La présence récente, à Paris, de M. Blasco Ibanez nous a valu d'intéressantes déclarations du maître écrivain sur l'adaptation du roman

au cinématographe. On pourra consulter à ce sujet un article du *Gaulois*, du samedi 21 janvier, signé : *Francillon*. Mais voici quelques détails inédits sur la mise à l'écran par la *Metro Picture Association* du célèbre roman des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, que le *Sol* du 21 janvier publie dans sa *Pagina Ibero-Americana* :

On a travaillé pendant onze mois à ce film et plus de 12.500 personnes y ont figuré. Il a fallu pour la confection du film plus de 125.000 tonnes d'acier, de bois, d'outils, meubles et autres ustensiles : beaucoup plus de matériel, en un mot, qu'on n'en a employé pour élever le Woolworth Building, qui est l'édifice le plus élevé du monde. Une cité française, capable de contenir 6.000 habitants, fut construite de façon durable et non apparente, puis détruite à coups de canon, par incendies et à la dynamite, afin de reproduire exactement la conduite des boches à Villeblanche. De grands ateliers de couture furents créés, où l'on fabriqua les costumes, rigoureusement exacts, de tous les figurants de cet immense drame et une fabrique d'armes, ainsi que deux ateliers mécaniques, furent montés à cette fin. Le film est de 12.000 pieds, mais l'on impressionna plus de 600.000 pieds pour réaliser cette sélection. 14 opérateurs distincts furent mis en œuvre pour utiliser les points de vue les plus divers des grandes scènes de cette immense production. Avec Rex Ingram, Directeur en chef, travaillèrent constamment 15 autres Directeurs et l'on emprunta aux Musées, aux collections particulières d'Amérique les objets d'art qui rehaussent l'éclat de ces scènes historiques. Une assurance de 835.000 dollars couvrait les installations et le total des frais de confection du film se monte à 1.253.000 dollars. La *Metro Picture Association* avait, au commencement de cette année, déjà perçu, sur les entrées aux Etats-Unis, à Cuba et ailleurs encore, la somme de 7.430.000 dollars et l'on a calculé que 182.000.000 de personnes avaient payé leur entrée pour contempler un spectacle qui bat le record de la production cinématographique mondiale.

Nous verrons sans doute assez prochainement ce film en France. Mais déjà la Compagnie rivale américaine des *Famous Players* s'est mise à l'œuvre pour en monter un nouveau, qui sera plus formidable encore, et où Blasco Ibanez a transposé à l'écran les aventures de Don Quichotte, mais réalisées de nos jours, et pendant la Grande Guerre, avec, comme héros central, le soldat américain... Et qui sait quelles surprises nous réserve, sur le seul domaine de l'art muet, le maître Blasco dans sa résidenee nouvelle de Menton ? — C. P.

§

Un traducteur polonais de Molière. — Parmi les délégués étrangers aux fêtes du tricentenaire de Molière figurait, venu de Cracovie, M. Zelenski, en littérature : Boy. La célébrité dont Boy jouit en Pologne est due entre autres à ses merveilleuses traductions, à celle des œuvres complètes de Molière en particulier.

Docteur en médecine, il abandonne cette profession pour écrire en polonais des œuvres satiriques ; mais bientôt, malgré des succès flatteurs, il se consacre entièrement à la littérature française.

Admirateur passionné de notre culture, travailleur infatigable, aidé par une connaissance approfondie du latin, Boy a en plus toutes les intuitions, toutes les subtilités de compréhension. Sa langue laisse à notre Molière toute sa vie, tout le pittoresque des inépuisables trouvailles de son vocabulaire, tout le franc esprit de ses reparties, toute la vivacité de ses tirades.

Après Molière, c'est la traduction des *Dames galantes* de Brantôme qu'il publie : c'est celle de Rabelais qu'il entreprend. Eu égard à la valeur exceptionnelle que représente pour notre patrimoine littéraire une œuvre comme celle de M. Zelenski, la présence à Paris de l'écrivain polonais aux fêtes de Molière revêtait une signification toute particulière. — J. L.

§

Un pendant allemand au procès de Nancy. — Un procès rappelant beaucoup celui que Mlle Blanche Desserey, la favorite du Kronprinz à Stenay, a intenté au *Mercure de France*, à l'*Est Républicain* et au *Petit Parisien* vient d'avoir lieu en Allemagne, où le journaliste Lehmann, rédacteur au *Vorwaerts*, accusé d'avoir diffamé certains officiers du G. Q. G. allemand de Charleville, a été condamné à 1.500 marks d'amende.

Lehmann avait déclaré à ses juges qu'il se faisait fort de produire devant eux plus d'un millier de témoins qui viendraient établir la véracité des faits qu'il avait publiés et démontrer que les localités du service des étapes de l'arrière-front allemand, dans certains secteurs, notamment dans ceux où commanda successivement le Kronprinz, étaient le théâtre d'orgies infâmes.

On sait qu'en Allemagne, — et M. Louis Dumur, l'auteur du *Boucher de Verdun*, poursuivi à Nancy, l'a établi ici même, dans une lettre publiée par le *Mercure*, — la preuve est admise, contrairement à la législation française, dans les procès en diffamation, et que si les faits sont reconnus exacts, l'acquittement s'ensuit. M. Louis Dumur ajoutait même que si le procès intenté au *Boucher de Verdun* avait eu lieu en Allemagne, le *Mercure de France* et lui-même auraient dû forcément être acquittés.

Il semblait donc que le rédacteur du *Vorwaerts*, formidablement armé pour administrer la preuve de ce qu'il avait avancé, dût être mis hors de cause. Mais le tribunal voulait condamner. Pour pouvoir condamner, les juges ont dû avoir recours à un subterfuge des plus curieux, et qui, non moins que le procès de Nancy, donne une haute idée de la justice dans tous les pays.

Reconnaissant la véracité des faits et jugeant inutile d'accumuler les preuves et les témoignages à ce sujet, la cour a décidé qu'il y avait néanmoins diffamation, non pas vis-à-vis des personnes visées, mais

vis-à-vis de toute une catégorie de personnes non visées, notamment des « officiers des plus honorables que des raisons de service obligeaient à se rendre dans les quartiers généraux cités ».

Et voilà comment il y a toujours des juges à Berlin pour les crimes de lèse-majesté !

§

La montre du Kronprinz, ou les amours de Gugusse, ou encore : le gendre de monsieur Beurier. — Les journaux ont raconté l'arrestation, à la suite d'un scandale dans un bar de Montmartre, d'un personnage nommé Félix Bosano, sur lequel on trouva un certain nombre de bijoux suspects, parmi lesquels une montre en acier avec remontoir en brillants et ornée sur le boîtier d'une tête de mort et de deux tibias entre-croisés également en brillants. Interrogé sur la provenance de ces bijoux, l'individu raconta qu'ils appartenaient à une demoiselle de Charleville, qui avait été la maîtresse du Kronprinz, et qui l'avait chargé de les vendre.

La « demoiselle de Charleville » n'est autre que Gabrielle Beurier, dont l'histoire édifiante a été racontée par M. Domelier, journaliste de Charleville, dans son livre *Au G. Q. G. allemand*, puis par M. Louis Dumur, dans son roman *le Boucher de Verdun*.

Fille du tenancier de la principale maison de tolérance de Charleville, Gabrielle, très jolie fille, élégamment mise et de tenue extérieurement fort correcte, fut distinguée par le Kronprinz peu après son installation à Charleville, au printemps de 1917. Elle ne tarda pas à devenir sa maîtresse. Aux plaisirs de Stenay succédèrent ceux de Charleville, et l'impérial rejeton les poussa si loin que l'Etat-Major, sérieusement inquiet de l'inclination particulièrement forte qu'éprouvait Gugusse pour la séduisante fille de M. Beurier, la lui enleva d'office et l'envoya à Lille.

Le Kronprinz alla l'y rejoindre, puis trouva moyen de la faire revenir à plusieurs reprises à Charleville ; les amours durèrent ainsi jusqu'à la débâcle de novembre 1918, moment où Son Altesse Impériale dut prendre le chemin de la Hollande.

Gabrielle n'attendit pas l'arrivée à Charleville des troupes françaises et crut prudent de se réfugier en Belgique, chez sa grand'mère, d'où elle alla, dit-on, deux ou trois fois rendre visite à son ami déchu dans son exil de Wieringen.

Dans le courant de 1919, elle rentra à Charleville, où elle fit la connaissance de M. Félix Bosano, frère d'un des plus gros industriels de la cité carolopolitaine. Le couple partit pour le midi de la France, où, aux dernières nouvelles de la chronique galante des bords de la Meuse, il tenait un bar à Menton.

Comme Blanche Dessorey, mais beaucoup plus qu'elle, Gabrielle Beurier, que le Kronprinz appelait « Bébé », reçut de nombreux présents

de son impérial ami. Il faut croire que les temps sont durs, puisqu'elle se voit réduite aujourd'hui à les réaliser. La montre du Kronprinz marquerait-elle aujourd'hui pour elle l'heure du repentir, comme a déjà sonné, dès le 11 novembre 1918, celle de la déchéance pour celui que l'on continue à appeler, à Charleville, « le gendre de monsieur Beurier » ?

§

Stendhal et le Code pénal. — Le Code pénal joue de bons tours à Henry Beyle.

L'excellent et regretté Adolphe Paupe a fait remarquer que jadis Stendhal, qui « lisait tous les matins une page du Code Civil pour tonifier son style, ne paraît pas avoir honoré de la même façon le Code pénal ».

On lit, en effet, dans *le Rouge et le Noir*, édition originale, tome II, page 386 : « Un juge parut dans la prison. — J'ai donné la mort avec préméditation, lui dit Julien. J'ai acheté et fait charger les pistolets chez un tel, armurier. L'article 1342 du Code pénal est clair. Je mérite la mort et je l'attends. »

Cette page fut écrite en 1830. Or, le Code pénal, promulgué par la loi du 22 février 1810, renferme 484 articles et le crime de Julien tombait sous l'application de l'article 296 qui qualifie le meurtre avec préméditation d'assassinat, et de l'article 302 qui punit de mort les assassins.

... Où Stendhal, qui se piquait d'exactitude, a-t-il pris l'article 1342 du Code pénal ? (*La Vie littéraire de Stendhal*, Champion, 1914, page 51.)

Aujourd'hui, M. Antoine Albalat, pour montrer que l'admiration professée par Bombet pour le Code civil était exagérée, choisit un exemple dans... le Code pénal.

A force, dit-il, de mettre sur le compte de la fabrication tout ce qui est image, esprit et couleur, on finit par se faire une idée fausse du style ; on en arrive à confondre la bonne description avec la mauvaise, d'Arlincourt avec Chateaubriand, et à regarder avec Stendhal le Code civil comme l'idéal de l'art d'écrire. J'ai toujours admiré l'émouvante sobriété du Code civil, et j'avoue que la phrase : Tout condamné à mort aura la tête tranchée, est, sans jeu de mot, une merveille de raccourci. (*Comment il ne faut pas écrire*, Plon-Nourrit, 1921, page 128.)

Le tour est plaisant et la confusion amusante. Le célèbre article 12 du Code pénal incorporé d'autorité au Code civil ! Portalis a dû en frémir dans sa tombe ! — X. HADIR.

§

Une opinion de Barbey d'Aurevilly sur les femmes. — Il est question de constituer un musée Barbey d'Aurevilly dans le pays natal du grand écrivain, à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Et déjà on peut s'imaginer une prestigieuse salle réservée aux autographes, tracés d'une plume autoritaire, avec des encres de plusieurs couleurs.

Y verra-t-on certaine pièce manuscrite datée de *Mai 1872* et qui passa, l'an dernier, dans une vente ? L'auteur des *Diaboliques* avait sans doute eu à se plaindre, lorsqu'il rédigea cette page, de quelque trahison féminine :

Les femmes sont faites pour être victimes. Elles sont marquées pour cela... Savez vous pourquoi ? Le manque de fierté. Que n'épousent-elles pas ? même sans fortune ! Nous n'avons jamais des femmes comme elles ont des maris, elles ! Et les plus charmantes ! Dès qu'il y a un monstre quelque part, il y a une jolie femme qui lui a donné... sa main. Elle le trompe (parbleu !), mais par cela même, elle est deux fois à sa merci et elle l'a mérité deux fois.

L. DX.

§

Mort d'un ami de Dickens : Edwin Drew. — On pouvait voir fréquemment, dans les rues de Londres, jusqu'à ces derniers jours, des touristes qui, en groupe, sous la conduite d'un vieillard au corps grêle, porté par des jambes qui, pour être menues, n'en étaient pas moins rapides, — si rapides qu'on eût cru leur propriétaire très, très pressé, — s'en allaient de rues en rues, s'arrêtaient par instant pour écouter les explications de leur cicerone, puis repartaient.

Qui les aurait suivis se serait très vite aperçu que ce n'étaient ni des touristes comme ceux qui, Baedeker en main, hantent les musées et les lieux de curiosité, ni un guide banal. Ce n'étaient, non plus, des amis du « vieux Londres », bien qu'ils s'arrêtassent uniquement devant d'anciennes maisons. C'étaient tout simplement des lecteurs fervents du plus grand romancier de l'Angleterre moderne : Charles Dickens. Ils allaient reconnaître dans le Londres de ce début du xxe siècle ce qui subsiste du Londres qu'a décrit l'auteur de *David Copperfield*.

De « la vieille boutique de curiosités » qui subsiste tout près des Lincoln's Inns Field, ils se dirigeaient vers Fleet Street, toujours précédés de celui qui, sans doute, était le mieux fait pour diriger leurs pas, puisqu'il avait été lui-même un ami, le dernier survivant, du romancier. Il s'appelait Edwin Drew ; c'était le doyen des journalistes, car il avait embrassé cette ingrate carrière en dépit des conseils de son ami Dickens et il l'exerça jusqu'à sa mort qui vient de survenir récemment. Mais il l'exerça en toute indépendance, n'ayant jamais été attaché à aucune rédaction. Il aimait mieux aller de journal en journal pour offrir ses dernières œuvres.

Les impromptus étaient son fort. Il en écrivit, affirme-t-on, plus de 100.000, tous en vers.

Tout lui était bon : une occasion se présentait-elle, il écrivait un « Mémorial à Dickens » ; les célébrités du jour, l'actualité, tout lui fournissait matière à poésie. Disraeli lui avait inspiré quelques vers que, faute d'argent, il ne pouvait éditer. Un ami lui ayant prêté les deux

livres nécessaires, ce geste charitable fut récompensé par le succès; 80. 000 exemplaires s'enlevèrent avec rapidité. Gladstone lui fut moins propice, il y perdit 35 shillings.

Edwin Drew, qui avait été aussi l'ami de Tennyson, mena un peu l'existence de l'homme de lettres besogneux, pour ne pas dire pauvre. Ceux qui le voyaient ne pouvaient s'empêcher de ressentir l'impression que sa vie tout entière avait été un dur combat. Jamais il ne parlait de ses heures difficiles, mais elles avaient marqué leur passage par les rides qui sillonnaient sa figure pâle, maigre et anxieuse. — A. C. C.

§

R. J. D. Crawford et l'incident Schnaebelé. — La mort récente de Robert J. D. Crawford est passée tout à fait inaperçue en France. Pourtant elle eût dû éveiller en nous des souvenirs et provoquer au moins le tribut d'hommages qu'on doit à ceux qui nous quittent lorsqu'ils ont été, comme lui, des amis fidèles de notre pays.

Crawford nous appartenait, d'ailleurs, un peu. N'était-il pas né en 1866 à Paris, où son père était conseiller à l'Ambassade d'Angleterre et où sa mère, Emily Crawford, l'autoresse irlandaise bien connue, était correspondante de plusieurs journaux anglais?

Elève au collège Chaptal, il n'avait fait en Angleterre que de courts séjours.

Il possédait parfaitement huit ou neuf langues, il était sensible à la musique et aux choses d'art. A l'époque de l'incident Schnaebelé, à la frontière franco-allemande, incident qui menaça la paix, il fut amené à s'en occuper en qualité de correspondant des *Daily News*. Grâce à sa connaissance parfaite du français et de l'allemand, il put réduire l'incident à sa juste valeur et empêcher alors un conflit menaçant, ce qui lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le *Leeds Mercury*, en annonçant la distinction dont il venait ainsi d'être l'objet « pour l'aide donnée à la France », racontait comment un commissaire de police français ayant été arrêté par les autorités allemandes qui avaient franchi a frontière, le général Boulanger menaça de mobiliser. Le Gouvernement allemand reconnut ses torts ; mais on ignore généralement que ce fut grâce à R. J. D. Crawford.

L'Empereur Guillaume était, lui aussi, résolu à mobiliser, des ordres avaient été donnés à un corps d'armée prussien en vue d'une marche sur les Vosges, quand l'Empereur, qui était abonné aux *Daily News*, y ayant lu le récit impartial des faits que Crawford y avait écrit, changea de résolution.

Bientôt après, M. Grévy fit venir à l'Elysée le journaliste afin de lui exprimer ses remerciements « pour les services exceptionnels qu'il avait rendus à la France dans un moment critique ».

Quand éclata la guerre, en 1914, Mrs Crawford et son fils vivaient à

Senlis. Ils durent rentrer en Angleterre et se fixèrent à Newhaven, où Mrs Crawford mourut peu de temps avant son fils.

Quelques semaines avant sa mort, il avait fait paraître à Londres neuf histoires tirées des *Contes Drôlatiques* de Balzac, qu'il avait traduites en anglais du temps de Chaucer et que l'*Opinion* avait alors signalées aux lecteurs français. — A. C. C.

§

La mort du fiacre — A peine avions-nous lu dans un journal qu'il ne reste plus actuellement à Paris que 388 fiacres, qu'un autre quotidien nous appenait que l'année 1922 verra disparaître le dernier fiacre.

Ainsi donc c'en est fait. Le fiacre, le bon vieux fiacre s'en va aller prendre place dans une salle de musée, aux côtés des voitures des âges passés : carrosses dorés, phaétons, cabriolets, wiskys, bogheys, vinaigrettes, tilburys, citadines, grises, roses, chocolat ou jaunes, roulettes, soufflets, berlines, célestines bleues de ciel — ancêtres ou contemporains du fiacre qui lui disputèrent le client, qu'utilisèrent les Français de jadis et ceux d'hier, nos grands-pères et nos pères.

Il n'aura pas vécu trois siècles, le fiacre, et pourtant son existence aura été plus longue que celle des voitures nées de la fantaisie d'un jour qui lui firent un instant concurrence, mais bientôt disparurent, lui abandonnant les rues de Paris, où tant d'années on le vit aller sans hâte, tiré par un cheval maigre qui marchait le tête baissée vers le sol, conduit par un cocher coiffé d'un chapeau de cuir bouilli, le nez perdu dans le col de sa tunique, à demi endormi par le bercement de sa voiture.

Le fiacre était né un printemps de l'année 1657 dans un hôtel de la rue Saint-Martin à l'enseigne de Saint-Fiacre, qui lui servit de parrain et lui donna son nom.

Il partait alors chaque matin pour s'installer aux principaux carrefours, dans les lieux publics, dans les faubourgs de Paris où, de 7 heures du matin à 7 heures du soir, il attendait celui qui le louerait à l'heure, à la demi-heure ou encore à la journée. Il coûtait vingt-cinq sous pour la première heure, vingt sous pour les suivantes, plus le pourboire.

Quand il circula après sept heures du soir, il fut d'usage de majorer d'une dizaine de sous les tarifs de la journée. Voilà comment, jusqu'à nous, le fiacre, ce vieux conservateur, est peut-être le seul à n'avoir pas augmenté ses prix.

Ils n'ont guère changé non plus, ces cochers, dont un Sicilien disait, en 1695, dans une lettre à un de ses amis : « Les cochers sont si brutaux, ils ont la voix si enrouée, si effroyable, et le claquement continuel de leurs fouets augmente le bruit d'une manière si sensible qu'il semble que toutes les furies soient en mouvement pour faire de Paris un enfer.»

Il exagérait peu, sans doute, puisqu'un règlement dut interdire aux cochers de s'enivrer et leur ordonner d'observer la plus grande politesse à l'égard des voyageurs, et qu'un arrêt du parlement fut nécessaire pour réprimer certains abus tels que l'abandon des voitures, à des gens qui ne savaient conduire, pour se livrer au jeu et à la boisson, ou encore « les excès envers le public, surtout envers les femmes qui se trouvent seules dans leurs voitures ».

N'avons-nous pas vu pendant la guerre et ne voyons-nous pas encore maintenant le cocher dédaigner de répondre à notre appel ? En 1830, déjà, quelqu'un n'avait-il pas remarqué que, les jours de fêtes, les cochers « se gardaient bien d'aller à la rencontre des arrivants : loin de là, ils affectent de ne point s'en occuper. Ils les attendent d'un air dédaigneux, certains qu'ils sont qu'on n'est venu les trouver que faute d'autres moyens de se mettre en route : ils rançonnent sèchement ».

Pourtant, une ordonnance de 1779 ne leur prescrivait-elle pas déjà de conduire sans difficulté leurs clients aux faubourgs les plus lointains de Paris, — tels que Vaugirard, la Muette, la Plaine Monceau, — et à deux lieues « à compter à partir de la principale pierre miliaire posée au parvis Notre-Dame » ?

Non, ils n'avaient guère changé, les cochers, depuis l'époque où on les appelait, — eux aussi, — comme leurs voitures, des « fiacres ».

Qu'on les nomme fiacres, automédons, ou simplement cochers, nous les verrons toujours comme de gros hommes vêtus d'une houppelande à pèlerine beige ou bleue, chaussés de gros sabots garnis de paille, coiffés d'un haut-de-forme en cuir bouilli ,blanc ou noir, posé un peu de travers, le nez rouge, en hiver battant la semelle ou se frappant le corps de leurs bras pour se réchauffer.

Nous les verrons en groupe auprès des kiosques vigies, où passent les marchands de mèches pour réparer les fouets usagés, ou encore attablés dans un restaurant à l'enseigne : « au rendez-vous des cochers », meublé de tables de bois blanc, mais où, à défaut de luxe, la chère était bonne.

Ils étaient 32.653 en 1871 ; 79.435 en 1891 ; ils sont maintenant 400 à peine ; bientôt ils ne seront plus.

Mais ils laisseront leurs traces dans l'histoire de Paris et dans la littérature.

Qui ne songera à eux devant les lithographies de Gavarni ou de Daumier? Qui ne se les rappellera en lisant *Mme Bovary ?* Qui ne se souviendra d'eux quand chantera dans la mémoire l'air de Xanrof qui fut le premier succès d'Yvette Guilbert :

> Un fiacre allait trottinant,
> Jaune avec son cocher blanc...

Qui oubliera les scènes de revue où, avec le sergent de ville et le militaire, le cocher et son fouet étaient personnages classiques ?

On les retrouvera, ces vieux fiacres, dans les illustrations des romans d'il y a quelque trente ans...

C'est là que nous les chercherons dans quelques mois, quand ils ne seront plus.

Nous, qui avons vu disparaître, tour à tour, le dernier tramway, le dernier omnibus, qui avons connu l'autobus à impériale, nous allons voir la mort du fiacre. — A. C. C.

§

Le Plat Canaille. – On désigne sous ce nom, qui ne manque pas d'une certaine saveur, un plat supplémentaire dont les armateurs font bénéficier leurs équipages et qui se prépare habituellement avec les restes de la table des passagers.

Un plat supplémentaire, c'est éternel, autant que le provisoire : il n'y faut pas toucher. Une compagnie de navigation s'en aperçut bien vite, l'autre mois, lorsque trois de ses paquebots durent désarmer momentanément, parce qu'elle avait décidé de supprimer ledit plat.

Une commission supérieure d'arbitrage, présidée par M. Berthelemy, professeur à la Faculté de Droit de Paris, a été saisie de l'incident. Devant elle la cause des inscrits a été plaidée par le secrétaire du syndicat des marins intéressés, qui soutint « qu'un très ancien usage doit avoir la valeur d'un contrat écrit et que la compagnie a abusé de ses droits en supprimant le 3e plat supplémentaire, sans avoir, au préalable, consulté l'équipage ».

Les représentants de l'armement ont répondu que toute la question était de savoir si les équipages de la compagnie recevaient ou non les rations réglementaires auxquelles ils ont droit. Il a été facile d'établir que les repas servis à ces équipages sont de beaucoup supérieurs en quantité et en variété aux rations journalières prévues par les règlements. Aussi la commission a-t-elle rejeté à l'unanimité la prétention des inscrits plaignants.

Mais ce procès ne fait que commencer. Il durera peut-être aussi longtemps que le procès franc-comtois de Charchillat et de Meussia, lequel, commencé le 9 août 1313, vient de venir en appel à Nancy...

§

A propos d'un explorateur : Louis de Rougemont. — Dans les premiers mois de 1898, un homme, vêtu misérablement, se présentait, à Londres, dans les bureaux d'une grande revue, la *Wide World Magazine*. Il y conta ses aventures extraordinaires, vécues, disait-il, parmi les nègres de l'Australie.

C'était Louis de Rougemont. On rit de ses récits, on refusa d'y

croire et, en juin dernier, il est mort très pauvre dans un asile de Londres.

Quelques mois seulement après qu'il est disparu, ainsi, parmi l'oubli et l'indifférence générale, une mission envoyée à Queensland, qui vient de rentrer en Angleterre, confirme les déclarations de Louis de Rougemont. Et c'est encore la *Wide World Magazine* qui publie ce nouveau récit.

De Rougemont avait dit notamment, — et c'est ce qui avait provoqué le plus d'incrédulité :

J'avais pris l'habitude d'aller où se trouvaient les tortues. Je m'asseyais tranquillement sur une tortue géante... Je guidais mon étrange coursier d'une curieuse façon. Quand je désirais que ma tortue tournât à gauche, je posais simplement mon pied sur son œil droit, et vice versâ pour l'autre direction. Mes deux pieds posés simultanément sur ses deux yeux provoquaient un arrêt brusque, — si brusque qu'il risquait parfois de me faire tomber à terre.

Les critiques se gaussèrent de Rougemont. Que dit, aujourd'hui, le journal de l'expédition ?

Nous avons pris un film représentant une tortue montée par un indigène. L'immense bête n'avait aucune difficulté pour avancer avec son cavalier... Nous avons également pris des clichés d'un enfant nègre montant une tortue qui nageait sur les bords de la côte.

Et il est à remarquer que les indigènes conduisent leurs tortues exactement de la manière indiquée par de Rougemont.

On avait douté pareillement de l'existence d'une vache de mer, qui, disait de Rougemont, allaite ses petits exactement comme ses sœurs terrestres. Or l'existence de cet animal vient d'être, elle aussi, établie, de même celle d'un poisson dont la queue recèle une véritable épée qu'il sort à volonté et qui est une arme dangereuse.

Ainsi est vengée, trop tardivement sans doute, la mémoire d'un homme, le plus honnête qui vécût jamais, affirment ceux qui le connurent.

§

Meurtre commis sur la scène. — C'est le titre d'une note publiée récemment dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (LXXXIV, 337, 413; LXXXV, 27) et qui avait pour objet de déterminer l'origine d'une lithographie romantique représentant « l'acteur Walstein qui poignarde sur la scène, dans un transport de jalousie, un jeune acteur qu'il croit être l'amant de sa femme, la célèbre cantatrice Galli ».

M. J. Dumas nous apprit que cette lithographie est de Julien et a été publiée par le journal l'*Artiste* (1re série, t. V, 6e livraison, février 1833). Dans le journal, de format in-4°, elle porte l'en-tête de l'*Artiste*. Un mince filet noir encadre la planche signée, au-dessous du filet : Julien,

del, — à droite : Lith. de Delaunois, rue du Bouloy, 19, et porte la légende suivante :

Il enfonça son poignard dans le cœur du malheureux acteur qui tomba sans pousser un seul cri.

Cette planche illustre un conte, publié dans cette même livraison : « Une cantatrice italienne », contresigné A. Guy d'Agde.

Or, les meurtres en scène sont assez rares. Et c'est un fait digne de remarque que le jour même où nous lisons cette note dans le dernier numéro de l'*Intermédiaire*, le *Matin* publiait une dépêche datée de Madrid, 23 janvier, dans laquelle il était raconté qu'au cours d'une représentation au théâtre Cervantès, à Alméria, un certain commandant de cavalerie, Verdugo, avait assassiné sa femme, la jeune actrice Concha Robles.

Le commandant Verdugo avait pénétré dans les coulisses et tiré sur sa femme au moment où elle allait entrer en scène. Concha Robles vint s'abattre, tuée sur le coup, devant la rampe. En même temps un employé du théâtre était atteint par les projectiles de l'agresseur.

Le commandant Verdugo était marié depuis quatre ans. La cause du drame serait la détermination de l'actrice qui aurait repris la vie artistique contre la volonté de son mari.

Enfin, pour clore ce beau drame romantique, le commandant, au nom si balzacien, se suicida dans les coulisses. — L. DX.

§

Nouvelles de Russie. — Extraits de deux journaux parisiens datés l'un et l'autre du dimanche 22 janvier 1922 :

Stockholm, 21 janvier. — Le consul général Ekstrald, qui dirige l'expédition suédoise de secours dans la région de Samara, a adressé à M. Branting un appel émouvant invitant le peuple et le gouvernement suédois à ne pas tenir compte des difficultés auxquelles ils sont en proie et à venir en aide aux Russes affamés dont la détresse est si poignante qu'ils en sont réduits non seulement à manger des cadavres, mais qu'encore *ils commencent à tuer les hommes pour les dévorer*. (*L'Œuvre*.)

Encore un peu de patience et les vraies forces vitales de la Russie, conservées dans la vie du peuple à la campagne, vont fatalement se relever. (D'un article du fils de Tolstoï. *Le Journal*.)

§

L'affaire Fualdès.

Toulouse, le 6 février 1922.

Mon cher Directeur,

M. Camille Pitollet attendait mes dénégations, dit-il. Il les a reçues. Mais il adore les polémiques. Je me permettrai donc de répondre 25 lignes à ses six pages, et l'incident sera clos.

Au demeurant, je vois bien qu'il me sera impossible de m'entendre avec M. Camille Pitollet. Nous argumentons sur deux plans différents. Il s'inquiète et s'inquiétera toujours de savoir ce qu'ont pensé ou ce que penseront de l'affaire Fualdès les Viennois, les Danois, voire les naturels des îles Fidji. Il est ravi d'être en communion d'idées avec M. Grimaud, d'Albi. Ceci ne gêne personne. Pitollet rime comme Trublet.

Quant à moi, je me suis surtout occupé de ce qu'avaient soutenu les témoins de l'affaire Fualdès, ce que contenaient les pièces versées au procès. Si je voulais citer les lettres qui m'ont été adressées, je pourrais encombrer le *Mercure* aussi bien que mon contradicteur.

Mais je désespère de discuter utilement avec un adversaire qui se contredit lui-même : Dans le *Mercure* du 1er janvier il a écrit (no 565, 33e année, tome CLIII, p. 112, lignes 10 et ss.) :

La thèse de M. Praviel « est entièrement dénuée de fondement historique *comme nous le montrerons...* »

Et le 1er février il s'écrie que mon livre « ne mérite pas qu'on consacre à le réfuter tout un volume ! » (no 567, 33e année, tome CLIII, p. 851, lignes 7 et ss.) :

Je laisserai donc au public le soin de juger en dernier ressort.

En vous demandant de vouloir bien insérer cette lettre, je vous prie, etc.

ARMAND PRAVIEL.

§

Erratum.

8 février 1922.

Mon cher Vallette,

Dans ma dernière chronique des revues, j'ai cité, de mémoire, un quatrain de Mallarmé.

Willy m'écrit, étonné d'y voir un octopode rompre le rythme de trois vers de sept pieds. La littéraire vigilance de mon amical correspondant m'a fait recourir aux *Vers de circonstance*. En effet, le texte exact est :

Au solennel champ de blé
Quand la brise se déroule
Sourit l'espoir assemblé
De pain pour toute la foule.

Au lieu du second vers, mon inadvertance m'a fait écrire (p. 756) :

Sous la brise qui se déroule.

Je vous prie, mon cher Vallette, d'insérer cette rectification dans le prochain *Mercure*.

Votre vieil ami,

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Gérontocratio académicienne. — Pour répondre à l'écho publié sous ce titre dans le *Mercure de France*, le 1er février, et qui établissait que l'âge moyen de « l'académicien Goncourt » était passé de 43 ans (en 1896) à 66 ans (en 1922). L'auteur de cet écho demandait :

— Est-ce que E. de Goncourt ne le trouverait pas [cet âge] trop élevé? Si. Goncourt a répondu par avance.

Dans son « Journal » il explique, à la date du 14 juillet 1882, qu'il veut faire une pension de six mille francs à dix hommes de lettres pour éviter à ceux-ci de « perdre leur temps et leur talent dans le travail d'un ministère ou dans les œuvres basses du journalisme ».

Or, sauf rares exceptions, à 66 ans on ne travaille plus dans un ministère, ni dans les œuvres basses du journalisme. A 66 ans on a pris sa retraite. Et Goncourt ne voulait pas faire de son Académie une maison de retraite, puisqu'il parlait, dans son testament, de « la réalisation de ma *jeune* Académie » et, plus précis encore, pour désigner les membres de cette jeune Académie : « les jeunes académiciens » (cf. Testament du 16 novembre 1884).

La cause est entendue. « Le mort a parlé », comme il est dit dans certain vieux mélodrame. — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

…es nombreuses émissions en cours ou en perspective, l'absence de nouvelles, tout au moins de …nes nouvelles, voilà certes plus qu'il n'en fallait pour entraver une fois encore cette fameuse …rise des affaires, si souvent annoncée. Avant de prendre de nouveaux engagements, la clientèle, …on, attend de connaître les résultats de la Conférence de Gênes ; hier elle attendait l'issue de …e de Cannes, demain sans doute autre chose ! et ainsi les séances se succèdent vides d'inté… ce qui veut généralement dire que la baisse frappe un peu à toutes les portes. Pourtant, après …règlements de la dernière liquidation, le marché s'est ressaisi, et a montré un certain redresse…t, qui permet d'espérer que nous touchons à la fin de la crise ; preuve que l'on peut avoir été …du sceptique par les événements et conserver une dose d'optimisme qui trouvera bien son …loi quelque jour..... Au Parquet, ce sont encore les Rentes françaises qui ont montré le plus …résistance. Notre vieux 3 % perpétuel gagne même près d'un point à 56,70, les obligations du …dit National avancent aussi de quelques francs ; quant à celles qui sont en cours d'émission …que nous ne tarderons pas à voir apparaître à la cote, le public leur fait le meilleur accueil, …préciant comme il convient les modalités avantageuses de ce placement. En fonds d'Etat étran…s, bien peu traités, on note des moins-values sur les argentins, les russes, les japonais, les …siliens.

…es banques françaises sont moins résistantes dans leur ensemble : Comptoir d'Escompte 933 ; …dit Lyonnais 1385. Stabilité de la Société Générale à 703 et de la Banque française à 212. Aux …ques étrangères la Land Bank, la Banque du Mexique et la Banque Ottomane sont fermes. La …que Commerciale Italienne est discutée à 495 francs.

…es métallurgiques françaises conservent à peu près leurs cours ; les houillères sont peu actives …is assez bien tenues. Les valeurs d'électricité sont en meilleure tendance : Compagnie Géné…e 790 ; Thomson-Houston 738.

Au marché en Banque, pas mieux disposé que le Parquet, les valeurs de pétrole subissent un …veau recul ; la Royal Dutch à 17000 et la Shell à 220 fléchissent sur le bruit d'une nouvelle …ssion. Malgré la grève des mineurs du Transvaal, les Mines d'or restent calmes sans grandes …difications de cours. Lourdeur des cuprifères et des caoutchoutières ; valeurs du phosphate …ux disposées.

Le Masque d'Or.

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France.

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 26 janvier, sous …présidence de M. G. Robineau, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du conseil général …compte rendu des opérations pour l'exercice 1921.

Malgré la baisse des prix, les présentations à l'escompte ont atteint 30,7?9 millions pour …,344,000 effets, au lieu de 32,024 millions pour 12,321,000 effets, en 1920. La moyenne du por…feuille pour l'année a atteint 2,686 millions. La moyenne des avances sur titres a été de …23? millions, au lieu de 1,855 millions l'année précédente. Le mouvement général des caisses a …teint 1,37? milliards, dont 1,1?9 milliards par virements de compte à compte.

A la suite de l'application de la loi du 27 décembre 1920, relative à la liquidation du morato…um, le portefeuille des effets prorogés a été réduit de 40?,246,000 francs à ?7,8?6,000 francs.

Les avances à l'Etat ont été ramenées de 26,600 millions à 24,600 millions par les rembour…ments du Trésor. En exécution des conventions en vigueur, la Banque a versé, en outre, en …ténuation de la dette de l'Etat, le solde disponible du compte d'amortissement, soit 1,279 millions. …u dernier bilan, les avances temporaires figurent pour 23 milliards.

Les versements à l'Etat à titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances se sont élevés …135,897,000 francs. Le dividende net de 270 francs, distribué aux actionnaires, a absorbé la …mme de 49,275,?00 francs.

M. Pascalis, ancien président de la Chambre de commerce de Paris, a donné connaissance, en …n nom et au nom de ses collègues, du rapport des censeurs.

L'assemblée a réélu régents MM. René Laederich, industriel, et Henri Blondel, trésorier-payeur …néral. Elle a réélu censeur M. Charles Petit, ancien président du tribunal de commerce.

Elle a élu régents MM. Montigny et Guérin, trésoriers-payeurs généraux, en remplacement de …M. Debray et Bruni, trésoriers-payeurs généraux, admis, en cette qualité, à faire valoir leurs …oits à la retraite.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers,* certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.